N° 363 — Tome XCVIII 1er Août 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
HERNAN DE BENGOECHEA, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, BOTTOM,
JEAN BOUCHOT, GEORGES DUHAMEL,
HAVELOCK ELLIS, ANDRÉ FONTAINAS, MARCEL FOSSEYEUX,
JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
ALPHONSE LABITTE, ROBERT LAUNAY, MICHEL MUTERMILCH, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, ANDRÉ SPIRE, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

No 363. — 1er AOÛT 1912

Robert Launay	*Henri Heine et son « Nationalisme »*	449
Havelock Ellis (Francis Latouche *trad.*)	*L'Influence actuelle de Rousseau*	480
André Spire	*La Technique du Vers français*	498
Alphonse Labitte	*L'Intelligence des insectes*	504
André Rouveyre	*Visages : XCIV. Gyp*	527
Hernan de Bengoechea	*Sur la mer*, poésie	528
Bottom	*Ainsi parlait Jéroboam, ou la Finance en actions*	531
Jean Bouchot	*Le Vol aérien et la Légende*	556
Marcel Fosseyeux	*La Vie au XVIIe siècle : Deux académiciens collectionneurs*	568
André Fontainas	*Les Étangs noirs* (VIII-XI), roman	589

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	613
Rachilde	*Les Romans*	617
Jean de Gourmont	*Littérature*	621
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	628
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	633
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	637
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	640
Maurice Boissard	*Théâtre*	646
Gustave Kahn	*Art*	650
Henri Albert	*Lettres allemandes*	654
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	660
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : Pièces relatives à l'élection du Prince des Poètes. Le Banquet de Luna Park.*	664
Mercure	*Publications récentes*	668
—	*Echos*	670

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Bibliothèque des Curieux — 4, *rue de Furstenberg*, PARIS (6e)

ES MAITRES DE L'AMOUR (Volumes parus)

Collection des Œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour

'Œuvre du divin Arétin, 2 volumes, chacun.....	7.50
— Marquis de Sade, 1 vol.....	7.50
— Comte de Mirabeau, 1 vol.....	7.50
— Chevalier Andrea de Nerciat. 1re Partie..	7.50
— — 2e Partie (Felicia).	7.50
— — 3e Partie (Monrose).	7.50
— du Patricien de Venise Giorgio Baffo..	7.50
— libertine de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)	7.50
— des Poètes du XIXe Siècle.....	7.50
e Théâtre d'Amour au XVIIIe Siècle.....	7.50
e Livre d'Amour de l'Orient, T. I. Ananga Ranga.	7.50
— T. II. Le Jardin Parfumé.	7.50
— T. III. Les Kama Sutra..	7.50
'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie, (2 vol.	
— XVe et XVIIIe Siècles, (chacun.	7.50
'Œuvre libertine de John Cleland (Fanny Hill).	7.50
'Œuvre de Restif de la Bretonne.....	7.50
— libertine de l'Abbé de Voisenon.....	7.50
— libertine de Crébillon le fils.....	7.50
e Livre d'Amour des Anciens.....	7.50
'Œuvre libertine des Conteurs Russes.....	7.50
— de P. Corneille Blessebois (XVIIe Siècle)	7.50
'Œuvre de Choudart Desforges (Le Poète).....	7.50
— libertine de Francisco Delicado, prêtre espagnol.....	7.50

PAR SIX VOLUMES AU CHOIX, FRANCO 36 FR.

Catalogue illustré 1912 franco sur demande

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Viennent de paraître :

Les Etapes de la philosophie mathématique, par Léon BRUNSCHVICG, docteur ès lettres, professeur agrégé de philosophie au lycée Henri-IV. 1 vol. in-8..... 10 fr

La Philosophie allemande au XIX^e siècle, par Ch. Andler, V. Basch, J. Benrubi, C. Bouglé, V. Delbos, G. Dwelshauvers, B. Groethuysen, H. Norero, Dilthey. — Husserl, Eucken, Wundt. — Les grands courants de l'esthétique allemande contemporaine. — Wundt, Simmel — La philosophie des sciences historiques. 1 vol. in-8..... fr

Viennent de paraître :

La Géographie humaine, par J. BRUNHES, professeur au Collège de France, 2e édition, revue, avec 268 grav. et cartes dans le texte ou hors texte. (Médaille d'or de la Société de géographie de Paris et Prix Halphen de l'Académie française). 1 fort vol. in-8 de 800 pages..... 20 fr

Le Maroc physique, par Louis GENTIL, professeur adjoint à la Sorbonne. 1 vol. in-8 de la *Nouvelle Collection scientifique*, avec cartes..... 3 fr. 5

Histoire économique de l'industrie cotonnière en Allemagne. *Étude de sociologie descriptive*, par R. LÉVY, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel. Préface de R. MARINIER, ancien chargé de cours à la Faculté de Lille, professeur à l'école khédiviale de droit du Caire. 1 vol. in-8 avec graphiques et 3 cartes en couleurs hors texte..... 10 fr

Le Cœur d'une reine. *Louis XIII, Anne d'Autriche et Mazarin*, par Paul ROBQUET. 1 vol. in-8..... 5 fr

Les Grands Marchés financiers. *France* (Paris et province). *Londres, Berlin, New-York*. 1 fort volume in-16.. 3 fr. 5

Les Règles esthétiques et les lois du sentiment, par H. DUSAUZE, docteur ès lettres. 1 vol. in-8..... 10

L'Isochronisme dans le vers français, par P. VERRIER, chargé de cours à la Sorbonne. 1 vol. gr. in-8, de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*..... 2

Pierre Rosegger. L'homme et l'œuvre, par A. VULLIOD, docteur ès lettres, agrégé de l'Université. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philologie et de littérature modernes*..... 5

La Femme dans le théâtre d'Ibsen, par FRIEDERIKE BOETTCHER, docteur ès lettres de l'Université de Paris. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philologie et de littérature modernes*..... 5

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

HAVELOCK ELLIS

Le Monde des Rêves. Traduit de l'anglais par GABRIEL DE LAUTREC. Vol. in-18.... 3 50

JULIEN BENDA

Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité. Vol. in-18..... 2 »

M. ESCH

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck, avec un portrait et un autographe. (Collection « Les Hommes et les Idées ».) Vol. in-16..... 0 75

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'Or. Volume in-8 raisin sur papier vélin à la forme. Frontispice de AUG.-H. THOMAS. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés..... 12 »
Relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux..... 25 »

LAFCADIO HEARN

Kotto, traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET. Vol. in-18..... 3 50

CAMILLE PITON

Paris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de police au Roi, annotés par CAMILLE PITON et suivis d'un index des noms cités. IV^e^ série. Vol. in-18..... 3 50

JULIEN OCHSÉ

D'Ile en île. Volume in-18..... 3 50

JEAN COCTEAU

La Danse de Sophocle, poèmes. Vol. in-18.... 3 50

RACHILDE

Son Printemps. Roman. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830). Tome I : Victor Hugo et les Poètes (*De Cromwell à Hernani*). Tome II : Victor Hugo et les Artistes (*David d'Angers, les Devéria, Louis Boulanger, Charles Robelin, Paul Huet, Eugène Delacroix, les Johannot, Celestin Nanteuil, Charlet*). Documents inédits. Portraits et planches diverses. Deux vol. in-8..... 15 »

EDMOND GOSSE

Père et Fils. Etude de deux tempéraments. Traduit de l'anglais par AUGUSTE MONOD et HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3 50

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

HENRI HEINE
ET SON « NATIONALISME »

—

Beaucoup d'entre les Allemands qui, vers 1825, lurent les ballades et les romances de Heinrich Heine ne démêlaient pas très bien leur impression. La grâce à la fois lascive, tendre et mutine de ces jolis vers avait trop de charme pour ne pas les séduire; mais en même temps ils se scandalisaient. La poésie, jusqu'alors chez eux si pleine de noblesse et de gravité, n'avait plus dans ces productions nouvelles la langueur sentimentale et rêveuse qu'on lui voyait dans l'œuvre de Schiller, ni la belle autorité philosophique et doctorale dont la parait le génie de Gœthe. Etait-il possible même que l'idiome national se prêtât à ces fantaisies légères (1), endiablées, impies, où la mélancolie jamais ne semblait sincère, gâtée qu'elle était de ricanements et de pantalonnades?

En fait, l'auteur du *Buch der Lieder* avait réalisé cette merveille : la langue germanique, si roide, si dure, si embrouillée, servante idéale des métaphysiques les plus nébuleuses, s'était assouplie et affinée jusqu'à pouvoir exprimer avec aisance les gentillesses les plus aimables comme les plus perfides drôleries (2). Chose extraordinaire, on rencontrait un Prussien

(1) « Ah, c'est un sort affreux que d'être condamné à votre allemand abject et raboteux. » Lettre de Heine à Mosès Moser (21 janvier 1824).

(2) « Il y a de Heine telles petites chansons de dix vers qui portent innocemment dans leurs corolles — car ce sont de vraies roses des bois — un venin qu'il a fallu trois siècles pour distiller à ce point; des fleurs charmantes... qui toutes dardent un aiguillon de basilic,... des sonnets transparents et purs, au fond desquels rampe le reptile, des canzones qui vous bercent d'amour, et, à la fin, le mot satanique. » Edgar Quinet, *Rev. des Deux Mondes* (février 1834).

d'esprit alerte et primesautier! Comme les Français se sont fait dans le monde la réputation de plaisantins et de galants frivoles, les lettrés d'outre-Rhin considéraient volontiers l'impertinent comme une sorte de démon parisien déguisé.

De notre côté, quand on connut par des traductions ses récits de voyages, les *Reisebilder*, on pensa retrouver la verve terrible de Voltaire, sa virtuosité dans l'ironie, la caricature, le blasphème, et l'on dénomma cet Heinrich Heine « le plus français des Allemands (1) ».

L'adoption flattait sa vanité, mais il n'avait, par ses origines, rien de commun avec nous. Appartenait-il davantage au Vaterland? Dans les ghettos du Holstein et de la Westphalie fleurirent ses ancêtres. Son père, Samson, laissant un commerce de velours qui périclitait, suivit, en qualité de pourvoyeur, l'armée du duc de Cumberland. Dans un cantonnement à Dusseldorf, il fut l'hôte des Vangeldern, des coreligionnaires hollandais. L'attrait de son uniforme rouge, ses avantages personnels, sa race plurent à Betty, l'une des demoiselles, qui l'accepta pour époux. De ce mariage naquit le poète.

Ce dernier avait à peine sept ans lorsque, un après-midi, les musiques triomphales de nos régiments éclatèrent dans la ville. Chez les siens, le défilé des conquérants ne provoqua ni honte ni colère. Le général de Custine comptait dans ses légions une quantité d'officiers et de soldats israélites qu'y avaient introduits les recrutements opérés dans les provinces rhénanes, dans les duchés de Bade et de Wurtemberg. Profitant de leur puissance occasionnelle, ils avaient hâte d'aider leurs frères à s'émanciper, à redresser l'échine. A l'entrée de la promenade publique se trouvaient des écriteaux portant cet avis injurieux : « Les pourceaux et les Juifs n'entrent pas ici. » Dès le premier soir l'inscription fut enlevée. Le bétail craintif des Judengassen s'échappa joyeux des bas-quartiers où l'avait parqué le mépris du peuple, et vénéra le drapeau tricolore comme l'étendard des Macchabées. L'invasion révolutionnaire promettait une ère bénie de douceurs et de compensations : c'est pourquoi l'obligation d'héberger le vainqueur ne

(1) Lui-même, pour caractériser le double aspect de sa Muse, avait cette comparaison bizarre : « Je suis, disait-il, un rossignol qui a fait son nid dans la perruque de M. de Voltaire. »

mortifiait pas les Heine. Le tambour Legrand fut quelque temps leur pensionnaire. C'était un brave soldat qui n'entendait rien au dialecte local. Faute de pouvoir bavarder, il faisait parler sa caisse, et de cette manière, paraît-il, rendait assez bien quelques idées sommaires.

Quand je ne savais pas, raconte Heine (1), ce que signifiait « Liberté », il me tambourinait *la Marseillaise* et je comprenais. Si j'ignorais le sens du mot « Egalité », il m'exécutait le *Ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne!* J'ignorais le mot « sottise », il jouait la marche de Dessau que nous autres Allemands nous avons tambourinée en Champagne, et je comprenais. Il voulut un jour m'expliquer le mot « Allemagne » et il joua cette simple et primitive mélodie que l'on joue les jours de foire devant les chiens dansants et qui résonne ainsi : Dum, dum, dum (2). Je me fâchai, mais je compris encore.

Un homme de sang allemand eût rejeté ce souvenir. Heine se rappelle le tambour Legrand avec affection. Les Français, comme ils avaient été les bienvenus dans cette maison ! Avec quelle impatience on avait attendu leur Messie !

Que devins-je, continue Heine, lorsque je le vis lui-même de mes propres yeux, lui-même ! Hosannah, l'Empereur ! Il venait d'entrer dans l'allée du Jardin de la Cour, à Dusseldorf. En me poussant à travers la foule ébahie, je songeais aux faits et aux batailles que M. Legrand m'avait tant tambourinées. Mon cœur battait la générale... Et cependant et en même temps je pensais à l'ordonnance de police qui défendait de passer à cheval dans les allées sous peine de cinq thalers d'amende. Et l'Empereur, avec sa suite, chevauchait au beau milieu de l'allée ; les arbres interdits se courbaient en avant à mesure qu'il avançait, les rayons du soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage, et sur le ciel bleu on voyait distinctement étinceler une étoile d'or. L'Empereur portait son simple uniforme vert et le petit chapeau historique. Il montait un petit coursier blanc et le cheval marchait si fier, si paisible, si sûrement, d'une manière si distinguée !... Si j'avais été alors le prince royal de Prusse, j'aurais envié le sort de ce petit cheval.

Sa figure avait cette couleur que nous trouvons aux têtes de marbre des statues grecques et romaines. Sur les traits on lisait : *Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi.* Un sourire qui échauffait et qui donnait le calme voltigeait sur ses lèvres, et cependant on savait que

(1) *Le Tambour Legrand.*
(2) Dumm, en allemand, signifie *stupide.*

ces lèvres n'avaient qu'à siffler, et la Prusse n'existait plus. Elles n'avaient qu'à siffler, ces lèvres, et le Vatican n'existait plus. Elles n'avaient qu'à siffler, et tout le Saint-Empire romain entrait en danse. Et ces lèvres souriaient et l'œil souriait aussi. C'était un œil clair comme le ciel ; il pouvait lire dans le cœur des hommes, il voyait rapidement, d'un regard, toutes les choses de ce monde, tandis que nous, nous ne les voyons que l'une après l'autre et que souvent nous n'en apercevons que les ombres colorées. Le front n'était pas aussi serein ; là planait le génie des batailles, là se rassemblaient ces pensées aux bottes de sept lieues avec lesquelles le génie de l'Empereur traversait le monde, et je crois que chacune de ces pensées eût fourni à un écrivain allemand de l'étoffe pour écrire sa vie durant (1).

La plus belle de ces pensées, pour les Hébreux, la plus noble et la plus digne de fonder sa gloire, fut certainement celle qu'il émit ce même beau jour de 1811 dans sa réplique au grand rabbin de Dusseldorf. Au cours des présentations officielles, le chef de la synagogue se tenait entre l'évêque et le pasteur luthérien. Dans sa barbe patriarcale, il prononça l'allocution au nom des prêtres des trois cultes autorisés. Il dit leur gratitude commune envers le « nouveau Cyrus », restaurateur de leurs autels.

Ils vous protestent, sire, d'instruire les peuples à l'amour de votre personne sacrée, au respect de vos lois, à la reconnaissance de vos bienfaits et ils se sentent dignes de donner l'exemple.

Ce compliment libéral enchanta Napoléon, qui répondit avec amabilité :

Je reçois vos hommages et j'approuve vos sentiments. Tous les hommes sont frères devant Dieu. Ils doivent s'aimer et se supporter, quelles que soient les différences de religion. Vous en donnez ici un exemple (2).

Cependant le « nouveau Cyrus », sans doute pour ployer le monde au respect de sa divinité, bouleversait à son caprice la vieille distribution des Etats, prenant de celui-ci pour grossir celui-là, dépouillant un prince de sa possession héréditaire et le pourvoyant de quelque autre. La province de Dusseldorf,

(1) *Le Tambour Legrand.* Les juifs eurent le culte de Napoléon. « Il existe, dit Al. Weil (*Souvenirs*), un poème épique en hébreu intitulé *l'Empereur Napoléon*, dont l'auteur est le père du compositeur Halévy, et qui est un pur chef-d'œuvre de langue. »

(2) Beugnot, *Mémoires*, I, 444.

en trois ans, changea deux fois de maître, passant des mains du Grand-Electeur Jean-Wilhelm à celles de Joachim Murat, qui, devenu roi de Naples, laissa son grand-duché de Berg au fils aîné du roi de Hollande. Ces trocs de souverains, ce maniement désinvolte des peuples, sans souci de leurs fiertés, de leurs attachements, de leurs coutumes, ne pouvaient manquer d'exaspérer les plus indolents et les plus pacifiques. L'Autre croyait avoir tout dompté parce que les fonctionnaires et les administrateurs rivalisaient à son égard de docile complaisance. Mais, en secret, les nations humiliées souhaitaient ardemment de pouvoir se reprendre.

Il y eut, vers 1813, de la mer du Nord jusqu'au Danube, un vigoureux éveil du patriotisme. Toutes les fractions du bloc allemand eurent la même impatience de communier dans la tradition. Les colonies israélites, dans le parasitisme de leurs faubourgs, furent naturellement indemnes de ces fièvres. Elles n'avaient rien à perdre à l'établissement de la suprématie napoléonienne. C'est ainsi que Mme Heine, éblouie par les avancements merveilleux dont l'Empereur récompensait les collaborations heureuses, conçut l'espoir de contempler un jour son Heinrich dans quelque splendide costume de grand dignitaire, de maréchal, de roi (qui pouvait savoir?), et le voulut destiner au service de celui contre lequel les agitateurs Menzel, Arndt, Schlegel, Jahn prêchaient avec tant de force la haine sainte. Pendant près de deux ans, malgré son aversion pour les sciences, il dut étudier les mathématiques et se préparer à la stratégie. La catastrophe de 1814, celle de 1815 terminèrent son supplice. Après des essais aussi rebutants et plus coûteux dans le trafic (1) (car il tenait de son père une inaptitude singulière pour les transactions du négoce), il rompit allègrement avec la commission et la comptabilité, résolu de s'abandonner aux petites aventures sentimentales dont son imagination tirerait artistement parti.

Ses débuts dans la littérature coïncidèrent avec le premier mouvement de réaction des démocrates contre le soulèvement national. Il fut de « la Jeune Allemagne », sorte de conjuration *intellectuelle*, dont le dessein était de ridiculiser les anti-

(1) Au sortir du lycée, en 1815, il était entré, pour s'initier aux affaires, chez un coreligionnaire francfortois; il quitta cette place en 1817 pour monter à Hambourg une maison de confection, Harry Heine und Ges. qui en deux ans fit faillite.

ques vénérations, d'effacer même l'idée de patrie (1). Besogne toute à la convenance de Heinrich Heine, dont l'ironie se délectait au sacrilège et qu'animait l'horreur atavique des pays chrétiens.

Un de ses fidèles, Lœwe-Veimars (2), parle ainsi de cette œuvre de destruction :

C'est la première fois qu'un Allemand se permet une raillerie aussi franche et aussi incisive de ces choses dont on se raille depuis si longtemps parmi nous (3), de ces sentiments vieillis, dont le XVIIIe siècle a fait justice, qu'on nomme encore en Allemagne enthousiasme, amour, patriotisme, liens de famille, etc..., mais que nous désignons, nous autres, sous le nom de préjugés.

Et, opposant Heine et les siens à leurs adversaires, il ajoute :

Les Heine, etc..., procèdent autrement. Ils versent à pleines mains le mépris sur leurs compatriotes... ils rient de leurs prétentions patriotiques, de leur vieille histoire, de leurs vieilles mœurs.

Il y avait un cycle de légendes merveilleuses, dont la chanson berça jadis l'enfance de tout un peuple. Heine employait sa verve à déprécier ces fictions, de manière que fût en même temps avili le génie qui les avait créées et conservées. Les Universités allemandes, les cités d'Allemagne les plus justement honorées, Gœttingue, Hambourg, Munich, voire Dusseldorf, son lieu d'origine, tout était par lui bafoué, calomnié. Certes il était Allemand si l'on s'en devait rapporter aux registres municipaux (4). Mais comme il désavouait par son persiflage une telle assimilation (5)! Quel dédain méchant dans son poème *l'Allemagne!*

Nous sommes des Germains, de bonnes gens, de braves gens, nous dormons du paisible sommeil des plantes, et, dès le réveil, nous avons soif, mais non pas du sang de nos princes. Nous les appe-

(1) La Jeune Allemagne professait le mépris de l'Allemagne. Elle prétendait faire succéder le réalisme à l'idéalisme. Wienbarg, Gutzkow, Laube, Borne, Mundt, Heine se moquaient du spiritualisme de Fichte, de Schelling et de Hegel.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1832.

(3) Parmi nous (Français).

(4) Sa famille est internationale. Un de ses frères devint officier de dragons dans l'armée autrichienne, un autre préféra la Russie et y acquit le brevet de médecin militaire. D'un troisième rejeton descendit la princesse della Rocca. Charles Heine, cousin du poète, épousa la Juive portugaise C. Furtado.

(5) Le nom même d' « allemand » était pour lui synonyme de « répugnant ». Cf. Lettre à Lewald (13 déc. 1836) « ... les saletés les plus allemandes. »

lons nos pères et patrie la terre qui leur appartient par droit d'hérédité ; nous aimons aussi la choucroute et les andouilles (1).

Il disait plus tard :

On nous commanda le patriotisme et nous devînmes patriotes ; car nous faisons ce que nos princes nous commandent. Il ne faut pas cependant se représenter sous ce nom de patriotisme le sentiment qui porte ce nom en France...

Nous vîmes alors la balourdise idéale mise en pratique par le sieur Jahn, et ce fut l'aurore de la teigneuse et rustique opposition contre le sentiment le plus noble et le plus saint de tous ceux qu'a produits l'Allemagne, contre cet amour de l'Humanité, contre cette fraternité universelle, ce cosmopolitisme qui ont été professés par Lessing, Herder, Schiller, Gœthe, Jean-Paul et toutes les âmes élevées de notre patrie (2).

Heine était, on le voit, tout l'opposé d'un chauvin. Aussi ne souffrit-il guère lorsque des difficultés avec la Confédération Germanique et avec ses coreligionnaires le contraignirent à s'exiler. Les événements de 1830 et le triomphe du libéralisme l'attirèrent chez nous. Il fut très aise de cette transformation. Au bout d'un an, rédigeant un billet de présentation pour un ami, F. Hiller, qui allait repasser le Rhin, il écrivait :

Si quelqu'un vous demande comment je me porte ici, répondez : comme un poisson dans l'eau ; ou plutôt dites à tout le monde que toutes les fois que dans les profondeurs de la mer un poisson demande de ses nouvelles à un autre poisson, celui-ci lui répond : Je me porte comme Henri Heine à Paris (3).

(1) Traduction de Saint-René Taillandier (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janv. 1845).

(2) *De l'Allemagne*, I, 213.

(3) Il ne francisa son nom qu'à demi. *Heinrich* devenait bien *Henri ;* mais *Heine* devait se prononcer à l'allemande. Camille Selden (*les Derniers jours de Heine*) rapporte que le poète signait ses lettres françaises en accentuant la finale « Heiné ». Philarète Chasles, Caroline Jaubert, Auguste Barbier, qui le virent à cette époque-là, nous en ont laissé des portraits. C'était un petit homme blond, d'un blond ardent, dont les yeux verts clignotaient, à la fois railleurs et doucereux sous le miroitement des lunettes. Par moments, les plis de sa bouche, la malice aiguë de son regard lui composaient une expression sardonique. « Il ne semblait, dit Ph. Chasles, ni homme du monde, ni commis-voyageur, ni ouvrier, ni marchand. Peu d'années après son arrivée chez nous, il commença de prendre du ventre et devint bientôt une sorte de Bouddha rondelet. » Sa parole, assure Barbier, avait un accent germanique très prononcé et fort désagréable. Weil, dans ses *Souvenirs*, complète la description : « Sa démarche traînante seule dénotait le Juif. Le Juif allemand d'alors, à peine sorti du ghetto, n'ayant ni le cœur, ni le loisir pour prendre part aux exercices gymnastiques de la jeunesse universitaire, avait l'habitude de marcher d'un pas lent et traînant et presque étouffé, on eût dit pour s'effacer et passer son chemin sans être remarqué. Vue de près, sa figure, d'une pâleur mate, sans barbe, avait quelque chose d'angélique, qui par la parole prenait facilement des plis démoniaques. »

Vingt ans après il sentait de même et, rappelant son établissement sur les bords de la Seine, il déclarait qu'il avait toujours « vécu depuis tranquille et content, en Prussien libéré ».

Une seule chose l'ennuyait, sa situation d'étranger, qui l'empêchait d'obtenir une fonction dans l'Etat. Les amitiés brillante squ'il entretenait dans le monde de la politique et des arts lui eussent, pensait-il, facilité l'acheminement vers les hauts degrés du pouvoir et des honneurs.

Les hommes les plus considérables, assure-t-il, cherchaient à entrer en relations avec moi, non pas comme protecteurs, mais comme camarades. Le prince chevaleresque placé le plus près du trône et qui lisait dans l'original (1) le *livre des Chants* (*das Buch der Lieder*), m'aurait vu des plus volontiers au service de la France, et son influence eût été assez grande pour me pousser dans cette carrière. Je n'oublie pas l'amabilité avec laquelle un jour, dans le jardin du Château d'une amie princière (2), le grand historien de la Révolution française et de l'Empire, qui était alors le tout-puissant président du Conseil, prit mon bras, et, se promenant avec moi, me pressa longtemps et instamment de lui dire ce que désirait mon cœur, se faisant fort de me procurer tout (3).

Il aurait eu tort de se gêner. Il se fit allouer une pension de cinq mille francs environ sur les fonds secrets de notre ministère des Affaires Etrangères (4) et, pour la mériter, seconda dans la *Gazette d'Augsbourg* le gouvernement de Louis-Philippe (5), dénigrant tour à tour les républicains et les légitimistes.

En supposant, écrivait-il, que le caractère national des Français soit compatible avec le républicanisme, nous n'en sommes pas moins en droit d'affirmer que la République, telle que nos radicaux la rêvent, ne pourra pas se maintenir longtemps. Dans une République de l'espèce désignée, règne un esprit d'égalité extrêmement jaloux, qui repousse toujours les individualités distinguées et les rend même impossibles; de sorte que, dans des temps de calamité et de péril, il

(1) Le duc d'Orléans avait épousé la princesse allemande Hélène de Mecklembourg.

(2) La princesse de Belgiojoso.

(3) *Allemands et Français*, p. 86.

(4) C'est Guizot, qui, dès la formation du Cabinet du 29 octobre 1840, décida de répondre favorablement à ses sollicitations. « J'eus recours, dit Heine (*Allemands et Français*, p. 60), à l'aumône que le peuple français distribuait à tant de milliers d'étrangers, que leur zèle pour la cause de la Révolution avait plus ou moins gloricusement compromis dans leur patrie. »

(5) Son coreligionnaire Weil, pour une solde un peu supérieure, rendait les mêmes services, comme correspondant de la *Gazette de Stuttgard*.

n'y aura que des épiciers vertueux, d'honnêtes bonnetiers et autres braves gens de la même farine, pour se mettre à la tête de la chose publique. Par ce vice fondamental de leur nature, les républiques périront toujours misérablement, aussitôt qu'elles entreront dans un combat décisif avec des oligarchies ou des aristocraties énergiques représentées par de grandes individualités, et c'est ce qui aurait lieu inévitablement du moment que la République serait déclarée en France (1).

La grande masse, la haute et basse plèbe, la noble bourgeoisie et la noblesse bourgeoise, ajoutait-il, tous les notables de l'honnête médiocrité, qui sont encore si loin des grandes idées sociales et humanitaires, comprennent très bien le républicanisme; ils comprennent à merveille cette doctrine qui n'exige pas beaucoup de connaissances préliminaires, qui convient à la fois à tous leurs petits sentiments et à toutes leurs étroites pensées et qu'ils professeraient même publiquement, s'ils ne risquaient par là d'entrer en conflit avec l'argent.

Il malmenait plus encore le parti légitimiste, injuriait la duchesse de Berry, les Carlistes, la *Gazette de France*, les *Gazettes* de province et « leur obscurantisme grossier ». Il dénonçait leur alliance avec l'Eglise et les Jésuites. On avait bien fait de chasser les Bourbons.

Leur putréfaction parfumée blessait tous les nez honnêtes. Le roi actuel est de la même souche (*levis nota!*), mais c'est aussi un d'Orléans, et cela compense (2). Quelle probité, quelles vertus dans sa famille! Voyez ses enfants, si sains et pleins de vie. Ce sont les fils florissants de la jeune France, chastes d'esprit, frais de jeunesse, de mœurs pures et bourgeoises (3).

Cette condition de chroniqueur à gages était cependant bien médiocre pour son appétit. On le pressait de se faire naturaliser : il supprimerait de cette manière tous les obstacles à son élévation et à l'accès des grosses sinécures. Un moment, il parut y consentir et remplit les formalités préalables. Mais

(1) Article reproduit dans le volume de *Lutèce*, p. 30. Cf. *Ibidem*. Préf. XI. « Ils ont la conception un peu lourde, ces braves républicains, dont j'avais d'ailleurs autrefois meilleure idée sous le rapport de l'intelligence. Je croyais que leur étroitesse d'esprit n'était que de la dissimulation... Mais après la Révolution de Février je reconnus mon erreur, je vis que les républicains étaient réellement de très honnêtes gens qui ne savaient pas dissimuler et qu'ils étaient en vérité ce dont ils avaient l'air. »

(2) *Allemands et Français*, p. 41.

(3) *Allemands et Français*, p. 42.

il ne put se décider à rédiger la demande définitive. Il a donné les raisons de cette hésitation perpétuelle :

Ce fut le fol orgueil du poète allemand qui m'empêcha, même *pro forma*, de devenir Français. Ce fut une chimère idéale, dont je ne pus me débarrasser. Relativement à ce que nous nommons d'ordinaire *patriotisme*, je fus toujours un esprit fort. Le mariage que j'avais contracté avec Notre-Dame d'Allemagne, notre chère Germania, la blonde gardeuse d'ours, ne fut jamais heureux. Je me souviens bien de quelques belles nuits de clair de lune, où elle me pressait tendrement sur son large sein aux vertueuses mamelles ; mais ces nuits sentimentales peuvent se compter, et vers le matin survenait toujours un refroidissant chagrin, accompagné de bâillements et de gronderies sans fin. Aussi avons-nous fini par vivre séparés de corps. Mais les choses n'allèrent jamais jusqu'à un divorce en forme. Sous ce rapport, le plus petit cochon de mon pays ne saurait se plaindre de moi. Parmi les élégants et spirituels pourceaux du Périgord qui ont découvert les truffes et qui s'en engraissent, jamais je ne reniai ces modestes porcs qui, chez nous, dans la forêt de Teutobourg, se gorgent dans de simples auges de bois des fruits du chêne paternel, comme autrefois leurs pieux ancêtres au temps où Arminius battit Varus. Je n'ai pas non plus perdu une seule des soies de mon germanisme (1).

Renoncer à une patrie?

Semblable chose ne sied pas à un poète qui a écrit les plus beaux lieder allemands. Je m'apparaîtrais à moi-même comme un de ces monstres à deux têtes que l'on montre dans les boutiques des foires. En composant, cela me gênerait insupportablement de penser que l'une des deux têtes se met à scander dans le pathos des coqs d'Inde français les alexandrins les plus artificiels, tandis que l'autre épanche ses sentiments dans le mètre inné, naturel et vrai de la langue allemande.

Ses motifs, on le voit, sont d'ordre purement littéraire. Il ne se faisait pas Français parce que ses œuvres étaient allemandes, disons plus, parce que, malgré ses vantardises, il lui était tout à fait impossible d'user décemment de notre langue.

Nous touchons ici à l'une des drôleries les plus amusantes de la vie de Heine, cette supercherie, grâce à laquelle il a pu passer chez nous et passe encore généralement pour un écrivain

(1) *Allemands et Français*, pp. 87 et suiv.

français. Nous croyons bon d'insister : Heine, si l'on excepte quelques billets sans importance, n'a rien écrit en français, pas même un article de journal. Il vint à Paris presque totalement ignorant de notre vocabulaire. Quant à notre syntaxe, ce fut un mystère qu'il n'arriva jamais à bien pénétrer. Gérard de Nerval, Lœwe-Veimars, Caroline Jaubert, Saint-René Taillandier, Grenier, d'autres encore se chargèrent de la version. Son nom seul figurait sous le titre des livres, et le public était dupé, celui d'Allemagne, celui de France et l'Europe entière (1). Il contrôlait du reste cette adaptation et surveillait la mise au point, dont il n'était jamais content. *Traduttore traditore*. Ses *Lieder*, une fois travestis, lui faisaient, disait-il, l'effet de « clairs de lune empaillés ». La vérité c'est qu'il n'y comprenait plus rien. Malgré la souplesse extrême de son intelligence, il essayait en vain de s'identifier aux *Welches* du Faubourg-Montmartre. Bien plus que la délicatesse de notre parler, le propre de notre tempérament et de notre génie lui était insaisissable. Après quinze, vingt ans de séjour, il a encore de Paris l'idée qu'en ont les visiteurs trop superficiels, initiés seulement aux frivolités tapageuses. Paris, pour lui, ce sont les boulevards avec leur fleur de province déniaisée, la Grande-Chaumière avec ses Fifines et ses Nanas, les cabotins en vedette, Mme Georges, Déjazet, Rachel, l'élégance des confiseries, la blague du gavroche et les minois éveillés des demoiselles de modes; c'est la ville qui rit et où l'on s'en paye. Et la France, c'est Paris en grossissement (2).

(1) Cf. Caroline Jaubert, *Souvenirs. Heine* (édition de la Société du Mercure de France. Préface.) Grenier, dans ses *Souvenirs littéraires*, raconte à ce sujet une amusante anecdote. Il était un jour dans un cabinet de lecture, parcourant les colonnes de *la Gazette d'Augsbourg*. Un quidam lui demande s'il a vu la Chronique de Paris que donne cette feuille. « Oui, Monsieur, répond l'autre, elle est même fort intéressante. — Je vous suis très obligé, c'est moi l'auteur, Henri Heine. » Ils échangent leurs adresses. A quelques jours de là, Grenier fut bien étonné de recevoir dans sa mansarde la visite de l'illustre poète. Cette gracieuseté se multiplia; naïf il s'enorgueillissait. Mais il eut finalement une grosse désillusion. « Tantôt, rapporte-t-il, c'était une poésie qu'il me priait de lui traduire, tantôt des articles de la *Gazette d'Augsbourg*, pour les montrer, me disait-il, à son amie la princesse de Belgiojoso, que j'avais vue un jour de courses au Champ-de-Mars et qui m'avait inspiré la plus vive admiration. Il le savait et m'avait promis de me présenter à la princesse. Grâce à cette amorce, j'avalais l'hameçon, c'est-à-dire que je me mettais à traduire articles et poésies complaisamment, par amitié, pour le roi de Prusse, comme on dit. Plus tard, bien longtemps après, j'ai découvert pour qui je traduisais ces articles de *la Gazette* et pourquoi leur auteur tenait tant à les voir tournés en français; ce n'était pas pour les beaux yeux de la princesse, non, c'était pour ceux de M. Guizot. Il fallait de temps en temps montrer au ministre que Heine avait mérité sa haute paye. »

(2) *Lutèce*, 275.

Comment un Français, même s'il était mort, pourrait-il conserver la gravité nécessaire pour le métier de revenant, quand la gaieté populaire le cernerait de toutes parts ? S'il y avait réellement des spectres à Paris, je suis convaincu que les Français, sociables comme ils le sont, se lieraient entre eux-mêmes comme revenants, qu'on verrait bientôt se former des réunions de spectres, se fonder un Café des Morts, une *Gazette des Morts*, une *Revue de Paris* morte et qu'on recevrait des invitations à des soirées des morts « où l'on fera de la musique ». Je suis certain que les morts s'amuseraient beaucoup plus à Paris que les vivants ne s'amusent chez nous. Quant à moi, si je savais qu'on pût exister à Paris en qualité de spectre, je ne craindrais pas la mort (1).

La fréquentation de ces fous est souvent réjouissante. Mais qu'ils valent donc peu intellectuellement !

La terre bruyante, agitée et babillarde des Français n'a jamais été un sol propice à la philosophie et celle-ci n'y réussira peut-être jamais.

Quant à leur poésie, c'est pure sottise. Ils sont incapables de savourer le sublime. Devant les beautés de la comédie shakespearienne, ils ne savent que railler, raisonnant à froid sur l'idéal, le disséquant, l'analysant. Quelle platitude chez les dénommés *classiques !* « Combien doit-on louer Lessing d'avoir démoli les baraques de leur théâtre ! » Là ni doux propos de chevaliers et de grandes dames à l'ombre des hauts arbres, ni licorne effarouchée venant poser sa tête sur le sein d'une jolie jeune fille, ni ondines à chevelure verte, ni gnômes, ni nains, ni elfes, ni salamandres, nulle mélodie de rossignol enchantant les nuits divines !

Comme leur métrique, les vers des Français, cette caillebotte parfumée, sont insupportables pour moi. A peine puis-je digérer leurs meilleurs poètes parfaitement inodores. Le tailleur de pierres qui ornera le lieu de notre dernier sommeil ne sera contredit par personne s'il a gravé ces mots : *Ici repose un poète allemand* (2).

§

Allemand chez les Français, Français chez les Allemands. Il était plus vrai dans l'intimité. « Je suis un poète juif, écrit-

(1) *Allemands et Français*, I, 337.
(2) *De l'Allemagne*, p. 88. Il s'était défini d'une manière plus pittoresque « une choucroute arrosée d'ambroisie » (d'Alton-Shee, *Mémoires*, I, 112).

il à son ami Mosès Moser (1), nous sommes entre nous et je me sers volontiers de métaphores nationales. » Car il n'est pas de ceux qui regardent Israël comme une secte ou même comme une race (2). Chez les races l'unité, le lien ont disparu : les rapports physiologiques entre les individus sont plus ou moins atténués et si leur origine fut commune, seul le savant classificateur s'en soucie. Quant à eux, ils demeurent ignorants de leur parenté ; rien qui la leur fasse soupçonner, aucune tradition, aucun nom sacré, dont leur nature s'émeuve et qui les rassemble. Leurs langages mêmes offrent souvent si peu d'analogies que le pédantisme des grammairiens s'enorgueillit de les découvrir. Le peuple, au contraire, est un êtr bien déterminé, qui agit et veut se maintenir et, s'il est vigoureux, prévaloir : ses membres savent leur identité d'extraction et d'intérêt; il a ses héros et ses saints ; un idiome lui est propre, qui exprime des idées, des tendances à lui particulières.

Henri Heine a cette conception d'Israël. Il a remarqué, non sans satisfaction, qu'à Londres, sous les arcades de la Bourse, des écriteaux assignant leurs places aux différentes nations, les Juifs ont leur pancarte spéciale comme les Russes, les Espagnols, les Suédois, etc (3). Dans sa réclusion douloureuse au cours de tant de siècles, la postérité d'Abraham a farouchement gardé le souvenir de son passé, la fierté de son histoire, la foi dans son avenir et sa perpétuité. La tribu de Heine, qui, par les professions, la culture, la fortune, domine de beaucoup « la misérable clique » que vilipende le poète (4), entretient en elle la conscience judaïque. Il n'en a rien perdu, lui, chez ses éducateurs, les Franciscains et les Jésuites de Dusseldorf, grâce à la ténacité de l'atavisme, grâce aussi à l'influence de sa mère. Il sait chanter la *hagada* sur le ton pleurard et nasillard traditionnel. Il parle l'hébreu et se plaît à en glisser des vocables dans sa correspondance. C'est surtout avec le camarade Mosès Moser qu'il prend cette douce liberté. Ce confident-là peut attester combien est fidèlement, naïvement juif le cœur de Henri Heine. Il lui livre le fond de son âme

(1) *Correspondance* de Heine, mai 1823.
(2) « Quant aux Juifs, c'est une nation à part, elle ne se mêle à aucune autre nation. » Bonaparte au Conseil d'Etat. (Gabourd, *Consulat*, I, 589).
(3) *Reisebilder*. I, 254.
(4) A Mosès-Moser, 18 juin 1823.

et jusqu'aux puérilités : tel ce rêve qu'il a fait une nuit et qu'il lui conte dès le matin :

En ancien costume espagnol et sur un étalon andalou, tu chevauchais au milieu d'une grande cohue de Juifs, qui s'en allaient à Jérusalem. Le petit Marcus, avec ses grandes cartes géographiques et descriptions de voyages, marchait en tête comme guide ; Zunz, en escarpins, portait la *Revue* (1) reliée en maroquin rouge ; Mme la doctoresse Zunz, un tonnelet à brandevin de gala (jonteftig) sur le dos, courait à côté de lui comme vivandière. C'était la Grande Armée juive, et Gans allait de l'un à l'autre, pour établir un peu d'ordre. Tous les Juifs baptisés suivaient, en qualité de fournisseurs, et une quantité de carrosses fermaient le cortège. Dans l'un était assis le docteur Oppert comme chirurgien-major, et Jost en qualité d'historiographe des hauts faits futurs. Dans un autre, Friedlander, avec Mme de Recke, et dans de plus magnifiques voitures de parade, Michel Beer, représentant le corps du génie, et, à côté de lui, Wolf et Stich (2), qui devaient jouer *le Paria* (3) à Jérusalem et récolter une gloire méritée (4).

Rien de ce qui est juif ne lui est étranger. Il pratique la solidarité comme on sait le faire dans la Grande Famille et ne néglige pas de servir l'utilité commune, de travailler à la grandeur de la nation. « Que ma droite se dessèche, répète-t-il, si je t'oublie, Jéruscholajim ! » Volontiers il vante ceux des siens qui à un titre quelconque peuvent être imposés à l'estime universelle. Il applaudit chez nous à l'élection de Fould et d'Eichthal comme députés, ainsi qu'au triomphe de Meyerbeer. Ce qui l'enorgueillit c'est de constater que l'illustre Rothschild, « le généralissime des millionnaires », tient à sa discrétion le souverain spirituel de la Chrétienté.

Si tu veux, cher lecteur, te rendre dans les premiers jours du trimestre rue Laffitte, nº 15, tu verras s'arrêter devant le portail élevé une lourde voiture, de laquelle descend un gros homme. Celui-ci monte un escalier qui conduit à une petite chambre, où un jeune homme blond est assis avec une nonchalance de grand seigneur,

(1) La *Revue de la Société pour la Culture et la Science Juives*, dont nous parlons un peu plus loin. Tous les personnages dont il cite ici les noms étaient plus ou moins de ses amis. Il vivait en Allemagne à peu près exclusivement dans le monde israélite. Ses correspondants habituels sont Mosès Moser, Zunz, Lehman, Rubo, Wolf, Gans, Cohn, Weil, Rachel Levin, Varnhagen, Michel Beer (frère de Meyerbeer le musicien), Félicien David.

(2) Acteurs juifs renommés.

(3) *Le Paria*, pièce juive de Michel Beer.

(4) Lettre à M. Moser, 20 juillet 1824.

dans laquelle cependant perce quelque chose d'aussi solide, aussi positif, aussi absolu que s'il avait dans sa poche tout l'argent de ce monde. Et il a en effet tout l'argent du monde dans sa poche ; car il s'appelle M. James Rothschild et le gros homme est monsignor l'envoyé de Sa Sainteté le Pape, et il apporte, comme son représentant, les intérêts de l'emprunt romain, le tribut de Rome (1).

Il y avait une *Société pour la culture et la Science juives*, qui rassemblait l'élite de la jeunesse israélite allemande. Heine y figurait et son ami Gans en était président. Elle avait un bulletin spécial que dirigeait Zunz, un autre familier de Heine. Ce dernier, sans collaborer réellement à la *Revue*, s'intéressait à son développement, donnait des conseils à Zunz sur la rédaction et le choix des articles.

Il faisait d'ailleurs mieux que d'alimenter ce mauvais périodique (2). On pourrait former un volume en assemblant la prose et les vers qu'il composa dans l'unique dessein de réhabiliter ou d'exalter sa nation. Il y aurait dans ce recueil des mélodies voluptueuses (3), filles du *Cantique des Cantiques*, et aussi des fantaisies amères, comme cette romance de *Dona Clara*, dont le sentimentalisme dissimule mal les intentions cruelles. La scène de ce petit drame se passe en Aragon, au temps de l'Inquisition. Une noble senorita est surprise, au milieu de ses rêveries mélancoliques, par un jeune et séduisant chevalier, qui profite sans ménagement de l'opportune faiblesse de la belle. Quand est venu l'instant des adieux, celle-ci veut savoir le nom de son vainqueur. Il hésite ; mais elle insiste tellement qu'à la fin il se révèle : « Moi, votre amant, je suis le fils du docte et glorieux don Isaac, grand-rabbin de la synagogue de Saragosse. » On s'imagine en quel abîme d'humiliation se trouve plongée tout à coup la fière Espagnole. C'est la vengeance du paria.

A côté de ces œuvres poétiques prendrait place *le Rabbin*

(1) *De l'Allemagne*, I, 104. Heine fut toujours plein d'égards pour Rothschild, qui d'ailleurs l'aida constamment depuis son installation à Paris. Il le comparait à Louis XIV, pour avoir su, lui aussi, susciter et employer les génies, le musicien Félicien David, le peintre Ary Scheffer, l'avocat Crémieux, le cuisinier Carême, l'ingénieur Pereire, etc. (*Lutèce*, 331).

(2) C'était une publication assez médiocre, si l'on en juge par cette critique de Heine : « J'ai étudié toutes sortes d'Allemands, celui de Saxe, celui de Souabe, celui de Franconie : mais c'est l'allemand de votre *Revue* qui me donne le plus de mal. » (Lettre à Zunz, 23 juin 1823).

(3) *Les Mélodies hébraïques*.

de Baccharach, sorte de conte historique (1), dans lequel Heine, à la manière de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, évoquait la vie moyenâgeuse de l'Allemagne et de ses juiveries. Cette narration devait sans doute faire partie du monument littéraire (2) qu'il se proposait d'élever en l'honneur des martyrs de la religion mosaïque. Pour préparer l'exécution de ce grand travail, il avait étudié les tribulations successives d'Israël non seulement dans la Bible, mais encore dans les récits de voyages de Benjamin de Tudèle, des livres pieux comme le *Cho Lachma Anja*, le *Maasse b'Rabbi Eliezer*, voire des thèses antisémitiques comme celle de Schudt sur les ghettos de Francfort (3).

La triste beauté du Judaïsme se manifeste à lui de plus en plus ; au cours des siècles modernes, trois génies lui paraissent dominer le monde, Jésus, Spinosa et lui Heine, tous trois appartenant à « ce peuple infortuné que la Providence, pour des raisons mystérieuses, a chargé de l'inimitié de la haute et basse populace », tous trois malheureux, haïs même des leurs. Il a une grande admiration pour la philosophie de Spinosa, une immense sympathie pour son existence lamentable.

L'esprit des prophètes israélites planait-il encore sur leur arrière-descendant ?... Il a été constaté que la vie privée de Spinosa fut exempte de blâme et qu'elle demeure pure et sans tache comme celle de son divin parent Jésus-Christ : comme lui il souffrit pour sa doctrine ; comme lui il porta la couronne épineuse. Cher lecteur, si jamais tu vas à Amsterdam, fais-toi montrer par le valet de la place la synagogue espagnole. C'est un bel édifice et le toit repose sur quatre colonnes colossales. Au milieu s'élève la chaire où fut lancé l'anathème sur le traître à la loi mosaïque, le hidalgo Benoît de Spinosa. On souffle en cette occasion dans un cornet à bouquins qui se nomme schofar. Cette corne fit donc un accompagnement à l'excommunication de Spinosa ; il fut solennellement chassé de la communauté d'Israël et déclaré indigne de porter à l'avenir le nom de juif. Ce nom, ses ennemis chrétiens furent assez magnanimes pour le lui laisser, mais les Juifs, Cent Suisses du déisme, furent inexorables et l'on montre encore la place, devant la synagogue espagnole, à Amsterdam, où ils accueillirent Spinosa avec leurs longs poignards (4).

(1) Le texte fut considérablement écourté pa un incendie et l'auteur ne se décida jamais à réparer cette perte.
(2) Cf. Em. Montégut, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1884.
(3) Cf. Lettres à Mosès Moser, 1823 et 1824.
(4) *De l'Allemagne*, I, 73.

Et Heine observe que c'est à peu près ce qui lui est arrivé à lui-même. Les hommes de son sang le persécutaient plus que le Goym. Il a dû s'enfuir devant leurs menaces (1). C'est que, s'étant posé parmi eux en réformateur, il avait malmené des vices puissants et des croyances vivaces. Il fouaillait les mercantis qui pullulaient dans leurs quartiers. « Les Juifs sont ici (à Lunebourg) comme partout d'insupportables et sales brocanteurs », écrit-il à Moser (2).

Et encore ceci :

Lorsqu'un jour Ganstown (3) sera bâtie, lorsqu'une génération plus heureuse sur les bords du Mississipi bénira les palmes en grignotant du pain azyme et que fleurira une littérature néo-juive, alors nos expressions mercantiles de boursicotiers d'aujourd'hui appartiendront à la langue poétique (4).

En même temps qu'il s'attaquait à la passion du lucre, il s'efforçait de ramener le Judaïsme à l'intégrale doctrine de Moïse. Le Talmud, avec ses traditions rabbiniques, était pour lui l'équivalent du catholicisme. De même que Luther avait rejeté l'opinion des Pères et les décrets des conciles, n'admettant de source religieuse que l'Ecriture, de même Heine proclamait l'autorité exclusive de la Bible. Il raillait les concessions faites à la mentalité des Occidentaux, la transformation de Jehovah en *Dieu pur Esprit.*

Je crois, disait-il, que ce parvenu du ciel (5), qui est maintenant si moral, si doux, si cosmopolite, si universel, si civilisé, conserve un secret mauvais vouloir contre les pauvres Juifs qui l'ont connu avec ses premières formes grossières et lui rappellent journellement dans leurs synagogues ses relations nationales qui datent de la chétive Pa-

(1) « Pour la cause juive j'ai fait de grands sacrifices, mon cœur en saignera toute une vie durant. »

(2) 18 juin 1823.

(3) Lettre à Emm. Wohlwill, 1er avril 1823. *Ganstown*, jeu de mots sur le nom de son ami Gans, qui rêvait la formation d'un Etat juif.

(4) Ce trait satirique à l'adresse des gens de bourse était singulier, venant du neveu de Salomon Heine. Ce Salomon, frère aîné de Samson, partit tout jeune de la maison paternelle avec quelques marks en poche et devint le plus gros banquier de Hambourg. Il avait une fille que Heinrich convoita très ostensiblement. Mais on lui fit voir que son *Buch der Lieder* ne constituait pas des titres suffisants pour obtenir la main d'une telle héritière. Le poète ne pardonna jamais cette rebuffade. Seulement il avait besoin de l'aide de son oncle. Celui-ci lui servait une maigre pension de cent thalers par trimestre, à laquelle il ajoutait de menus cadeaux. A sa mort il laissa trente millions, que son fils Charles eut tôt fait de doubler. Heine eut plus d'une querelle avec son richissime parent. « Ce qu'il y a de meilleur en vous dans vos affaires, lui disait-il, c'est que vous avez le droit de porter mon nom. »

(5) « Le baron de Sinaï ». Lettre à M. Moser, 18 juin 1824.

lestine. Peut-être le vieux Seigneur ne veut-il plus se souvenir qu'il est d'origine hébraïque et qu'il s'est appelé jadis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (1).

On sent bien que ses convictions n'étaient pas d'ordre religieux. S'il invoquait le grand législateur Moïse, c'était pour lui demander d'insuffler à son peuple l'amour de l'indépendance et l'horreur des fusions profanes.

O Moschè Rabenou, notre maître instituteur, adversaire déclaré de tout esclavage, passe-moi ton marteau et ton clou, afin que je perce les longues oreilles de nos esclaves sentimentaux qui portent la livrée noire, or et rouge et que je les fixe contre la porte de Brandebourg à Berlin (2).

Le dédain qu'il affectait de plus en plus pour les pratiques de la dévotion le désignait à la colère des rabbins. Ils multipliaient contre lui les malédictions.

J'ai reçu une lettre de mon oncle van Geldern : il m'écrit que tout le long du Rhin je suis maintenant aussi détesté qu'on m'y aimait naguère (3).

Et encore :

Je suis attaqué par Chrétiens et Juifs en même temps.

A Hambourg tout le Steinweg lui hurle raca. Ces manifestations d'antipathie l'exaspéraient et il exhalait sa rancœur :

Oh ! comme je méprise la racaille humaine, circoncise et incirconcise (4).

Parfois, dans la violence de son irritation, il trouvait des méchancetés dont ne semblerait capable qu'un sincère et fougueux antisémite. Cependant ce n'étaient là que des piques, des aigreurs, qui n'attiédissaient pas son zèle pour la grande cause nationale. On le vit bien en 1840, dans l'affaire de Damas. Ce procès lointain agita l'Europe et l'on peut dire le monde entier. Le grand rabbin de Damas était accusé d'avoir, avec la complicité de quelques fidèles, assassiné, selon les formes du crime rituel, un moine français. Au cours de l'enquête et

(1) *Reisebilder*, I, 334. Cf. Lettre à Laube (23 nov. 1835) : « Moi, l'ennemi juré du déisme juif-mahométan-chrétien. »
(2) Extrait d'un article sur Moïse cité par Weil (*Souvenirs*, p. 15).
(3) A Moses Moser, 28 nov. 1823.
(4) *Ibidem*.

peut-être bien, il faut le dire, sous l'effet des tortures, plusieurs des inculpés avouèrent. On condamna les uns à la mort, les autres à l'emprisonnement. Aussitôt s'éleva dans l'univers entier un concert de lamentations. Un mouvement d'opinion fut créé contre l'arrêt ; un peu partout, des journalistes, des conférenciers en réclamèrent la révision. Et, pour alimenter la polémique, on recueillit des souscriptions dans les synagogues : le jeûne fut ordonné, avec faculté de s'en dispenser moyennant une aumône. Heine à Paris menait la campagne. Il harcelait notre gouvernement, lui reprochait ses hésitations.

M. Thiers se montre très indifférent dans une affaire où il ne s'agit pas des intérêts d'un pays ou d'un peuple, mais de ceux de l'Humanité même.

Est-ce le manque de sentiment libéral ou de sagacité qui l'a conduit à prendre ouvertement parti pour le consul français auquel, dans la tragédie de Damas, on attribue le rôle le plus honteux ? Non, M. Thiers est un homme de beaucoup de pénétration et d'humanité. Mais il est aussi homme d'Etat : il n'a pas besoin seulement de sympathies révolutionnaires, il lui faut des auxiliaires de toutes sortes, il doit transiger, se procurer une majorité dans la Chambre des Pairs ; il peut utiliser le clergé comme un moyen de gouvernement, tout au moins cette portion du clergé qui, n'attendant plus rien de la branche aînée des Bourbons, s'est ralliée au pouvoir actuel.

M. Thiers ne veut pas contrarier les rédacteurs de *l'Univers* « qui dans leurs colonnes font tout ce qui est humainement possible pour faire accroire au monde que les Juifs mangent de vieux capucins et que le comte de Ratti-Menton est un honnête homme (1) ».

Dans sa colère, il oubliait son amour des Français et les convenances de l'hospitalité.

Il faut que le procès soit instruit de nouveau. Le consul de France à Alexandrie a mis en mouvement ciel et terre pour empêcher cette instruction nouvelle ; car la conduite du consul français à Damas risquerait aussi d'être trop bien mise en lumière, et la honte infligée à son représentant pourrait ébranler en Syrie le crédit de la France. Et la France a sur cette contrée de vastes plans qui remontent jusqu'aux Croisades, que la Révolution n'a pas abandonnés, que plus tard Napoléon ne perdait pas de vue et auxquels M. Thiers lui-même

(1) *Allemands et Français*, p. 263. Le comte de Ratti-Menton était le consul de France à Damas.

songe, pour le cas où il faudrait renoncer à Alger.... Les Chrétiens de Syrie attendent leur émancipation des Chrétiens de France et ceux-ci, tout esprits-forts qu'ils peuvent être chez eux, tiennent à se faire passer en Orient pour de pieux protecteurs de la foi catholique et flattent volontiers dans cette contrée le zélotisme des moines. Nous nous expliquons ainsi pourquoi ce n'est pas seulement M. Cochelet à Alexandrie, mais même notre Président du Conseil, le fils de la Révolution à Paris, qui prend sous son patronage le consul de Damas (1).

Heureusement l'affaire était en bonnes mains. Crémieux, « le légiste célèbre », qui récemment, lors du conflit turco-égyptien, s'était fait auprès des puissances l'interprète des Juifs d'Orient, acceptait cette fois encore de défendre le peuple opprimé. « Dans le fait, affirmait Heine, cet avocat des Juifs plaide en même temps la cause de toute l'Humanité. »

Ah! si l'on sentait ces choses-là dans la société hébraïque! Mais pas du tout.

Pour les Israélites de France comme pour les autres Français, l'or est le dieu du jour et l'industrie la religion dominante.... Les forces pécuniaires des Juifs sont grandes, mais l'expérience nous apprend que leur avarice l'est encore bien davantage. Les Israélites de la nouvelle génération sont encore plus chiches que leurs pères ; je suis porté à croire que, parmi la jeunesse dorée d'Israël, il se trouve plus d'un millionnaire qui hésiterait peut-être à donner cent francs, s'il pouvait à ce prix sauver de la bastonnade toute une tribu de bédouins coreligionnaires (2).

Mais lui-même, objecte-t-on, ce passionné, cet intransigeant, n'a-t-il pas abjuré? Il est vrai que, le 28 juillet 1825, Heine s'était fait baptiser selon le rite luthérien. Toutefois cet acte ne fut pas une conversion, au sens propre du mot. Il usait d'une tactique dont il avait trouvé mille et mille exemples dans les annales d'Israël. Du XIV^e^ au XVI^e^ siècle, ces feintes s'étaient multipliées aux Pays-Bas. On rapporte même que chaque année, à la fête de pénitence, une foule de francis-

(1) Article de la *Gazette d'Augsbourg* reproduit dans *Allemands et Français*, pp. 271 et suivantes.

(2) *Lutèce*, 65, 69. On trouve dans l'édition de 1855 cette variante : « Un des membres les plus estimés de la communauté israélite à Paris (on l'estime à quelque trente millions de francs). M. Worms de Romilly hésiterait peut-être à..., etc. Quelquefois, à la vérité, on rencontre encore des exemples où la vanité est parvenue à délier la bourse des richards juifs; mais alors leur libralité était encore plus répugnante que leur lésinerie. »

cains, de dominicains, de jésuites allaient en pèlerinage d'expiation à la synagogue d'Amsterdam. Heine, qui, vers 1825, se trouvait gêné dans ses ambitions par sa qualité d'Hébreu, voulait prendre le travestissement qui lui permettrait l'identification officielle aux purs Allemands. Son antichristianisme d'ailleurs le poussait à ce subterfuge.

Un protestant, disait-il à Weil (1), c'est un catholique qui quitte l'idolâtrie trinitaire pour marcher vers le monothéisme juif. Il faut que le Juif à son tour fasse l'autre moitié du chemin. Je me suis donc fait protestant. Je suis entré dans la forteresse pour mieux la démolir.

Il adoptait le Libre Examen comme la meilleure arme forgée contre la tradition et l'autorité.

Le protestantisme, confessait-il encore, n'était pas pour moi seulement une religion libérale, mais aussi le point de départ de la Révolution allemande (2).

Son adhésion à la Réforme n'allait pas jusqu'aux croyances. Elle consistait uniquement « à être inscrit sur les registres de la communion luthérienne (3) ». Il repoussait avec énergie tous les déismes, juif, mahométan, chrétien (4). Même il s'irritait à la pensée que des gens pourraient le supposer sincèrement *geschmat* (converti), et, de peur qu'on ne s'y trompât, il malmenait les transfuges :

Je ne sais que penser, écrivait-il dès décembre 1825 à Moser. Cohn m'assure que Gans prêche le christianisme et cherche à convertir les enfants d'Israël. Si c'est par conviction, Gans est un sot; si c'est par hypocrisie, un gredin. Je ne cesserai pas de l'aimer, c'est vrai; j'avoue pourtant qu'il m'aurait été plus agréable d'apprendre

(1) Weil (*Souvenirs*).
(2) Lettres, p. 269, notes.
(3) Cf. *De l'Allemagne*, II, 21, etc. « Je suis revenu à l'Ancien Testament..... Mon voisin, conseiller de Kœnigsberg, qui prend ici les bains de mer (à Héligoland) me croit piétiste parce que toutes les fois qu'il vient me voir, il me trouve la Bible à la main. » Et dans *Lutèce*, 115 : « Halle est encore en ce moment la taupinière des piétistes, et leurs querelles avec les rationalistes protestants ont, il y a quelques années, scandalisé toute l'Allemagne. Heureux Français qui n'en avez rien su! Vous ignorez jusqu'à l'existence de ces commérages périodiques de l'Eglise protestante où les dévotes poissardes se sont cordialement injuriées. Heureux Français qui n'avez aucune idée de la méchanceté, de la petitesse, de l'âcreté que nos prêtres évangéliques apportent dans leurs combats! » Barbey d'Aurevilly a dit de Heine : « Les idées protestantes étaient tout ce qu'il y a de plus antipathique à sa nature. » (*Les Œuvres et les Jours*, 115.)
(4) Lettre à Henri Laube, 23 novembre 1835.

qu'il avait volé des cuillers d'argent. Que toi, mon cher Moser, tu penses comme Gans, je ne puis le croire, bien que Cohn l'affirme et prétende le tenir de toi-même. Il me serait très pénible que mon propre baptême pût t'apparaître sous un jour favorable. Je t'assure que si les lois avaient permis de voler des cuillers d'argent, je ne me serais pas fait baptiser. Samedi dernier je suis allé au temple et j'ai eu la joie d'entendre de mes propres oreilles les sorties du Dr Salomon contre les Juifs baptisés, contre les gens, disait-il avec une intention mordante toute particulière, qui, par le seul espoir d'arriver à une place, se laissent entraîner jusqu'à devenir infidèles à la loi de leurs pères. Je t'assure que la prédication était bonne et que je compte faire visite ces jours-ci au Dr Salomon (1).

L'effronterie de la boutade est déconcertante. Ce qui chez les autres équivaudrait au reniement, et doit être par conséquent honni comme la pire trahison, lui est permis à lui comme un simulacre sans importance.

§

La cérémonie qui transformait Henri Heine au point de vue cultuel ne produisait en lui nulle modification ethnique. L'aspersion sainte ne lui faisait ni le sang ni les concepts d'un Allemand. Son matérialisme, sa luxure orientale s'insurgeaient contre l'énergie de l'Occident chrétien. Le prêtre qui baptise éveille l'enfant à la dignité de la vie spirituelle : le chirurgien de synagogue prépare l'animal humain aux futures distractions. Ne respecter que la partie supérieure de notre être c'est, selon Heine, s'opposer à nos tendances réelles, et c'est à quoi s'efforça toujours l'Eglise, qui mit en honneur la mortification, le sacrifice et le martyre, exhortant les hommes à chercher la croix sur cette terre et non le bonheur (2).

Il félicitait la Renaissance d'avoir complété l'œuvre de la Réforme.

La chair florissante qui brille sur les tableaux du Titien n'est que le protestantisme, et les reins de ses Vénus sont des thèses plus concluantes que celles qui furent jadis affichées par le hardi moine alle-

(1) « Tu avais naguère quelques pensées excellentes sur le judaïsme, la bassesse du prosélytisme chrétien, la bassesse des Juifs qui, en se faisant baptiser, ne veulent pas seulement se tirer de quelque embarras, mais encore obtenir ou escamoter quelque chose, et autres bonnes idées que tu devrais écrire une fois. Tu es assez indépendant pour ne pas craindre de le faire à cause de Gans, et pour ce qui est de moi, je t'assure que tu n'as nullement à te gêner. » Heine à Moser, 24 février 1826.

(2) Il appelait le catholicisme « la religion du mercredi des Cendres ». (Cf. *Drames et fantaisies*. Préface de Saint-René Taillandier.)

mand sur la porte de l'église de Wittenberg (1). — L'humanité soupire après des mets plus solides que le sang et la chair du Christ. Les saints vampires du Moyen-Age nous ont sucé tant de sang précieux! Et puis, il faudra offrir encore à la Matière de grands sacrifices expiatoires pour qu'elle pardonne les vieilles offenses. Il ne serait pas mal qu'on instituât des fêtes sensualistes et qu'on indemnisât la Matière pour ses souffrances passées; car le Christianisme, incapable de l'anéantir, l'a flétrie en toute occasion; il a rabaissé les plus nobles jouissances; les sens ont été réduits à l'hypocrisie et il y a eu partout mensonge et péché. Il faut revêtir nos femmes de chemises neuves et de sentiments neufs et passer toutes nos pensées à la fumée des parfums comme après les ravages d'une peste (2).

Il se charge, quant à lui, de cette revanche sur l'idéalisme. Sa Némésis, c'est le bétail immonde. Il le lâche dans la majesté de nos sanctuaires et se délecte à le voir souiller ce qu'ont vénéré tant de générations. La lecture de *Reisebilder* offre à l'honnête homme plus d'une occasion de s'inquiéter. Heine a sa manière à lui de comprendre et d'expliquer les scènes de l'Evangile reproduites par les artistes chrétiens. Les figures de la Samaritaine, de Madeleine, de Jésus, loin d'émouvoir son cœur, ne lui inspirent que gaudrioles. La touchante pureté de la Vierge n'intimide pas son dévergondage; il ne voit en elle qu'une forme nouvelle d'Aphrodite, « la Vénus dolorosa », « la ravissante mère de Dieu ». Les hommages qu'il lui rend sont les seuls peut-être dont il soit capable. Mieux vaudrait qu'il n'eût pas flâné dans les cathédrales italiennes, il n'eût pas parlé des madones (3).

Chez nous pareille insolence répugnerait aux esprits les plus grossiers. Le génie d'un Heine ne peut s'assimiler nos délicatesses; il est dépaysé dans notre civilisation. Une sorte de bestialité s'allie chez lui au raffinement intellectuel. De temps en temps, et même parmi les strophes mélancoliques, il faut qu'il lance quelque blasphème, probablement pour nous détourner de prendre au sérieux ses délicieuses inventions (4).

(1) *De l'Allemagne*, I, 201.

(2) *De l'Allemagne*, I, p. 81. On sait que, par une terrible ironie du sort, Heine fut, à la fin de sa vie, martyrisé dans sa chair. « J'embrasse, écrivit-il à Lassalle (29 février 1848), mais je ne sens rien, tellement mes lèvres sont paralysées. »

(3) Cf. *Reisebilder*, II, 47.

(4) Qu'on se rappelle l'indécence par laquelle il termine sa lugubre *Marie-Antoinette*. On pourrait multiplier les exemples. Heine était assez peu doué quant au bon

La plaisanterie du reste n'égaye pas; elle manque trop de franchise; on en est surpris, incommodé, comme d'un ricanement de Méphisto (1). Ce diable d'homme est essentiellement un négateur, un destructeur: il a besoin d'outrager et de scandaliser. Il aime surtout à corrompre. Sa malfaisance prêche la félicité, la joie libre des sens. On nous vante la noblesse du labeur, l'agrément d'une piètre aisance. Rions du peu, soyons intransigeants ; tout ou rien. Nous fondons une République d'où sont exclus la gêne, les délassements à bon marché. Ce qu'il nous faut, c'est le nectar et l'ambroisie, les parfums, la pourpre, les courtisanes de luxe. « C'est généreux à la nourrice d'avouer de bonne heure aux enfants qu'il y a

goût. Il nous fait part de ses feux pour la Vénus de Médicis ; plus vraie fut sa tendre admiration pour la cuisinière du conseiller Bauer. Il recrutait ses reines parmi les bonnichons, les laveuses de vaisselle, les gotons, les femelles patentées. Errant une fois au café-concert ou sur les boulevards, il vit quelque demoiselle dont la gaminerie le séduisit. Son essai le satisfit à tel point qu'il décida d'employer cet « ange folâtre » à la reproduction embellie de son propre type. Il l'admit à son foyer et, fier de sa paternité, l'éleva plus tard au rang d' « épouse et déesse ». Le mariage se célébra à l'église catholique en 1842. Frau Mathilde était une seconde Thérèse Levasseur. « Elle n'a jamais rien lu de moi, confessait Heine à Mme Jaubert ; elle ne sait pas ce que c'est qu'un poète ! Cependant j'ai découvert en elle une vague idée que mon nom est imprimé dans une Revue, mais elle ne sait pas laquelle. » Il racontait encore, vers la fin de sa vie, que, dans une crise où Mathilde le crut mort, elle s'écriait : « Non, Henri, tu ne feras pas ça! tu ne mourras pas tu auras pitié ! J'ai perdu mon perroquet ce matin ; si tu mourais, je serais trop malheureuse. » (Caroline Jaubert, *Mémoires.*)

(1) « Cette cascade d'éloquence s'écoulait en s'accompagnant des âpres sons d'une prononciation germanique. Je ne pus m'empêcher de songer à ces grenouilles d'Aristophane qui encadraient leurs chants si divinement lyriques du *Brekeke coax coax* de leurs marais stygiens. » (Em. Montegut, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1884.)

Le ton sardonique et l'extraordinaire prestesse de sa raillerie, son athéisme insolent, on ne sait quelle impudeur l'avaient fait renommer comme une incarnation de Belzebut. Des gens le considéraient avec une méfiance presque superstitieuse, notamment Bellini, qui plus d'une fois le rencontra chez la princesse de Belgiojoso. L'Italien s'effarait si par hasard se posait sur lui le regard de Heine. Ce méchant, avec ses yeux bigles, clignotant derrière des lunettes teintées, était sûrement un *jettatore*. Il faisait tout d'ailleurs pour accroître son mystérieux prestige. Un soir, abordant le musicien, il lui prédit brusquement sa mort prochaine, et, comme Bellini, au comble de l'effroi, essayait, en faisant de ses doigts les cornes, de conjurer le mauvais sort : — « Oui, oui, reprit Heine, faites la bille, carambolez, jouissez bien vite ; votre immense génie (il se moquait) vous condamne à mourir jeune, comme Raphaël, comme Mozart, comme Jésus. — C'est horrible, gemissait Bellini, ne dites pas ces vilaines choses. Princesse, je vous en supplie, défendez-le-lui. » A un dîner où Mme Caroline Jaubert voulut les réunir pour une réconciliation, Bellini ne vint pas. Il s'excusait par un billet, alléguant une indisposition. Quatre jours après il était mort. Heine, quand on causa de cette disparition, eut un rire affreux : « Je l'avais bien prévenu, fit-il, il devait s'y attendre. »

Théophile Gautier reçut la visite de Heine, quand celui-ci revenait des Pyrénées, ravagé par son mal et tellement changé qu'il ne le reconnut pas. Il s'étonnait d'entendre ce personnage lui parler en camarade, l'appelant par son petit nom. Un trait d'esprit le lui révéla. « C'est le diable, s'écria-t-il, ou c'est Heine. »

encore quelque chose de plus efficace que le travail et que c'est le bonheur (1). »

Il proclame l'importance du bien-être particulier en face de l'utilité générale. Faisant un voyage dans le Nord de l'Italie, il lui avait pris fantaisie d'aller en touriste aux principaux lieux illustrés par nos victoires. Il y cherchait l'émotion factice et l'excitation aux fortes pensées. C'est ainsi qu'il fut sur le terrain de Marengo. Son caprice évoqua les glorieux défunts. Ils étaient tombés là par milliers, soldats de Mélas et soldats de Bonaparte, trop robustes, trop sensés aussi pour discuter la valeur de l'héroïsme et la réalité de la Patrie. Comme il eût été mal reçu, le bavard qui, la veille de l'action, leur fût venu dire : — Eh! les amis, vous allez risquer votre peau pour des préjugés et des fariboles! Nul pédant parmi ces multitudes, tous de beaux corps de mâles solides et fiers. Dans la bataille, vieilles troupes impériales, jeunes conscrits de la Révolution, réciproquement tous avaient pu s'estimer. En foulant la plaine sacrée, l'Allemand comme le Français eût discrètement salué tant de vigueur honnête anéantie. Henri Heine n'était ni Français ni Allemand, il déclama : « Guerre horrible... torrents de sang... humanité... » Thèmes faciles et pathos. Enfin cette trouvaille originale, inattendue tout à fait en un temps si proche encore de la généreuse époque : « Est-ce que la vie de l'individu ne vaut pas celle de la race entière ? » Et il ne craignit pas d'attribuer cette interrogation gouailleuse aux nobles âmes, dont il prétendait percevoir les flottantes rêveries : « C'est ainsi que parleraient les morts tombés à cette place (2). »

Ce n'était là, somme toute, qu'une variante du credo révolutionnaire, une affirmation nouvelle des Droits de l'Homme, de l'homme isolé, contre la collectivité. Heine tenait beaucoup au triomphe de cette doctrine aussi bien au point de vue social qu'au point de vue politique. Son égotisme et son ombrageuse vanité rejetaient toute espèce d'incorporation et de dépendance. La réglementation de l'uniformité communiste ne pouvait guère être son idéal. « Il y en a, objectait-il, qui préfèrent les truffes aux pommes de terre les plus vertueuses. »

(1) *De l'Allemagne*, I, 81. Cf. Lettre à Lassalle. « Il faut apprendre à l'ouvrier qu'il est malheureux. »
(2) *Reisebilder*, t. II. *Italie*, XXVIII.

Mais bien plus encore en ce qui concerne l'intelligence, il redoutait l'intrusion de l'égalitarisme intégral. Il a écrit sur ce sujet une jolie page :

Ce n'est qu'avec horreur et effroi que je pense à l'époque où ces sombres iconoclastes parviendront à la domination. De leurs mains calleuses ils briseront sans merci toutes les statues de marbre de la beauté si chères à mon cœur ; ils fracasseront toutes ces babioles et fanfreluches fantastiques de l'art qu'aimait tant le poète ; ils détruiront mes bois de lauriers et y planteront des pommes de terre. Les lis qui ne filaient ni ne travaillaient et qui pourtant étaient vêtus aussi magnifiquement que le roi Salomon dans toute sa splendeur, ils seront arrachés alors du sol de la société, à moins qu'ils ne veuillent prendre en mains le fuseau. Les roses, ces cisives fiancées des rossignols, auront le même sort ; les rossignols, ces chanteurs inutiles, seront chassés, et, hélas ! mon *Livre des Chants* servira à l'épicier pour se faire des cornets où il versera du café ou du tabac à priser pour les vieilles femmes de l'avenir. Hélas ! je prévois tout cela et je suis saisi d'une indicible tristesse, en pensant à la ruine dont le prolétariat vainqueur menace mes vers, qui périront avec tout l'ancien monde romantique. Et pourtant, je l'avoue avec franchise, ce même communisme, si hostile à tous mes intérêts et mes penchants, exerce sur mon âme un charme dont je ne puis me défendre (1).

Cet attrait bizarre, cette affinité tout instinctive sont à noter. On constate de nos jours que les Israélites se retrouvent fort nombreux, voire ceux de la classe bourgeoise, dans le parti socialiste et qu'ils lui fournissent même plusieurs de ses théoriciens, de ses propagandistes, de ses agitateurs. Il y a beaucoup de gens pour s'en étonner, parce que le caractère de la race, ses tendances, son avidité paraissent incompatibles avec la sévérité de l'utopie niveleuse. On n'a voulu voir dans cette adhésion qu'une feinte machiavélique, la ruse qui préparerait l'accaparement du capital. En cela l'on avait le tort de méconnaître la singulière contradiction que présente l'histoire hébraïque. Dans ce même peuple où put éclore, vivre et prédominer quelque temps le culte du Veau d'Or, fleurit aussi la doctrine ingénue des Esséniens avec les théories sur l'égalité des hommes et le partage des biens matériels. Heine ne pouvait, sans y applaudir sincèrement, assister à l'essor nouveau de l'antique chimère. Une raison politique aussi l'inclinait vers les partageux : il prévoyait que ces brutaux seraient

(1) *Lutèce*. Préf., p. XII.

les adversaires les plus rudes et les plus puissants des patriotes. Il s'en rapprochait par « haine contre les partisans du *nationalisme* (1) ».

Je les ai détestés et combattus, dit-il, pendant toute ma vie, et maintenant que l'épée tombe de la main du moribond, je me sens consolé par la conviction que le communisme, qui les trouvera les premiers sur son chemin, leur donnera le coup de grâce et certainement ce ne sera pas par un coup de massue, mais par un coup de pied que le géant les écrasera, comme on écrase un crapaud (2).

Son animosité s'exprime avec frénésie. C'est qu'une espèce de patriotisme secret le possède et l'agite :

Si jamais l'esprit de nationalité est vainqueur (que les Saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, que ceux même du Coran nous en préservent!), alors éclatera sur la tête des pauvres Juifs un orage de persécutions qui surpassera de beaucoup tout ce qu'ils ont souffert dans le passé.

Entre la tyrannie de la foule ouvrière et l'extermination, il voyait un moyen terme, c'était le Bonapartisme. On avait dans les synagogues le souvenir du Grand Sanhédrin de 1807. « Napoléon le Grand » n'avait-il pas donné les gages les plus sûrs? Les Napoléons futurs auraient intérêt à demeurer dans sa tradition et à protéger les infortunés Sémites. Heine disait franchement ses préférences.

Oui, c'est ma conviction la plus sainte que le républicanisme n'est ni convenable, ni utile, ni salutaire aux peuples de l'Europe (3). La meilleure démocratie sera toujours celle où un seul individu, incarnation de la volonté populaire, sera à la tête de l'Etat comme Dieu est à la tête du monde. Résultante des aspirations de tous, ce maître choisi par le plus grand nombre aura nécessairement le souci du bien public. C'est ce qu'on remarque chez les Césars. Que Tacite le patricien exagère à son gré leurs fautes et leurs vices, ils n'en ont pas moins nourri et amusé la plèbe.

Dès 1830, à peine établi chez nous, il se prononçait pour l'Empire. Il écrivait à son ami Varnhagen : « Lebret est, comme moi, un fidèle de la religion bonapartiste. » Que fut-ce en

(1) Notez que Heine est le premier qui ait employé le mot « nationalisme » et l'ait acclimaté chez nous. Il appartenait à M. Barrès de ressusciter ce vocable et de le mettre à la mode. Cf. *Lutèce*, p. 129 : « Malgré son nationalisme, la France reste cependant le représentant de la Révolution. »

(2) Préface de *Lutèce*, XIII.

(3) *Français et Allemands*, p. 247.

1848, lorsque la République eut supprimé sa pension (1)? A la fin de 1849, comme un chaud républicain, Meissner, l'entretenait de ses espoirs :

— Ça ne durera pas longtemps, lui prédit assez durement Heine. Un coup d'Etat prochain n'est un mystère pour personne, mais on en parle tant qu'on finit par ne plus y croire. Il se fera néanmoins. Le Président suit la tradition de son oncle. J'en suis bien aise (2).

Qu'on ne voie pas là une boutade. Il approuva les opérations de Décembre, et la consécration plébiscitaire l'enchanta. Montégut a raconté quel fut son étonnement de l'entendre lui faire l'éloge de l'Elu et de son système. « Je le trouvai partisan de Napoléon III au point d'être un peu injuste pour son libéralisme passé (3). »

C'était mal le comprendre. Il n'y avait pas eu de sa part volte-face ni même évolution. Ce dualisme exista toujours chez Heine, instinct anarchique et sympathie pour le Césarisme. Jadis ne travaillait-il pas à ruiner par la satire l'autorité de ses princes, en même temps qu'il collaborait avec Béranger au developpement de la légende napoléonienne? Son *Tambour Legrand* et ses *Deux Grenadiers* complétaient *les Souvenirs du Peuple* (4).

Indépendamment du devoir de reconnaissance qui liait le peuple juif à la cause du grand parvenu, Heine acclamait à la

(1) Il ne resta pas pour cela sans ressources. Outre le rapport de ses livres, il touchait plusieurs milliers de francs par année de son cousin Charles Heine, le fils du banquier Salomon, plus ceux que lui servait régulièrement le baron de Rothschild. (Cf. Lettres à Campe, 30 juin et 6 novembre 1849.)

(2) Mirecourt, *Henri Heine*.

(3) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1884.

(4) Cf. *Reisebilder*, I, 276 : « Jamais cette image ne disparaîtra de ma mémoire. Je le vois toujours sur son haut coursier, ses yeux éternels dans cette face impériale de marbre regardant, calme comme le destin, ses gardes qui défilaient au-dessous de lui. Il les envoyait alors en Russie, et les vieux grenadiers élevaient leurs regards vers lui avec un sombre dévouement, un sérieux d'initiés et un orgueil de mourants. *Te, Caesar, morituri salutant !* Souvent j'arrive étrangement à douter que je l'aie réellement vu, que nous soyons réellement ses contemporains, et il me semble alors que sa figure, détachée du cadre étroit du présent, recule toujours plus fière et plus majestueuse dans la demi-teinte du passé. Son nom retentit déjà pour nous comme une tradition des temps primitifs, sonore d'antiquité et d'héroïsme comme les noms d'Alexandre et de César. Il est à cette heure devenu un mot de ralliement entre les peuples, et quand l'Orient et l'Occident se rencontrent, ils s'entendent au moyen de ce seul nom. »

Et ailleurs : « Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulcre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera par le grand souvenir du Christ temporel qui a souffert sous Hudson Lowe, ainsi qu'il est écrit dans les Evangiles de Las Cases, O' Meara et Antommarchi. »

fois en celui-ci la rupture avec la tradition et l'épanouissement de l'individualisme. Ajoutez un certain goût personnel pour la dépense d'énergie et la bataille.

On a bien souvent étudié son œuvre poétique. S'il fut adroit au jeu des syllabes et des sentiments, cet art ne lui était pourtant, il le confesse, qu'une jolie distraction. Il était avant tout homme de lutte, et rien ne le délectait plus que de foncer sur l'adversaire et de le piétiner. « En ma qualité de chrétien, plaisantait-il, je devrais aimer jusqu'à mes ennemis, mais je ne suis encore qu'un débutant dans l'amour chrétien. » Malheur à qui hasarde un trait contre lui ! Certes, en y répliquant, il a regret d'immortaliser le faquin ; mais le plaisir est si grand de terrasser son homme et de lui faire expier par les tortures la témérité de ses attaques ! « Vive Shylock, l'idéal amant de la Vengeance ! » Si l'Israélite moderne était conforme à ce type sublime ! Mais il a peur, se dissimule, n'ose porter la barbe à la mode nationale; il ne sait pas observer le talion ni souffrir pour ses rancunes (1). Eh bien, s'il ne doit plus y avoir qu'un fils de Juda capable de soutenir l'honneur du nom, Henri Heine sera ce héros unique. L'Amalécite peut bien recruter des mercenaires, il agira de même. Et « l'encre coulera ». « Je vous assure, promet-il, de ne pas tirer en l'air. » Volontiers il emploie les termes guerriers : la médisance et la calomnie, voilà son « bruit des armes ». Il prie ses amis de poser un glaive sur sa tombe ; l'épée est son attribut : « J'ai été un brave soldat dans la guerre de délivrance de l'humanité. »

Afin de n'omettre aucun de ceux qui ont voulu lui nuire (2), il inscrit leurs noms et consulte ses listes quand il rédige ses *Reisebilder*. Très sérieusement il revendique le rôle de bourreau ; c'est la rage concentrée de cent générations qui se libère. Il jouit tant de ce ministère qu'après s'être servi lui-même il offre aux camarades de leur être utile, ayant l'indépendance qui convient pour un tel office.

(1) Lettre à Wohlwill, 1er avril 1823. C'était un esprit qui semblait toujours prêt à l'attaque. (A. Barbier, *Souvenirs personnels*.)

(2) De tous ceux sur lesquels il se rua, c'est le comte de Platen qui fut le plus mal arrangé. C'était un homme d'une parfaite honnêteté. Ses meurtrissures écœurèrent l'Allemagne. Elle le signifia d'un murmure qui troubla le féroce exécuteur. Cette sensiblerie l'étonnait : « Je ne comprends pas, écrivait-il à son ami Varnhagen (3 janvier 1830 ,je ne comprends pas comment on pourrait égorger plus doucement quelqu'un. »

La mort ne calmait pas ses rancunes. Il s'acharna longtemps contre la mémoire de Ludwig Boerne.

De tous côtés, il découvre des animosités ardentes tendues contre lui. L'univers se ligue, pense-t-il, et conspire à le perdre. En Angleterre comme à Paris, comme à Gênes, on guette sa venue pour l'assommer et le poignarder. Des gens l'en avertissent, quelquefois la police elle-même ; du moins se le persuade-t-il. Si le soir, enfermé dans sa chambre, son ami Campe l'appelle de la rue, vite il souffle sa lampe, croyant à l'assaut des barbares.

La grande névrose sémitique le tourmentait. Elle ne fit qu'empirer. Son impressionnabilité, ses susceptibilités lui rendaient impossibles les rapports de l'amitié. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre Mosès Moser, le confident et le prêteur désintéressé des heures difficiles, dont la constance à la fin n'ait été mise en déroute par le caractère acariâtre de ce malade.

On le froissait d'autant plus aisément que sa superbe s'étalait plus immodérée. Avec une insolence théâtrale, il paradait, trompettait l'éloge de sa valeur et donnait à d'autres mission de la prôner. « Il me faut aviser, dit-il, à ce qu'on chante mes louanges, et je puis le faire en bonne conscience. » C'est en effet une justice à lui rendre qu'il croit fermement à sa grandeur, se reconnaissant également génial en tous genres, poésie lyrique et dramatique, satire, philosophie, politique même et jurisprudence (1). En vue d'agrémenter sa légende, il force la réalité, anoblit sa mère et change son nom de Vangeldern en celui de van Geldern. Voulant passer pour le premier homme de son siècle, il retarde d'une quinzaine de jours, jusqu'au 1er janvier 1800, la date de sa naissance. D'ailleurs il a confiance ; il regarde au loin dans l'avenir et se découvre une survie radieuse parmi la postérité. Nouvel Homère, les villes se le disputeront ; le propriétaire de sa maison natale se fera de fabuleux revenus avec les seuls pourboires que lui laisseront les troupeaux de misses en pèlerinage.

Pendant la dernière période de sa vie, son orgueil exacerbé, sa sensibilité maladive lui rendaient insupportable toute contrariété, le souvenir même de ses querelles. Lorsqu'il parlait

(1) Quand il passa les épreuves du doctorat en droit, l'examinateur, assure-t-il, lui marqua son ébahissement de ce « qu'un grand poète pût être aussi un grand juriste ». Il rapporte le mot sans rire et souhaite bien qu'on le répète. Au besoin, quand on ne devine pas son desir, il est peu timide à le mieux exprimer, par exemple : « Fais donc insérer dans n'importe quel journal que j'ai fait mon doctorat à Gœttingue. »

de ses adversaires, il s'animait au point d'alarmer, par l'excès de son irritation, ceux qui l'entouraient.

La souffrance, d'autre part, l'épurait, lui restituait toute la délicatesse de sa race. Montégut le revit sur la couche où le torturait l'ataxie. Son visage émacié, qu'allongeait la barbe, avait une finesse de porcelaine. « Ses mains admirables, ultra-féminines, transparentes, auraient mérité d'être citées comme le pied de Cendrillon. D'âme comme de corps, Heine n'était plus qu'un Juif, et, étendu sur son lit de souffrances, il me parut véritablement comme un arrière-cousin de ce Jésus si blasphémé naguère (1). »

Loin que vingt années passées dans la frivolité montmartroise eussent attiédi sa passion pour la grandeur du nom juif, il avait senti s'accuser en lui son nationalisme et même renaître sa foi. Tous ceux de son sang pouvaient être sûrs de le trouver accueillant et cordial (2). La meilleure présentation consistait à lui réciter certaine prière hébraïque. Heine aussitôt manifestait sa joie et faisait bonne figure au visiteur (3). Il s'était mis à lire la Bible. La princesse Belgiojoso s'imagina qu'il songeait à se convertir, et, pour aider à sa préparation, elle introduisit chez lui l'abbé Caron, prédicateur en vogue. Heine s'amusa de cette méprise. Il la racontait à Mme Jaubert sur le ton railleur qui lui était habituel : « L'abbé, savez-vous, avait éveillé en moi des velléités religieuses. » Puis, riant franchement : « Mais, c'est égal, je reviens aux cataplasmes : le soulagement est plus efficace. »

Il n'était pas organisé pour aimer ni seulement comprendre le christianisme. Alexandre Weil fut le témoin de ses derniers instants. « Il est mort mosaïste, dit-il, tranchons le mot, Juif, un des plus grands fils d'Israël. On aurait pu hardiment dire *Kadisch* sur sa tombe. Si les Allemands peuvent le revendiquer comme un de leurs plus grands poètes lyriques, le Mosaïsme peut hardiment le compter parmi les plus célèbres de ses glorificateurs (4). »

ROBERT LAUNAY.

(1) *Revue des Deux-Mondes. Ibid.*

(2) Il n'en était pas de même de Frau Mathilde, qui, voyant arriver dans son intérieur ces étrangers aux manières brutales, au jargon incompréhensible, faisait tout pour les mettre en fuite.

(3) Cf. Weil, *Souvenirs.*

(4) Weil. Introduct., p. 23. Heine, pour pouvoir reposer à côté de Mathilde, s'est fait inhumer en terre chrétienne, au cimetière Montmartre, à quelques pas seulement, il est vrai, de la nécropole juive.

L'INFLUENCE ACTUELLE DE ROUSSEAU

I

Deux siècles après sa naissance, Jean-Jacques Rousseau continue à exercer une influence puissante et troublante : il trouve encore d'ardents défenseurs et des adversaires acharnés. Dans la plupart des cas, l'écrivain qui a simplement écrit des livres se voit, pendant le siècle qui suit sa mort, rejeté à l'arrière-plan de l'histoire; les batailles qui purent jadis se livrer autour de son nom se sont apaisées et les personnes qui s'intéressent encore suffisamment à lui pour aimer ou détester ses œuvres s'entendent pour le placer sur l'autel plus ou moins important qu'il doit désormais occuper. Il en est ainsi même pour les plus grands. Moins d'un siècle s'est écoulé depuis la mort de Gœthe : pour les uns, il représente dans le monde moderne « le maître de ceux qui savent »; pour les autres, c'est un « immense sentimental ». Mais chaque parti reconnaît qu'il a affaire à quelqu'un de grand, sans cependant que personne soit disposé à soulever sur ce point de violentes discussions.

Tel n'a pas été le cas avec Rousseau. Cet homme — qui a rempli la seconde moitié du dix-huitième siècle et qui a inspiré en grande partie le mouvement littéraire et même social du dix-neuvième — demeure aujourd'hui une force vivante et même perturbatrice. A l'heure actuelle, on écrit probablement sur Rousseau plus que sur aucun écrivain contemporain, à l'exception possible de Tolstoï, et Tolstoï, il faut se le rappeler, fut un disciple avoué de Rousseau. Nous avons porté un jugement définitif sur Voltaire et même sur Diderot : il n'en est pas ainsi pour Rousseau. Selon le point de vue et la catégorie spéciale de prétendus faits sur lesquels on concentre l'attention, Rousseau apparaît ou comme l'être le plus vil de toute l'humanité, ou comme un pervers dégénéré, ou un malheureux fou; ou bien encore il est l'homme de génie qui souffre et qui lutte, le noble pionnier de tous les grands mouvements humanitaires et progressistes du monde moderne et c'est aussi le rhéteur séduisant et vide qui, écartant la société du droit

chemin de la civilisation, la conduit aux abîmes de l'anarchie.

Par un trait remarquable, c'est souvent lorsqu'elles lui sont le plus hostiles que ces polémiques exaltent le plus l'influence de Rousseau. Après vingt ans d'études et de patientes recherches dans les archives, études consacrées à prouver que Rousseau fut la victime d'un complot délibéré de la part de soi-disant amis, Mrs Frederika Macdonald se contente de consacrer son effort à l'humaine destinée d'un héros qui a beaucoup souffert et qu'on a grandement méconnu. Thomas Davidson, qui écrivit un livre pour prouver que Rousseau était l'incarnation de tout ce qu'il y a de mauvais et de déréglé dans l'activité et la pensée modernes, laisse cependant au lecteur l'impression d'une force puissante qu'il serait vain de chercher à combattre. Pour lui, Rousseau est « le père de la démocratie », « des sciences politiques », « de la pédagogie », « l'aïeul du socialisme » et l'exemple le plus complet « des tendances et aspirations comprises sous le seul terme d'individualisme » : il semble qu'il ne reste plus rien dont on puisse être le père après lui. Pierre Lasserre, lui aussi, qui, dans *le Romantisme Français*, a largement attaqué, avec une belle habileté littéraire et une logique infatigable, le mouvement romantique, regarde Rousseau et ce mouvement comme identiques, comme l'un et l'autre « le génie du mal », « la maladie moderne », le « torrent le plus subversif qui ait jamais été déchaîné parmi les hommes » ; et c'est au point que, selon l'expression de M. Delarue, l'alter ego de M. Remy de Gourmont, nous en venons à nous demander comment un flot d'horreurs tel que le dix-neuvième siècle a jamais pu exister sinon dans l'imagination d'un cerveau malade.

C'est ainsi que s'est maintenu le prestige de Rousseau, soutenu non seulement par ceux qui glorifient son nom, mais également par ceux qui le considèrent comme l'incarnation du mal, soit qu'ils s'avèrent les représentants de l'ancienne pensée « classique » objective et hiérarchique, dont Davidson fut le survivant attardé, soit qu'ils représentent une nouvelle systématisation objective, comme ce fut le cas avec Auguste Comte, qui avait inventé l'adjectif « Roussien » pour exprimer tout ce qu'il détestait le plus.

Les adversaires de Rousseau ont été soutenus dans leurs attaques par la conviction qu'ils défendaient la cause sacrée

de la civilisation. Et cependant, telle est l'ironie des choses, ils se sont exposés à l'accusation d'attaquer eux-mêmes les mouvements et les personnages qui dans les temps modernes sont considérés comme les porte-drapeaux, comme l'incarnation même de la civilisation.

II

Puisque ceux qui insultent le nom de Rousseau sont d'accord avec ceux qui l'adorent pour exalter l'étendue de son influence, il devient facile d'estimer ce que notre monde moderne doit probablement à Rousseau. Bornons-nous à examiner la Révolution et le Romantisme.

Rousseau, nous disent également ses amis et ses ennemis, a été toute la Révolution. Berthelot nous le déclara voici un quart de siècle, en témoignant solennellement de son admiration. Lasserre, le critique pénétrant, nous le répète aujourd'hui dans son amère indignation. En réalité, Rousseau n'avait pas conscience de travailler pour la Révolution et il en eût abominé les protagonistes qui agirent en son nom, exactement comme Jésus l'eût fait pour ces scribes et ces pharisiens qui se déguisent dans son temple. Mais, si nous jetons les yeux en arrière, il est facile de se rendre compte comment l'œuvre de Rousseau, et de Rousseau tout seul, parmi les hommes de sa génération, montrait le chemin de la Révolution. L'œuvre de ces hommes s'adressait à l'intelligence, au bon sens, aux nobles sentiments, à une haute conception humanitaire ; or, ce n'est pas de ces choses-là que l'on fait les révolutions. Rousseau, lui, s'adressait aux instincts fondamentaux, aux aspirations élevées, aux passions aveugles, à tout ce qu'il y a de volcanique dans la nature humaine, et nous voilà aussitôt en pleines forces révolutionnaires. Rien d'étonnant à ce que tous les hommes de la Révolution fussent nourris de l'enseignement de Rousseau. Pas un seul révolutionnaire, remarquait Mallet du Pan en 1789, qui ne fût entraîné par les doctrines de Rousseau et ne brulât de les réaliser. On voyait Marat, plein d'enthousiasme, lire à haute voix en public *le Contrat social*, et Charlotte Corday, qui assassina Marat, était également fervente disciple de Rousseau.

En dehors de Rousseau, un autre personnage prit une suprême part à déterminer l'aboutissement de la Révolution. Ce person-

nage fut Napoléon, et on se rappelle avec intérêt qu'il déclara un jour à Lord Holland que, sans « ce mauvais sujet » de Rousseau, il n'y aurait pas eu de Révolution. Depuis le triomphe du Christianisme sur l'Empire romain, il y a eu quatre grands mouvements de l'esprit humain dans la chrétienté — la Renaissance, la Réforme, la Contre- Réforme et la Révolution. Trois de ces mouvements ont été si étendus dans le temps et dans l'espace que nous n'avons le droit d'associer intimement aucun d'eux à l'influence d'un seul homme. Mais la Révolution, quelque incalculablement vastes qu'aient été ses résultats, fut étroitement circonscrite. Il est comparativement facile de la mesurer et cela fait, ses amis et ses adversaires en attribuent à Rousseau la responsabilité, autant qu'on peut associer au nom d'un seul homme un mouvement social et économique aussi complexe.

A cause surtout de ses rapports avec la Révolution, on proclame Rousseau le pionnier de la démocratie moderne aussi bien lorsqu'elle incline vers le socialisme que vers l'anarchie. Car ces deux mouvements démocratiques — collectiviste ou individualiste — ont pour fondement ces instincts naturels exaltés par Rousseau. La démocratie, qui exige que le tout absorbe chaque unité et celle aussi qui veut que chaque unité ait ses propres droits contre le tout, s'adressent l'une et l'autre à ces profondes raisons émotionnelles auxquelles les plus humbles restent sensibles. « Il n'y aurait pas eu de république sans Rousseau », dit Jules Lemaître. Républicanisme, socialisme, anarchie, tels sont les trois mouvements démocratiques qui ont imprégné et transformé lentement les sociétés politiques depuis la grande Révolution de 1789 : on nous demande de croire que les germes de tous ces mouvements furent disséminés par ce seul homme, Rousseau.

Le chœur qui acclame ou maudit Rousseau comme créateur du Romantisme est encore plus nombreux que celui qui trouve en lui l'initiateur de la démocratie révolutionnaire. Le mouvement révolutionnaire et le mouvement romantique ne font qu'un, nous dit-on, et Rousseau a eu la responsabilité de l'un et de l'autre. Mais qu'est-ce que le Romantisme? demandera-t-on. Les critiques ne parviennent guère à s'entendre sur ce point. Lasserre, un de ses adversaires les plus autorisés et les plus irréductibles, nous assure que c'est « une révolution géné-

rale de l'âme humaine », que l'on peut décrire comme « un mode de sentir et d'agir en conformité avec la nature primitive supposée de l'humanité ». Comme nous ignorons ce que peut être la nature primitive de l'humanité, le Romantisme devient, en s'opposant à l'esprit classique en général et à l'esprit français en particulier, « de l'individualisme absolu de pensée et de sentiment » ou, en d'autres termes, « un désordre des sentiments et des idées qui bouleverse toute l'économie de la nature humaine civilisée ». Cette définition est elle-même individualiste, — et donc romantique en théorie, — mais nous la retenons provisoirement. Par bonheur, bien qu'on ne s'entende pas sur la définition du Romantisme, on dispute moins sur les auteurs qu'on peut appeler Romantiques.

Bien que Rousseau ait si largement rempli la seconde moitié du dix-huitième siècle, il est remarquable que son influence sur la littérature de cette époque ait été si limitée. Il fut le prophète, le prédicateur, le maître adoré, mais non pas l'artiste inspiré et inspirateur qui apporta une nouvelle révélation de la nature particulièrement apte à l'utilisation littéraire. Beaumarchais, qui domine ici cette période, appartient à une tradition différente. Seul Bernardin de Saint-Pierre fut le disciple comme il étai aussi l'ami de Rousseau, et *Paul et Virginie* ouvre la grande tradition littéraire du philosophe genevois. Les premiers noms de la littérature française que nous puissions vraiment associer à Rousseau, n'ont qu'une célébrité douteuse. Il est fort probable que *les Confessions* poussèrent Casanova à écrire ses immortels *Mémoires*. Il est certain qu'elles inspirèrent cet intéressant portrait d'un esprit malsain, le *Monsieur Nicolas* de Rétif de la Bretonne, « Rousseau du ruisseau », comme on l'a spirituellement et exactement appelé. Il nous faut même reconnaître que Rousseau fut le modèle préféré du marquis de Sade, qui, dans *Aline et Valcour*, fait affirmer à Valcour, parlant ici probablement pour son auteur, que Rousseau l'encouragea à s'adonner à la littérature et à la philosophie.

En Allemagne, plus tôt que partout ailleurs, l'influence de Rousseau fut profondément ressentie par des hommes d'un type d'esprit entièrement différent. En France, Rousseau ne pouvait prédominer qu'en stimulant une réaction révolutionnaire contre tout ce qui avait été longtemps regardé comme

la norme classique de laquelle il n'était pas permis de s'écarter : c'est pourquoi les personnalités morbides et malsaines de la littérature, se trouvant à juste titre un réel point de contact avec Rousseau, furent les premières à sentir son influence. Mais, si nous jetons les yeux au delà des cercles aristocratiques cosmopolites, une tradition absolument différente prévalut en Allemagne. Dans ce pays l'émotionalisme subjectif de Rousseau, son recours constant aux suprêmes modèles de la nature s'adaptaient si bien au génie germanique qu'ils agirent en tant que force immédiate de libération. Rousseau fut par excellence le maître de Kant : un seul portrait, celui de l'auteur du *Contrat Social*, décorait les murs du simple cabinet de travail du philosophe ; ses doctrines, dans les trois « Critiques » Thomas Davidson en a donné l'ingénieuse démonstration) apparaissent comme une régulière cristallisation de l'éloquence fluide de Rousseau. Fichte également fut largement formé par Rousseau, comme le furent Herder et Lessing. Gœthe, dans les phases dernières de son long développement, tendait à un idéal néo-classique sereinement objectif qui certes était loin de Rousseau, mais au début il fut un disciple aussi déterminé que Kant. Il alla visiter la charmante île du Lac de Bienne, que Rousseau sanctifia jadis de sa présence : son Werther est manifestement le frère cadet de Saint-Preux et il se peut, comme quelques-uns l'ont avancé, que sans Rousseau il n'y aurait pas eu de Faust.

C'est au dix-neuvième siècle seulement, que le mouvement romantique s'épanouit enfin d'une vie magnifique en France. Chateaubriand semble la quintessence du Romantisme, incarnation plus pure de sa nature littéraire que ne le fut même Rousseau. Sénancour, surtout, tel qu'il se révèle dans son *Obermann*, fut un représentant également typique et beaucoup plus sincère du mouvement. Mme de Staël, qui fut une des premières à commenter Rousseau, se pénétra de son esprit et devint en France la révélatrice de l'Allemagne romantique. Alfred de Musset fut romantique à travers Byron, plutôt que l'élève direct de Rousseau. Victor Hugo, Lamartine, George Sand, et même parfois Balzac, appartinrent tous au Romantisme. Michelet, en écrivant l'histoire à la seule lumière de ses émotions personnelles, fut particulièrement romantique. Si

éloigné qu'il fût du Romantisme par son idéal même, Flaubert, à la génération suivante, eut aussi son côté romantique. Bref, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle en France, il est difficile de citer une personnalité marquante de la littérature qui se soit tenue hors de ce mouvement : il faut peut-être en excepter Stendhal, et encore il en fut certainement empreint. L'influence de Rousseau avait tout envahi à ce point que, semblable à l'universelle pression atmosphérique, elle passait quelquefois inaperçue de ceux même qui la subissaient. M. Louis Dumur a fait remarquer que lorsque Alfred de Musset, dans ses *Confessions d'un Enfant du Siècle*, essaie de découvrir les sources du Romantisme, il néglige de citer Rousseau.

L'attitude de l'Angleterre envers le Romantisme et envers Rousseau fut différente et de celle de l'Allemagne et de celle de la France. C'est par Rousseau que les Allemands prirent conscience de leurs impulsions confuses. Les Français durent subir une conversion violente. Mais les Anglais étaient déjà romantiques en principe et, chez eux, le mouvement ne pouvait pas provoquer de révolution. L'inspiration littéraire et l'idéal esthétique de Rousseau provenaient directement ou indirectement de l'Angleterre : la *Clarissa*, de Richardson, les jardins anglais de Kent, la philosophie de Locke, l'indépendance anglaise, la liberté anglaise, tels furent les objets qui avaient excité l'émulation de Rousseau ou soulevé son enthousiasme. Des influences anglaises aussi stimulèrent le grand apôtre du Romantisme : Chateaubriand composa *Atala* et *René* dans Hyde Park. Il fut donc facile d'accueillir en Angleterre ces fleurs splendides, car elles provenaient clairement de semences anglaises. L'influence de Rousseau, reconnue ou non, s'exerça sur le Romantisme anglais, mais en cela Rousseau ne faisait que rendre sous une forme plus développée ce qu'il avait lui-même reçu de l'Angleterre.

Si nous regardons plus loin que le mouvement romantique dans son sens littéraire étroit, nous trouvons encore que l'influence de Rousseau demeure aussi nettement évidente. En Russie, par exemple, où elle parvint plus tardivement que partout ailleurs, elle se fait sentir à son maximum aujourd'hui. Les discours prononcés à la Douma sont pleins des idées, des

phrases même du *Contrat Social* : tout orateur de la gauche est certain d'être chaleureusement applaudi chaque fois qu'il évoque, consciemment ou non, les sentiments auxquels Rousseau le premier donna leur expression courante. Il est inutile d'ajouter que Tolstoï, le plus grand écrivain des temps modernes en Russie, fut, dès sa jeunesse, disciple de Rousseau : il lut et relut les vingt volumes de ses œuvres au point que certaines pages lui devinrent si familières qu'il lui semblait les avoir écrites lui-même ; il portait sur sa poitrine le portrait de Rousseau comme le Russe dévot y porte la croix. Il le disait lui-même : c'était de l'adoration plutôt que de l'admiration ; quelque temps avant sa mort, il écrivit même que les principales influences formatrices de sa vie avaient été Rousseau et les Evangiles. La plus grande force universelle qu'ait vue notre époque, dans le monde du sentiment, fut une réincarnation du philosophe genevois.

Si nous nous détournons des apôtres et des propagandistes de la révolution sentimentale, nous n'échappons pas encore à Rousseau. C'est dans son œuvre que l'austère Emerson plonge aussi de profondes racines, s'il ne fut pas véritablement, comme Davidson le prétend, « le disciple le plus loyal qu'eut jamais Rousseau ». Le transcendantaliste se trouva ici d'accord avec le positiviste. George Eliot, en dépit d'elle-même, fut une admiratrice également passionnée des *Confessions*. Rousseau, disait-elle, « vivifiait » son esprit, non en lui infusant de nouvelles convictions, mais par « le souffle puissant de son inspiration » : « de l'Homme et de la Nature il fit pour moi un nouvel univers de pensée et de sentiment ». C'était là une caractérisation exacte de l'espèce de puissance par laquelle Rousseau s'est si souvent emparé des âmes.

Au vingtième siècle, la même force vivifie encore les âmes ardentes et élevées qui s'efforcent de créer un nouvel idéal. Francis Jammes, le représentant le plus typique du dernier mouvement poétique en France, a été « vivifié » par Rousseau. On l'a appelé, d'après son « génie ami », le « nouveau Rousseau » ; il a fait des *Rêveries* son livre favori ; il a pris rang dans la longue procession de ceux qui sont allés en pèlerinage aux Charmettes et personne n'a senti plus finement le charme intime et pénétrant que ce sanctuaire exerce même sur

ceux d'entre nous les moins disposés à s'enrôler sous la bannière de Jean-Jacques.

D'ailleurs, Rousseau est encore le précurseur de ceux-là qui demeurent inconscients de son influence. Il a pressenti nos récentes philosophies. On considère William James comme le fondateur du Pragmatisme, mais la conception de la « vérité » en tant que « vérité pratique », plutôt que comme « science », a été si clairement exposée dans *Emile* et dans la seconde moitié de *la Nouvelle Héloïse* que M. Albert Schinz a pu prouver que « le plus grand des Pragmatistes est, et restera probablement Jean-Jacques-Rousseau ». Il en est de même pour la philosophie bergsonienne à la mode aujourd'hui, avec sa dépréciation de la raison et son insistance sur la force vitale de l'instinct : ces principes ont été également posés avec moins de détails subtils, mais non avec moins de force, par Jean-Jacques.

Même ceux-là pour qui Rousseau n'est que source empoisonnée n'ont pas échappé à l'effet de ce venin séduisant. Nietzsche, le penseur le plus remarquable et le plus influent de ces derniers temps, fut en complète opposition avec la « nature » de Rousseau, son « homme vertueux », son sentiment, ses faiblesses, particulièrement son défaut de culture aristocratique et son républicanisme. Contre tout cela, Nietzsche nourrissait une haine implacable. Cependant, c'est Rousseau qu'on retrouve au plus intime de lui-même. « Nietzsche », dit Riehl, « est l'antipode de Rousseau et pourtant il reste son parent spirituel. C'est le Rousseau de notre époque. »

III

En estimant de la sorte l'ascendant de Jean-Jacques sur les œuvres des meilleurs écrivains qui sont venus après lui, nous possédons l'autorité même de ceux qui se révoltent contre son influence. Mais ces tentatives pour charger des personnalités humaines, sans en excepter les plus grandes, d'une responsabilité sans bornes, impliquent toujours une illusion. L'homme de génie n'est pas, comme le dit justement M. Louis Dumur, un aérolithe venu d'un autre monde ; ce n'est pas non plus la foudre éclatant dans un ciel sans nuages. L'innovateur le plus intransigeant trouve le germe de ses idées dans la tradition. Le révolutionnaire le plus puissant doit son pou-

voir au fait qu'à son époque certaines conditions, économiques et sociales particulièrement, se combinent pour produire un vide que son esprit est spécialement apte à remplir. Le nom de Darwin est immortellement associé à l'idée d'évolution, mais cette idée a germé lentement pendant des milliers d'années, parfois dans des cerveaux d'un calibre aussi grand que le sien, jusqu'au moment où la fructification fût enfin possible et Darwin, prudent et circonspect, acheva tranquillement ce travail des siècles.

On conçoit la nécessité et la fatalité même du grand mouvement du Christianisme, — formidable au point que la raison doit renoncer à en sonder les profondeurs, — lorsqu'on comprend les conditions dans lesquelles il se produisit et qu'on voit la figure de Jésus prendre peu à peu la forme qui satisfaisait le mieux les tendances les plus secrètes de l'époque. Après Jésus, Rousseau a été regardé (et par ses amis aussi bien que par ses adversaires) comme un prophète hébreu apportant du désert une loi nouvelle dans une civilisation décadente qu'il était destiné à dissoudre et à renouveler; on a vu en lui un grand réformateur du Christianisme, tel Luther; il fut l'incarnation d'une nouvelle poussée de Christianisme, ajoutant à la rénovation de ses qualités essentielles — docilité à l'émotion, exaltation des pauvres et des humbles, nécessité de la charité — une nouvelle série de caractères: une tendance aux réalisations politiques, un nouvel idéal de la beauté naturelle, une justification de la passion, un raffinement du sentiment de la volupté, toutes choses qui adaptaient le Christianisme à l'âme moderne comme il ne l'avait jamais été auparavant. Luther avait décatholicisé le Christianisme ; unissant les deux traditions dans sa personne, tandis qu'il gardait encore la base individualiste et plébéienne qu'établit Luther, Rousseau recatholicisa le Christianisme sur un plan nouveau, bien qu'il s'en fût écarté à la fin et qu'il eût créé une église dont les dogmes reposaient sur l'universelle autorité des instincts et des émotions.

Mais, de même que nous trouvons la contre-partie de chaque rite et dogme chrétiens hors du Christianisme, de même il nous est facile de découvrir hors de Rousseau le double des doctrines et des tendances que nous remarquons en lui. Marivaux, dans des limites plus étroites et avec une méthode plus

détournée, fut un moraliste sympathique et original, un artiste délicat, un psychologue subtil et tout cela à un degré auquel Jean-Jacques n'atteignit jamais : dans ses premières œuvres, Rousseau imita ouvertement Marivaux. De même, l'abbé Prévost, plus qu'aucun autre, avait fait pénétrer en France le flot du jeune Romantisme anglais : il avait traduit *Clarissa* et écrit lui-même des romans d'une passion romantique ardente et sombre ; Rousseau lut Prévost, et fut profondément influencé par ses romans. Locke, dans un autre ordre de choses, avait avancé, sur le gouvernement politique, des idées qui firent époque et avait rédigé un traité sur l'éducation : l'auteur du *Contrat Social* et d'*Emile* laisse clairement entendre combien il dut au « sage Locke ».

Avant même d'avoir jamais commencé à écrire, Rousseau avait trempé son esprit dans les livres et médité sur eux pendant ses longues promenades ; il nourrit son adolescence de la lecture de romans ; il avait lu tout ce qui vint à sa portée, en particulier des récits de voyages anglais où figurent des sauvages « à l'état de Nature » ; il avait absorbé tout ce qu'il y a d'important dans la littérature du dix-septième siècle, bien qu'il fût relativement peu au courant de celle de son propre siècle ; sans personne pour le guider, mû par un sûr instinct, il avait assimilé tout ce qui convenait à son caractère, depuis Plutarque jusqu'à Pétrarque. Sans sortir du sein du Christianisme catholique, il aurait pu, s'il l'avait su, y trouver l'autorité nécessaire à chacun des mouvements intimes et audacieux de son propre cœur.

Les idées et les émotions de Rousseau n'étaient donc en aucune façon sans précédent. Le tempérament qu'il avait reçu de la nature offrait le plus fertile de tous les terrains pour l'épanouissement de ces germes. Mais ces germes n'étaient pas nouveaux et pour la plupart nous pouvons remonter avec précision à leur origine. En outre, lorsque nous pesons dans un calme esprit critique ces idées et ces émotions, il arrive fréquemment qu'elles ne réussissent pas à soutenir l'épreuve Dans *le Contrat social*, par exemple, chaque page fourmille de propositions hardies dont l'auteur ne fournit et ne peut fournir aucune preuve. Rousseau a emprunté à Hobbes sa conception de souveraineté et à Locke sa conception de gouvernement populaire, pour les fondre dans l'image d'un peu-

ple souverain infaillible qui gouverne directement par son propre arrêt, de telle façon que la volonté de chacun trouve sa part dans la volonté de tous. Sans doute, c'est là un concept grandiose, encore vivant par le monde, qui façonne des institutions politiques, qui est l'origine de l'établissement du referendum introduit dans de récentes constitutions, et nous essayons constamment, quoique bien en vain, d'amener sa réalisation. Mais lorsque nous examinons comment Rousseau a développé ce concept, nous constatons que la logique verbale prend la place du raisonnement inductif, qu'une déclamation passionnée se fait agent de persuasion et que la netteté même de l'exposition fait ressortir plus clairement les incohérences et les absurdités manifestes que contient sa thèse.

Si nous examinons un livre très différent, bien que non moins fameux et dont l'influence fut à sa manière non moins considérable, nous faisons la même expérience. A l'exception de *Don Quichotte*, *la Nouvelle Héloïse* n'a pas son pareil, si l'on considère l'influence qu'a exercée ce livre sur la façon d'écrire le roman. Schopenhauer, lui-même parfait artiste littéraire, rangeait *la Nouvelle Héloïse* parmi les quatre grands romans qui soient au monde. Shelley, qui fut un fin critique en même temps qu'un grand poète, se sentit ravi par le « sublime génie et la sensibilité plus qu'humaine » répandus dans ce livre, aussi bien que par « la divine beauté de l'imagination de Rousseau », comme il la comprit en traversant le fameux lac où se place l'action du roman. Un critique plus moderne remarque que « Julie a l'éloquence d'un apôtre; elle est, après Bossuet, notre plus grand orateur », — éloge qui pourrait servir à condamner n'importe quel roman; mais du point de vue moderne, c'est probablement le jugement le plus favorable qu'on puisse porter sur celui de Rousseau. Ce roman, qui ressemble si peu à un roman, a cependant recréé le genre romanesque : c'est l'opinion généralement reçue. Aujourd'hui, *la Nouvelle Héloïse*, malgré tous les beaux passages qu'on y trouve, est beaucoup moins agréable à lire que les meilleurs de ces romans de Marivaux, Prévost et Crébillon jeune, qu'il remplaça dans l'estime populaire. Sa rhétorique sentimentale est aujourd'hui ennuyeuse; le récit n'arrive pas à nous retenir; nous n'y trouvons pas de vigueur dramatique, pas de caractérisation subtile; en tant qu'œuvre d'art, ce livre

est incomparablement inférieur à *Clarissa Harlowe*, qui lui servit de modèle.

Si nous considérons d'un coup d'œil plus vaste l'œuvre de Rousseau, les résultats de cet examen critique sont les mêmes. Ce qui nous frappe chez les grands prophètes de l'humanité, c'est la réelle unité des doctrines qu'ils ont apportées à l'univers : nous sentons une harmonie convaincante entre ces doctrines et la personnalité qui se cache derrière. Tel est le cas pour Marc-Aurèle et Thoreau. Sur un plan moral inférieur, peut-être, tel est aussi le cas pour les principaux contemporains de Rousseau, pour Voltaire et Diderot. Il n'en est pas nettement de même en ce qui concerne Rousseau. Il ressemble souvent à un merveilleux instrument qui produirait une musique correspondant aux émotions variées de la main qui le fait vibrer. Rousseau est l'individualiste par excellence, et pourtant ses doctrines servent de fondement au socialisme, même sous ses formes les plus oppressives. Champion des droits de la passion, il fut cependant l'initiateur d'un mouvement de révolte contre la licence des mœurs, d'un retour à la vie familiale, aux joies du foyer et au dévouement maternel envers les enfants. Il se montra contraire à l'émancipation des femmes, même à leur coéducation avec les hommes : il est vilipendé par les défenseurs de leurs droits qui voient, dans les philosophes qu'il contredit, les pionniers de leur mouvement, et cependant il fut salué comme le défenseur des listes féminines. De nobles femmes, Mme Roland la première, ont été ses disciples enthousiastes ; deux femmes distinguées : Mme de Staël et Mme de Charrière, ouvrent la théorie des promulgateurs littéraires de son génie.

Encore plus profondes pour beaucoup semblent les contradictions des doctrines de Rousseau avec sa vie. L'inflexible champion de la vertu avait presque atteint la quarantaine avant d'apprendre à gagner honnêtement sa vie. Celui qui prétendit régénérer l'amour était un sentimental solitaire et sensuel. L'auteur de l'*Emile*, évangile de l'enfance, repoussa ses propres rejetons — s'il est vrai qu'il en eut jamais — et les mit à l'hospice comme enfants trouvés.

Lorsque nous examinons de la sorte, à la lumière de la critique, les livres et la personnalité de Rousseau, il est difficile d'éviter cette conclusion que, dans une large mesure, Rousseau

a représenté un mouvement rétrograde dans la civilisation. Son influence a tendu à déprécier la valeur de ce puissant instrument de la raison, qui est le principal créateur de la civilisation; elle a consacré le préjugé sous les noms sacrés de la nature et de l'instinct; elle a ouvert la voie au triomphe du républicanisme et de la démagogie ; et en faisant rejeter toute contrainte aux émotions, elle a tendu à un divorce malsain entre les extravagances du sentiment et les restrictions de la vie.

IV

C'est sur ce point que reposent, en dernière analyse, tant de controverses sur Rousseau : Jean-Jacques fut un dégénéré et son enseignement mène à la désorganisation de la société civilisée. Cependant, même en admettant qu'il y ait des éléments de vérité dans cette opinion, il est difficile de choisir ce point de vue pour notre conclusion d'ensemble sur Rousseau. Quand on réfléchit que les efforts les plus élevés des âmes les plus nobles ont, pendant plus d'un siècle, directement ou indirectement été inspirés par cet homme, il devient évident que flétrir Rousseau, c'est souiller notre nature humaine et nous abaisser au rang des Yahoos. Car, quelque absurde que ce soit, de regarder Rousseau ou quiconque comme la cause primordiale d'un grand mouvement social, il est indubitable que c'est lui, plus que tout autre, qui a donné sa forme à nos activités mentales et qui a façonné notre idéal. Ses passions sont devenues l'atmosphère où nous évoluons.

Depuis les jours de fiévreuse activité que Rousseau passa dans son petit ermitage à Montmorency, non seulement nos aspirations politiques, mais notre sentiment de la religion, de l'amour, de la nature, ont été rénovés. Ils l'eussent été même si Rousseau n'avait jamais existé, bien que peut-être d'une manière moins complète : cependant, dans l'état des choses, les nouvelles formes qu'ils ont assumées ont été déterminées par ce rêveur solitaire. « La religion », dit Butler, dans le style correct et raisonnable du dix-huitième siècle, « est un ensemble utile de connaissances concernant une région lointaine au sujet de laquelle nous n'aurions autrement aucune explication ». L'enthousiasme mystique du Vicaire Savoyard aurait suffi à lui seul pour faire à jamais

disparaître une conception aussi terre à terre de la religion.

Avant Rousseau, l'amour était une forme hautement raffinée de commerce social, une sorte de galanterie menée avec retenue et accompagnée de toutes les formalités de son étiquette particulière : toute extravagance de sentiment, de parole ou d'action en était bannie. Mais le jour que Saint-Preux, accablé par ses passions tendues à se rompre, se rendit au rocher de Meillerie pour répandre dans la solitude le flot de ses larmes sentimentales, ce jour-là, tous les raffinements spirituels de la galanterie du dix-huitième siècle furent finalement balayés, pour notre bien ou notre mal : l'extravagance fut libre désormais de faire la loi en amour. Ce fut Jean-Jacques qui permit à Mirabeau de déclarer, dans sa première lettre à Julie Danvers (qu'il n'avait jamais vue) : « Moi aussi, je suis un amant : j'ai vidé jusqu'à la lie la coupe de la sensibilité et je me sens capable de donner mille fois ma vie pour ce que j'aime. » Ce fut Rousseau qui promulgua une nouvelle étiquette pour l'amour, étiquette à laquelle s'attachent encore tous les poètes et romanciers de troisième ordre.

Enfin, Rousseau a renouvelé notre sentiment de la nature. L'esprit géométrique du dix-huitième siècle ne voyait rien de beau dans la nature qui ne fût soigneusement et symétriquement travaillé par la main de l'homme : même pour M^me^ de Staël, les Alpes ne présentaient qu'un spectacle de « magnifique horreur ». Mais Rousseau, qui disait à Bernardin de Saint-Pierre qu'il « préférerait se voir exposé aux flèches des Parthes plutôt qu'aux regards des hommes », ne respirait et ne pensait librement que dans la solitude des montagnes, des forêts et des torrents, et en cela également il a inoculé à l'humanité le virus de sa propre passion. Dans toutes ces directions, — comme Höffding l'a fait remarquer dans ce qui est, autant que je sache, le plus profond exposé de sa situation philosophique, — Rousseau, en s'opposant à notre civilisation artificielle et inharmonieuse, combattait pour l'importance de la vie dans son ensemble, pour le simple droit de vivre, pour les droits de l'instinct, et ceux du sentiment. Telle fut la façon dont il se réclama de la nature. Ce fut de la sorte qu'il rénova la vie et qu'il effectua une révolution spirituelle qu'il n'a jamais été donné à un simple homme de lettres d'effectuer, une révolution qu'on peut seulement comparer à celle que provoqua le

Christianisme, dont elle ne fut, en vérité, qu'une renaissance moderne.

Toutefois, l'écrivain qui exerça et continue d'exercer cette formidable influence sur le monde ne peut être considéré comme un de ses grands hommes. Pour l'intelligence, on en arrive parfois à penser qu'il ne fut pas très au-dessus de la moyenne ; pour ce qui est de ce que nous appelons conventionnellement le caractère moral, il fut au début remarquablement au-dessous. Mal né et mal élevé, maladivement timide et soupçonneux, d'une virilité imparfaite, il se montra inapte à toutes les fins sociales de l'existence et fut mentalement et physiquement un malade prompt à se torturer lui-même. Personne n'a démontré d'une façon plus absolue que Rousseau la vérité de la profonde parole de Hinton, alléguant que ce n'est pas pour la force, mais pour la faiblesse, que le génie montre ses affinités, et que l'homme de génie est par excellence celui qui n'oppose aucun obstacle aux forces de la nature dont il est le canal,— ou encore, comme saint Paul l'avait affirmé bien auparavant dans un passage au sens identique, que ce sont les choses de ce monde qu'on méprise et qu'on rejette et même les choses qui n'existent pas, que Dieu a choisies pour anéantir les choses qui existent.

On peut, en vérité, faire remarquer à ceux qui insistent sur les incidents visibles, mesquins et méprisables de la jeunesse de Rousseau — incidents qui ne sont connus que par le récit qu'il nous en fait — que sa vie, comme l'a justement dit M. Jules Lemaître dans un livre en grande partie superficiel et déplaisant, fut un processus d'évolution morale, une purification continuelle que compléta la « folie », ou, comme l'exprime Rousseau lui-même, « une purification dans la fournaise de l'adversité ».

Dans ce processus, qui donne en grande partie l'explication de son intellect aussi bien que de ses contradictions morales, Rousseau fut toujours empêché de s'abandonner au sentiment par sa timidité, par le perpétuel soupçon inquisiteur dont il se gratifiait lui-même et gratifiait les autres.

On en arrive ainsi à trouver dans ses écrits la justification des doctrines les plus contradictoires, — surtout dans le domaine politique. En 1754, dans *le Discours sur l'Egalité*, il préconisa la révolte des non-possédants contre les possé-

dants, opinion qui a depuis si puissamment fermenté dans le monde. Mais vers la fin de sa vie, dans la constitution pour la Pologne élaborée à la demande des Polonais, il était devenu timidement opportuniste sur ces questions, assurant qu'il ne fallait y toucher qu'avec une extrême prudence.

La contradiction entre l'abandon de sa progéniture et la ferveur avec laquelle le philosophe préconise l'éducation des enfants par leurs parents lui a souvent été reprochée. Mais, selon sa façon d'envisager la chose, cet évangile de l'enfance ne fut que l'expiation de sa propre négligence. D'ailleurs, il montra toute sa vie une vraie passion pour l'expiation. Né taré, harcelé de toutes parts, il fut cependant de ceux qui, selon l'ancienne métaphore de saint Augustin, font de leurs défuntes personnalités les barreaux d'une échelle pour s'élever à des actions plus hautes. Aux yeux de quelques-uns, il semble avoir été une sorte d'imbécile moral. Mais Thérèse, la maîtresse-épouse demeurée à ses côtés pendant toute la durée de sa vie littéraire et qui connaissait ses faiblesses mieux que personne, disait après sa mort : « S'il n'a pas été un saint, qui le sera jamais ? »

Pour bien voir Rousseau, il faut l'envisager, d'une part, comme l'essentiel instrument de génie, une flûte vibrant de merveilleuse musique sous le souffle de tous les grands vents de l'esprit, et, d'autre part, comme un homme torturé, plus affligé de faiblesses que la plupart des autres, et cependant luttant toujours pour l'idéal. Sous ce double caractère, à la fois le type du génie et de l'humanité, nous parvenons à comprendre une partie du charme de l'influence de Rousseau et comment il se fait que les personnages les plus dissemblables, — le marquis de Sade comme Emerson, Charlotte Corday comme Emmanuel Kant — se soient les uns et les autres respectueusement inclinés devant ce sanctuaire.

Rousseau fut une créature d'argile. Ce fut aussi une flamme dévorante. Mais c'est d'argile et de feu ainsi mêlés que sont finalement formés les produits les plus parfaits de l'art du divin potier. Soumis à cette force, le caractère de Rousseau se purifia lentement et sous l'influence de cette même force, se tissa enfin la trame brillante et délicate du plus beau style qu'il ait jamais été donné au langage français de revêtir. Les grandes traditions de l'art littéraire — à travers Montaigne,

Pascal, La Bruyère — atteignirent enfin, dans la fournaise de l'âme torturée de cet homme, leur suprême perfection de beauté sensuelle et intime. Le style des *Confessions* et des *Rêveries* suffit seul à rendre ces livres immortels. Là, par le seul effet de son art, le feu dévorant et la molle argile du tempérament de Rousseau sont modelés en des formes d'une beauté miraculeuse qui remue les profondeurs de l'âme humaine.

Que peut-on vraiment dire, pour conclure, de l'action de cet homme sur le monde, sinon qu'elle tient du miracle et que ses conséquences en dépassent incommensurablement les causes? L'eau, ou plutôt non, la boue elle-même, se voit changer en vin et quelques pains et quelques poissons suffisent à nourrir des nations entières.

HAVELOCK ELLIS.

Traduit de l'anglais par FRANCIS LATOUCHE.

SUR LA TECHNIQUE DU VERS FRANÇAIS

Les discussions sur la technique du vers français ne sont pas closes. Depuis le manifeste où M. Robert de Souza, des coups de sa trompette aiguë, réveilla les enthousiasmes assoupis, toute une littérature est née, des thèses de doctorat ont été soutenues; les poètes novateurs, qui, vers 1904, semblaient vaincus par les pasticheurs des classiques, se sont remis au travail, et ont illustré par des œuvres l'excellence de leurs hypothèses. L'oreille du public se forme. Elle ne guette plus la césure à la sixième syllabe, ni la rime à la douzième. On ne nous demande plus, lorsque le lecteur déclame : Ces strophes sont-elles composées de six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze syllabes, mais tout simplement : Est-ce des vers? Est-ce beau? Car le public n'a pas besoin de connaître les secrets de notre art. Il suffit qu'il n'ait plus de parti-pris.

Ce parti-pris lui avait été inculqué dès le collège par les mauvais maîtres d'école, nourris par les mauvais manuels. Tous les efforts des néo-classiques ont tendu à épaissir ce parti-pris. Ils ne se sont pas contentés de faire de beaux vers. Ils ont déclaré : seuls nos vers sont beaux. Et quand les vers-libristes leur apportèrent des vers non moins beaux, ils les nièrent comme froissant le génie même de la langue française.

Pour se défendre, pour attaquer, ils n'avaient qu'à puiser dans le vieil arsenal où les théoriciens du Romantisme et du Parnasse avaient accroché l'esthétique de leur temps. Sully-Prudhomme avait écrit :

Je nombre le langage en comptant sur mes doigts.

Guyau, après Becq de Fouquières, avait soutenu que le nombre est de l'essence même du vers français, c'est-à-dire que ce qui différencie certains vers d'autres vers, ce n'est pas certaines qualités mais le nombre des syllabes ; que d'ailleurs le grand vers français doit appartenir à un type pair; et que c'est justement le nombre douze qui le régit : « Si le vers de douze syllabes satisfait l'oreille, c'est que le chiffre

12, seul divisible à la fois par deux, par trois, par quatre et par six, n'a rien de compact et de massif ; les rapports des divers nombres entre lesquels on peut le diviser sont particulièrement faciles à saisir. »

Ces arguments pythagoriciens, ressassés par la plèbe poétique, n'empêchaient pas les oreilles délicates de souffrir d'une prosodie par trop surannée, et le grand lettré Gaston Paris, audacieux comme tous les vrais savants, écrivait dans *Romania*, dès 1879 :

Notre versification, qui repose sur la prononciation du XVI^e^ siècle, s'est pétrifiée en ce moment ; aujourd'hui elle est devenue complètement routinière, et chaque jour, en perfectionnant certaines de ses qualités, elle exagère certains de ses défauts. Nos poètes se servent du vieil instrument sans s'apercevoir qu'ils continuent à toucher plus d'une corde qui ne sonne plus, et se privent d'accords qu'ils pourraient sans peine obtenir. Ils sont trop timorés et surtout trop peu instruits pour essayer de remettre l'instrument à neuf. Ils craindraient de le briser, les plus habiles eux-mêmes s'écrient :

D'autres ont fait la lyre et je subis leur loi.

Ils ne se décideront que quand la lyre sera devenue tout à fait muette sous leurs doigts, ou qu'un instrument nouveau accordé au ton populaire par une main hardie et savante les forcera à sortir de leur rêve et à rendre à la langue française une versification vivante, harmonieuse et libre.

Les expériences de l'abbé Rousselot et de son élève Georges Lote, celles de Robert de Souza viennent de confirmer les intuitions de Gaston Paris.

On connaît les belles inventions de l'abbé Rousselot, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France. Grammairien, physicien, mathématicien, biologiste et mécanicien, il a trouvé des procédés et construit des appareils qui permettent de fixer les sons à l'instant même où ils sortent de notre bouche, de les conserver, et par suite d'en dissocier les divers éléments. Il a pu reconnaître ainsi le rôle joué par chacun d'eux dans la parole humaine. Grâce à lui, nous savons maintenant quelle est la hauteur musicale et l'intensité de chaque syllabe, quelle est sa durée et celle des silences qui séparent les groupes de mots ; quel est le rôle de l'inspiration et de l'expiration ; selon quelles lois l'émotion ou les diverses passions altèrent, ralentissent, précipitent le discours,

enfin quelle est la véritable prononciation *actuelle* des lettres et des syllabes dans les mots du français. Les instruments que l'abbé Rousselot avait appliqués aux phénomènes de la phonétique générale, ses élèves les appliquèrent à l'étude du vers : M. Paul Verrier à l'étude du vers anglais, MM. Lote et de Souza à l'étude du vers français classique et libre. Ils viennent de publier certains résultats de leurs travaux (1). Leurs conclusions sont sensiblement les mêmes. Les voici :

1° *Ce qui est l'essentiel dans le vers français, c'est non pas le nombre des* syllabes, *ni la* césure, *ni la* rime, *ni* aucun autre artifice, *mais le* rythme.

Mais en quoi consiste ce rythme ?

Dans l'accent.

Tous les bons vers classiques, romantiques, parnassiens, verlainiens, symbolistes, ou libres, ont quelque chose de commun : des accents quel que soit le nombre de leurs syllabes. N'eussent-ils que douze syllabes, fussent-ils césurés et richement rimés, les vers classiques tombent à plat s'ils ne constituent pas un système d'accents.

Parce que beaucoup d'alexandrins admirables avaient douze syllabes on en avait conclu que tout grand vers français ne devait contenir que douze syllabes, ni plus, ni moins. Cette loi a pu être juste tant que les douze syllabes ont été prononcées. Mais elles ne le sont plus aujourd'hui. Malgré la volonté des diseurs lettrés de respecter la tradition, d'adopter la prononciation la plus archaïsante ; ils ne réussissent pas à faire entendre toutes les syllabes que le poète a comptées sur ses doigts et qui étaient réellement prononcées au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle.

M. Edmond Rostand, lui-même, qui croit écrire en vers syllabiques, écrit les vers les plus irréguliers. Si l'on étudie, dans *Cyrano de Bergerac*, la Ballade du Duel, dite par le créateur du rôle de *Cyrano*, Constant Coquelin, on trouve les résultats suivants :

M. Edmond Rostand a eu l'intention d'écrire 28 vers, dont 14 vers masculins de 8 syllabes, et 14 vers féminins de 9 syl-

(1) Robert de Souza, *Du Rythme en français*. Paris, Welter, édit.
Georges Lote, *le Silence et la ponctuation dans l'alexandrin français. Rev. de Phonétique*, tome I. — *Le Numérisme et l'égalité numérique des vers*. Revue *la Phalange*, 20 janvier 1912.

labes. Dans la bouche de Constant Coquelin, 6 vers masculins seulement ont 8 syllabes. Les 8 autres n'en ont que 7. Sur les 14 féminins, 4 seulement ont les 9 syllabes voulues par M. Rostand. Mais 5 vers n'ont que 8 syllabes, 1 vers ne contient que 7 des 9 syllabes écrites, et Constant Coquelin a ajouté un « e » non écrit ; 4 vers enfin ne contiennent que 7 syllabes. L'intention du poète n'a donc été respectée que 10 fois sur 28, c'est-à-dire à peine un peu plus d'une fois sur trois.

Sur les onze cents alexandrins classiques ou romantiques étudiés, dit M. Georges Lote, 650, soit la moitié, avaient plus ou moins de douze syllabes. Dans la bouche des diseurs les plus exercés, ils devenaient des vers de 9, 10, 11, 13 et 14 syllabes.

Et alors que devient le *Nombre Douze*, chiffre sacré, sur lequel repose le grand vers français? S'il se réduit à 9, comment est-il divisible par 2 et 4 ? S'il s'abaisse à 10, comment l'est-il par 3, 4 et 6 ? N'est-ce pas un nombre premier que 11, et un autre nombre premier que 13 ; et 14 n'est-il pas le multiple de 2 et de 7 exclusivement ? S'il est vrai, comme l'affirme Guyau, que l'oreille trouve son plaisir à compter et à établir les rapports de la partie au tout, pourquoi est-elle donc condamnée à accomplir ces opérations sur des unités constituées de telle sorte qu'elles lui rendent son travail impossible ? Mais aussi pourquoi ne s'en plaint-elle pas, et si les nécessités de calculs et de proportions sont si pressantes, pourquoi les alexandrins n'ont-ils pas immuablement 12 syllabes ?

En réalité, le mysticisme numérique des théoriciens repose sur des illusions. « Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont et dont la raison nous échappe que par celles qui ne sont pas, et dont nous trouvons la raison », avait dit Fontenelle.

2° *Quel est donc cet accent qui bat la mesure du vers français ?*

Pour les langues martelées comme l'allemand et l'italien, on a pu croire que les accents du vers sont surtout des accents d'intensité, de force. En tous cas, en français, l'accent d'intensité n'est pas l'accent essentiel. Il se combine avec deux autres accents, ceux d'acuité (hauteur musicale) et de durée. De ces trois accents, le plus important, celui sans lequel il n'y a ni rythme ni vers, c'est *l'accent de durée*. L'armature du vers français est formée par des groupes de syllabes brèves, de

durée très variable, terminés par une syllabe plus longue, syllabe la plus importante du point de vue du sens.

La place de cette longue accentuée n'est pas fixe. Si vous dites : un lourd cheval, l'accent porte sur : *val*, qui devient long. Si vous écrivez : un cheval lourd c'est *lourd* qui reçoit l'accent, et qui de bref deviendra long. Ce déplacement continuel de l'accent donne au vers français une grande variété. Comme la place de l'accent est commandée par la pensée qui insiste sur la dernière syllabe du mot le plus important, on peut dire qu'en français c'est le sens qui est générateur du rythme. Pas de sens, pas de rythme. A pensée discursive ou logique, ou obscure, ou raffinée, mesurée, mondaine, salonnière, prononcée du bout des lèvres, rythme faible. A pensée passionnée, rythme puissant. Avec l'émotion, quel que soit le nombre des syllabes, le vers, fût-il rimé, allitéré, assonancé ou non, dès que l'émotion s'empare du poète, le rythme naît. Il faut donc transposer la formule célèbre de Verlaine : « De la musique avant toute chose. » Non. De l'émotion avant toute chose !

3° *Mais à partir de quel moment une phrase de prose rythmée devient-elle vers ?*

M. Robert de Souza a fait une analyse délicate des différents systèmes de rythmes depuis la prose rythmée de Jules Renard et le verset de Paul Claudel jusqu'aux strophes métriques de Van Lerberghe et de Stuart Merrill. M. Georges Lote a étudié les vers les plus traditionnels. Tous deux constatent que de la prose au vers le rythme va se resserrant. Sans jamais revenir à des intervalles absolument réguliers, les accents se rapprochent. La phrase se fait plus dense et se tend. Tout ce qui est inutile ou trop neutre disparaît. La pensée pure est étouffée par l'émotion. Non pas qu'il soit impossible à un penseur d'être poète. L'ivresse intellectuelle a dicté des vers sublimes. Mais non parce qu'elle était intellectuelle. Parce qu'elle était l'ivresse.

Ainsi les études faites par des savants sans parti pris, sur des vers appartenant aux époques les plus classiques, avec les instruments de contrôle les plus délicats, confirment les intuitions des poètes novateurs. Elles nous donnent la liberté.

Certains trouvent que ce n'est pas assez. Ils réclament une discipline. Vraiment, ce ne serait pas la peine d'avoir reconnu la vanité de tant de règles rédigées par les régents de mœurs

disparues pour une langue qui s'est transformée. Mais qu'ils se rassurent. Nous leur apportons mieux qu'une discipline : une technique.

Le poète, comme tous les autres artistes, devra apprendre non pas des règles et des formules, mais un métier. Tout jeune homme qui a lu les œuvres des maîtres et qui sent battre son cœur prend la plume et se croit poète. Un musicien, avant d'oser écrire une seule note, se met à l'école, et étudie le matériel de son art, qui est les bruits et les sons.

Le matériel du poète est double : c'est la langue, puis les sons de la langue. La langue il l'a apprise à l'école, dans les grammaires, dans les livres, avec ses yeux. Mais presque jamais il n'a écouté avec son oreille les sons de la langue, et presque jamais il ne sait qu'il y a une technique de ces sons. Sans doute il y a toutes sortes de manières plus ou moins empiriques d'étudier cette technique ; mais celui qui prétend l'ignorer, qu'il n'espère pas devenir un poète accompli. Comme le musicien le poète doit connaître les sons, les souffles, les bruits, les timbres, les durées, les silences dont il se sert sans cesse. Et par ces études nous affinerons notre oreille, si grossière, si en retard, quand on la compare à l'oreille du plus médiocre musicien. Alors quand l'émotion passera, et quand il nous faudra choisir entre les mille mots qui se présentent à l'esprit ému, notre oreille sensible trouvera sans effort, et comme d'inspiration, le son le plus approprié et le plus harmonieux.

Voilà la discipline que nous apportent les recherches de l'abbé Rousselot et de ses élèves. Aux systèmes prosodiques morts, ils ne veulent pas que succèdent des règles nouvelles, moyennes abstraites de tous les tempéraments et qui étranglent tous les tempéraments. Elles nous imposent, tout simplement, après les avoir reconnues par l'expérience, d'obéir à des lois aussi vieilles et fluides que l'homme, aux lois de ses poumons, de son gosier, de sa bouche, de ses nerfs, à toutes celles que la nature des choses a inscrites dans sa voix.

ANDRÉ SPIRE.

L'INTELLIGENCE DES INSECTES

J'ai eu l'occasion de signaler plusieurs faits provenant d'observations personnelles, minutieuses, répétées et réfléchies, d'une sincérité absolue, dénuées de tout penchant à l'exagération ou à la fantaisie, prouvant que les insectes ont de l'intelligence (1).

Nous avons vu que, chez ces petits êtres, règne le même principe intellectuel que chez les animaux dits supérieurs, et que, dans tout le monde organisé, ce principe est immanent; qu'on le désigne sous le nom de jugement, de raison, de sensations, d'impulsion, de penchant, et même d'âme, il se manifeste indubitablement sous des formes variées et à des degrés différents dans tous les actes des animaux qui ont vie.

Je suis surpris que, relativement, si peu d'hommes aient, jusqu'à présent, entrepris ces études psychologiques, physiologiques et psychiques sur ces êtres qui nous paraissent si chétifs, mais si curieux, si universels, si industrieux et si puissants; ils méritent, par leur extraordinaire organisation, mieux que la dissection et la classification scientifiques, bien que nécessaires, et il est regrettable que les Bonnet, les Réaumur, les Huber, les Darwin, les Fabre, les Troigel, les Franklin, etc., soient en si petit nombre; et que quelques-uns de ces puissants observateurs n'aient pas voulu laisser à leur propre intelligence l'essor qu'elle voulait prendre, pour apporter des déductions logiques à leurs observations; arrêtant, au contraire, arbitrairement cet essor et, de parti-pris, bornant, limitant l'envolée qu'ils avaient, par un esprit de théorie ou de doctrine, ou l'emprisonnant dans les défenses d'un dogme religieux.

Jonathan Franklin, ce savant modeste, mais si sagace observateur, devant les actes des insectes, ne parle que de leurs instincts, parce qu'il est profondément chrétien; mais il ne peut s'empêcher de dire : « Les impressions que fait le monde extérieur sur les insectes nous sont aussi inconnues que le

(1) *Mercure de France*, « Ménagerie d'Insectes », 1er août 1910.

sont les propriétés mêmes de la matière. Nous avons des sens qu'ils ne possèdent pas, ils en ont, selon toute vraisemblance, qui nous manquent, et, quant à ceux que nous possédons en commun, le nombre, l'étendue, la nature de ces sens doivent être tellement modifiés que nous ne saurions établir entre les uns et les autres aucun terme de comparaison (1). »

Les merveilles de ce monde des insectes ne nous seront jamais révélées entièrement, mais ce que nous en voyons suffit à ouvrir des horizons nouveaux, dans lesquels notre curiosité toujours éveillée, jamais satisfaite, ajoute au secret de notre existence le secret d'autres existences plus obscures encore et plus difficiles à définir.

Si la *conscience* des insectes demeure pour l'homme un livre fermé, nous sommes à même d'observer leurs actes, et, par ces actes très curieux, nous pouvons, sans aucun doute, nous former une idée de leurs instincts, de leur intelligence.

J'ai narré le drame de jalousie qui s'est déroulé sous mes yeux, et dont a été victime une femelle de carabe doré (2).

Il est évident que je n'ai pu voir, dans ce drame, que le résultat du raisonnement du mâle jaloux, et la traduction de son mauvais caractère s'est manifestée par le meurtre qu'il commit. L'acte tragique accompli, je n'ai pu scruter sa conscience et connaître si elle était satisfaite ou repentante. Mais aurais-je pu mieux voir clair dans la conscience d'un meurtrier humain?

M. E. Ferri, professeur de droit criminel à l'université de Sienne, dans une étude physiologique comparée intitulée *le Meurtre dans la série animale*, dit que : dans le meurtre des animaux entre eux, on note une grande variété de mobiles psychologiques et pathologiques semblables à ceux que l'on rencontre dans l'espèce humaine. Dans l'exécution des actes criminels des animaux, on retrouve les mêmes motifs que chez l'homme.

Parmi les animaux plus sociables, les meurtres commis par un individu provoquent souvent des représailles de la part des bêtes du troupeau pour punir l'assassin (troupeaux, fourmilières, essaims, etc.).

Le meurtre, quel qu'en soit le motif, n'est pas seulement le

(1) *La Vie des animaux*, pages 125 et 126
(2) *Mercure de France*, août 1910, page 728.

fait de l'espèce humaine, mais un phénomène naturel que l'on trouve chez tous les animaux, en rapport avec un état plus ou moins avancé de développement organique, psychique et sociologique, mais ayant toujours, au fond, une complète identité, quant aux causes, aux manifestations et aux effets.

Dans le combat singulier du carabe monilis et du staphilin olens (1), la cause de ce combat provient certainement du goût prononcé du staphilin pour le thorax du carabe ; pour posséder ce thorax, il doit combattre et mettre à mort celui qui en est possesseur; de ce goût naît l'idée du meurtre. N'en est-il pas de même dans toute l'espèce animale ?

Peut-être n'y a-t-il pas nécessité chez le staphilin à tuer le carabe pour vivre, car cet insecte se nourrit aussi bien de chenilles, de matière morte et même végétale — il adore le raisin fermenté, — mais il a une prédilection pour le thorax de carabe et, dès lors, la gourmandise le porte à combattre le puissant carnassier pour le tuer et contenter son penchant. Ainsi faisaient nos ancêtres de l'âge primitif qui tuaient, sans plus de raison, la conscience après le meurtre tranquille et sans remords. L'abeille au contraire est meurtrière par nécessité — on sait pourquoi elle immole tous les mâles à l'arrière-saison — l'hiver approche, la nourriture fera défaut et l'on doit supprimer toutes les bouches inutiles. Il n'est pas nécessaire de démontrer l'intelligence qu'elle apporte dans cet acte excessif sans doute, mais d'une juste prévoyance et d'un raisonnement conscient. Elle ne doit pas regretter l'hécatombe forcée.

Il en est de même, assurément, lorsqu'une abeille dans sa ruche, ou aux alentours de son domaine, est attaquée par une autre abeille d'une ruche étrangère ou par la guêpe en pénurie de vivres. Toutes les autres abeilles arrivent à portée du combat qui se livre, fondent avec furie sur l'ennemie et la mettent à mort.

Ce n'est pas un instinct, ou une association de sensations qui les anime, mais c'est le discernement émanant de leur intelligence qui consiste à voir qu'une des leurs est en péril et qu'il est nécessaire de la protéger, de la défendre et de la sauver; et, pour elles, comme pour les Suisses de Morat, le cadavre d'un ennemi sent bon. Le meurtre, sans aucun regret certainement, a satisfait leur conscience.

(1) *Amateurs de l'histoire naturelle*, 4. 3, p. 1.

C'est encore avec raisonnement, réflexion, intelligence, qu'elles emprisonneront un ennemi plus fort qu'elles, parce qu'elles n'ont pu le tuer en le combattant avec leurs armes naturelles; la ruse leur vient en aide et l'ennemi meurt dans un sépulcre étroit, où sa force est devenue inutile et où la respiration lui manque.

Le Sphex, qui a besoin, pour nourrir ses petits, de la chair d'un grillon, n'a pas, lui non plus, de remords de conscience lorsqu'il va se rendre meurtrier pour cet objet. Il emploie même pour ce meurtre beaucoup de ruse et beaucoup de courage, car le grillon auquel il s'attaque est volumineux et pèse plusieurs fois son poids; de plus il est aussi armé de tenailles et elles sont à craindre pour l'assassin ailé.

Il y a, chez le Sphex, une grande somme d'intelligence dans cette lutte pour la vie.

M. Victor Rendu, dans un style aimable, donne des détails très exacts et très circonstanciés sur le combat d'un Sphex et d'un grillon (1). Je regrette qu'il n'y ait vu que *la science infuse de l'instinct*. Ce sont encore, à mon sens, des mots creux employés pour remplacer celui d'*intelligence*, et cela parce que la religion n'admet pas que les animaux, hors l'homme, puissent comme le roi de la création possséder une intelligence, une âme. — Il est vrai que, jusqu'au Concile de Mâcon, les femmes ne possédaient pas d'âme. Jusque-là c'étaient des machines à la Descartes.

Voici, décrites par M. Victor Rendu, les principales péripéties du combat : « Fondre sur le grillon, esquiver ses ruades et s'en rendre définitivement maître à l'aide de son aiguillon, tel est le but du Sphex; c'est au moment d'immoler le grillon que l'hyménoptère déploie ses plus savantes ressources. La proie à attaquer est armée de mandibules redoutables, capables d'éventrer l'agresseur si elles parviennent à le saisir; elle est pourvue de deux pattes vigoureuses, véritables massues hérissées d'un double rang d'épines acérées qui peuvent tour à tour servir au grillon pour bondir loin de son ennemi, ou pour le culbuter sous leurs ruades brutales; aussi, quelle habile tactique de la part du Sphex; avec quelles précautions il manœuvre pour s'assurer de sa victoire! Le grillon poursuivi à outrance est bientôt serré de près; le Sphex fond sur lui, la

(1) *Mœurs pittoresques des Insectes*, p. 245.

lutte s'engage. Les deux champions, tour à tour vainqueurs et vaincus, roulent dans la poussière, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous l'un de l'autre. Malgré ses efforts désespérés, ses ruades furieuses et les coups de tenailles de ses mandibules, le grillon est terrassé, étendu sur le dos. Les dispositions de son meurtrier sont bientôt prises. Il se met ventre à ventre avec son adversaire, mais en sens inverse, saisit avec ses mandibules l'un ou l'autre des deux filets abdominaux du grillon et maîtrise avec ses pattes de devant les efforts convulsifs des grosses cuisses postérieures. En même temps, ses pattes intermédiaires étreignent les flancs pantelants du vaincu, et ses pattes postérieures, s'appuyant comme deux lèvres sur sa face, font largement bâiller l'articulation du cou. Le Sphex alors recourbe verticalement l'abdomen, de manière à ne présenter aux mandibules du grillon qu'une surface insaisissable ; son stylet empoisonné plonge une première fois dans le cou de la victime, puis une seconde fois dans l'articulation des deux segments antérieurs du thorax. En bien moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le meurtre est consommé, et le Sphex, après avoir réparé les désordres de sa toilette, s'apprête à charrier au logis sa victime dont les membres sont encore animés des frémissements de l'agonie. » Et M. Victor Rendu ajoute, émerveillé de l'intelligence déployée par le Sphex dans cette lutte pour la vie :

Non, si une imagination féconde s'était donné le champ libre pour inventer à plaisir un plan d'attaque, elle n'aurait pu trouver mieux ; il est douteux que les athlètes de l'antiquité, en se prenant corps à corps avec leurs adversaires, aient eu des attitudes calculées avec plus de science.

Les athlètes dont parle M. V. Rendu, dans leurs attitudes calculées et savantes, ne montraient que de « l'instinct », car, pourquoi leur accorder pour des actions analogues, égales à celles des insectes, autre chose que ce qu'on est convenu d'accorder à ces derniers ? Mais, l'orgueil de l'homme ne veut pas admettre de rivalité entre les actions des êtres *inférieurs* et les siennes ; cependant sa supériorité sur les animaux n'est pas assez grande et sa compréhension n'est pas assez puissante ni assez étendue pour qu'il puisse, en toute droiture, affirmer l'infaillibilité de son raisonnement. Comme a dit lord Henry Brougham dans son *Discours sur l'Instinct :*

Nous ne pouvons, dans ce débat, nous défendre d'un sentiment d'amour-propre, lors même que la différence peu sensible qui existe entre nous et les animaux se réduise à une question de degré et non d'essence.

L'insecte, à l'encontre des animaux dits « supérieurs », tels que l'homme, le renard, etc., qui tuent trop souvent pour le seul plaisir de tuer, parce qu'ils sont sanguinaires, passionnés du carnage, les insectes généralement ne tuent que par nécessité. Chez eux, le mobile du combat, de l'assassinat et du pillage est connu, c'est la loi de l'existence qui le fait naître et l'exige.

Aussi, ont-ils besoin, pour aller en bataille et commettre ces meurtres et ces pillages, d'une intelligence qui les porte à les accomplir soit avec courage, soit avec ruse; quelquefois, il leur faudra combattre avec hardiesse et loyauté un ennemi redoutable; d'autres fois, ils iront surprendre leur proie au moment précis où elle ne pourra se défendre, d'autres fois encore, ils assassineront lâchement un être faible incapable de leur résister, mais, je le répète, toutes ces luttes et tous ces meurtres ont pour but de les faire vivre, eux ou leur progéniture.

Si la cicindèle, dans un rayon de soleil, poursuit avec impétuosité et saisit au vol un téléphore ou une mouche, c'est qu'elle est une terrible chasseresse et que pour vivre elle doit se repaître du gibier qu'elle prend; elle tue donc téléphore et mouche et les mange, sans aucune pensée de regret, mais avec une grande satisfaction.

Elle sait qu'elle n'a rien à redouter en attaquant ces insectes, ils ne sont ni l'un ni l'autre armés pour la défense, encore moins pour la lutte; la cicindèle n'a donc qu'à déployer toute son agilité pour se les procurer. Mais si la proie convoitée par elle peut se défendre et la blesser, elle se comporte tout autrement.

Voici ce que Moggridge raconte dans son ouvrage si intéressant sur les fourmis glaneuses et les araignées tubicoles, ouvrage qu'il publia à Londres en 1873 : « La sanguinaire et belliqueuse cicindèle (*cicindela*) se comporte tout différemment selon qu'elle fait la chasse aux robustes fourmis glaneuses ou aux petites et chétives *formica erratica*. Elle saisit et dévore sans aucun effort celles-ci, tandis que peu s'en faut qu'elle ne redoute celle-là. J'ai vu ce scarabée dans le voisinage d'une

file de fourmis glaneuses (*atta structor* ou *atta barbara*) se mettre aux aguets et attendre patiemment qu'une d'elles se fût un peu écartée du rang; il ne bougeait qu'alors et, après l'avoir gobée, s'en retournait vite à sa place. Quand la cicindèle ne réussit pas à saisir fortement sa proie juste par le cou, elle la lâche immédiatement et elle en estropie deux ou trois avant de s'emparer d'une seule. »

L'expérience aura sans doute enseigné aux scarabées que, dans le cas où l'une des fourmis attrapées réussissait à saisir de ses tenailles une des pattes de son ravisseur, rien au monde, pas même la mort, ne lui faisait lâcher prise.

Aussi les cicindèles cherchent-elles à saisir la fourmi de façon qu'elle ne puisse faire usage de ses terribles mandibules.

Peut-être est-ce pour éviter de pareilles attaques que les fourmis ont adopté de n'avancer jamais qu'en longues files serrées?

La larve de la cicindèle, qui n'est pas cuirassée comme l'adulte, mais qui est aussi carnassière que lui, a le corps mou, des pattes petites et faibles : pour tuer, manger et vivre, elle doit employer la ruse.

Aussi, à force de travail et d'intelligence, elle fait un trou cylindrique dans la terre, qui parfois a une profondeur de 50 à 60 centimètres ; avec ses mandibules elles creuse le sol, emploie ses pattes comme aides et sa tête comme monte-charge. Puis, son logement terminé, elle grimpe à la partie supérieure de manière que sa tête et le premier anneau de son corps bouchent absolument l'ouverture du logis, de sorte qu'à l'extérieur nul ne se doute que le sol est creusé. L'intelligente bête, patiemment reste immobile jusqu'au moment où un insecte s'engage sur ce terrain factice. Aussitôt le terrain cède, c'est-à-dire, la cicindèle baisse la tête, et l'insecte, en passant imprudemment, est précipité au fond du trou, où la larve le tue et le mange.

Autre genre de meurtre, c'est celui de l'abeille par le Philante apivore. Le Philante a certainement conscience des actes qu'il commet; il a le courage, mais aussi les inquiétudes du bandit. Et cependant, il est bandit par nécessité! Je ne puis résister à transcrire le fidèle tableau que fait Rendu d'une agression d'un Philante apivore sur une abeille?

« Au courage il sait joindre la prudence, cette mère de la

sûreté ; quand il s'éloigne de son trou, il le fait avec circonspection. La tête à l'entrée, il observe ce qui se passe aux environs ; aperçoit-il un ennemi plus fort que lui, il recule, bat en retraite au fond de son terrier, et attend de pied ferme que l'adversaire vienne l'y attaquer ; le danger passé, il remonte au bord de son trou et prend son essor dans la campagne. La guerre va commencer. Tout à l'heure le Philante bâtissait en vue de sa postérité, maintenant il doit chasser pour elle ; fuyez à tire d'aile, abeilles butineuses ! le corsaire vous guette, il sera sans pitié pour vous. Mais l'abeille n'entend pas ce charitable conseil ; tout occupée des besoins de sa ruche, elle vole de fleur en fleur, récoltant miel et pollen ; tandis qu'elle étend sa trompe sur les corolles sucrées, le Philante fond sur elle, l'enserre, la tourne et retourne, jusqu'à ce qu'il l'ait renversée sur le dos. Surprise par cette attaque subite, l'abeille cherche à percer l'agresseur de son dard ; mais celui-ci, défendu par une forte cuirasse, n'a garde de se laisser poignarder ; comme elle d'ailleurs, il est armé d'un instrument de mort. Quand le Philante a mis sa victime hors d'état de résistance, il lui enfonce son dard à la jointure de la tête et du corselet ; l'abeille aussitôt de tomber en convulsions ; elle darde encore un aiguillon impuissant, mais c'est son dernier effort ; au bout de quelques instants d'agonie, un tremblement final agite ses ailes, elle étend sa trompe et meurt. Une fois maître de sa proie, le Philante se dirige vers son souterrain. Il n'y entre pas d'emblée. Il vient de faire acte de brigand ; un *instinct* vient l'avertir qu'en son absence un autre ravisseur aurait bien pu envahir son domicile, et que lui, voleur, est exposé à être volé. Sans lâcher l'abeille qu'il tient entre ses pattes, il plane d'abord au-dessus du nid préparé pour ses petits ; il se pose ensuite à distance de l'entrée, s'éloigne de quelques pas, puis s'arrête par intervalles comme pour explorer le terrain ; la reconnaissance opérée, si tout respire la sécurité, il plonge dans son trou, y dépose sa victime et pond auprès d'elle un œuf ; la larve qui en sortira trouvera la table toute dressée, sans avoir à s'inquiéter de ses provisions de bouche (1). »

Si l'on veut encore se rendre compte avec quel raisonnement les insectes savent se préparer à la guerre, comment ils combattent, quelle prudence ils mettent dans l'attaque, quelle

(1) Victor Rendu, *Mœurs pittoresques des Insectes.*

habile tactique ils déploient dans toutes les phases de la lutte, on n'a qu'à lire le grand naturaliste suisse Huber et tous les observateurs des fourmis; le penseur reste confondu en face d'une si grande intelligence enfermée dans des êtres si infimes ! Non, ce n'est pas une association de sensations qui détermine les fourmis à fournir des avant-gardes, à conserver des pelotons de réserves, à porter à dos des combattants afin qu'ils arrivent dispos sur le lieu du combat, à ramener les blessés ; ce n'est pas de l'instinct, mot qui ne signifie rien en la circonstance, c'est de la réflexion, du raisonnement absolu, c'est une éclatante, indéniable intelligence. Auguste Forel, ce grand continuateur des Huber, Suisse comme eux, place très haut les fourmis. Parmi les insectes, il leur donne la place occupée par l'homme entre les mammifères. En parlant de leurs sociétés, il dit qu'elles ont la plus grande ressemblance avec celles des hommes, et surtout frappante en ce qui touche aux relations des colonies entre elles. Guerres, armistices, alliances, pillages, enlèvements, surprises, tactiques, ruses de guerre, rien de ce que nous sommes habitués à voir parmi nous n'y manque. Les conclusions d'alliances et les exécutions de prisonniers sont surtout remarquables, de même que les traités de paix conclus parfois entre deux colonies ennemies à la suite de luttes souvent renouvelées, etc.

Il est avéré aujourd'hui et de façon irréfutable que les fourmis ont une intelligence hors ligne ; « leur cerveau, a dit Darwin, est la plus merveilleuse particule de matière dans l'univers, plus merveilleuse peut-être que le cerveau de l'homme lui-même. »

Je ne m'étendrai pas davantage en ce qui concerne les fourmis, leur histoire et leurs gestes tant connus; nombreux ont été leurs observateurs et nombreux aussi sont les ouvrages qui relatent leurs observations. A propos des fourmis, je citerai ce passage du Dr Louis Buchner, dans son remarquable ouvrage, *la Vie psychique des Bêtes*, chap. III, p. 79 : « De la petitesse corporelle d'un animal on est trop enclin à conclure à une organisation rudimentaire, à une intelligence restreinte, et l'influence exercée par ce préjugé sur la majorité des hommes n'est que trop grande. Les dimensions gigantesques d'une baleine ou d'un reptile appartenant aux époques géologiques fossiles attirent l'attention générale, tandis que cette attention

ne s'éveille que bien difficilement quand elle est sollicitée par les phénomènes les plus curieux de l'existence d'une fourmi ou d'un moucheron. Et cependant ce sont les qualités merveilleuses des êtres en apparence inférieurs qui mettent le philosophe sur la voie des plus précieuses découvertes. Pourtant l'incroyable délicatesse des sens de l'insecte devrait pour cela seul attirer l'attention de l'observateur, en lui faisant pressentir une finesse corrélative des facultés intellectuelles. »

Une guêpe, le Bembex à bec (*api rostrata*), grand, noir, avec des bandes transversales d'un jaune citron sur l'abdomen, déploie, pour assurer l'existence de ses petits, une intelligence très grande.

Il a besoin, pour les larves qui écloront de ses œufs, de gros diptères, tels que les mouches de la viande, les Syrphes, les Bombyles, etc., diptères qui volent avec une grande rapidité; il sait parfaitement qu'il ne pourra jamais les atteindre en les poursuivant; aussi c'est par ruse qu'il les saisit, sournoisement, épiant avec patience le moment où les diptères sont à l'agréable plaisir de garnir leur estomac, absorbés par cette importante occupation. Subitement, le Bembex fond sur eux, sans qu'ils se soient doutés de sa présence et il les poignarde sans pour cela les tuer complètement; il a le moyen de les anesthésier de telle sorte qu'ils continuent à vivre, sans ne pouvoir plus jamais faire aucun mouvement. Il lui faut, à ce Bembex, cent vingt diptères pour assurer la vie aux dix larves qui naîtront de lui; il commet donc cent vingt assassinats nécessaires pour la continuation de sa race, et il est plus absolvable que l'homme qui, pour sa vie, assomme les bœufs et égorge les moutons. Dans la circonstance, on ne peut pas plus dire de l'homme que du Bembex qu'ils agissent par instinct, ou par intelligence; dans cette tuerie, l'insecte est encore supérieur à l'homme; par un coup de poignard subtil et merveilleusement donné, il sait conserver la fraîcheur et la souplesse à ce qu'il tue, tandis que l'homme, pour atteindre ce résultat, a besoin d'un frigorifique.

Les insectes ont conscience du péril qui les menace. Ils fuient tous s'ils s'aperçoivent qu'on veut les saisir. On dira que cette fuite est instinctive.

L'homme n'en est pas exempt. Mais, dans bien des cas, comme chez les animaux dits supérieurs, la fuite est raisonnée

chez les insectes; ils ont, je le répète, conscience du péril.

Le 23 avril 1911, sous un petit kiosque rustique construit dans mon jardin de Marsauceux, je m'abritais contre les rayons d'un soleil éclatant. J'observais des abeilles butinant sur un prunier en fleurs. Elles étaient innombrables, leur bourdonnement arrivait jusqu'à moi; c'était un plaisir pour les yeux de voir ces fleurs dorées et ailées s'accoupler avec les fleurs blanches attachées à l'arbre; quelquefois un pétale se détachait d'une corolle et papillonnait en tombant à terre. J'avais devant les yeux une scène de vie intense, pleine de bruits, de mouvements et de couleur. Subitement, une fauvette à tête noire vient se percher sur le sommet de l'arbre; elle chante; je la vois très bien de mon abri, elle me voit aussi et n'a aucune frayeur de ma présence. Mais aussi subitement, les abeilles ont disparu; je n'en vois plus une seule dans les rameaux fleuris. La fauvette ne chante plus, mais elle a saisi une butineuse : elle la tient en travers de son bec, puis elle s'envole.

Tout vol, tout bruit avaient cessé sur le prunier. Au bout de quelques minutes après le départ de la fauvette, les abeilles revinrent et l'éblouissante bourdonnée recommença sous le chaud soleil et dans les bouquets blancs.

Il est évident que les abeilles ont entendu le chant de la fauvette, certainement leur ennemie, j'en avais eu la preuve ; elles ont compris le péril qui les menaçait en sachant l'oiseau au milieu d'elles; prudemment elles s'y sont soustraites. N'est-ce pas encore une preuve de raisonnement et d'intelligence ?

Tous les êtres animés subissent la sombre fatalité de cette loi mystérieuse — la loi de destruction, au nom de laquelle la terre altérée demande du sang à toutes les créatures qui vivent à sa surface. La guerre, c'est pour tout ce qui vit la condition de l'existence actuelle : guerre entre les nations pour une borne déplacée à la frontière; guerre entre les citoyens du même État pour la couleur d'un drapeau; guerre dans la famille pour une question d'intérêt; guerre intestine au plus profond du cœur de chaque homme entre la matière et l'esprit sollicitant en sens contraire notre volonté partagée; guerre entre les hommes et les animaux; guerre des animaux entre eux; toujours la guerre, partout la guerre. Attaquer ou se défendre, vivre pour la lutte et mourir en combattant, se fait-il autre chose en ce monde?

Pour combattre, pour attaquer, pour se défendre, pour se soustraire au péril, à la mort, les animaux, comme les hommes, mettent le même courage, la même férocité, emploient les mêmes ruses, ont la même prudence, déploient le même instinct et la même intelligence.

Examinons maintenant les insectes dans leur travail, voyons comment leur jugement se comporte, lorsqu'ils ont une construction à faire, un emplacement à choisir pour l'installation de leur nid, avec quel courage encore ils se mettent à l'œuvre, avec quelle énergie et aussi avec quelle patience ils arrivent à bonne fin de leur entreprise ou de leurs travaux.

Les faits que je cite sont des faits très rigoureusement exacts, quelques-uns sont empruntés à des auteurs dont la probité est hors de doute et qui, d'ailleurs, ont été contrôlés par d'autres auteurs et reconnus absolument vrais; certains ont été suivis par moi-même; et j'apporte en outre les observations qui me sont personnelles. — Ces faits et ces observations concordent à démontrer que l'insecte discerne, raisonne et se souvient.

Je prends toujours au hasard de la vie merveilleuse des insectes :

Voici la Xylocope, la grosse abeille violette.

La Xylocope, quand elle a besoin d'un bois vermoulu pour y abriter sa progéniture, un échalas ou un pieu, par exemple, ne prend pas le premier bois paraissant posséder une friabilité qui ne serait qu'apparente et peu propice au travail qu'elle désire entreprendre; il faut que ce bois soit dans un état de vétusté assez friable pour qu'il se prête facilement à l'action des mâchoires de la Xylocope, et pourtant assez résistant pour qu'il ne se brise pas au premier coup de vent. Cette recherche de l'insecte, ce choix qu'il doit faire, indique déjà chez lui, il faut le reconnaître, un raisonnement, un discernement, preuves d'une intelligence. Mais il y a encore mieux, la Xylocope doit se rendre compte de l'épaisseur du bois qu'elle a choisi, et mesurer son diamètre.

En effet, le pieu attaqué par elle doit être d'un diamètre assez fort pour qu'elle puisse le forer, sans risque de voir son travail devenir inutile, si l'épaisseur des parois fait défaut par suite d'un éclat dans le bois, ou d'un rétrécissement ou étranglement survenu plus bas que le trou de première main-d'œuvre. On sait que la Xylocope commence son travail en perçant

un trou, d'abord horizontal, pour le faire infléchir ensuite, quelquefois obliquement, quelquefois presque à angle droit, et le mener enfin verticalement jusqu'à une profondeur qui atteint souvent 35 à 40 centimètres.

Avant de commencer tout travail, il faut donc que l'insecte pense à trois choses qui sont essentielles pour sa réussite : 1° il doit s'assurer de l'état du bois : ni trop tendre, ni trop dur; 2° que ce bois soit exposé au soleil; 3° que son diamètre soit calculé.

Ces trois conditions d'établissement pour son nid ne sont pas trouvées par la Xylocope par le fait du hasard; elle a apporté du discernement dans son choix et elle a raisonné pour réunir les trois conditions favorables à la construction qu'elle avait projetée.

Elle a donc fait preuve d'intelligence.

On sait que le nid de cet insecte est agencé admirablement; il renferme habituellement une douzaine de cellules, et chaque cellule, espacée d'environ 3 centimètres, est fermée par une rondelle de sciure, que la Xylocope a su conserver après son passage et qu'elle agglutine avec un peu de sa salive.

Dans un des montants du kiosque dont je parlais tout à l'heure, sorte de poteau en bois de chêne, j'avais remarqué, au printemps 1910, plusieurs trous d'environ un demi-centimètre de diamètre, et j'avais observé aux alentours de ce montant nombre de chrysidides du genre *Eguita*, si jolies dans leur costume mi-bleu outremer mi-rubis à reflets d'or; elles se posaient sur le bois, s'envolaient, puis revenaient sans que je pusse les voir aborder l'un des trous, et cependant, j'avais la conviction qu'elles n'y étaient pas indifférentes. Je ne pus suivre leur manège les jours suivants, étant rappelé à Paris.

Le jour de Pâques 1911, je retournai à Marsauceux et, dès le lendemain, je m'installais près de mon kiosque, décidé à surprendre une chrysidide opérant sa retraite.

La matinée était superbe. Un soleil radieux inondait de ses rayons tout ce qui m'entourait ; les arbres étaient surchargés de fleurs où des milliers d'abeilles butinaient. Nous étions le 16 avril ; le printemps était dans toute sa gloire et les insectes saluaient du frémissement de leurs ailes le dieu invisible qui leur apportait la lumière, la chaleur et la vie.

Les yeux fixés sur le poteau de chêne, je vis bientôt cette

gent ailée s'approcher, s'éloigner, puis revenir autour de lui, sans toutefois s'y reposer ; je voyais bien que ma présence gênait ces bestioles, habituées à être seules maîtresses du kiosque. Pour elles, j'étais certainement un intrus, peut-être un ennemi, et elles allaient et venaient, observant probablement elles-mêmes l'être inconnu d'elles jusqu'à ce jour. Pour leur donner confiance, je cessai de les regarder et je restai immobile. Est-ce ma tenue discrète qui fit tomber leur crainte, ou reconnurent-elles en moi un ami, qui ne leur voulait pas de mal ? Quoi qu'il en soit, au bout de quelques minutes je vis l'une d'elles voler vers le poteau et pénétrer presque d'un trait dans l'un des trous de la partie supérieure du montant. Un instant après j'en vis une autre qui prit pied au bord de l'une des ouvertures et n'y entra qu'après y avoir passé la tête comme si elle explorait la cavité. J'eus le temps de constater que cet insecte était une apiaire, l'Osmie bicornis (Latreille), des mâles probablement, peut-être des femelles précoces, car celles-ci d'habitude, n'éclosent que bien plus tard.

Vers le centre du poteau vint s'abattre une superbe chrysidide, la *chrysis Eguita* (Latreille) ; elle paraissait affairée, parcourant à vive allure le morceau de bois, elle cherchait certainement un trou dont le propriétaire serait absent pour y abriter sa progéniture au détriment de celle de l'occupant.

En effet, je vis à différentes reprises le joli cambrioleur s'approcher d'un trou pour y entrer, mais aussitôt une tête en sortait, armée de deux mandibules entr'ouvertes, et la chrysidide de s'enfuir, mais sans apparence de frayeur, pour recommencer son manège d'exploration à un autre trou où elle était reçue de la même façon. Voyant sans doute que tous ces logements étaient occupés pour l'instant, elle s'en alla avec la pensée d'y revenir dans un moment plus favorable pour elle, car elle sait bien que les Osmies ont besoin de s'absenter pour prendre leur nourriture et vaquer aux provisions nécessaires à leurs futurs enfants.

Mais je ne connaissais qu'une partie des habitants de mon kiosque, ou plutôt d'un poteau soutenant mon kiosque. Tous les trous de la partie inférieure étaient occupés par un hyménoptère élégant, à la tête noire avec une bande jaune près du cou, au thorax également noir orné de deux points d'un beau jaune ; une taille fine, un abdomen allongé, jaune encore avec

deux bandes noires, la première étroite à la partie supérieure, la seconde plus large vers le milieu, enfin la pointe de l'abdomen noire aussi.

C'était l'Odynère *Callosus* (Thomson), un peu plus grande que l'Odynère de la ronce, mais intelligente comme elle et chasseresse pour sa progéniture comme toutes ses sœurs guêpières.

Installé presque à plat ventre dans l'herbe, tout prêt du montant, je fixais attentivement l'un des trous où une Odynère venait d'entrer. Je ne puis dire qui étaient les auteurs primitifs de toutes ces ouvertures, n'en ayant vu commencer aucune, mais je vis l'Odynère, non pas seulement faire son ménage et nettoyer son domicile, mais l'agrandir, lui donner de la profondeur, et faire un forage en règle. A l'encontre des habitants du haut, les Osmies, que je vis souvent pénétrer dans leur trou, l'abdomen le premier, forçant avec leurs pattes postérieures leurs ailes à s'allonger sur le corps pour qu'elles ne soient pas rebroussées à l'entrée, mon Odynère entre la tête en avant, disparaît quelques secondes, revient à reculons au bord du trou tenant dans ses mandibules un petit morceau de bois, qu'elle a arraché et qu'elle laisse tomber hors du trou. Je remarque que ce n'est pas le premier voyage qu'elle fait, car juste au-dessous de la cavité où elle travaille, de la sciure s'est amassée. Et la courageuse petite bête, avec une activité extraordinaire, continue son forage. Soixante-une fois de suite, sans une seconde d'arrêt, elle rentre dans son nid, revient à reculons à l'orifice avec une parcelle de bois qu'elle laisse tomber : son manège a duré 8 minutes.

Elle s'est habituée à ma présence, je l'observe de très près, sans faire cependant aucun mouvement qui puisse l'effaroucher; je vois que lorsque la parcelle de bois qu'elle rapporte du fond de son nid reste accrochée à ses mandibules qu'elle ouvre toutes grandes pour s'en débarrasser, elle emploie une de ses pattes postérieures et, comme ferait un chien ayant un os dans les dents, elle l'arrache.

A son soixantième tour, l'Odynère resta plus longtemps à l'orifice du trou et, avant d'y rentrer, elle se brossa, s'épousseta, lissa ses ailes, enfin fit une toilette complète. Je compris que son travail était terminé, ou qu'elle allait prendre un repos bien mérité. En effet, elle pénétra la soixante-et-unième fois dans

son logis, puis en ressortit, non à reculons, mais, cette fois, la tête la première, et sans plus tarder prit son essor.

J'attendis près d'une heure le retour de l'insecte qui revint directement à son domicile, sans se tromper ; pourtant les trous qui environnaient le sien sont nombreux ; elle venait sans doute s'assurer que tout était en état chez elle, que nul autre n'était venu s'emparer de sa demeure ; après un instant d'exploration, elle apparut à l'entrée, la tête la première. Elle sortit, s'arrêta, fit quelques pas sur le bois, puis partit de nouveau et je la perdis de vue.

Un quart d'heure se passa, et l'Odynère revint encore ; mais, cette fois, elle tenait dans ses pattes un petit ver, une larve jaune-vert que j'eus à peine le temps de voir, tant elle mit d'empressement à pénétrer dans son nid, où elle demeura quelques minutes ; puis elle ressortit et je l'attendis vainement jusqu'à l'heure du déjeuner.

Moins heureux que Fabre, qui avait pu observer l'*Osmie tricornu* à loisir, par l'heureuse idée qu'il avait eue de lui offrir des tubes de verre où il a pu assister à la nidification, et à l'encontre de la facilité qui lui avait été faite par l'Odynère de la ronce et l'Odynère spinipes (Réaumur), où il pouvait ouvrir la branche morte ou creuser le terrier, je ne pouvais songer à abattre le kiosque pour en prendre le poteau qui le soutenait, scier ou fendre ce poteau de vingt centimètres de diamètre.

Puisque je parle des observations faites par H. Fabre sur les Osmies, racontées, je crois, dans son premier volume des *Souvenirs Entomologiques*, je dois dire ici qu'à la même époque, et peut-être quelque peu antérieurement, M. du Buysson, du Laboratoire entomologique du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, faisait les mêmes observations au moyen de tubes de verre qu'il offrait aux Osmies pour leur nidification et accusait les mêmes découvertes que le célèbre naturaliste méridional.

Pour en revenir aux hôtes de mon poteau de bois, je vis plus tard que c'est l'Osmie qui, la première, ébauche la cavité et même la pousse assez à fond pour y nidifier. L'Odynère ensuite cherche un de ces trous qui ne soit pas occupé, s'en empare, le perce plus avant pour le rendre plus apte à son usage personnel, en fait son nid, qu'elle munit de vermisseaux qui attendront l'éclosion de la larve qui naîtra de son

œuf et seront dévorés par elle, si toutefois la Chryside n'est pas venue à son tour pondre dans le nid, pendant l'absence de l'Odynère, dont la larve alors sera la pâture de la sienne.

Voilà donc une population très composite, et, comme on le voit, les individus habitant la même cité sont des citoyens étrangers l'un à l'autre, mais qui ont besoin les uns des autres ; celui qui peut observer tous les faits et gestes de ces divers habitants demeure confondu d'admiration : il y trouve des travailleurs incessants, architectes, chasseurs, chirurgiens, chimistes, charpentiers, feutreurs, emmagasineurs, etc., de rares promeneurs et quelques cambrioleurs.

A l'encontre de Fabre, j'admire la diversité de dimensions des chambres construites par l'Osmie ; si elles étaient toutes taillées sur le même modèle, on ne manquerait pas d'y voir l'empreinte du fameux instinct, mot cher à celui qui ne sait pas en trouver d'autre. Mais non, les chambres ne sont pas d'égales proportions, elles varient suivant la disposition de l'insecte ou plutôt il ne s'en préoccupe pas ; c'est secondaire pour lui. Ah ! si toutes les cellules de l'Osmie étaient moulées l'une sur l'autre, on y verrait des *petits jets continus d'atômes de raison*, s'écrie Fabre. Mais non, mon cher et vénéré maître, l'Osmie n'est pas un géomètre et si elle semble mesurer la superficie du local qu'elle construit en allant toucher de son front la cloison d'amont et de la pointe de son abdomen la cloison d'arrière, c'est qu'elle a une raison que vous ne connaissez pas, ni moi non plus.

Si Fabre n'a pu saisir l'interprétation de la manœuvre, il ne s'en suit pas qu'elle n'ait pas une importance chez l'Osmie ; nous n'en savons rien. Il est regrettable que l'infatigable et quelque peu poète observateur de Sérignan s'autorise, par ce manque d'égalité des cellules de l'Osmie, de s'écrier avec un peu trop d'emphase : « C'est sur des bases aussi branlantes que s'échafaudent bien des théories ; soufflez dessus, elles s'effondrent dans le bourbier de l'oubli ! »

C'est une bien grande phrase qui ne prouve absolument rien, pas plus la justesse de sa théorie, à lui Fabre, qu'elle ne réfute celle des autres.

Pour moi, j'ai vu dans le petit peuple hétérogène qui habite l'intérieur de mon poteau maintes preuves de raisonnement ; dans les observations qu'un naturaliste peut faire, il ne doit

jamais suivre une théorie étroite admise ou exclue par certain dogme, parce qu'alors elle devient combative au détriment de la vérité des faits observés ; il faut éviter le parti pris et l'emprisonnement de la logique.

Henri Fabre, si remarquable dans ses observations sur les insectes, impose aux faits intelligents, qu'il est forcé de reconnaître souvent des déductions empreintes d'une théorie étroite et seules permises par le dogme auquel il est soumis. Il suit en cela l'exemple de tant d'autres savants qui renfermaient la science dans la religion. Le grand Linné, qui, lui aussi, a laissé des travaux admirables, imprégnés d'une sagacité merveilleuse, et, comme l'a dit un philosophe, qui saisissait les rapports avec le plus vif esprit de comparaison, manquant de philosophie véritable, avait cru devoir mêler à ses écrits des idées religieuses, sans cependant y faire intervenir aucune discussion.

Par contre, d'autres savants, Buffon, Lamarck, Geoffroy, etc. ont étudié les faits, les ont analysés, comparés et, après en avoir tiré les conclusions générales auxquelles ils pouvaient conduire, ils ont érigé des théories où ne trouvent aucune part les idées spécifiques ou mystiques.

La déduction philosophique de ces savants, contraire à celle du grand naturaliste de Sérignan, a pour base l'étude des analogies et des dissemblances qui révèle partout une uniformité du plan primitif, avec des séries parallèles, qui se répètent de groupe en groupe, et une ascendance réelle dans l'évolution organique, en passant du simple au composé, et présentant dans chaque groupe ascendant une spécialisation de plus en plus grande, des appareils fonctionnels, et dans chaque groupe supérieur des organes surnuméraires, à fonctions obscures ou sans usage essentiel, puisque leur ablation n'empêche pas la continuation du fonctionnement de l'être qui en a été privé. Ce ne sont que des restes d'organes importants dans un groupe inférieur, devenus inutiles dans le groupe supérieur, ou bien des organes spéciaux de la vie embryonnaire ou fœtale, qui sont sans usage après le passage de l'être à un état plus élevé.

Henri Fabre, dans sa belle description des mœurs de l'Ammophile (1), emploie constamment le mot « instinct », quand il

(1) *Souvenirs Entomologiques*, série II, p. 28.

œuf et seront dévorés par elle, si toutefois la Chryside n'est pas venue à son tour pondre dans le nid, pendant l'absence de l'Odynère, dont la larve alors sera la pâture de la sienne.

Voilà donc une population très composite, et,comme on le voit, les individus habitant la même cité sont des citoyens étrangers l'un à l'autre, mais qui ont besoin les uns des autres ; celui qui peut observer tous les faits et gestes de ces divers habitants demeure confondu d'admiration : il y trouve des travailleurs incessants, architectes, chasseurs, chirurgiens, chimistes, charpentiers, feutreurs, emmagasineurs, etc., de rares promeneurs et quelques cambrioleurs.

A l'encontre de Fabre, j'admire la diversité de dimensions des chambres construites par l'Osmie ; si elles étaient toutes taillées sur le même modèle, on ne manquerait pas d'y voir l'empreinte du fameux instinct, mot cher à celui qui ne sait pas en trouver d'autre. Mais non, les chambres ne sont pas d'égales proportions, elles varient suivant la disposition de l'insecte ou plutôt il ne s'en préoccupe pas ; c'est secondaire pour lui. Ah ! si toutes les cellules de l'Osmie étaient moulées l'une sur l'autre, on y verrait des *petits jets continus d'atômes de raison*, s'écrie Fabre. Mais non, mon cher et vénéré maître, l'Osmie n'est pas un géomètre et si elle semble mesurer la superficie du local qu'elle construit en allant toucher de son front la cloison d'amont et de la pointe de son abdomen la closion d'arrière, c'est qu'elle a une raison que vous ne connaissez pas, ni moi non plus.

Si Fabre n'a pu saisir l'interprétation de la manœuvre, il ne s'en suit pas qu'elle n'ait pas une importance chez l'Osmie; nous n'en savons rien. Il est regrettable que l'infatigable et quelque peu poète observateur de Sérignan s'autorise, par ce manque d'égalité des cellules de l'Osmie, de s'écrier avec un peu trop d'emphase : « C'est sur des bases aussi branlantes que s'échafaudent bien des théories ; soufflez dessus, elles s'effondrent dans le bourbier de l'oubli ! »

C'est une bien grande phrase qui ne prouve absolument rien, pas plus la justesse de sa théorie, à lui Fabre, qu'elle ne réfute celle des autres.

Pour moi, j'ai vu dans le petit peuple hétérogène qui habite l'intérieur de mon poteau maintes preuves de raisonnement; dans les observations qu'un naturaliste peut faire, il ne doit

jamais suivre une théorie étroite admise ou exclue par certain dogme, parce qu'alors elle devient combative au détriment de la vérité des faits observés ; il faut éviter le parti pris et l'emprisonnement de la logique.

Henri Fabre, si remarquable dans ses observations sur les insectes, impose aux faits intelligents, qu'il est forcé de reconnaître souvent des déductions empreintes d'une théorie étroite et seules permises par le dogme auquel il est soumis. Il suit en cela l'exemple de tant d'autres savants qui renfermaient la science dans la religion. Le grand Linné, qui, lui aussi, a laissé des travaux admirables, imprégnés d'une sagacité merveilleuse, et, comme l'a dit un philosophe, qui saisissait les rapports avec le plus vif esprit de comparaison, manquant de philosophie véritable, avait cru devoir mêler à ses écrits des idées religieuses, sans cependant y faire intervenir aucune discussion.

Par contre, d'autres savants, Buffon, Lamarck, Geoffroy, etc. ont étudié les faits, les ont analysés, comparés et, après en avoir tiré les conclusions générales auxquelles ils pouvaient conduire, ils ont érigé des théories où ne trouvent aucune part les idées spécifiques ou mystiques.

La déduction philosophique de ces savants, contraire à celle du grand naturaliste de Sérignan, a pour base l'étude des analogies et des dissemblances qui révèle partout une uniformité du plan primitif, avec des séries parallèles, qui se répètent de groupe en groupe, et une ascendance réelle dans l'évolution organique, en passant du simple au composé, et présentant dans chaque groupe ascendant une spécialisation de plus en plus grande, des appareils fonctionnels, et dans chaque groupe supérieur des organes surnuméraires, à fonctions obscures ou sans usage essentiel, puisque leur ablation n'empêche pas la continuation du fonctionnement de l'être qui en a été privé. Ce ne sont que des restes d'organes importants dans un groupe inférieur, devenus inutiles dans le groupe supérieur, ou bien des organes spéciaux de la vie embryonnaire ou fœtale, qui sont sans usage après le passage de l'être à un état plus élevé.

Henri Fabre, dans sa belle description des mœurs de l'Ammophile (1), emploie constamment le mot « instinct », quand il

(1) *Souvenirs Entomologiques*, série II, p. 28.

s'agit de qualifier ou d'expliquer la conduite de l'insecte, et, sans s'en douter, il se met en contradiction avec lui-même quand il s'écrie *; quelle science infuse, bien propre à nous faire réfléchir; quelle savante logique, quelle sûreté dans ce physiologiste inconscient!* Dites-moi, ô vénéré maître, pour quelle raison cette *science infuse* serait *inconsciente?* Pour quelle raison encore, *la savante logique* de l'Ammophile serait-elle aussi *inconsciente?* Est-ce que ces qualificatifs ne se heurtent pas, ne se détruisent pas dans leur opposition absolue? Permettez-moi de vous dire, grand et vénéré maître, que le philosophe qui a étudié et embrassé l'ensemble des faits qu'il a observés doit reconnaître un rapport intime de causes et d'effets; mais dans son incertitude de la nature de la cause première et de l'essence des choses, ne voyant nulle part un motif sérieux d'affirmation ou de négation, il se taît, et poursuit en silence le mot de l'énigme de la nature. Renfermé dans l'observation la plus rigoureuse, il ne va pas au-delà et ne croit pas à la nécessité de franchir ses limites. Si l'Ammophile a une savante logique, si elle possède la science infuse, pourquoi voulez-vous affirmer son inconscience, n'en faire qu'une machine à la manière de Descartes? La preuve que vous avez tort de refuser systématiquement à l'insecte toute intelligence — intelligence que vous retirez à la créature pour la rapporter au créateur, — c'est qu'une savante logique ne peut être inconsciente. Beaucoup de ceux qui vous lisent et vous admirent — je suis de ceux-là — se sont permis d'avoir des conclusions tout opposées aux vôtres ; ils pensent, ils admettent que ces petits êtres qui possèdent la science infuse, comme vous le dites si bien, ont droit, comme leurs frères dits supérieurs, au souvenir, au raisonnement, à la faculté de prévoir et d'agir en parfaite connaissance de cause.

Le naturaliste dans le noble sens du mot doit chercher, dans le dédale des faits, à saisir le fil de la grande loi d'évolution vitale, sans poser pour base *à priori* une doctrine insoutenable, puisqu'elle n'explique rien et a toujours recours à l'argument rebattu du cercle vicieux pour rendre des phénomènes que nous ne pouvons comprendre.

Celui qui observe doit avoir l'esprit libre, indépendant de toute école qui le forcerait à tronquer les fins de son observa-

tion et à conclure en limitant sa pensée par la permission ou la défense d'un dogme.

Linné, à qui on ne peut pas, certes, reprocher des tendances philosophiques exaltées, parle de la mobilité des espèces, des croisements entre les végétaux et les animaux à l'état sauvage sans supposer qu'il consacrait une erreur condamnable. Dois-je rappeler que la Sorbonne exigea de Buffon une rétractation des principes hétérodoxes que contenaient ses *Epoques de la nature*? Cela n'inquiéta jamais ceux qui, en faisant de la science d'observateur, constataient des faits contre lesquels il n'y a pas d'article de foi.

Aussi combien je préfère Henri Fabre quand il écrit, très judicieusement, laissant de côté pour un instant toute tendance religieuse : « Enclins que nous sommes, et il ne peut guère en être autrement, à tout rapporter à notre mesure, la seule qui nous soit un peu connue, nous accordons aux animaux nos moyens de perception, et ne songeons pas qu'ils pourraient bien en posséder d'autres, dont il nous est impossible d'avoir une idée précise parce qu'il n'y a rien d'analogue entre nous... Nos sens ne représentent pas la totalité des modes par lesquels l'animal se met en rapport avec ce qui n'est pas lui, et il y en a d'autres, peut-être beaucoup, non assimilables, même de loin, à ceux que nous possédons nous-mêmes (1). »

En effet, je me demande pourquoi l'insecte n'aurait pas un sens, d'intuition exacte, que nous ne pourrons jamais, ni surprendre, ni comprendre, mais qui peut être?

Maeterlinck (2) semble s'accorder avec ma supposition. En parlant des abeilles il dit : « Elles doivent donc avoir la faculté d'exprimer leurs pensées et leurs sentiments, soit au moyen d'un vocabulaire phonétique, soit probablement à l'aide d'une sorte de langage tactile ou d'une intuition magnétique qui répond peut-être à des sens ou à des propriétés de la matière qui nous sont totalement inconnus ; intuition dont le siège pourrait se trouver dans ces mystérieuses antennes. »

Puisque je parle de l'admirable poète, peintre et chanteur des abeilles, qu'il me soit permis ici de relever bien humblement une affirmation qui me choque, parce que je la crois

(1) *Souvenirs Entomologiques*, 2e série, p. 32.
(2) Maurice Maeterlinck, *la Vie des abeilles*, page 112.

fausse, non seulement à cause des nombreuses observations faites par des savants, des apiculteurs et des personnes au-dessus de tout soupçon de partialité ou d'erreur, mais parce, que moi-même, j'ai vu de mes yeux l'abeille reconnaître non seulement son maître, celui qui a l'habitude de la soigner, mais ayant l'intuition dont je parlais tout à l'heure de pressentir la bonté, la douceur, ou l'animosité de l'étranger qui approche.

Or, Maeterlinck dit à la page 18 de son magnifique livre : « Elles ne reconnaissent pas leur maître comme on l'a soutenu, » et à la page 55 : « L'homme, le maître ignoré qu'elles ne reconnaissent jamais. »

Cependant, à la page 144, en parlant d'une abeille qui a trouvé un trésor, du miel, sur l'appui d'une fenêtre ou sur une table, quand elle s'est repue et qu'elle s'en va, il dit : « Vous la verrez voler quelques instants à reculons, en un va-et-vient attentif, dans l'embrasure de la fenêtre ou autour de votre table, la face tournée vers l'appartement.

« Elle reconnaît les lieux et fixe en sa mémoire la position exacte du trésor. »

Si elle reconnaît une fenêtre ou une table, qu'elle n'avait pas l'habitude de voir, à plus forte raison reconnaîtra-t-elle un homme qui l'approche tous les jours et qui est son ami.

Pour en revenir à l'Ammophile de Fabre, ses neuf coups de poignard, donnés avec une science infuse et une savante logique, c'est évidemment merveilleux — mais le fait n'est pas plus surprenant que la sensibilité olfactive (?) ou l'intuition (?) exacte du Bombyx mâle, qui, sans se tromper de route, sans tâtonnements, se dirige droit où il sait retrouver la femelle dont on l'a séparé, et qu'on a transportée quelquefois à plus de 20 kilomètres du lieu où on l'avait laissé, marqué d'un signe reconnaissable.

Devant tous ces faits, nous n'avons qu'à nous incliner simplement, sans conclure que l'insecte est inconscient lorsqu'il les exécute. Nous devons absolument écarter toute théorie, surtout celle de l'instinct ; nous devons humblement avouer notre ignorance des sens, sans doute intuitifs, que les animaux possèdent, mais que nous ne pourrons sans doute jamais ni expliquer ni découvrir.

Ce qui amène surtout nos déductions dans les observations

faites sur ces petits êtres, ce sont les faits tangibles, rée s, matériels ; mais pourrons-nous jamais connaître le « pourquoi » de certains de leurs actes qui nous semblent contraires à la plus élémentaire intelligence ? Un exemple entre bien d'autres : dernièrement, je me trouvais chez un vieil et excellent ami, à Crosne. Dans le parc attenant au château se trouve un bassin. M'étant arrêté, je vis des centaines d'abeilles qui venaient y boire et beaucoup, dans leur empressement à se désaltérer, tombaient à l'eau, nageaient et cherchaient à regagner les bords du bassin. Pris de pitié pour ces pauvres bêtes, dont quelques-unes semblaient à bout de forces et prêtes à se noyer, je me penchai et du creux de ma main j'en repêchai un certain nombre que je déposai sur le sable de l'allée. L'une d'elles, que je conservai plus longtemps que les autres dans la main pour l'examiner, me piqua si profondément que son aiguillon me resta dans la chair. Lorsque je revins au château et que je racontai cette petite aventure, toutes les personnes présentes dirent ce que diraient tous ceux qui ne réfléchissent pas : que cette abeille n'avait pas été intelligente ni reconnaissante en me faisant du mal à moi, qui voulais lui sauver la vie. Or, beaucoup d'hommes agissent de même, répondant par le mal au bien qu'on leur fait. Puis, comme les hommes, les insectes n'ont pas tous le même caractère, la preuve en était évidente puisque, sur trente ou quarante abeilles que j'ai sorties de l'eau, une seule m'a piqué — et encore, en faveur de cette dernière, je puis ajouter qu'elle ne connaissait pas les desseins que j'avais sur elle et le pourquoi de mon long examen ; de plus, elle pouvait penser que cette main ruisselante d'eau était peut-être la cause de sa noyade.

Savons-nous ce que pensent ces petits êtres ? pouvons-nous nous ériger en juges infaillibles envers eux, lorsque nous ne voyons que les effets de leurs actes sans en connaître les causes ? La théorie de l'intelligence des insectes n'est pas amoindrie par le fait ci-desssus, au contraire il la fortifie ; et je m'explique très bien le raisonnement de l'abeille, surprise par mon intrusion dans sa malheureuse aventure : sa défense était naturelle et plausible, ou sa colère provenait d'un mauvais caractère.

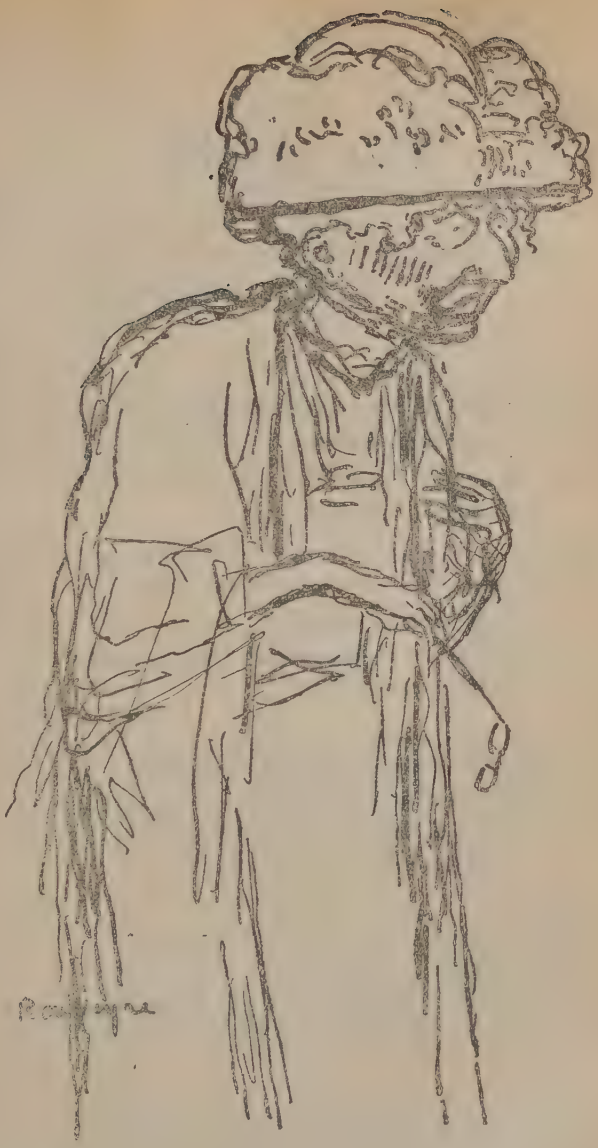
N'y a-t-il pas discernement, intelligence chez cette apiaire, le Mégachile des murs, qui construit son nid en mortier de sable

et de terre, pétri avec un liquide visqueux qu'il dégorge, mortier qui avec le temps devient presque aussi dur que de la pierre? Et ce nid, le Mégachile n'ele bâtit jamais au nord, mais il choisit toujours un endroit que le soleil échauffe, et, de plus, ô discernement ! raisonnement ! intelligence ! il se garde bien de le construire sur des murs revêtus ou enduits de crépi, parce qu'alors ce crépi, se détachant, entraînerait le nid avec lui. Il choisit des murs en pierres, en silex, et même, dans le choix de ces matériaux solides, il évite les surfaces lisses qui donneraient moins d'adhésion à sa construction !

N'est-ce encore là que de l'instinct, qu'une association de sensations? mots diffus, obscurs, qui peuvent faire croire que l'animal agit sans le secours de la réflexion, ce qui est contraire à la vérité, car, il n'y a pas à en douter, l'animal aussi bien que l'homme possède la faculté intellective, la capacité d'entendre, de concevoir et de comprendre, et, comme l'exprimait dans ses écrits le grand médecin romain Claude Galien : « il y a mille huit cents ans que l'animal a la faculté de réflexion et de déduction. »

(*A suivre.*)

ALPHONSE LABITTE.



GYP

Le froid, lambeaux, rayons, rit, se cramponne et plisse
Contre l'écueil de chair
Qui, mieux qu'un vaisseau d'or, s'obstine, roule et glisse
Dans l'azur et dans l'air

Et fervent d'inconnu, d'éclat, de chants, de danses,
De victoires, d'amour,
Intrépide, vers le midi brûlant se lance,
Ferme et seul, face au jour.

HERNAN DE BENGOECHEA.

AINSI PARLAIT JÉROBOAM

OU

LA FINANCE EN ACTIONS

PRÉFACE

Ces propos de Jéroboam furent recueillis par un de ses amis; mais Jéroboam avait beaucoup d'amis et il parlait sans cesse. C'est dire que ce recueil ne contient que quelques fragments de la pensée de cet homme énorme et subtil, qui étalait aux tables des terrasses une panse sans décence et des opinions irrévérencieuses.

A l'entendre parler devant des piles de bocks, il semblait que la table de café fût pour lui une source d'inspiration toujours jaillissante. A la vérité, il apportait là le résultat de ses réflexions et s'il parlait beaucoup en ces heures d'expansion, c'est qu'il était resté de longues heures en méditation.

C'est dans un café de la place de la Bourse qu'il tenait ses séances, entouré de disciples qu'amusaient sa pensée variée et le tour imprévu de ses conceptions. Et tout en parlant il considérait d'un œil narquois ce qu'il appelait la « boîte à finances » et, riant à ses propres facéties et dodelinant de la tête, il lui semblait que le vaste bâtiment oscillait sous ses sarcasmes.

Jéroboam était juif comme le prophète Elie, Spinoza et feu le baron Hirsch. Et ses propos se ressentaient en quelque sorte de ce double prestige d'une race qui a su s'illustrer dans les spéculations mystiques et dans les spéculations financières. Ce fut l'originalité de Jéroboam de fondre en lui cette double incompatibilité. Toutefois, il faut reconnaître que sa pensée répugne aux prophéties et que ses maximes sur les affaires ne s'inspirent point de la recherche immodérée du gain. Il répétait d'ailleurs volontiers : je suis un juif raté, voulant marquer par là qu'il n'avait point réussi aux conceptions métaphysiques non plus qu'aux fécondes réalisations financières.

N'ayant jamais formé le rêve d'être édité, Jéroboam avait toujours dédaigné d'écrire. Il n'avait qu'une ambition et encore ne la formula-t-il qu'une fois, croyons-nous, durant sa vie : c'est que ses « pensées » s'inscrivissent en spirales sur les colonnes de la Bourse comme sur de gigantesques mirlitons.

On comprendra que nous n'ayons point tenté de réaliser ce vœu ironique. Il nous a paru qu'il y avait d'autres mirlitons que les colonnes de la Bourse, et qu'à s'étaler aux pages d'un livre ces pensées ne risquaient que d'être plus lisibles.

Nous ne chercherons pas à nous dissimuler ce qu'un ouvrage ainsi composé a d'incomplet, voire d'incohérent. Pour recueillir toute l'œuvre parlée de Jéroboam il eût fallu avoir le ventre de Falstaff et le cerveau d'un bénédictin. On voudra bien plutôt considérer que ce ne sont là que les premières fleurs du bouquet que nous tentons de composer à la mémoire de Jéroboam. C'est dans cette pensée que nous venons demander à ses amis, — à ceux du moins qui, comme nous, se sont efforcés de récolter les propos que cet homme désabusé laissait tomber sur le marbre des cafés, — de vouloir bien jeter dans notre corbeille les fruits tout frais cueillis de son inspiration bacchique.

Nous terminerons par l'aveu d'un scrupule. Il se pourrait que ces maximes, dont la destinée était d'être éphémère, aient perdu beaucoup à être privées de la parole chantante qui leur donnait la vie; il se pourrait, comme il arrive souvent, que leur valeur ce fût le ventre de leur auteur, sa cordialité, sa gaieté et son intempérance. S'il en était ainsi et que l'éditeur de ce grêle volume ait été la dupe d'une grossière illusion, nous prierons le lecteur de ne point lui en tenir rancune et de considérer que tout le dommage se réduit à ceci : un livre de plus à l'état des libraires. En ces temps où tout le monde écrit et où personne ne lit, c'est, on en conviendra, une moindre calamité.

B.

LES AFFAIRES

Les affaires, dites-vous, se divisent en affaires commerciales, industrielles, minières, agricoles? N'en croyez rien. Les affaires n'ont rien à voir avec le commerce, l'industrie ou l'agriculture.

Les affaires, c'est une tournure d'esprit. Tel est grand financier qui serait détestable commerçant ou industriel incapable.

Celui qui s'établirait agriculteur sans rien connaître de l'art de la terre risquerait d'être rapidement ruiné; en affaires un violoniste, un homme du monde, un clown peuvent, presque du jour au lendemain, devenir riches.

Je fais des affaires, locution prestigieuse et sans aucune signification. Les Italiens ont le mot « affariste » : nous n'avons,

nous, aucun mot pour désigner ce qui n'est pas une profession, à peine une occupation. Faire des affaires, c'est donc ne rien faire ? C'est aussi parfois travailler beaucoup. Mais à quoi bon tenter de définir l'homme d'affaires et partant les affaires ? Les affaires, c'est la métaphysique de l'activité humaine.

Comment devient-on homme d'affaires ? Il est malaisé de le déterminer, car tous les chemins y conduisent. Ce qu'on peut dire, c'est que ce n'est pas une carrière, surtout pas une carrière à ciel ouvert. On devient homme d'affaires comme on devient cul-de-jatte, par accident. Un homme d'affaires est toujours un ex-quelque chose, fût-ce un ex-homme du monde. L'homme d'affaires est généralement un raté de quelque chose, à moins qu'il ne soit un spécialiste qui a eu des aventures. Le monde des affaires est un demi-monde.

Envisagées à la façon des financiers, les affaires sont une puissante source de poésie, d'imagination, de pittoresque. La géographie a eu son romancier en Jules Verne, la préhistoire a eu le sien en Rosny. La géométrie elle-même a engendré des hommes de lettres, sinon en France, du moins à l'étranger. Les affaires n'ont pas de littérature. Et pourtant il n'est pas de matière plus riche, plus propre à faire tomber ris ou larmes. Qu'est-ce qu'une histoire d'amour ou un récit de combat à côté de l'odyssée d'un Dufayel, du romancero d'un roi du chocolat ? Quel grand écrivain osera, le premier, ce simple récit : La liqueur de la Grande-Chartreuse ? Et qui ne devine que ce serait là une admirable épopée ?

Poète et financier, deux mots, une même personne. Les financiers ce sont des poètes ignorants.

On crée des images avec des mots ; on en crée aussi avec des chiffres et ce sont les plus trompeuses.

Un idiot pauvre est un idiot ; un idiot riche est un riche.

L'honnêteté est une étiquette. Comme toutes les étiquettes, elle risque de se décoller. Elle tombe et l'on ne s'en aperçoit

point tout d'abord. Après l'avoir quelque temps piétinée et salie, on la ramasse et on la recolle. Le mot « Honnêteté » est toujours visible.

VARIATIONS SUR DES AIRS CONNUS

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Si le premier qui lança cet aphorisme macaronique entendit signifier par là que toutes considérations sentimentales sont bannies des affaires, il fit preuve d'une piètre connaissance psychologique.

Non, les affaires ne sont pas les affaires ; les affaires ne sont pas logique et raison. Et comment le seraient-elles, quand elles ont une mode et que les mines d'or se portent telle saison comme l'hermine ou la jupe cloche, cependant que les pétroles et les affaires industrielles russes sont délaissées comme le vison ou la crinoline après avoir été en grande faveur ?

Et parce que trois mines d'argent au Mexique tournèrent mal, est-ce par raison ou par sentiment mystique que tout le monde se détourne de la quatrième, qui contient dans son ventre toute la fortune d'un Rothschild ?

Les affaires ne sont pas les affaires ; les affaires, c'est le boom, c'est-à-dire l'emballement irraisonné, la fièvre mystique, le fétichisme, la foi au gri-gri.

Quand le caoutchouc est à la mode, pendant six mois chaque jour voit naître à Londres, à New-York ou à Paris, une société nouvelle pour la plantation d'hévéas. Dans cet état d'exaltation, on met en société cent mille arbres à caoutchouc ; on y met aussi des terres incultes sur lesquelles pourront pousser ces arbres ; on y met moins encore, des espérances de terres ou des idées de cultures : on y mettrait aussi bien le chapeau de Jussieu s'il était plein de graines à fucus. Mais, l'exaltation tombée, vous ne trouveriez pas mille francs pour ces mêmes plantations qui récoltèrent des millions et l'hévéa gorgé de suc ne recueillera pas, le lendemain du boom, l'or qu'on eût attiré la veille avec une liane stérile !

MÊME REFRAIN

Les affaires, dites-vous, sont les affaires. Pour en douter il

suffit d'évoquer deux tableaux. Ici, dans une grande mêlée d'hommes, la cohue, les cris, la dispute. Que traduit cette agitation, cette frénésie? C'est, en Bourse, une mine d'or dont les cours montent, montent, créant le désir, la folie...Et voici, à mille lieues de là, le second tableau : un paysage sénégalais montrant, sous le soleil tropical, une grande plaine aride, et autour de deux ou trois trous, sans profondeur, vingt nègres en travail.

Quel rapport entre cette ardeur et cette indifférence, entre cette effervescence et ce calme ? Le premier tableau, c'est la valeur en papier ; le second tableau, c'est la mine elle-même. Pourquoi à mille lieues de la mine est-ce l'extravagance et la folie ? Pourquoi sur la mine est-ce la torpeur ?...

C'est que les affaires ne sont pas du tout les affaires. C'est que les affaires, c'est le sentiment, l'imagination, tout ce qui demeure en nous de rêve, d'infini, de vague, de métaphysique. C'est l'espérance et non le réel.

Et ayant ainsi mis en parallèle ces deux tableaux, vous pouvez les retourner et transporter dans la brousse le travail et l'activité, autour d'une mine en pleine production, tandis qu'à Paris l'action de cette mine sera délaissée, écroulée aux plus basses cotes, sauvée seulement des Pieds Humides par l'avidité de quelques initiés, trappeurs mystérieux qui pourchassent sournoisement cette valeur en évitant de donner l'éveil.

Ce second diptyque, pour être moins fréquent, est tout aussi vrai. C'est que les affaires sont aussi la plus sotte complaisance aux plus stupides médisances, le découragement sans cause, le désenchantement qu'on a soi-même créé, tout ce qu'il y a en nous de tendance à l'abattement, de désillusions faciles, de lâcheté naturelle, de peur.

L'ARGENT DES AUTRES

Le mot de Dumas : « Les affaires, c'est l'argent des autres » est une amusante formule ; mais, comme toutes les formules, elle ne contient qu'une parcelle de vérité. Ce mot marque une mentalité et une époque : il ne pouvait être fait que par un bourgeois du XIX^e^ siècle. Le père Dumas n'aurait jamais écrit ce mot-là ; il aurait plutôt dit : « Les affaires, ce sont les idées des autres », et le mot, moins drôle, eût été plus juste. A la

même époque, Proudhon eût écrit : « Les affaires, c'est la vie des autres. »

Ce mot de Dumas, qui caractérise une époque, caractérise aussi un pays. Il ne pouvait faire fortune que dans un pays comme la France où l'horreur de l'argent aventuré est une vertu de race. S'il eût été anglais, Alexandre Dumas eût écrit : « L'argent, c'est les affaires des autres. » C'est si souvent cela !

RÉHABILITATION

La brutalité des chiffres ! Quel sot a dit cela? Brutal, le chiffre, allons donc ! Rien de plus enveloppant, de plus caressant. Le chiffre n'est pas homme, il est femme. De la femme il a la séduction, l'apparente sincérité, l'art de tromper. Il sait mentir avec charme; ses mensonges mêmes vous ravissent; ils ont un air de sincérité qui captive. Le chiffre, c'est la grande clef des songes, la source des plus magnifiques illusions, la porte des rêves les plus troublants. Hommes d'imagination, méfiez-vous des chiffres !

La fortune est aveugle et l'argent n'a pas d'odeur, disent des communs proverbes. C'est pourquoi les financiers s'efforcent de perfectionner le toucher.

REPRISES AU BAS DE LAINE

L'Argent a sa légende dorée, sa Mythologie fantastique. Ces récits merveilleux s'appellent les Malines, les Mines d'Anzin, les Compagnies d'Assurances : la Nationale, les Assurances Générales.

Chaque fois qu'un capitaliste français souscrit dans une société industrielle ou minière, c'est quelques billets de mille qu'il immole sur l'autel de ces divinités souriantes.

Il n'est pas de proie plus facile, pas de victime plus résignée que la gent cléricale. Ballotté par tous les remous financiers, étrillé par tous les coquins de bourse, pris dans tous les cataclysmes d'argent, toujours roulé, toujours berné, le curé est le symbole grandiose de la dupe.

A un phénomène aussi constant il est des causes profondes :

quel psychologue de finance nous révélera la loi du curé, nous dira ce qu'ont de commun la foi et la crédulité?

Un banquier est un homme qui s'asseoit devant un grand bureau sur lequel il n'y a rien et qui se demande par quels moyens il pourrait bien faire tomber dans sa caisse l'argent des curés.

Dans les soirées de familles bourgeoises où le jeu prend aisément une allure de vice à cause de l'argent qu'on y peut perdre, il est de bon ton de jouer avec des haricots. Pour la plupart des capitalistes français, les parts de fondateur, c'est le jeu des haricots. De là le vague mépris avec lequel sont considérées en France les parts de fondateur : les capitalistes s'imaginent qu'à ce jeu de l'affaire industrielle ou commerciale ils misent leur bon argent, tandis que certains de leurs partenaires jouent avec des haricots. C'est qu'en effet, pour le capitaliste, il n'est d'autre valeur que l'argent. Une idée, une heureuse conception, une découverte de savant, des recherches d'ingénieur? Haricots que tout cela!

LES APHORISMES DU BROCHET

Vous connaissez l'expérience classique du brochet.

Dans un aquarium qu'une cloison de verre divise en deux compartiments, on met d'un côté un brochet et de l'autre un gardon. A la vue de cette proie le brochet se précipite sur le gardon et vient donner du nez contre la cloison de verre. A peine remis de ce choc violent, le brochet revient à la charge pour une seconde fois s'abîmer le nez. Dès lors vous pouvez enlever la cloison de verre; le gardon pourra venir rôder autour du brochet: celui-ci n'y touchera pas. Pour lui le gardon est tabou : le désirer, c'est recevoir sur le nez une formidable commotion. Il s'abstiendra donc désormais de gardons.

Ce brochet c'est le capitaliste. Qu'ayant brutalement foncé sur l'appât d'une mine d'or, il ait laissé quelques écailles dans l'aventure, ce n'est point sa légèreté ou son ignorance qu'il accusera : il condamnera toutes les mines d'or et s'abstiendra désormais d'y souscrire. De là ces aphorismes de brochet : Ne touchez jamais aux affaires industrielles ; — Rien n'est

dangereux comme les mines; — Méfiez-vous des exploitations coloniales; — Tout ce qui touche à l'alimentation rapporte gros; — Les apports sont trop majorés.

LE CHEVAL A FINANCE

Feu Jarry, le père d'Ubu, s'inspirant sans doute de ce que la poésie a son Pégase, avait créé le Cheval à Phynance.

Le Cheval à Finance, c'est la moderne incarnation du Veau d'Or, mais en un symbole plus riche, en une plus complète image. Renversons le Veau d'Or, qui en son immobile stupidité ne saurait représenter la puissance moderne de l'argent, et substituons-lui le Cheval à Finance, comme un symbole plus souple et plus varié.

Le Cheval à Finance, c'est la maigre haridelle qu'on attelle à la vieille patache des sociétés anonymes, c'est le dada à œillères des financiers, c'est la Rossinante des Don Quichotte fondateurs de sociétés et c'est l'âne des Sancho Pança de la presse financière, c'est l'alezan caparaçonné qu'on fait caracoler devant les actionnaires, c'est le roussin épais qui traîne en cavalcade le chariot des émissions, c'est le percheron empanaché qui conduit le cortège des argents défunts, c'est l'étalon hardi qui mène superbement la chevauchée des fonds d'Etat, c'est le cheval-hongre des obligataires, c'est le pur-sang présenté en Haute-Ecole par Monsieur l'Economiste Distingué.

Le Cheval à Finance, c'est, sur l'échiquier politique, la pièce de bois à tête de cheval, symbolisant la finance, qu'on fait évoluer en de macaroniques combinaisons entre le Roi, Symbole du Gouvernement, la Dame, Symbole des Influences Féminines, la Tour, Symbole de la Force Armée, et les Pions, Symboles des Influences Electorales.

Et c'est aussi le bidet des Dames-à-Financiers, qu'il ne faut point oublier à cause du rôle important qu'il joue dans l'écurie des Finances. Et c'est encore d'autres bourriquots et d'autres zèbres!

Quand on met en œuvre son argent et sa compétence, on fait de l'agriculture, de l'industrie, du commerce; quand, de l'argent et de la compétence, on met en œuvre l'un ou l'autre, on fait des affaires; quand ni l'un ni l'autre, on fait de la finance, et c'est ce qui rapporte le plus.

Le mécanisme de la Bourse? Oh! il est bien simple, tellement simple que, pour en retrouver l'image parfaite, il faut descendre jusqu'aux jeux innocents. Rappelez-vous le jeu dénommé « Petit bonhomme vit encore ». Les joueurs formant cercle se transmettent de main en main une allumette enflammée : celui entre les mains duquel elle s'éteindra a perdu. Ce jeu très innocent, c'est toute la Bourse. Une valeur hausse, hausse, jusqu'au moment où le cours, n'étant plus soutenu par des rachats, dégringole brusquement : celui qui, à ce fâcheux moment, a les titres en mains, a perdu.

Cette parfaite similitude entre le mécanisme de la Bourse et la règle du plus naïf des jeux innocents jette quelque lumière sur ce monde de la Bourse que dédaignèrent les essais des psychologues. Nous pénétrons tout à coup le mystère du tapage assourdissant des Bourses : nous comprenons pourquoi de la maison des financiers monte un vacarme pareil à celui qu'on entend au préau des écoles. Nous comprenons aussi que le principal, l'unique souci des gens de Bourse, soit de recruter de nouveaux joueurs, car, dès que l'un d'eux s'est brûlé le bout des doigts, il fait entendre un cri plaintif et fuit vers un autre groupe.

Et enfin nous cessons de nous étonner de l'ignorance des gens de Bourse, dès lors que nous constatons qu'il leur faut moins de connaissances en leur profession qu'il n'en faut dans sa brousse à un Cafre ou à un Botocudo.

Petit Bonhomme ne vit plus, petit Bonhomme est enterré. Il dort au cimetière des Pieds Humides, qui est la nécropole des Sociétés anonymes. Mais l'Espoir étant d'origine divine, et par conséquent immortel, Petit Bonhomme revit encore. Aussi voit-on au cimetière des Pieds Humides danser les feux follets des Petits Bonshommes qui vivent encore, et ces feux vont, viennent, montent, descendent, s'allument, s'éteignent, se rallument encore jusqu'à devenir presque une lumière avant de s'éteindre pour toujours. Et parce que jadis Lazare sortit de son tombeau, c'est dans le royaume des ombres la même comédie qu'à la Bourse des vivants ; si les artistes sont ici plus pâles et leur jeu plus falot, c'est que nous sommes au pays des fantômes. Et tout y est à ce point atténué, diminué, qu'on ne parle que par liards, comme il sied à de très vieilles

gens; pour un peu on y parlerait par oboles, comme chez Caron.

Mais dans ce domaine des morts où plus rien ne reste de ce qui fut la précision des chiffres et l'inflexibilité des statuts, où le capital inscrit sur les titres s'est évanoui; dans cette nécropole où tout est fantôme, vision, spectre, ombre et chimère, une seule créature s'agite, vivante et frémissante : l'Illusion!

Si, en affaires, l'enthousiasme est aisé à créer, il est encore plus aisé de faire naître le découragement. Ce jeu de bascule, c'est toute la Bourse; c'est aussi toute la fortune des financiers.

On réunit un capital destiné à créer une atmosphère d'enthousiasme, et cela s'appelle un syndicat d'émission. On réunit un capital destiné à créer une atmosphère de découragement, et cela s'appelle un syndicat de rachat. Mais les seconds réussissent encore plus aisément que les premiers.

Pour la plupart des gens, fonder une société c'est obtenir de quelques personnes dénommées actionnaires ce qu'on n'a pu obtenir de l'Etat : un beau bureau bien chauffé et bien éclairé, avec un bon fauteuil et de gros appointements.

Un Conseil d'Administration est la réunion dans un même local de gens qui arrivent une heure en retard avec d'autres qui ont besoin de partir une heure en avance. Les uns et les autres se rencontrent généralement dans l'escalier.

Il est toutefois des membres du conseil qui arrivent à l'heure fixée et ne s'en vont que lorsque l'ordre du jour est épuisé : ce sont ceux qui feraient mieux de ne pas venir du tout.

Un administrateur administre, trois administrateurs cherchent le meilleur moyen d'administrer, cinq administrateurs disputent sur des programmes opposés, sept administrateurs bavardent.

Au moment où tu vas signer le bulletin de souscription, pose au fondateur cette simple question : Combien aurez-vous d'administrateurs? S'il te répond sept, risque cent francs, si

trois, tu peux aller jusqu'à mille, si un, signe hardiment pour dix mille.

La société anonyme mourra d'être anonyme.

Une société anonyme qui a réussi : la Grande Chartreuse.

La comptabilité est la pince-monseigneur des sociétés anonymes.

X..., que j'ai connu voici 5 ans dans une mouise profonde, a aujourd'hui auto et maîtresse, appartement en ville et aux champs et y mène grand train. Pourquoi, pauvre diable hier, a-t-il aujourd'hui les allures d'un homme riche? A-t-il hérité? Eh non. Par l'amitié d'un banquier il a été créé administrateur-délégué d'une société anonyme. — Eh! quoi, il n'a que 12.000 francs d'appointements. Il y a autre chose. Il y a autre chose, en effet. Il y a qu'entrant dans la Société il y a fait entrer avec lui un habile comptable.

— Le catoblépas...

— Ce que cette boutade de Flaubert aura troublé d'imaginations!

— Le catoblépas...

— Oui, je sais, cet animal si stupide qu'il dévorait ses pieds sans s'en apercevoir.

— Et c'est cela que vous appelez une boutade?

— Je ne sache pas qu'un naturaliste ait jamais décrit ce quadrupède, ni qu'aucun jardin zoologique, voire une galerie de muséum...

— Et de ce que vous ne l'avez jamais vu, vous concluez qu'il n'existe pas. Et plutôt que de croire à votre myopie, vous préférez nier la vision d'un grand écrivain.

— Vous croyez donc au catoblépas?

— J'y crois parce que je l'ai vu.

— Le catoblépas? vous avez vu le catoblépas?

— Je l'ai vu, vous dis-je, comme vous pourrez le voir, rongeant avec avidité ses pieds gigantesques et préparant ainsi son propre écroulement.

— C'est une charade?

— Ce n'est une énigme pour personne. Le catoblépas, c'est le grand établissement de crédit qui a ses dépôts pour base de sa puissance financière et qui stupidement détruit lui-même ces dépôts, qui sont son unique soutien, en les éparpillant aveuglément sur un monde avide d'emprunts.

Est-elle d'Australasie ou de l'Afrique Centrale cette peuplade qui, confondant effets et causes, a fait du ventre le siège de toutes les émotions et incarné la Peur en un dieu de bois qui n'est que la grossière image d'un ventre dont le nombril est l'œil inquiet? Si l'écroulement de la foi a relégué ce petit dieu ventru au musée des icones religieuses, je demande qu'on le recueille en quelque Bourse comme dans le temple qui lui convient le mieux. Pour tous il exprimera cette pensée souveraine que le ventre est le siège sensible de toutes les émotions d'argent et combattra ainsi la fâcheuse erreur, cause de tant de débâcles financières, qui attribue à la raison une influence quelconque sur les destinées de la Cote. A tous ceux qui l'oublient quotidiennement, il rappellera que si le cerveau est par ailleurs un outil de prévisions et de calculs, en Bourse le ventre seul préside aux jeux de la hausse et de la baisse.

L'argot des coulisses, qui est un langage de divination comme tous les argots, n'avait-il pas l'intuition de cette vérité quand, au XVIII^e^ siècle, il donnait le nom de « ventres dorés » à ceux qui tenaient au théâtre l'emploi de financiers? Et pour nous nous cesserons de nous étonner, alors que, dans le monde des penseurs, on voit beaucoup de fronts démesurés, qu'on trouve chez les capitalistes tant de ventres proéminents.

LES CROQUE-LARDONS DE FINANCE

Ne vous est-il pas arrivé, en lisant dans les vieilles chroniques les exploits des brigands d'antan, de songer que c'était là une industrie disparue — du moins sous cette forme et dans ce mode d'opération? Et, poursuivant votre pensée, ne vous êtes-vous point demandé ce qu'ils feraient aujourd'hui, ces bons brigands, s'ils revenaient brusquement dans notre vie policée? Pour répondre à cette question, il n'est pas besoin de recourir à l'hypothèse ; car ils sont revenus, les vieux brigands d'antan.

Ils sont revenus, et ayant reconnu que toutes les routes étaient gardées, ils ont découvert, au bord de la grand'route, un domaine très sûr, d'où ils peuvent tirer sur les passants sans crainte de la maréchaussée, puisqu'ils sont chez eux. Sur le vaste domaine réservé à la Presse Financière, s'élevaient quelques sévères maisons ; ils y ont bâti en hâte une innombrable quantité de bicoques dont ils sortent brusquement quand ils entendent, au grincement de ses ferrailles et au bruit de sa caisse branlante, s'avancer sur la grand'route la vieille patache des société anonymes.

Le loup est devenu berger. Tout comme celui de la fable, il a endossé un hoqueton, a pris la houlette et la cornemuse, et, ainsi attifé, il s'en est allé parmi les moutons et les brebis dont il s'est dit l'ami et le conseiller. Il a pris les titres de guide, de conseiller, d'ami des rentiers, des capitalistes, de l'épargne : à l'aide de ces six mots et de quelques autres où se marque une grande franchise, l'intérêt violent qu'il porte au bien d'autrui ou le dévouement d'un bon serviteur, il a fabriqué un nombre considérable d'étiquettes qu'il a mises sur son chapeau : c'est moi qui suis Guillot, le conseiller des moutons. Et les moutons, le voyant parmi eux, l'ont écouté. Il leur disait de si belles choses ! Mais ils n'observaient point que de jour en jour le troupeau diminuait tandis que s'engraissait le sycophante.

Mais, pour avoir duré plus longtemps que son compère de la fable, le loup métamorphosé était cependant condamné. Car le stratagème ayant réussi, les loups sont venus de toutes parts ; il en est venu des steppes de la Russie, des plaines de l'Allemagne, de la Hongrie, de l'Italie ; il en est même venu quelques-uns d'Angleterre, attirés sans doute par ce que leur grand journal « The Times » appelle fort justement « la hideuse plaie française ». Leur nombre ainsi accru a multiplié les victimes: les hétacombes furent telles que les moutons de l'épargne s'aperçurent enfin que ces loups déguisés étaient plus dangereux encore que les autres. Le jour est venu où le loup ne trompe plus personne, où il ne trompe même plus sa faim.

Il ne viendrait pas à l'idée de ceux de nos contemporains

qui n'ont jamais tenu commerce d'épicerie de se dénommer épiciers; mais volontiers ils prendront le titre d'ingénieur ou d'économiste, bien qu'ils soient aussi étrangers aux connaissances que ce titre emporte qu'un financier aux affaires. On n'est pas plus économiste pour avoir commenté des statistiques ou glosé sur les monnaies qu'on n'est Pierrot pour avoir revêtu, en un jour de chienlit, une souquenille blanche.

Majestueux dans sa barbe et dans son nom, grave par le poids de ses ans, haut botté dans sa doctrine, M. l'Economiste Distingué présente en Haute Ecole les théories économiques et financières. Il est le monsieur Loyal de l'Economie Politique.

M. l'Economiste Distingué. — On connaît l'histoire de cet auteur astucieux qui réalisa, dit-on, d'importants bénéfices en éditant le traité intitulé : « L'art d'élever les lapins et de s'en faire six mille francs de rente. » C'est en s'inspirant de ce précédent célèbre que M. l'Economiste Distingué a écrit « L'art de placer et gérer sa fortune ».

Ce nouveau venu dans la « Bibliothèque des Lapins » n'est point indigne de son illustre aîné. Comme lui, il contient des préceptes pour faire fortune. En voici un des plus savoureux :

« Il y a, écrit M. l'Economiste Distingué, trois catégories d'entreprises et de valeurs :

« 1° — Celles qui ont un germe de développement ;

« 2° — Celles qui, étant arrivées à la pleine maturité, sont « et doivent rester plus ou moins longtemps stationnaires ;

« 3° — Celles qui ont un germe de dépérissement.

« C'est à discerner les premières et les troisièmes qu'il faut toujours s'appliquer. »

Cette recette de fortune est, on le voit, des plus simples. Que si on soumet à votre examen une invention nouvelle, une entreprise de navigation ou un projet d'exploitation de casino, cherchez d'abord le germe : s'il est de développement souscrivez vite; mais fuyez plus vite encore si, par malchance, il est de dépérissement.

Au Molière moderne qui osera écrire la comédie des Grands Bourgeois, nous signalons le personnage de monsieur l'Eco-

nomiste Distingué. La scène à faire est toute faite : c'est la scène des germes.

§

Monsieur l'Economiste Distingué ne se contente pas de nous donner la magique recette de cette fortune ; il nous en démontre l'application à des exemples fameux. Mais laissons parler monsieur l'Economiste Distingué :

« Voici quelques exemples, tirés du passé, de ces valeurs « ayant un germe de développement : sous la restauration « et sous le règne de Louis-Philippe, encore un peu sous le « second Empire, les actions des premières sociétés d'assu- « rances ; sous le second Empire, les parts ou actions de char- « bonnages, notamment celles du bassin du Pas-de-Calais. « A la même époque de rénovation industrielle et économique « (second Empire), les actions des compagnies de chemins de « fer, les sociétés principales de gaz et d'eau. »

Et ayant terminé par le canal de Suez cette brillante énumération, monsieur l'Economiste Distingué conclut : « La vérité « est que chaque époque comporte des entreprises ayant un « germe de développement. »

Mais j'entends des chuchotements. Qu'est-ce ? Quelqu'un, dites-vous, demande que, appliquant sa méthode à des sociétés nouvelles, monsieur l'Economiste Distingué veuille bien signaler les valeurs récentes ayant un germe de développement. Ohé ! Quel est l'impertinent qui ose poser pareille question à monsieur l'Economiste Distingué ? Le prend-il pour Mme de Thèbes ? Monsieur l'Economiste Distingué répondra dans vingt ans.

L'INTERMÉDIAIRE FINANCIER EN SES PRINCIPAUX TYPES

N° 1.

C'est d'abord le peignecu, miteux et effiloché, qui arrive chez vous un jour de pluie en laissant une traînée d'eau tout au long du tapis, avise un fauteuil sur lequel il plaque la marque de son derrière humide, et, sentencieusement, vous dit, en posant sur son genou un melon ruisselant d'eau : « J'ai der- « rière moi dix millions qui peuvent, du jour au lendemain, en « devenir cinquante. »

Ce doux maniaque, inéluctablement condamné à mourir de faim, mènera jusqu'à son dernier souffle la chimérique manœuvre de ses groupes financiers, cuirassé qu'il est contre tous déboires : il lui advint en effet, il y a quelque vingt ans, de réaliser une affaire sur laquelle il gagna un courtage de vingt mille francs. Il n'est pas d'autre cause à sa longue misère.

N° 2.

Voici, un peu moins enfoncé dans la purée, le courtier à relations. Sa journée est toute emplie par des rendez-vous donnés dans de multiples cafés. Il arrive le matin, par la gare Saint-Lazare, de la banlieue où il habite, et ses premières assises se tiennent au Mollard : il y reviendra, à l'apéritif du soir, pour attendre le départ de son train. C'est par les cafés qu'il élargit le cercle de ses relations, qu'il affermit des amitiés hâtivement conclues. Aussi le quitte-t-il si peu qu'il n'a même pas le temps de déjeuner entre l'apéritif qui se prolonge dans un bar voisin de la Bourse où il vient chercher des affaires et le café-crème qu'il prend en jouant aux cartes dans une brasserie de la place de la République fréquentée par des commerçants.

A trois heures il est au Pousset du boulevard ; à cinq heures nous le retrouvons sur la rive gauche, faisant la manille dans un groupe de rentiers où il recrute des promesses de souscriptions. De temps en temps il découvre un nouveau café, centre d'un groupement intéressant : sa clientèle augmente. Et ainsi il va, poursuivant l'affaire unique, car il ne veut en faire qu'une, qui lui rapportera les 2 ou 300.000 francs qu'il attend pour se retirer à la campagne, y vivre au bord d'une rivière poissonneuse, dans la maison du repos ; mais cette fantastique réalisation recule toujours, tandis que les années et l'alcoolisme arrivent à grands pas. Entre temps, entre deux affaires de plusieurs millions qui ne réussissent pas, il gagne quelques louis dans des opérations de titres ou des ventes de propriétés, misérables sommes qu'il prend avec dégoût, mais qui lui permettent de poursuivre, sa lourde serviette sous le bras, le rêve réconfortant de sa maison de campagne. Hélas ! il ne le réalisera que sous les espèces du cabanon où le conduiront les apéritifs multipliés qui représentent ses « frais généraux » et le loyer de ses bureaux. C'est là qu'il finira ses jours, non dans

le repos tant souhaité, mais dans l'agitation de son rêve irréalisé, où les millions mèneront une sarabande exaspérée.

Non pas qu'il n'eût pu mieux finir et qu'il n'ait eu en mains une affaire réalisable; mais son rêve impatient l'a perdu, ce désir de l'affaire unique qui devait lui rapporter la maison de campagne avec les rentes suffisantes. Car il en avait assez de ce sacré métier et ne voulait pas attendre plus longtemps; et dans le dossier de chaque affaire il glissait impérieusement l'exigence de sa maison de campagne et de ses rentes et, ainsi alourdie, l'affaire échouait jusqu'au jour où un autre la réussissait, qui n'avait besoin, lui, que de la maison de campagne sans les rentes.

No 3.

Et voici le courtier mystérieux. Toute sa force, toute la considération dont on l'entoure repose sur ceci : il a son capitaliste! Comment un homme aussi peu reluisant peut-il tenir dans sa main sale un millionnaire? Nul ne le sait ni de quelle nature sont les relations de ce capitaliste dont tout le monde ignore le nom avec ce miteux que tout le monde vous présente. Tout ce qu'on sait c'est qu'il détient un capitaliste; car enfin pourquoi le dirait-il si cela n'était et puisqu'il est homme d'affaires, quel intérêt aurait-il à perdre son temps et à nous faire perdre le nôtre? Nous admettons donc comme un postulat l'existence de son capitaliste. Nous y croyons dur comme fer et si nous posons quelques questions d'apparence indiscrète, c'est moins pour chercher à percer une personnalité qui se dérobe que pour pouvoir asseoir nos hypothèses sur un trône moins branlant. Il nous répond d'ailleurs avec condescendance : cinq millions ou cent millions, bagatelle pour son capitaliste! Comment ne pas être cloué d'admiration ? Oh! en ce moment le sourire ineffable de l'homme mystérieux et l'air vainqueur des intermédiaires. Car pour arriver jusqu'à ce Révélateur du capitaliste il a fallu tout un chapelet d'intermédiaires qui assistent à tous les pourparlers, suivent toutes les phases de cette réalisation merveilleuse, supputent et disputent. Ils sont de tous les apéritifs : assis au bas bout de la table du rêve ils contribuent par d'incohérents propos à rendre plus dense cette atmosphère d'illusions. Mais l'épais nuage de ces fumées ne s'entr'ouvrira-t-il enfin et ne verrons-nous apparaître, dans le

rayonnement de son or, le Capitaliste? Pourrons-nous contempler ses traits et connaître son nom de millionnaire obscur? Ne vous bernez point de cet espoir : ce nom, vous continuerez à l'ignorer. Comment l'homme mystérieux serait-il assez léger pour confier ainsi un secret qui est toute sa profession et son unique chance de fortune? Mais ce que l'homme mystérieux ne vous dira pas, je vous le dirai, moi, car j'ai pénétré son secret : le Capitaliste qui peut, d'un geste, mettre cinq ou cent millions dans une affaire, vous allez connaître son nom. Mais auparavant qu'il soit bien entendu qu'en échange de cette révélation vous me promettez la plus complète discrétion. C'est promis? approchez-vous... plus près encore... penchez votre oreille. Chut! C'est Rothschild !

No 4.

Voici enfin, dernier échantillon, le courtier fastueux, l'homme des palaces et des grands hôtels européens. On le rencontre inévitablement dans le couloir des wagons-lits. De Constantinople à Londres et de Madrid à Saint-Pétersbourg il parcourt l'Europe en tous sens et comme les mains dans ses poches : ses statistiques intimes établissent qu'il ne dort pas dans un lit, un vrai lit immobile, plus de quatre-vingts nuits par an. Il parle huit langues, possède un solide estomac et des maîtresses dans toutes les capitales. Il est plein d'anecdotes, de souvenirs politiques, car c'est généralement un ancien député aux Cortès, un ex « onorevole » à Rome; parfois même, pour avoir été ambassadeur des pays autrichiens ou ministre des Royaumes de Belgique ou de Hollande, il conserve le titre d'Excellence.

Il ne porte ni serviettes ni dossiers apparents, et sa maroquinerie est irréprochable. Elle contient un chemin de fer italien, un abattoir et un port en Turquie, un casino en France, quelques emprunts d'états et de villes au Sud-Amérique, une exploitation au Canada, de nombreuses mines en Espagne et en Tunisie, des terrains au Maroc, un Mont de Piété au Sénégal. Ses dossiers, il les connaît tout juste assez pour reconnaître le dossier du chemin de fer de celui du casino, et l'abattoir du mont de piété. Il redit la teneur du minerai de ses mines, il parle de travers-bancs et de descenderies, mais il serait fort embarrassé si on lui demandait ce que cela signifie.

Il connaît d'intimité tous les grands financiers de Paris, de Londres, de Bruxelles ou de Vienne ; il amuse leurs femmes et chaque fois qu'il va à Constantinople il ne manque pas de leur faire expédier, de chez le fournisseur de la Cour, quelques boîtes de Rahat-Loukoum ; il envoie à leurs enfants des poupées finlandaises ou des jouets viennois. Il n'en faut pas davantage, avec ses dossiers, ses huit langues et son mouvement perpétuel, pour que se réalise de temps en temps une de ces affaires qu'il prend à Constantinople pour porter à Paris, à Londres ou à Bruxelles. Chaque réalisation lui rapporte la forte somme, car on ne marchande pas un monsieur qui a de si belles valises, de si gros frais de voyages et qui télégraphie ses lettres. Et à vrai dire les frais de cet homme somptueux sont considérables : après trente ans d'existence de wagons-lits et de grands hôtels européens, il meurt brusquement ayant gagné onze millions et en ayant dépensé douze.

LES AUXILIAIRES INUTILES

La principale cause de la débâcle de tant de sociétés anonymes, l'origine de la plupart des catastrophes financières est dans l'ignorance profonde où nous sommes tombés de cette science capitale qui s'appelle la connaissance des hommes. Science merveilleuse, source de toutes richesses, mais tout à fait délaissée : le bulletin de renseignements l'a tuée. Qu'a-t-il apporté, lui, qu'apporte-t-il la plupart du temps? De l'ignorance, du désordre, de la sottise, de la mauvaise foi.

L'erreur fut de demander de la psychologie au bulletin de renseignements. En le hissant au premier plan et en lui accordant une importance qu'il ne peut avoir, on a faussé cet instrument utile, on a rendu souvent nuisible ce bon auxiliaire. Le don psychologique, l'art de deviner les hommes doit être en nous et non aux fiches des agences.

Il en est des hommes comme des corps chimiques, qui n'ont point de qualités ou de défauts, mais des propriétés. On ne dit point de l'acide qu'il a le défaut, mais la propriété d'être corrosif. Que ne le dit-on de l'homme?

Quelle école de commerce, ambitieuse de créer des chefs

au lieu de fabriquer des manœuvres, osera, comprenant qu'elle est la cause de toute prospérité, inscrire à ses programmes la connaissance des hommes.

Pour réaliser d'une façon moins puérile la formule étriquée du pratique et du professionnel, l'enseignement des écoles de commerce eût dû être négatif et non positif. Entendons par là qu'au lieu d'apprendre aux élèves ce qu'il faut faire, on eût dû leur enseigner ce qu'il ne faut pas faire. Dans un domaine où la pédagogie est incertaine, on est assuré d'obtenir un résultat pratique par la connaissance des erreurs professionnelles et de leurs conséquences. Les leçons les plus fécondes reposent sur la révélation des fautes. La meilleure préparation à la vie des affaires, ce serait un « Inventaire raisonné des déboires industriels, commerciaux et miniers ».

Nos écoles de commerce ont été conçues dans la haine de toute conception qui n'est point utilitaire, dans une sotte admiration du pratique et du professionnel. Pour réaliser un tel programme d'où toute pensée était bannie, nos écoles de commerce ont dû recourir aux méthodes d'enseignement en usage pour le dressage des animaux. C'est ainsi qu'on y fait des commerçants ou des financiers par les procédés employés ailleurs pour faire des phoques savants ou des kangouroos boxeurs. Ce qu'on y appelle l'enseignement pratique n'est que la répétition automatique des mêmes exercices, le simulacre le plus grossier des gestes du commerçant ou du financier. Aussi les malheureux qu'on a ainsi ankylosés sont-ils bons tout au plus à faire des manœuvres pour le commerce. Ne cherchons point ailleurs les causes du mépris avec lequel, dans les milieux intellectuels, on considère nos écoles de commerce : comment l'école des Mines et l'Ecole des Ponts et Chaussées pourraient-elles se dire les sœurs de l'Ecole des Phoques et des Kangouroos ?

LA LOI ET LES PROPHÈTES

En vérité, je vous le dis, dans notre Code français, il n'est rien de plus détestable que la loi sur les sociétés : vains et tracassiers, ces textes ont été élaborés par des hommes qui se faisaient un point d'honneur de ne rien entendre aux

affaires. Eh quoi! d'un côté tout l'infini de l'activité humaine, toutes les espérances, toutes les possibilités, l'industrie, le commerce, l'agriculture, les mines, les grands travaux, la navigation, les chemins de fer, les ballons, la conquête des tropiques, la terre, le ciel, les mers, et, de l'autre, pour réaliser tout cela, un méchant petit instrument, à la fois compliqué et rudimentaire, incohérent, la plupart du temps inadaptable aux usages qu'on veut en faire et dont nul ne sait exactement se servir. Ecoutez les avocats et ils vous diront : « Les notaires n'entendent rien aux Sociétés. » Allez chez les notaires et vous aurez la même appréciation sur les avocats. Ils ont raison tous les deux : ni les avocats, ni les notaires n'y entendent goutte ; non plus que ce grand pontife qui est, en matière de sociétés, la loi et les prophètes et vers lequel on vient en grand mystère, comme les naïfs chez la voyante qui lit dans le marc de café. C'est qu'en effet interpréter la loi sur les sociétés c'est lire dans du marc de café. Se peut-il que ce grimoire fasse partie de ce Code dont la clarté et la concision faisaient l'admiration de Stendhal ?

J'entends bien ceux qui disent : que voyez-vous là-dedans qui ne soit très simple ? A la lecture, en effet, encore qu'elle soit pitoyable, cela peut passer ; mais allez interroger ceux que ces lois régissent. Je devine votre réponse : la protection de l'épargne. Nous y voilà sur le grand thème ! Elle est jolie, votre protection, ô législateur ineffable ! Voulez-vous compter les milliards engloutis depuis trente ans dans les sociétés légalement constituées ; voulez-vous énumérer tous les désastres financiers, tous les krachs, toutes les ruines... Croyez-vous qu'il y en eût davantage s'il n'y avait eu aucune loi ? Citez-moi par contre une canaillerie, une seule, que rende impossible la loi sur les sociétés ? Alors... Je vois très bien les initiatives qu'elle a arrêtées, les projets qu'elle a brisés ; je ne vois pas la pièce de cent sous qu'elle a sauvée.

Ne dites point : la loi sur les sociétés, car l'expression est impropre ; dites : le rite des sociétés. Une société, ce sera tout ce que vous voudrez si vous avez observé le rite. Toutes les sociétés qui se constituent observent les formalités rituelles, mais aucune ne les remplit. Comme dans les religions des peuples primitifs les chiffres cabbalistiques jouent un rôle im-

portant ; là comme chez les sorcières nous retrouvons le chiffre 7. Le Rite exige qu'il y ait dans toute société 7 souscripteurs comme il y a 7 péchés capitaux. Le rite exige que le capital entier soit souscrit et le premier quart versé ; aussi le Rite est-il toujours scrupuleusement observé : je voudrais bien qu'on me montre une société où le capital tout entier n'ait pas été souscrit, où le premier quart n'a pas figuré quelque part ! Le Rite exige, dans les sociétés à apports, qu'il y ait un commissaire aux apports. On ne l'oublie jamais : le commissaire aux apports est un apport du fondateur. De temps en temps, et notamment à la suite d'un cataclysme financier, on ajoute quelque complication au rite. La plus récente est la cérémonie connue sous le nom d'insertion au *Bulletin Annexe du Journal Officiel*. Le bon billet de la Châtre est devenu un journal hebdomadaire (1).

J'ai recueilli ce propos savoureux d'un grand avocat : Eh oui, je reconnais que la loi sur les sociétés est bourrée de chinoiseries ; mais pensez-vous que ça empêche une seule société de se fonder ?

J'ai répondu à ce pontife :

— Je reconnais, mon cher Maître, que la loi actuelle sur les sociétés n'empêche aucune compagnie de naître. Mais croyez-vous qu'on arrêterait davantage l'éclosion des sociétés anonymes si, compliquant le rite actuel, le législateur proclamait demain que la déclaration de souscription ne saurait être valable si le fondateur n'a fait sept fois le tour de la salle à manger du directeur du *Bulletin Annexe du Journal Officiel*, en marchant sur les mains et en tenant un poids de 50 kg.

(1) Vraie aujourd'hui, cette interprétation ne l'était point quand son auteur la formula. Car, en disant que le *Bulletin Annexe* fut un bon billet, si Jéroboam entendit signifier qu'il fut une création vaine, il s'est trompé de toute la différence qu'il y a entre une chose inutile et une chose nuisible. Créé en effet pour protéger l'épargne, le *Bulletin annexe du Journal Officiel* servit en fait à la dépouiller plus sûrement et plus complètement. Et qui donc, demanderez-vous, a prétendu cela? Ceux précisément qui, après avoir créé cet organe de protection, reconnurent ingénument qu'il semblait offrir aux Sociétés financières une sorte de consécration officielle et comme une reconnaissance par l'Etat. Et parce qu'il n'avait pas été dans la pensée du législateur de donner ainsi à l'épargne une apparence de sécurité, ils décidèrent de changer le titre de *Bulletin annexe du Journal Officiel* en *Bulletin des annonces légales obligatoires à la charge des sociétés financières*. C'est donc seulement de cette transformation que date l'innocuité du *Bulletin annexe* et par suite c'est de ce moment que la pensée de Jéroboam prend toute sa valeur.

entre ses dents ? Il se créerait instantanément une légion de gymnasiarques qui se spécialiseraient dans la formation des sociétés et ainsi on en fonderait autant avec ce rite-là qu'avec le rite actuel. En déduisez-vous toutefois qu'il faille l'adopter?

Le Législateur a écrit : Responsabilité des Administrateurs. Et ces trois mots-là ont coûté des milliards à l'Epargne. Cet inepte refrain a bercé et berné la confiance des actionnaires qui se sont endormis sur le mol oreiller de la responsabilité de leurs mandataires. Se réveilleront-ils jamais pour s'apercevoir que leur texte de loi n'est qu'un leurre ? Responsabilité des naïfs et des sincères peut-être, mais responsabilité de ceux-là seulement qui délibérément l'encourent, sans faire le moindre geste pour s'en garer. Quant aux autres... Ah! pour ceux-là, allez-y voir! Ouvrez en hâte la comptabilité et où vous croyez voir Concussion, Tripotages, Détournements, vous lirez Malchance et Guigne. — Saurait-on être responsable de la mauvaise fortune ? Une société n'a-t-elle pas le droit de ne pas réussir et un commerce de ne pas être lucratif ? Que peut-on reprocher aux Administrateurs? Ils ont lutté tant qu'il y a eu dans la caisse de quoi les payer !

Il y a trois sortes de lois : les lois divines, les lois humaines et les lois sur les sociétés.

Sauf pour les sociétés dont le capital est minuscule et l'objet rabougri, la loi française n'admet point qu'une compagnie émette des titres au-dessous de cent francs. En France, un ouvrier, un employé, ne peuvent-ils donc, eux aussi, mettre leurs espérances et leur chance en une mine, en une industrie? Que si, ils le peuvent : voici les sociétés nord-américaines — Etats-Unis ou Canada — avec leurs actions de cinq francs, voici le Mexique avec ses actions de 2,60, voici l'Angleterre et l'Espagne avec leurs actions de 25 francs. Voici même le Portugal avec son action de mille reis ou 5 fr. Le législateur a-t-il donc voulu que les gens de petits moyens n'achètent que des valeurs américaines, anglaises ou portugaises? Eh non, il ne l'a pas voulu, je vous l'affirme. Il ne l'a pas plus voulu que l'homme qui boit d'une eau saumâtre n'a désiré attraper la fièvre typhoïde. Il n'a pas réfléchi, cet homme de loi!

La loi sur les sociétés, c'est le mannequin du verger, c'est le ridicule épouvantail que l'on met près de l'arbre à fruits. Il éloigne tous ceux qui ont une idée féconde, qu'anime l'ardeur d'une magnifique réalisation. Mais à ceux qui ont percé le mystère du mannequin, elle offre l'efficace protection d'une sorte de monopole. Comptez les industriels, les commerçants, les agriculteurs qui créent des sociétés anonymes. Il importe de tenir éloignés tous ces oiseaux effarouchables. La société anonyme a ses insectes qui suffisent à toute destruction.

— Et au milieu de tout ce gâchis, que fait la Magistrature chargée d'appliquer la loi sur les sociétés ?

— Elle fait comme tout le monde : elle ne comprend pas. Et s'il est aux tribunaux de Paris des Présidents qui s'efforcent de faire jaillir quelques lueurs, les juges d'instruction et les procureurs, dans l'obscurité effarée des Parquets, s'en tirent en « suivant la mode ». Car la Répression n'a trouvé d'autre méthode que de créer une mode pour les délits financiers comme il en est une pour les chapeaux. Et de même que le journal des élégances s'abstiendrait de publier l'image de la femme qui arborerait l'aigrette d'un shah de Perse alors que l'aigrette ne se porte point, de même nul procureur ne s'inquiétera du financier qui n'opère pas selon le délit du jour.

Dans les moments d'accalmie, lorsque aucune affaire retentissante n'a encore lancé le nouveau délit, Procureurs et Juges d'Instruction ânonnent le Rite, ce qui consiste à pourchasser les premiers quarts, à épiler le septième souscripteur ou à compter les lignes des insertions au Bulletin Annexe.

Juges et procureurs continuant à ânonner le Rite et à poursuivre le délit à la mode, un aigrefin, en plein cœur de Paris, dédaignant la réclame du Bulletin Annexe, emplit les pages d'annonces des grands quotidiens du bruit de ses opérations et rafle des millions en promettant un pour cent d'intérêt par jour. Les plaintes arrivent ; mais peut-on inquiéter un homme qui n'a point constitué de société et où voyez-vous que la Loi interdise de promettre un pour cent d'intérêt par jour? Les millions continuent à affluer. A la deux cent vingt-cinquième plainte la justice se met en marche ; l'homme aussi, et ses millions.

La conclusion? C'est qu'il ne faut charger ni les Procureurs, ni les Juges. Qu'y peuvent-ils? Pensez-vous que vos histoires de sociétés mal constituées, bancales ou bossues, les amusent? Ils n'y comprennent rien, ont le mépris des affaires et tout au fond d'eux-mêmes l'opinion bien arrêtée que tout homme qui gagne plus de quinze mille francs par an est un voleur. Alors? Alors, laissez-moi les sociétés tranquilles et sollicitez un poste de sous-préfet, de contrôleur aux fraudes ou d'entrepositaire des tabacs.

BOTTOM.

LE VOL AÉRIEN ET LA LÉGENDE

—

C'est que le sauvage ne peut se contenter d'un culte aussi abstrait que le ciel. Il découvre la puissance de forces plus qu'humaines, il leur donne des noms et se trouve bientôt sous leur dépendance.
CASTREN.

Il ne nous vient pas à l'idée, après tant d'écrivains illustres qui ont étudié la question, de traiter des lois de la mythologie générale, mais il est certains points, connus de tous à coup sûr, qui n'ont pourtant jamais été présentés dans une revue spéciale. M. S. Reinach, dans un important ouvrage qui fut si souvent notre guide : *Cultes, Mythes et Religions*, a fait une dissertation sur le *Totémisme animal* dans laquelle il a fixé des lois fort curieuses. D'autres, comme Frazer, envisagent la même question à un point de vue très général qui n'admet pas ces recherches limitées dont les conclusions cependant sont parfois attachantes : c'est ce qui nous pousse, en ces temps où l'Aviation captive les esprits, à grouper dans un court exposé tout ce que les mythologies et les légendes, ces voix profondes des peuples, attribuent au vol aérien.

Pour si peu que l'attention recherche les manifestations aéronautiques, si j'ose dire, qui se retrouvent dans les différentes religions primitives, on sera étonné du nombre considérable de faits qui se présentent à l'esprit : les mythologies grecque et latine, pour ne citer que les plus connues, nous rappelleront des souvenirs si fameux que nous n'y appuieront pas, et dès lors la question qui se pose sera : quels mobiles ont pu pousser l'homme des premiers âges à reconnaître déjà au vol aérien un si puissant intérêt ?

§

On a souvent dit que, dans l'époque où l'homme n'avait d'autre but que la chasse ou la pêche, qui fournissaient à sa nourriture, l'étude des phénomènes extérieurs et des mœurs des animaux était parvenue à un point de perfection tel qu'il faudra bien des siècles de science et de recherches pour l'at-

teindre de nouveau. Dans la petite sphère qui était la sienne, il n'entrevoyait pas les problèmes qui nous agitent aujourd'hui et sa supériorité sur la nature s'affirmait par ce fait qu'il marchait sur la terre et que quelques planches jointes sommairement lui permettaient de pourchasser le poisson dans sa demeure.

Ces constatations, il les avait faites dès l'époque lacustre, c'est-à-dire à un âge que nous avons déduit des monuments subsistants, mais dont nous ne pouvons écrire l'histoire. Ces hommes, conscients de leur puissance, qui savaient qu'un harpon de silex taillé peut trouer l'écaille du poisson, qu'une flèche abat le loup, le sanglier et l'ours, n'étaient pas sans avoir remarqué aussi que l'oiseau en fendant l'air se met à l'abri de leurs coups : comme ils avaient conçu la nasse pour le poisson, ils imaginèrent le piège pour ce qui vole; mais aussi comme ils avaient tenté avec succès de construire un bateau, ils s'inquiétèrent d'un moyen de poursuivre l'oiseau. Que des esprits trop prompts n'aillent pas croire pourtant que nous voulions parler d'appareils spéciaux : les ailes d'un aigle, pris par surprise, n'auraient-elles pas suggéré à l'homme primitif l'idée de s'en revêtir pour voler ?

Qu'on se représente alors le processus mental de ce chasseur malheureux trop habitué à ses succès sur terre pour douter de son adresse. Resté bredouille devant l'oiseau qui s'enfuit à tire d'ailes, conscient que ses moyens ne lui permettent plus de conquérir le troisième élément, il attribue à l'individu qui y évolue par nature une puissance supérieure à la sienne. Nous ne reprendrons pas l'énumération des raisons qui ont fait placer d'une façon générale les perfections divines au ciel, les impuretés et les souffrances dans les ténèbres du sous-sol : « Dans les mythologies, disait Bergmann, les choses et les individus terrestres sont représentés comme les reproductions faibles ou les imitations des choses ou des individus célestes qui en sont, en quelque sorte, les types et les idéaux (1). » Pour notre Primitif, entre la Puissance qui est au ciel et l'Homme qui est sur la terre il y a un espace inaccessible pour ses moyens, donc tous ceux qui peuvent le franchir et y évoluer sont des créatures divines ou supérieures.

(1) Bergmann, *les Dits de Grimnir*, commentaire, p. 302.

Cette idée est d'autant plus imprégnée dans son esprit qu'il a lui même fait des efforts infructueux, c'est incontestable. On admet généralement, en effet, que les mythes se retrouvent dans l'histoire du monde par couches superposées comme les fossiles dans les différents étages des terrains; oui, mais on admet aussi toujours qu'il y a eu un fait initial, une cause première et qu'on ne se trouve pas en présence d'une génération spontanée. En dehors des documents écrits, c'est-à-dire en dehors de l'Histoire, la Tradition dans toutes les mythologies nous a conservé le nom d'un *Icare* : en Grèce, il se tue parce que la cire qui maintient ses ailes se fond aux ardeurs du soleil, en Suède il vient les brûler au feu qu'ont allumé les dieux pour l'empêcher de franchir leur empire.

Dès lors, pour ce sauvage dont l'existence se passe tout entière hors de sa hutte, les oiseaux deviennent un sujet de contemplation mystique. Il ne les poursuit plus et ne cherche plus à les atteindre; accablé d'étonnement, il regarde fuir ce petit être frêle qui lui donne une si grande leçon et atteint si prodigieusement l'orgueil humain. Sa philosophie simpliste s'effraie de cet irréalisable et la manifestation de son impuissance est telle qu'il s'arrête à vénérer ce qu'il ne peut imiter : comment l'homme pourra-t-il jamais avoir la puissance d'un dieu et ses attributs? Et si le caractère fondamental du *Totémisme* est l'« existence d'un pacte mal défini, mais de nature religieuse, entre certains clans d'hommes et certains clans d'animaux (1) », que l'on admette en outre avec certains savants que la mythologie porte en elle les traces de l'évolution successive de l'homme commençant par être chasseur, puis devenant berger, agriculteur et marin, en vertu de notre proposition précédente on ne s'étonnera plus de voir combien le totem volant a été répandu sur la Terre. Que l'homme sur la route du Progrès ait cherché à expliquer — j'allais dire à excuser — ce pacte en restreignant sa croyance et en donnant à certains oiseaux un rôle bienfaisant ou nuisible, rien de plus simple. Qu'en Thessalie (2) ce soit la cigogne qu'on vénère parce qu'elle détruit les serpents dont le pays est infesté, qu'en Bretagne ce soit le corbeau (3), en Australie le hibou et la corneille, en

(1) Sal. Reinach, *op. cit.* II. *Le Totémisme animal.*
(2) Aristote, Mirab. Auscu. XXIII, 832.
(3) Arbois de Jubainville, *Revue celtique*, t. VIII, 181; X, 166.

Amérique le condor, rien ne nous semble plus naturel et nous dégagerons l'idée des individus qui varient nécessairement, comme la faune avec le ciel. Enfin, pour établir définitivement cette idée de surhumanité, privilège des êtres volants, jointe à l'expression de bienfaisance nous citerons encore la découverte curieuse de M. Karl von den Steinen, qui nous paraît résumer en elle l'essence de notre pensée. Ce savant a retrouvé dans le *svastika*, si universellement répandu sur tout le globe comme emblème de bonheur et de prospérité, la silhouette de la cigogne et dans le triscèle des monnaies lyciennes la figuration linéaire du coq, qu'on y voit aussi parfois. N'est-ce pas un appoint pour notre thèse (1) ?

Cette idée, retrouvée partout, est si persistante que nous en voyons encore des traces aujourd'hui. Nous savons que la cigogne est encore respectée en Turquie, en Alsace, où elle fait venir les enfants au monde, en Suisse, en Hollande; l'hirondelle ne sera jamais attaquée chez nous où l'on croit communément qu'elle apporte le bonheur. Ne nous avançons pas plus loin, non que les exemples manquent, mais dans la crainte que nos recherches ne nous fassent rencontrer encore l'homme-volant, le plus moderne des totem.

Voici donc établie cette thèse que nous émettions en commençant, que la légende accorde une puissance mystérieuse à l'être qui franchit l'espace. Et cette déduction serait de peu de poids, si nous n'avions projeté de l'étayer de quelques exemples fournis par les monuments écrits. Ces démonstrations empruntées à diverses mythologies, à des épopées nationales, c'est-à-dire, en général, au plus ancien recueil de légendes des peuples, seront, selon nous, concluantes.

§

Nous avons commencé par nous adresser aux mythologies scandinaves parce que nous croyons, et l'expérience a confirmé nos présomptions, que les peuples très voisins de la mer avaient dû être particulièrement frappés des manifestations aériennes et en faire un attribut spécial dans leurs légendes; que les Finnois, par exemple, puisque nous débuterons par eux, dont la mythologie laisse une part très large aux phénomènes aériens et dont la magie est justement célèbre, devaient

(1) K. von den Steinen, cf. Sal. Reinach, *op. cit.*, t, II. *Oiseaux et svastikas*.

avoir accordé à l'être volant une puissance spéciale. Dans ce pays très maritime qu'est la Finlande, où la moitié du pays est baignée par l'Océan quand « dix mille lacs » occupent l'autre, l'homme passe des journées entières dans la contemplation inlassable de cette mer aux mille spectacles, aux mille couleurs, qu'animent encore ces grands oiseaux voiliers qui planent, glissent sur le vent et se font remonter par lui les ailes immobiles, puis fondent à la surface des vagues pour pêcher. Ces études des individus aériens ont toujours beaucoup occupé les Finnois : de tout temps et aujourd'hui encore leurs peintres nous ont donné des recherches très approfondies sur le vol des goëlands et des mouettes, et nous trouvons dans une bibliographie suédoise sur les oiseaux du Nord de nombreux ouvrages très documentés écrits par des Finnois, souvent en français (1).

C'est au *Kalevala* (2), la merveilleuse épopée nationale de Finlande, que nous emprunterons quelques exemples qui présentent la question sous un jour assez net. D'après ce recueil, le monde est sorti des sept œufs d'un aigle gigantesque, descendu des hauteurs sublimes sur le chaos. Laissons parler le barde, *le runoia*.

Et soudain un aigle aux larges ailes prit son essor. Il sillonna l'air à grand bruit, cherchant une place pour son nid, un lieu pour sa demeure. Il vole à l'orient et à l'occident ; il vole au nord et au midi, mais il ne trouve pas une place où il peut bâtir son nid, fixer sa demeure. Il vole de nouveau, puis il s'arrête, il pense et il médite : M'établirai-je dans la région du vent ou au milieu de la mer ?... Or voici que la mère de l'onde, la vierge de l'air, éleva son genou, offrant ainsi à l'aigle une place pour son nid bien aimé. Il se balance lentement dans les airs, puis il fond sur la pointe du genou et y bâtit son nid. Et dans ce nid il déposa six œufs d'or et un septième de fer. De la partie inférieure des œufs se forma la terre, de la partie

(1) J. M. Hulth : *Öfversikt of faunistik och biologiskt vigtigare litteratur rörande Nordens foglar*. — Stockholm, 1899. 4°, v° Falck.— Macklin (F. W.).— Palmie (J. A.)..

(2) Composé de 50 runo ou chants, recueillis et publiés seulement en 1835 par Lonnerôt, le Kalevala, d'origine très ancienne, se chante encore aujourd'hui chez les paysans de Finlande sur un rythme doux et monotone. Ecoutons Léouzon le Duc : « Pour chanter leurs runot les bardes finnois se mettent à cheval sur un banc, deux à deux et face à face, se tenant accrochés par les mains, les doigts entre les doigts et en se balançant très lentement dans le sens horizontal. » Le Kalevala, dont on ne connaît pas les origines, rapporte avec une multitude de détails la lutte du Kalevala (Finlande) et du Pohjola (Nord de la Finlande). Ses personnages sont la personnification des types finnois, le Barde, l'Ouvrier, le Guerrier, etc., etc.

supérieure le ciel sublime, de leur partie jaune le soleil radieux, de leur partie blanche la lune éclatante ; leurs débris tachetés devinrent les étoiles, leurs débris noirs les nuages de l'air (1).

On remarquera sans doute avec quel luxe de détails le barde décrit le vol de l'oiseau, ses hésitations, la façon dont il plane et comment il fond, à la manière des voraces qui ont désigné leur proie ; on nous concédera alors que toutes ces observations dénotent non seulement la mémoire d'un fait familier, mais peut-être aussi l'étude des procédés employés. N'oublions pas que ce sera au XVI^e siècle la règle que s'imposera Léonard de Vinci, dont les ouvrages sont trop peu connus, et qui est le précurseur incontestable de toute notre aviation. Un fait reste encore à signaler : l'éditeur, dans une édition postérieure, remplace l'aigle par un canard : pourquoi ? Ne faut-il pas voir en lui l'association victorieuse des trois éléments : de la Terre puisqu'il marche, de l'Eau puisqu'il nage, et de l'Air puisqu'il vole ?

Nous ne pouvons présenter ici tous les innombrables passages de ce curieux poème qui mentionne des choses identiques. Nous avons cru devoir présenter l'extrait précédent qui dénote combien le peuple avait attaché son attention aux êtres volants ; il faut passer maintenant à l'application qu'il en fait. Qu'il nous soit permis de citer ce runo dont quelques mots sont charmants et quelques explications troublantes. Le tout puissant Vainômôinen, le héros par excellence, le protagoniste, le Roland de toute l'épopée, veut faire aller au Pohjola le forgeron Ilmarinen, qui seul, par ses pouvoirs magiques, peut venir à bout d'un travail essentiel :

Le vieux Vâinômôinen éleva la voix et entonna un chant magique. Il évoqua un tourbillon d'orage et il dit : « Prends-le, ô vent, dans ton navire, prends-le, souffle du printemps, et porte-le rapidement jusqu'à Pohjola la sombre ! » Le vent se déchaîna avec furie, l'air se gonfla en tourbillon d'orage et il prit le forgeron et le transporta rapidement vers la mystérieuse Pohjola. Ilmarinen longea la route du vent, il traversa les régions du soleil et de la lune, escalada les épaules d'Ottawa (la grande Ourse) et arriva dans la demeure du Pohjola sans que les chiens l'entendissent, sans que les aboyeurs signalassent son arrivée. Louhi, la mère de famille du

(1) I^er Runo.

Pohja, sortit de sa demeure et dit : « *Quel homme es-tu donc entre les hommes, quel héros entre les héros, toi qui arrives ainsi sur la route des vents, sur le chemin du souffle du printemps* sans que les chiens t'aient annoncé, sans que les queues de laine aient aboyé?

Voilà qui paraît important, parce que c'est là expression par la bouche des bardes finnois de l'état d'esprit des primitifs : quel homme es-tu donc entre les hommes? quel héros entre les héros? Important encore par la constatation suivante : le rationalisme qui semble présider à la naissance des mythes dans les religions anthropomorphiques s'accommode mal de ces exemples, même divins, qui s'envolent sans l'aide d'aucune « machine » spéciale. Les Grecs accordent à Mercure le pouvoir de franchir l'espace, mais ils donnent au dieu des talonnières ; Phaeton va dans un char traîné de chevaux ailés; Apollon sur un trépied ailé, que M. Salomon Reinach indique comme la première manifestation connue du « plus lourd que l'air » ; et toute une théorie tend à nous prouver que les Dioscures ne sont présentés dans l'air sans attributs spéciaux que par une confusion de l'art. Et nous revoyons ici cet Ilmarinen transporté par le vent non plus à la façon des oiseaux voiliers, mais par la magie toute puissante. L'explication ne s'en fait pas, ou elle aurait peut-être trop de motifs. Nous constatons en passant, mais ajoutons que c'est là un cas presque unique dans les mythologies scandinaves. Nous ne voudrions pas qu'on puisse nous accuser de trouver les exemples avec trop de complaisance pour notre thèse. Mais enfin de simples rencontres de faits, dans lesquelles on ne doit voir que de curieuses coïncidences, sont de nature à sembler des prophéties. Pour se défendre des attaques de Väinömöinen, Louhi, la mère de famille de Pohja (c'est le nom que lui donne le barde), « se mit à penser et à réfléchir. Elle dit : Quel conseil viendra maintenant à mon secours, quel moyen prendrai-je pour réparer ce désastre? Et Louhi changea de forme : elle prit cinq faux, six méchantes pinces usées et elle s'en fit des serres. Elle prit la moitié d'un bateau brisé et de ses bords elle fit des ailes, de son gouvernail une queue. Elle plaça sous ses ailes cent guerriers armés d'arcs, mille hommes armés de glaive. Et ainsi transformée en aigle elle prit son essor et s'éleva dans les airs cher-

chant les traces de Vàinômôinen ; d'une aile elle rasait les nuages, de l'autre elle balayait les eaux (1). »

Nous ne cherchons pas à trouver ici la preuve qu'on pourrait y voir pourtant d'un pressentiment de la construction des avions, de leurs nécessités pour la guerre et la reconnaissance des positions ennemies. Nous retrouverons seulement les indications précises des maléfices que la magie met entre les mains des puissances qui la possèdent, de la supériorité qu'elle lui accorde. Et n'est-ce pas au fond la même chose? Est-ce aux yeux des bardes finnois une commune faculté qu'ont tous les humains de longer les « routes du vent » ? Non pas ; et les différentes manifestations que nous avons énumérées de ce pouvoir extraordinaire ont été obtenues par des individus hors de la moyenne, par des êtres en possession des paroles magiques qui font le *Seidr*. Léouzon le Duc nous le décrit ainsi : « Par cette magie qui s'opérait sur le feu et au moyen d'incantations on pouvait prendre la forme qu'on voulait et traverser les airs avec rapidité : mais c'est un privilège exclusif de certains individus(2). » La Finlande est trop connue par sa magie pour qu'on y revienne ici, mais on peut appuyer sur le caractère élevé, un peu surnaturel, de ses sorciers que Beauvois a étudiés avec une compétence si grande et dans lesquels il nous montre des hommes qui auraient dans leur milieu l'importance de « curé de campagne » et qui seraient des demi-dieux : ce sont eux les maîtres du *Seidr !*

§

La Suède aussi, pour de mêmes raisons, nous donnera des documents curieux tant par leur précision que par leur nombre. Ici, cependant, nous ne trouverons plus l'histoire des héros, qui sont des hommes supérieurs, mais bien celle des Dieux.

A chaque occasion, pour le motif le plus futile, les dieux ont recours au vol aérien, mais ils ne partiront jamais sans s'être munis de leurs ailes, sans s'être métamorphosés ou plus exactement habillés de plumes : pour eux ce n'est pas une magie, mais un moyen de locomotion qui reste le privilège de leur divinité, qu'ils conservent pour ainsi dire dans leur garde-

(1) Kalevala, 43e Runo.
(2) Beauvois : la magie chez les anciens Finnois, *Revue de l'Hist. des Religions*, 1881-1882.

robe. Ils dispensent parfois ce pouvoir à leurs créatures pour leur service ou comme un bienfait, et c'est un stade, combien différent du précédent, dans l'idée de la disposition de l'air par les Dieux : stade très voisin du nôtre, auquel a conduit l'esprit humain qui entrevoit le vol à la portée des procédés artificiels, quoiqu'en en faisant un attribut surnaturel.

Dans le Kalevala les exemples sont nombreux : ici ils sont innombrables et non moins typiques. Ils dénotent encore de la part de l'esprit primitif des Norsemens une prédilection singulière pour l'étude des mœurs ornithologiques. Si l'on prend attention au goût qui pousse les Suédois à la Science, à leur caractère pondéré et réfléchi, on ne sera pas étonné de rencontrer chez eux des connaissances profondes nées de l'observation et de spéculations savantes. La bibliographie mentionnée plus haut, contenant plus de huit cents articles qui concernent les descriptions d'oiseaux du Nord, de leurs coutumes et de leur vol, nous révèle cette tournure d'esprit mieux que toute autre preuve. Et l'on aurait le droit d'être surpris à la pensée que de tels précurseurs restent si en retard au moment où leurs prophéties se réalisent : peut-être croient-ils encore au respect dû aux Dieux ?

§

Odin, le Maître, le Zeus du Nord, est appelé *Rafgnagud*, le dieu aux corbeaux. Ces deux conseillers, qui nous paraissent un peu jouer le rôle de détectives, sont Hugin, Réflexion, et Munin, Mémoire. « Ils se tiennent sur les épaules du Père et lui soufflent à l'oreille ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent » ; mais ils le quittent à l'Aurore pour voler sur la terre et le retrouvent au soir, pour le rapport. C'est ainsi qu'au Maître du ciel parviennent tous les potins du monde et qu'il se trouve en tous lieux. Il est vrai qu'il a un cheval, *Sleipnir*, le Pégase du Nord, qui le fait chevaucher sur les plaines fluides. « Sleipnir vole du ciel sur la terre et transporte le héros sain et sauf à travers les dangers de la vie. »

Anderson nous montre que le guerrier, tombé sur le champ de bataille, est porté au Valhal par les Valkyries, nymphes guerrières, et là, « il volait sur les ailes d'un aigle vers Gimli et les hauteurs éternelles » : quelle plus belle récompense de

ses exploits ! Dans le chant de Vafthrunder, la vieille Edda nous dit :

Hraesvelger est le nom
De celui qui siège à l'extrême du ciel.
C'est un géant dans un plumage d'aigle.
De ses ailes vient,
Dit-on, le vent
Qui passe sur tous les hommes.

Loke, qui serait chez nous le Malin, avait parié sa tête de faire de telles merveilles, que personne ne pourrait trouver mieux. Il perd ; il faut payer. Mais il s'échappe :

Eh bien ! prenez-moi donc, dit Loke, et, en un moment, il fut loin ; car il avait des chaussures avec lesquelles il pouvait courir dans l'air et sur la mer

La déesse de l'amour, Frigg, a une servante, Gnaa, qui fait tous ses multiples voyages sur un cheval qui peut courir dans l'air et dans l'eau; ce cheval s'appelle Hofvarpner. Citons encore la vieille Edda :

Qu'est-ce qui vole là-bas ?
Je ne vole pas, bien que j'avance
Et glisse sur l'air
Avec Hofvarpner.

L'amour suédois chevauche un solide coursier; le nôtre va brûler ses ailes à tout feux : c'est un papillon !

Nous avons montré plus avant le caractère artificiel, si l'on peut dire, du vol divin pour les Suédois. Voyons ceci :

Thor, le dieu tonnant, quand il a perdu son marteau, Mjolner, est aussi faible qu'un Samson tondu. Pour le chercher, il demande à Frigg sa sœur :

Veux-tu me prêter
Ton déguisement de plumes
Pour que je puisse aller chercher
Mon marteau Mjolner ?

Mais il ne peut voler lui-même; dès lors il passe cet habit au Malin, à Loke ; et

Loke prit son vol
Sous un déguisement de plumes,
Il s'envola
Vers la demeure des Ases,
Vers la maison des géants.

Terminons cet exposé par ces deux légendes. Elles nous donneront encore d'autres aperçus curieux. Nous empruntons au savant mythologue américain Anderson les quelques extraits suivants:

Les dieux veulent avoir cet hydromel qui fait les poètes et que détient Suttung au fin fond d'une caverne. Odin séduit la fille de Suttung après s'être introduit près d'elle en rampant sous forme de serpent. Il boit la précieuse liqueur, puis, métamorphosé en aigle, il s'enfuit à tire d'ailes. « C'est une belle idée que celle qui nous représente Odin rampant comme un serpent dans le palais de Suttung et, lorsqu'il a bu l'hydromel, quand il est inspiré, prenant son essor sur les ailes d'un aigle. »

Mais cette dernière légende s'impose par sa signification particulière et par son charme. Les dieux sont à la chasse. A l'heure du repas, au moment de faire cuire la viande, ils poussent leur feu, mais en vain : pas de cuisson. Un aigle qui se tient au sommet de l'arbre leur promet la réussite s'ils consentent à partager la chair avec lui. Ce qui fut accepté de bon cœur; puis au moment décisif l'aigle s'enfuit avec la marmite. Loke l'atteint d'une pierre, mais, ô prodige, l'oiseau n'est autre que le géant Thjasse qui, pour punir Loke, l'entraîne avec lui en son repaire. Pour sa rançon il faut qu'il donne au géant les pommes d'Idun qui assurent à qui les possède une éternelle longévité. Le marché fut accepté. Alors les Dieux de vieillir, et de s'apercevoir du maléfice. Ils somment Loke de reprendre ce qu'il a donné : pour cela, le Malin obtient à nouveau le plumage de faucon de Frigg, et rapporte aux Dieux, qui rajeunissent aussitôt, les pommes d'Idun, l'élixir de longue vie. En revenant il fut poursuivi par le géant Thjasse dans sa parure d'aigle, mais les Dieux pour le défendre allument des feux de copeaux qui brûlent les ailes du géant.

On voit généralement dans ce conte l'histoire des saisons. Idun est le printemps captif de l'Hiver qu'est Thjasse; celui-ci se brûle les ailes au soleil du renouveau.

§

Et dans cette étude on a pu constater qu'à l'époque où la conquête de l'air ne pouvait encore être une science elle était déjà un symbole, que ce qui est aujourd'hui une réalité était

exposé dans la légende plus comme une prophétie que comme un rêve, et que l'homme conscient de sa force sentait qu'il avait en puissance les moyens de vaincre le troisième élément. Il en remit la tâche à ses petits-enfants, qui sont nés! Ce symbole expliquera peut-être l'enthousiasme que manifeste la foule aux exploits de l'homme-volant, le délire de joie qui transporte l'humanité devant un problème posé dès l'enfance du monde et que l'homme vient de résoudre : l'Aviation des premiers âges fut un symbole; il ne nous reste plus de lui que le souvenir : le Progrès chasse tout, les Dieux s'en vont!

JEAN BOUCHOT,
Aviateur.

LA VIE AU XVII^e SIÈCLE

—

DEUX ACADÉMICIENS COLLECTIONNEURS

—

C'était un grand maigre, dit Saint-Simon (1) de M. de Callières, avec un grand nez, la tête en arrière, distrait, civil, respectueux, qui, à force d'avoir vécu parmi les étrangers en avait pris toutes les manières et avait acquis un extérieur désagréable auquel les dames et les gens du bel air ne purent s'accoutumer, mais qui disparaissait dès qu'on l'entretenait de choses et non de bagateiles. C'était en tout un très bon homme, extrêmement sage et sensé, qui aimait l'Etat et qui était fort instruit, fort modeste, parfaitement désintéressé, et qui ne craignait pas de déplaire au roi ni aux ministres pour dire la vérité, et ce qu'il pensait, et pourquoi jusqu'au bout et qui les faisait très souvent revenir à son avis.

Le personnage dont Saint-Simon nous fait un portrait si flatteur, en comparaison de tant d'autres pour qui sa plume fut impitoyable, descendait d'une vieille famille normande. Les de Callières étaient seigneurs de Rochelay et de Gigny. François de Callières, né à Torigny le 11 mai 1645 (2), avait d'abord été attaché, comme son père, à la maison d'Orléans-Longueville, et employé aux négociations destinées à faire élire le duc d'Orléans-Longueville, roi de Pologne.

La mort de ce dernier au passage du Rhin, en 1672, interrompit la carrière du jeune François de Callières; il avait eu le temps toutefois de se lier avec le comte de Morstein, grand trésorier de Pologne, lequel lui offrit même un appartement dans son hôtel à Paris, où il était venu se fixer.

Il devait trouver d'ailleurs une occasion plus profitable encore de mettre à l'épreuve ses talents de diplomate ; choisi pour conduire, de 1693 à 1698, les négociations qui devaient

(1) Ed. de Boislisle, III, pp. 300-301.

(2) V. H. Moulin : les deux de Callières, Jacques et François (*Mém. Ac. nat. de Caen*, 1883, pp. 136-56), et H. Jouan : A propos de Jacques, François et Louis-Hector Callières. Quelques mots encore sur les de Callières. (*Mém. Soc. Acad. de Cherbourg*, 1894.)

aboutir à la paix de Ryswick (1), il reçut d'abord 24.000 liv. d'appointements, qui furent portés à 36.000 liv., comme ceux de ses collègues, MM. de Harlay et de Crécy; à ces sommes s'ajoutèrent 12.000 liv. pour équipages, et 50.000 liv. à l'issue des négociations. A son retour, de Callières reçut le brevet de secrétaire du cabinet du roi; enfin, en 1701, à la mort de Rose, son collègue à l'Académie Française, et successeur de Conrart, on lui confia « la plume », mission délicate qui consistait à contrefaire la signature et l'écriture du Roi et rapportait, outre 10.000 liv. un logement au château ; ainsi s'explique la remarque de Dangeau qu'à sa mort François de Callières laissa une fortune toute « d'acquit ». Il la légua à l'Hôtel-Dieu.

Quel usage il en avait fait durant sa vie, c'est ce qu'à l'aide de documents inédits nous voudrions rappeler.

De Callières dans ses voyages et à la cour avait pris le goût des belles choses et des œuvres d'art : il les collectionna. Dans sa maison de la rue Neuve-Saint-Augustin, au coin de la rue de Richelieu, qu'il avait achetée le 12 juillet 1709 à J. Paget pour 60.000 liv., il avait entassé livres, manuscrits, miroirs, tapisseries, porcelaines, vaisselle d'argent, tableaux, tapis, cartes, etc.

Avant de nous promener dans ses galeries, dans ses antichambres, ses escaliers, tout recouverts de tableaux, d'inventorier ses bibliothèques, entrons d'abord dans sa chambre à coucher qui avait vue sur la cour; outre sa couche à bas piliers, nous trouvons une commode de bois de violette avec mains de cuivre, un bureau de marqueterie de cuivre et écailles, un grand miroir avec plaques de cuivre, et chapiteau de bois doré, un petit cabaret de bois, « façon de la Chine », sur la cheminée deux Vénus en ivoire, quatre jattes de porcelaine du Japon, un Apollon, une Diane et un Mercure en bronze, des porcelaines. Mais les objets les plus précieux sont dans son « cabinet » : là nous trouvons des bronzes, des marqueteries, ses jetons de l'Académie, qui au moment de sa mort sont au nombre de 110, ses médailles, une partie de ses livres, car il y en a un peu partout, sur des tablettes, jusque dans les antichambres; Dioscoride voisine avec la Bible dans les

(1) Cf. Bib. nat., ms fr. n. a. 3298. Papiers de Fr. de Callières relatifs aux négociations de Ryswick, en 1697.

in-4 ; parmi les in-12 figurent Cléopâtre et Cyrus, La Fontaine, Saint-Evremont, Epicure, Lucrèce, Scarron ; son *Dictionnaire économique* en 20 vol. in-fol. écrase des in-16 qui sont Rabelais, Corneille, Molière, le théâtre italien ; puis au bas des armoires, des cartes géographiques, des estampes, les conquêtes du roi, gravées par Van der Meulen, des journaux de finances, des manuscrits ; mais ce qui domine ce sont les mémoires et les livres d'histoire, de diplomatie, les ambassades de Defresne, les lettres du cardinal d'Ossat, que, dans sa *Manière de négocier avec les souverains*, il recommande comme le livre le plus propre à former les ambassadeurs, sans oublier Plutarque, Comines et Brantôme.

Quant au diamant d'une valeur de 2.000 écus qui lui a été donné par le duc de Lorraine, et qu'il léguera à son voisin et ami, son confrère à l'Académie et exécuteur testamentaire, Eusèbe Renaudot, le théologien (1), il doit être enfermé dans quelqu'un de ces petits cabinets de marqueterie, de la « chambre rouge », entre quelques pièces de tapisserie des Flandres ou de Bruxelles, dont les verdures font ressortir les rideaux de taffetas « couleur de feu », qui donnent leur nom à la chambre, tandis que dans l'antichambre qui a vue sur la rue les rideaux sont de taffetas céladon, entre les tables de marbre et les guéridons de bois doré.

C'est dans la chambre rouge que se trouvent les 38 tableaux, presque tous de grands maîtres, qu'il léguera à son ami M. de Valossières, secrétaire du conseil de commerce, demeurant rue de Cléry. Nous ne saurions en donner la liste complète (2) ; il nous faut au moins mentionner les plus « valeureux », suivant un vieux mot français alors à la mode ; outre les copies, il y a des originaux : des fumeurs, des buveurs de Teniers, une mascarade, un paysage de Breughel, une cuisine de Snyders, des ports de mer de Paul Brille et de Van der Kabel. Dans sa chambre à coucher se trouvaient 4 petits panneaux en bois de

(1) Renaudot demeurait rue de Richelieu, près la rue N.-Saint-Augustin (n° 68 actuel) ; il était depuis 1689 membre de l'Ac. Franc. et depuis 1691 de l'Acad. des inscriptions. Il était prieur de Frossay en Bretagne et de Saint-Christophe de Châteaufort. Il a publié de nombreux ouvrages de théologie, dont les principaux avaient pour objet de montrer l'accord de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine sur l'Eucharistie. Il mourut en 1720. Voy. A. Villien, *L'abbé P. Renaudot*, Paris, 1904, in-12, et Bibl. nat., ms. fr. n. a. 7497, lettres de l'abbé Bernou à Renaudot, où il est question plusieurs fois de M. de Callières.

(2) V. *Doc. pour servir à l'hist. de l'Hôtel-Dieu de Paris*, par Brièle. Paris, Imp. Nat., 1877, t. IV, pp. 137 et sqq.

Filippo Lauri représentant les Saisons, une copie de Rubens, l'adoration des Mages, une Vierge, copie du Titien, un ex-voto d'après Carrache, une sainte Famille d'après l'Albane, un Thomas Morus, « dans le goût » d'Holbein, une Vierge de Pierre Loir, une Madeleine du Guide, d'autres copies, encore, du Corrège, de Raphaël, de Rembrandt, quelques originaux, un saint Joseph du Guide, le cardinal de Lorraine du Titien, un saint Paul de l'Espagnolet. Dans son cabinet se trouvent en grand nombre des copies du Titien, de Carrache, de Raphaël, du Poussin. Il y en a partout, dans toutes les pièces, dans les antichambres, dans les escaliers; ce ne sont pas les moins beaux : il y a là une Vénus de P. Véronèse, un amour brûlant des armes du Guide, un petit Jésus de Rubens, encore des copies du Carrache, du Giorgione, du Caravage, de Raphaël, quelques portraits : Gassendi, Descartes, Gaston de Foix, d'après le Giorgione, et surtout beaucoup de Vénus, Vénus seule, Vénus avec Adonis, avec l'Amour, avec un Satyre, un bain de Diane et d'Actéon, deux satyres et une nymphe au bois. Le célibataire galant qu'était de Callières devait contempler avec condescendance toutes ces nudités plus ou moins rutilantes, qui voisinaient avec un saint François, un saint Jérôme ou une Fuite en Egypte (1). Il n'en fut pas de même des vertueux administrateurs de l'Hôtel-Dieu qui, en vertu du testament de Callières, héritèrent de toutes ses collections ; nous lisons en effet dans le registre des délibérations du Bureau, à la date du 26 mai 1717 : « Sur ce qui a été dit par M. d'Estrechy que, parmy les tableaux de la succession de feu M. Callières, il s'en est trouvé quatre représentans des nudités et des postures indécentes, capables de blesser la pudeur et la modestie chrétienne, s'ils étaient exposés en vente, la Compagnie arrête qu'ils seront jettés au feu, en la présence de MM. Soufflot et d'Estrechy, qu'elle a priés de faire exécuter cette déclaration. »

Il y avait en effet, dans ses collections, quelques « grivoiseries »; à défaut du mot, on connaissait la chose, car le mot « grivois » venait seulement de faire son entrée dans la langue

(1) On lui attribue, en effet, un petit volume intitulé : *Nouvelles amoureuses et galantes*, contenant l'Amant emprisonné, le Mort ressuscité, le Mary confident avec sa femme, l'Amoureux estrillé, édité par G. Quinet, « au Palais, en la Galerie des Prisonniers, à l'Ange Gabriel », en 1678.

française, et on en ignorait l'origine ; dans son ouvrage sur les *Mots à la mode*, qui est de 1691, de Callières fait ainsi dialoguer le commandeur, défenseur des anciens usages, et le comte et la duchesse, partisans des innovations : « Le *comte :* Tous les « grivois » ne parlent point autrement. — Le *commandeur* ne put s'empêcher de rire sur une si forte objection et il répondit au jeune comte que, pour les « grivois », il n'avait pas l'honneur de les connaître. — Les « grivois », reprit la *duchesse* qui voulait faire la savante sur les termes de guerre, sont sans doute quelques troupes étrangères qui servent dans les armées du roi. — Bon, dit le *comte* en faisant un éclat de rire, les grivois sont des troupes étrangères. Est-ce que vous ne savez pas ce que c'est qu'un grivois ? — Vous ferez plaisir de me le dire, lui répliqua sérieusement la *duchesse*. — Un grivois, reprit le *comte*, veut dire un homme qui... attendez... Et après avoir rêvé quelque temps, un grivois veut dire un grivois, je ne puis pas vous l'expliquer autrement. — Il n'y a rien de plus clair, dit le *commandeur*. » Littré n'a fait que reprendre l'étymologie de la duchesse, en faisant venir le mot des troupes allemandes qui se servaient de tabatières à râpe de tabac qu'on appelait alors des « grivoises ». N'oublions pas que de Callières se piquait d'être un puriste, et que son influence se fit sentir sur ses contemporains (1) .

« L'Académie a purgé l'éloquence française de ces défauts différents, dit-il dans son *Discours de réception*, le 7 février 1689 (2), qui règne encore chez les nations voisines ; elle l'a formée sur le modèle de ces grands originaux de l'antiquité qui sont la règle certaine du bon goût et de la vraie éloquence, elle l'a réduite, dans les bornes de la droite raison dont il ne lui est plus permis de sortir pour courir après les pointes, et pour se parer du brillant de quelques fausses pensées. » Dans son ouvrage : *Du bon et du mauvais usage dans la manière de s'exprimer, des façons bourgeoises, et en quoi elles sont*

(1) C'est son ouvrage sur « les mots à la mode » qui inspira la comédie de Boursault portant le même titre (19 août 1614). Th. Revillout, *Etudes littéraires et morales sur le XVII^e siècle : Boursault et la comédie des mots à la mode*. Montpellier, 1838.

(2) Imp. chez J.-B. Coignard, impr. du roi et de l'Académie, rue Saint-Jacques, à la Bible d'Or. Il succédait à Quinault. On a de lui plusieurs discours académiques pour la réception du président de Mesmes (20 mars 1710), de Houdart de la Motte (8 février 1710). Il fut remplacé à l'Académie par le cardinal de Fleury.

différentes de celles de la cour (1), il passe en revue toutes les expressions défectueuses dont certaine société se servait encore ; il s'élève avec force, en délicat choqué, contre les gens qui prononcent « ormoire », « assions-nous », « pilure », « rhumatice », « tunber », et nous explique les différences d'acceptions de mots que l'on emploie à tort sans distinction, comme « offre » et « charge », « déplaisant » et « marri », « enfin » et « bref », etc. (2).

Il revient à plusieurs reprises, dans ses autres ouvrages, sur l'utilité de la connaissance des langues mortes, non seulement pour la correction du langage et du style, mais encore pour la conduite de la vie, et la perfection de l'esprit, car de Callières s'est fait, lui aussi, dans son esprit, le prototype de l'honnête homme, « de l'homme de mérite », comme il dit, vers lequel doivent tendre nos efforts, et que nous devons essayer de réaliser : « l'homme de mérite est le chef-d'œuvre de la nature et de l'art et il faut que l'une et l'autre concourent à le former ; qu'il ait l'âme belle et l'esprit bien fait, que la beauté de son âme consiste dans un amour constant de la vérité et de la justice, et dans le désir continuel de faire tout le bien qu'il est en son pouvoir, qu'il ait l'esprit naturellement éclairé, étendu et pénétrant et qu'il se soit accoutumé à réfléchir sur lui-même et sur toutes les choses qui se présentent avant que d'en former des jugements, qu'il soit d'une humeur égale sans bizarrerie et sans inquiétude... qu'il ait établi la paix avec lui-même pour la conserver avec les autres, qu'il soit désabusé des erreurs vulgaires ;... qu'il ne soit point entêté ni de la prétendue grandeur de sa maison, ni de son pouvoir et de ses richesses, ni de sa science et de son habileté, ni des agréments extérieurs de sa personne, ni de sa valeur, de son adresse, ni de ses autres belles qualités naturelles et acquises, qu'il sache les posséder sans s'en estimer ni plus grand, ni plus parfait (3). »

(1) Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le 2e perron de la Sainte-Chapelle. 1668 — [Maz. 54561].

(2) Mario Roques, *Notes sur Fr. de Callières et ses œuvres grammaticales* (1645-1717), in *Mélanges de philologie*, offerts à F. Brunot, 1904, pp. 273-80, et P.-A. Geiyer, *Fr. de Callières et ses critiques sur le langage de ses contemporains*, in *Mélanges de philologie romane*, dédiés à C. Wahlund, 1898, pp. 255-71.

(3) *De la science du monde et des connaissances utiles à la conduite de la vie*, chez Etienne Ganeau, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la Fontaine Saint-Séverin, aux armes de Dombes, 1727, p. 252 — [Maz. 55187].

Et si ce morceau ne nous renseignait suffisamment sur la qualité d'esprit de Callières, nous pourrions encore citer ce passage d'un autre de ses ouvrages, de son *Traité de la manière de négocier avec les souverains* (1), paru en 1715, où il apprécie ainsi l'attitude du négociateur avec les femmes : « Si l'usage du pays où il se trouve lui donne un libre commerce avec les dames, il ne doit pas négliger de se les rendre favorables en s'attachant à leur plaire et à se rendre digne de leur estime ; le pouvoir de leurs charmes s'étend souvent jusqu'à contribuer aux résolutions les plus importantes d'où dépendent les plus grands événements ; mais en réussissant à leur plaire par sa magnificence, par sa politesse et même par sa galanterie, qu'il n'engage pas son cœur ; il doit se souvenir que l'amour est d'ordinaire accompagné de l'indiscrétion et de l'imprudence, et que, dès qu'il se laisse assujettir aux volontés d'une belle femme, quelque sage qu'il soit, il court risque de n'être plus le maître de son secret ; on a vu arriver de grands inconvénients par cette forme de faiblesse, les plus grands ministres ne sont pas exempts d'y tomber, et il ne faudrait pas sortir de notre tems, pour en trouver des exemples remarquables (2). » De Callières suivit l'exemple qu'il prêcha ; il ne donna jamais son cœur ; mais il ne négligea pas la société des femmes. Les belles-lettres et le goût des tableaux s'allièrent chez lui au culte de l'amitié. Il est bien le type achevé de l'honnête homme.

La grande amitié de sa vie fut celle de la marquise d'Huxelles, sa correspondante des bons et des mauvais jours, qui lui envoyait à Ryswik des encouragements mérités pendant qu'il travaillait dans l'ombre pour le roi et pour la France (3). Cet homme maigre, au grand nez, dépeint par Saint-Simon, devait donner quelque charme prenant à sa conversation variée et élégante. « Vous êtes l'âme et le lien de tous ceux qui ont l'honneur d'être de vos amis et de vos serviteurs », lui écrivait,

(1) Cf. Arch. de l'Assist. pub., Privilège du roi pour l'impression de l'ouvrage, traité avec le libraire Brunet pour la publication, mémoire des exemplaires à relier, dont « un pour le Roi relié en maroquin de levant rouge d'un beau grain, et bien choisy, avec les armes du Roi au milieu des 2 costés de la couverture, doré sur tranche, des filets d'or autour des 2 costés de la couverture, et 4 fleurs de lys d'or au coin de chacun des 2 costés ».

(2) P. 17-18.

(3) Sur les lettres envoyées de Ryswick à Mme d'Huxelles [ms. fr. 24983 de la Bib. nat.], v. *Rev. britannique*, 1er aout 1879, et aussi E. de Barthélemy : *la Marquise d'Huxelles et ses amis*. Paris, Firmin-Didot, 1881, in-8.

le 22 octobre 1696, une autre correspondante, la comtesse de Frontenac, qui comparait ses lettres à la Logique de Port-Royal. Il s'était fait l'ami de toutes les belles dames qui fréquentaient chez la marquise d'Huxelles: Mme de Nonan, Mlle de Comminge, les marquises de Francquetot et de Saint-Germain-Beaupré, sans oublier le marquis d'Ambre, le comte de Rouville, le maréchal et le cardinal d'Estrées. On peut dire que ses petits ouvrages, présentés, pour la plupart, sous forme de dialogues, sont comme la continuation et le prolongement des causeries de société.

La vente des meubles et tableaux de Fr. de Callières faite par Jacques Barbarin, commissaire priseur, produisit 26.335 liv. 96 s., et les différentes sommes recouvrées, 159.270 liv. (1). L'enterrement à Saint-Eustache coûta 277 liv.; l'Hôtel-Dieu fit faire à ses frais une épitaphe, encastrée dans le pilier « joignant la chapelle Saint-Michel » (2). Fr. de Callières avait d'ailleurs laissé 10.000 liv. à sa paroisse pour fonder une messe de requiem à perpétuité. Son unique héritière, sa sœur, Anne de Callières, veuve du seigneur du Mesnil Camproger, remariée à M. de Martinvast, et demeurant à Craville, près de Montebourg, en Normandie, reçut seulement une pension de 400 liv.: elle fut d'ailleurs mise en curatelle « comme faible d'esprit et ayant dû produire différants effets honteux à sa famille ». Quant à son frère, le chevalier J. de Callières, qui avait remplacé en 1698 M. de Frontenac comme gouverneur du Canada, il était mort en 1703 également célibataire (3). La lignée des de Callières était éteinte. La maison de la rue Saint-Augustin fut mise à prix 60.000 liv. par l'Hôtel-Dieu. De l'académicien il me reste plus que le souvenir d'un galant homme qui vivait heureux — probablement — en lisant des lettres de marquise, en robe de soie brochée de petites fleurs d'or, devant une copie de Rubens.

§

C'était un personnage de moins grosse importance que ce

(1) Sur cette somme, l'Hôtel-Dieu avait quelques charges, une rente de 500 liv. au principal de 25.000 liv. au Cte de Maurepas, titre de rente constitué par de Callières en 1699, puis une rente viagère à payer à son secrétaire Gabriel du Lac du Tremblay, décédé le 1er juin 1746 [Arch. A. P. Legs de Callières].

(2) Contrat du 15 juin 1618 signé de Secousse, curé de Saint-Eustache.

(3) Maxime Godefroy : *le Chevalier de Callières, gouverneur du Canada (1648-1703)*, Evreux, 1899.

Ballesdens, moitié laïque, moitié ecclésiastique, que Chapelain, dans ses *Mémoires*, appelle un « bon homme » (1), et qui n'aurait obtenu ni une place à l'Académie, ni les bénéfices dont il jouissait à la fin de sa vie, s'il n'avait eu la chance de se trouver parmi les familiers du chancelier du Séguier. Il paraît même avoir été logé (2) dans l'hôtel de la rue du Bouloi, où ce dernier hébergeait un grand nombre d'amis et de collaborateurs, presque tous futurs académiciens : l'abbé de Cérisy, Germain Habert, Cureau de la Chambre, l'abbé Esprit. Il s'occupa très certainement de rassembler la magnifique collection de manuscrits du chancelier, se montant, à la fin de sa vie, à plus de 4000 (3), et aussi les volumes de sa bibliothèque, au nombre de 10.000 dans le catalogue de Cramoisy (4), en même temps qu'il était choisi, vers 1643, pour être le précepteur du jeune duc de Coislin, alors âgé de 8 ans, futur académicien à 17 ans ! Il prit lui-même le goût des belles reliures, des manuscrits rares, et lorsqu'il fut à son tour de l'Académie, en 1647, après s'être généreusement effacé devant Corneille (5), il travailla pour son compte, et se fit lui aussi collectionneur.

Mais il resta secrétaire de Séguier dont il fut l'intime, pourrait-on dire, pendant près de 40 ans. Il édita en 1636 l'ouvrage du grand-père du chancelier Pierre Ier, paru en 1580 sous le titre de « Rudimenta cognitionis Dei ». Il édita aussi en 1646 le traité de « l'Eau-de-vie », du médecin Jean Brouaut (6), dédié à Cureau de la Chambre, ouvrage orné de figures sur bois donnant des pratiques curieuses sur l'art de distiller au point de vue hermétique. Entre temps, car il fut un grand travailleur, s'il ne fut pas un esprit original, il donna de nombreuses éditions d'ouvrages latins, dont la liste se trouve dans le dictionnaire de Moréri, et parmi lesquels il faut au moins citer les opuscules de Jérôme Savonarole, les Actes des Apô-

(1) « Il est plus curieux qu'habile et plus cupide de gloire que glorieux. Tout ce qu'il a publié est au-dessous de la médiocrité ; c'est un bon homme. » *Mém. des gens de lettres.*

(2) Pellisson et d'Olivet, *Hist. de l'Acad.* Ed. Livet, t. I, p. 302.

(3) Kerviler, *le Chancelier Séguier.* Paris, Didier, 1874, pp. 142 et 199.

(4) Le catalogue en fut donné au XVIIIe s., par le célèbre Montfaucon, sous le titre de « *Bibliotheca Coisliliana...* » 1715. Cette Bibliothèque fut transportée à l'abb de Saint-Germain-des-Prés, où elle resta jusqu'à la Révolution. Une grande partie se trouve à la Bib. nat.

(5) Kerviler, Ballesdens dans *le Bibliophile Français.* Bachelin-Deflorenne, 1873, t. VII, p. 142. Il succéda au poète de Malleville.

(6) Paru chez « Jacques de Senlecque, en l'hôtel de Bavières, proche la porte Saint-Marcel, ou au Palais, chez Jean Hedault, dans la salle Dauphine ».

tres, les Scolies de Jean Ganay, la logique du cordelier allemand, Thomas Murner, avec notes et conjectures, les œuvres de saint Grégoire de Tours. On pourrait recueillir également un assez grand nombre de ses lettres dans les manuscrits de Séguier à la Bibliothèque nationale (1); mais cela n'ajouterait rien à la modeste réputation de ce Parisien qui avait débuté en achetant 4000 liv. une charge d'avocat du roi, et qui plus tard revêtira ses lettres d'un cachet de cire rouge posé sur soie bleu ciel, avec des armes ecclésiastiques.

Dans le corps de logis qu'il vint occuper au collège des Cholets (2), derrière les bâtiments principaux, Ballesdens avait accumulé manuscrits et bibelots; il s'était constitué, lui aussi, un « cabinet ». Il y employait ses revenus, devenus assez considérables. Il était propriétaire d'une maison rue Saint-Victor, à Paris (3), titulaire de l'aumônerie de Ligueil, en Touraine, où ses terres étaient louées à la veuve du bailli de l'endroit, et de la chapelle Saint-Denis de Brie-Comte-Robert (4); il possédait encore comme bénéfice l'abbaye de Saint-Germain d'Alluye, au diocèse de Chartres; enfin il avait les revenus de sa charge d'aumônier ordinaire du roi. Il était également chanoine honoraire de la cathédrale de Noyon, à qui il légua son cœur, et celle de Nantes (5), où il laissera 1000 liv. pour fonder un obit, suppliant ses confrères, dans son testament, « de lui pardonner le mauvais exemple qu'il leur a donné par sa trop longue et trop criminelle absence ». Il avait un cousin, Robert Ballesdens, chanoine à Amiens, où il fonda également un obit, des cou-

(1) Quelques extraits en ont été donnés par R. Kerviler dans son ouvrage sur le chancelier Séguier et par Hauréau, dans le B^in du Com. hist. (hist., sciences, lettres), Paris, 1845, in-12. V. aussi *Lettre sur la mort du P. Fronteau*, genovéfain, in Jos. Front. memoria, in-4, 1663 [Bib. St. Gen.] A la Bib. nat. on trouve quelques lettres de lui à M. de Priesac (1662), à l'abbé de Tours (1663), à M. de Pures (1663), au duc de Coislin (1664). Enfin l'abbé Tougard a découvert une lettre de lui adressée à M. Couvay, D^r en médecine, dans une édition de son ouvrage sur la nouvelle méthode pour apprendre le Despautère par Figures. Paris, J. Gaillard, 1644 [Cf. B^in du Bibliophile. Paris, Leclerc, 1902, p. 241.]

(2) Le collège des Cholets se composait alors d'un groupe de 7 maisons, le collège où habitaient les boursiers, donnant rue des Cholets et rue Saint-Etienne-des-Grès, puis des maisons suivantes, la Croix d'or, donnant rue Saint-Etienne-des-Grès, l'Image St-Jacques, l'Image Ste-Catherine, le Petit Monde, la Bergerie et la Galerie d'Or, donnant rue Saint-Jacques. [Arch. nat. M 174.]

(3) Arch. A. P. Procès au sujet de cette maison louée à un blanchisseur.

(4) Th. Thuillier. Jean Ballesdens, de l'A. F., chapelain de Brie-Comte-Robert, *Bull. de la Soc. d'Arch. de Brie-Comte-Robert*, 2^e vol., 1902-3, pp. 76-82.

(5) G. Durville, Un chanoine de Nantes, concurrent de Corneille à l'Académie, Jean Ballesdens, dans *Bull. de Soc. Arch. de Nantes*, 1905, p. 217, avec plusieurs lettres tirées des Archives de Nantes, et une bibliographie de ses ouvrages.

sins, MM. de la Marre, avocats au Parlement, à qui il légua, outre une somme d'argent, une bourse de jetons d'argent de l'Académie, Etienne Ballesdens, greffier en l'élection et grenier à sel de Dourdan, M. Garnault, sans compter quelques filleules.

Il avait réuni une superbe collection de livres et de manuscrits grecs et latins. Avant sa mort, il disposa de quelques-uns pour des amis, 2 volumes grecs reliés à Rougeon, conseiller à la Cour, un Socrate in-folio, et un Quintilien in-4, en maroquin du Levant, à M. Sorreau, « le plus ancien de ses amis ». La plupart furent vendus par l'Hôtel-Dieu, qu'il avait fait son légataire universel (1). L'ensemble de ses livres et manuscrits fut prisé par P. Aubouyn et Jacques Villery, libraires, d'après l'inventaire en 36 pages, terminé le 22 novembre 1675, 4.499 liv. 15 s. dont 125 pour les mss. grecs, 385 pour les mss. en velin, et 532 pour les mss. en papier. Toutefois la vente, déduction faite des frais, ne rapporta que 3.575 liv. 1 s. d'après la somme remise au receveur de l'Hôtel-Dieu. Parmi les manuscrits français se trouvaient le *Journal d'Héroard* (2), premier médecin du roi, en 6 vol., les *Ambassades d'Hotman*, un recueil in-fol. de *Lettres* du connétable de Montmorency. Ils furent tous acquis par Colbert, et lorsque le comte de Seignelay vendit à Louis XV, en 1732, le fonds Colbert, ils firent leur entrée à la Bibliothèque du roi, où ils sont encore (3). Le convoi de Ballesdens à Saint-Etienne-du-Mont coûta 689 liv.; il fut inhumé au cimetière de cette paroisse, le 29 octobre 1675 (4).

Ballesdens achetait aussi des objets d'art et de curiosité, dont il fit cadeau en mourant à plusieurs de ses confrères de l'Académie : Mézeray, « son ancien et fidèle ami », reçut sa canne, ornée des « armes et alliances » de la maison de France, et une bague en or avec le portrait de Henri IV en cornaline; l'abbé Cottin, une bague antique représentant Platon; Quinault, une bague avec deux têtes d'agathe en relief; Benserade, une bague avec le portrait du chancelier Séguier; Charpentier, une

(1) V. Testament du 16 avril 1672, devant Lechanteur et Quarré, notaires, et codicilles des 19 août-25 octobre 1675. (Arch. A. P.)

(2) Auj. mss. fr. 4022-27 de la Bib. nat.

(3) V. *les Deux abbés Colbert, gardes de la Bibliothèque du roi, de 1656 à 1683*, par R. Kerviler, in *Bibliophile Français*, Bachelin-Deflorenne, t. VII.

(4) Le Bull. de décès a été trouvé par Jal (*Dictionnaire critique*), dans les registres de Saint-Etienne-du-Mont.

bague avec deux yeux d'agathe ; Perrault, une bague avec le portrait de Marie de Médicis ; Desmaretz, une bague en or avec tête d'agathe colorée. Les bagues en agathe étaient alors à la mode. Ballesdens en possédait une, représentant Saint-Etienne lapidé, qu'il légua à Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse, pour la faire appliquer au reliquaire du saint.

Il aimait aussi les tabernacles, les reliquaires, les châsses, les « chapelles ». A son ami, le P. du Molinet, il laissa pour sa communauté une châsse antique, émaillée, destinée à recevoir une relique des Saints Stilitains, dont les corps reposaient aux Célestins de Mantes, sans compter une main de cuivre « des Egyptiens » et des manuscrits latins ; à la cathédrale de Noyon, outre 1000 liv. pour fonder un obit, sa chapelle d'argent composée d'une croix, de 6 chandeliers, d'une boîte d'hostie et de sa chapelle, une Vierge « faite du même tronçon de bois que la Notre-Dame de Foy, qui attire dans le couvent des Augustins de la ville d'Amiens la dévotion de toute la France, pour être exposée dans un petit tabernacle de la chapelle du doyen M. la Haye ».

A l'Evêque d'Amiens, il laissa une bague de hiacynthe, et au chapitre son tableau de la décollation de saint Jean.

Mais combien d'autres objets furent vendus, comme ce tabernacle d'ébène garni de plusieurs figures d'argent et vermeil doré, façonné, sur le haut duquel se trouvait un tabernacle d'argent massif doré, avec une vierge et plusieurs autres figures d'argent vermeil doré, ou bien ce reliquaire d'argent enrichi de petites perles fines et autres bijoux, avec une vierge de « pâte ».

Ballesdens paraît surtout avoir recherché les émaux et les ivoires. Parmi ses émaux se trouvaient des portraits de François Ier, en carré, et Jeanne d'Albret, mère de Henri II, donnés au dauphin, de l'empereur Julien, estimé 60 s., Marc-Aurèle à cheval, 18 liv., Néron, 4 liv. Parmi ses ivoires, une Vénus avec son amour, enfermés dans une boîte de sapin, un Christ, la Vierge et St Jean : car Ballesdens savait allier le goût des antiques avec celui des objets pieux. Au reste tous ces bibelots étaient alors d'un prix modique : n'estime-t-on pas 12 liv. une boîte d'ivoire gravée en relief représentant le Christ en croix entre les deux larrons avec les 11 pièces qu'elle contient, à savoir, une boîte d'or émaillée garnie de rubis avec le portrait

de M. de Guise, un portrait de Louis XIII, en grenat, un autre d'Henri IV cerclé d'or, une coquille représentant l'adoration du veau d'or cerclée d'argent, une tête de mort garnie d'or, une médaille de cristal de roche ovale représentant la Vierge et d'autres figures, un reliquaire d'ébène garni de cristaux, et quatre médailles d'argent. Nous trouvons également dans ses collections, des jaspes, des boîtes de Chine, une cuvette de topaze d'Allemagne, un portrait d'Henri II en cire, de François Ier en buis, de Séguier en cuivre rouge, et des marbres divers, une tête de Sénèque, deux empereurs, une vierge « tenant son Jésus ».

Quant à ses tableaux, la plupart sont peints sur bois : portrait de Jacques Cœur et de sa femme, légué à Colbert, de Côme de Médicis, une Annonciation « gothique », une Nativité fermant à deux volets par Albert Durer, léguée à l'archevêque de Paris, Michel de Montaigne, Erasme et Froben, légués à M. Huet, sous-précepteur du Dauphin, la femme de Charles-Quint, etc., puis quelques grands tableaux sur toile, St Charles Borromée, St Paul, une Vierge d'après Raphaël, qui furent vendus (1).

Mais ce qu'il avait de plus précieux fut partagé, après sa mort, suivant ses volontés dernières, aux deux abbayes de Saint-Victor, et de Sainte-Geneviève, qu'il affectionnait particulièrement. A Saint-Victor, où se trouvait son cousin, Simon Gourdan (2), il avait légué son canon de messe de saint Grégoire, avec les concordances des quatre évangélistes, enluminés « gothiquement », pièces qu'il estimait les plus rares de son cabinet, et même du royaume ; puis un « natalis in evangeliis », imprimé sur papier de soie de Chine, mais il révoqua ce legs. A Sainte-Geneviève, il donna trois manuscrits français enluminés reliés en velours, et en particulier à son ami Du Molinet (3), célèbre collectionneur lui aussi, à qui Lou-

(1) L'Inventaire des meubles, effets et bijoux comprend 687 nos non compris les livres. Il a été commencé le 30 oct. 1675 par Claude Forbent, sergent à verge priseur, vendeur de biens en ville, prévôté et vicomté de Paris. (Arch. A-P.) Il doit être publié avec une notice historique sur Ballesdens par M. le Dr H. Gillard.

(2) Le chanoine Simon Gourdan, célèbre par sa piété, mort en 1729, auteur d'une histoire des hommes illustres de Saint-Victor.

(3) Ce genovéfain a laissé, outre ce catalogue des médailles du roi, qui forma 6 vol. (cf. Hist. du cabinet des méd. du roi, in *Mercure*, mai 1719, pp. 57, 58), le « Cabinet de la bibliothèque Sainte-Geneviève » publié après sa mort en 1692. 1 vol. in-fol. V. aussi Bib. Sainte-Gen. *Description et explication des principales médailles... recherchées et mises en ordre par les soins du P. du Molinet.* [Féret, *l'Abb. de Sainte-Geneviève.* Paris, Champion, 1883, t. II., pp. 250 et suiv.].

vois confia l'inventaire des médailles et des agathes du Roi, une coupe antique avec des caractères arabes, un caillou avec des lettres hébraïques.

Ses livres, nous l'avons dit, furent vendus par l'Hôtel-Dieu en 1679. Guigard, dans l'Armorial du Bibliophile, prétend qu'on y trouva neuf reliures de Grolier; elles ne sont pas expressément spécifiées dans l'inventaire de la vente conservé aux Archives de l'Assistance publique, avec quelques lettres d'affaires et le testament, qui nous ont permis de reconstituer cette existence obscure et studieuse d'un bourgeois de jadis, dont le nom s'est conservé, parce qu'il aimait les belles reliures et les bagues gravées.

Ne sont-ils pas représentatifs de leur siècle, ces deux hommes qui, l'un, dans son luxueux hôtel de la rive droite, l'autre dans son modeste logis de la rive gauche, poursuivent le même rêve calme et souriant, cherchent pour leur vie un décor attrayant et consolateur, ne demandent à l'existence ni de trop gros soucis ni de trop vives satisfactions? Au sortir de Saint-Eustache, ou près de Saint-Etienne-des-Grès, au milieu du Paris badaud et frondeur, ce sont des Français du XVII^e^ siècle qui passent.

MARCEL FOSSEYEUX.

LES ÉTANGS NOIRS

(*Suite* [1])

—

VII

Stéphane Bersange!... Depuis que Joris Helmius avait quitté Paris, de qui aurait-il eu le regret, sinon de Stéphane Bersange?

Une étroite, une fraternelle union s'était nouée entre les deux jeunes gens; l'un n'aurait pas pu vivre sans l'autre. Toute impression leur était commune; ils échangeaient leurs moindres sentiments. Ils s'étaient rencontrés au lycée, en quatrième, et jamais l'ardeur réciproque de leur sympathie n'avait diminué. Après les classes ils se retrouvaient régulièrement, et, bien qu'ils habitassent des quartiers fort éloignés, à tour de rôle ils se reconduisaient en menant des causeries interminables sur ce qu'ils avaient vu ou sur ce qu'ils pensaient. Ils fouillaient en discutant la valeur des livres nouveaux ou anciens dont ils venaient d'achever la lecture; leur accord était parfait, hormis, par la volonté de conserver chacun une part intacte de leur double personnalité, une constante et singulière divergence d'opinion toutes les fois qu'était prononcé le nom de Victor Hugo ou le nom d'Honoré de Balzac. Joris exaltait Hugo; Stéphane, qui l'avait peu pratiqué, affectait de faire de lui moins de cas que de Lamartine ou de Musset. Par contre il prônait par-dessus tout au monde l'œuvre de Balzac, et Joris, qui l'avait entr'ouverte à peine, la considérait comme très inférieure. Ainsi se renouvelait pour eux l'occasion d'exercer en toute ingénuité une verve combative en faveur des héros dont ils avaient assumé la défense l'un vis-à-vis de l'autre.

Les jeudis, les dimanches, le plus souvent ils les passaient ensemble, soit à se promener au Bois de Boulogne et dans le parc silencieux de Saint-Cloud, soit, chaque fois qu'il leur était possible, à se hâter, dès leur déjeuner fini, vers quelque matinée théâtrale, à l'Opéra-Comique, à l'Odéon, à la Comédie-Française. Ils en savaient à fond le répertoire, ils en connu-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 362.

rent les pièces nouvelles, dont l'appréciation apportait un précieux aliment à leurs chères causeries, car ils ne craignaient pas de juger, selon des vues qui leur étaient propres, le talent des auteurs et le mérite des comédiens.

Bientôt la fièvre les enflamma. Ils s'étaient d'abord récité à eux-mêmes des tirades enthousiastes, ou bien, sur des modèles aisément reconnaissables, ils en avaient improvisé. Avec des camarades qui partageaient leurs goûts, ils instituèrent une société dramatique, et, à intervalles irréguliers, ils invitaient leurs familles à des spectacles répétés avec grand soin, dans un mystère absolu. Leur entreprise fut téméraire : au *Médecin malgré Lui*, aux *Précieuses ridicules*, aux *Plaideurs* ils firent succéder, sans hésitation, les scènes du 1er acte et du 4e acte de *Ruy-Blas*, le *Gringoire* de Théodore de Banville. Leurs choix s'égaraient aussi, par les exigences de ce qu'ils croyaient leurs talents originaux, sur des ouvrages médiocres comme *la Ciguë* ou *l'Habit vert* d'Emile Augier, sur des saynètes et des comédies de Duranty, de Verconsin, de M. Grenet-Dancourt. En ces temps-là, il avait plu aux frères Coquelin que l'agrément du monologue fût apprécié partout et sans cesse; un monsieur en habit noir se campait en face du public, sur le bord de l'estrade ou devant le marbre de la cheminée, et débitait impunément, presque toujours d'une voix dépourvue de timbre et de relief, les insanités les plus plates et les plus insupportables. Stéphane Bersange triomphait avec les fantaisies froidement outrancières de Charles Cros, l'inventeur subtil et le maître du genre; Joris Helmius se contentait de réciter, non sans chaleur, *la Soirée perdue* d'Alfred de Musset ou seulement *les Ecrevisses* de M. Jacques Normand, qui jouissaient, à cette époque, d'une vogue universelle. Du reste il n'était point, comme son ami, recherché dans les soirées mondaines; il ne se résignait à l'y suivre que de loin en loin, pestant et contraint, quand il ne pouvait refuser d'interpréter avec lui *Dupont et Durand* par exemple, ou quelque autre scène dialoguée qui leur assurait, croyaient-ils, à tous les deux des succès considérables.

Leur mutuelle affection de jour en jour avait grandi; ils s'aimaient avec la plus naturelle simplicité; ils s'étaient fondus d'âme et de pensée; ils se réfléchissaient l'un dans l'autre comme au miroir de leur conscience.

A présent Joris était rentré à Bruxelles; ils s'écrivaient des lettres pleines d'émotion et de confidences. Mais leurs vies n'étaient plus mêlées. Malgré l'intimité reprise aux vacances, leurs deux destinées s'écartaient sur plusieurs points et les eussent insensiblement séparés, si la force fraternelle d'une amitié tenace ne les avait rendus l'un à l'autre indulgents quand même et toujours solidaires.

Stéphane, échappé du lycée, entrait dans une maison de banque; il lui fallait gagner, sans rémission, de quoi vivre; les besognes imposées dévoraient la plus grande portion de ses jours; il lisait cependant, et surtout, fréquentant les musées et les salons, il sentit se développer en lui le désir de peindre. S'il disposait de quelques heures de loisir, bien vite il emportait son chevalet à la campagne, et, devant un site qu'il avait choisi, toujours transporté d'une ferveur admirable, il couvrait sa toile d'harmonieuses couleurs.

Joris vivait de la vie libre des étudiants. Les cours ne retenaient sa présence à l'Université que par exception. Il préparait ses examens simplement, sans efforts superflus, sans zèle excessif. Il traversa, surtout au début, la période la plus agréable de son existence. Cependant il s'intéressait à l'art, il visitait les expositions, il se lia avec plusieurs artistes. Une revue littéraire, un peu batailleuse et noblement convaincue, venait d'être fondée par quelques jeunes gens; il en fut collaborateur, et y publia, à maintes reprises, des poèmes.

A Paris déjà il avait pris part aux réunions où des élèves du lycée se lisaient leurs vers ou les discutaient avec passion. Il avait assisté, l'esprit tout enfiévré, à ces mêlées d'idées ardentes et sincères; il ne s'y précipitait guère, une retenue foncière l'en avait empêché, mais il les suivait assidûment. Plusieurs de ses camarades, plus âgés que lui, étaient plus avancés dans leurs études; certains s'exaltaient, avec dans leurs paroles une autorité si sûre, qu'il eût redouté de leur causer une douleur poignante, s'il les avait interrompus ou contredits dans leurs propos aventureux.

De fermes, de fécondes relations sortirent de ce groupement fortuit. Ils écoutaient recueillis celui d'entre tous qui était le plus jeune, un garçon au corps sec, long, chétif, avec des cheveux roux, et, derrière les verres d'un binocle toujours

tordu et cabossé, de petits yeux vifs, à la fois chauds et malicieux. Ses vers sonores se déroulaient dans une ampleur hautaine ; jamais une incertitude ne faisait trébucher l'image, ou ne le portait à en conduire le dessin au hasard : l'élève Georges Michel possédait ce métier d'une trame solide, cette netteté mélancolique de l'expression, marque doublement ingénue et orgueilleuse des poèmes que, sous la signature d'Ephraïm Mikhaël, il publia durant les brèves années qui précédèrent sa mort, à peine âgé de 25 ans. Helmius aimait l'entendre discourir sur le génie des maîtres, Hugo, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, et par lui il apprit le nom, presque secret encore, de José-Maria de Heredia.

A ses côtés le plus souvent, un de ses condisciples, Pierre Quillard, mêlait aux mille traits d'une érudition déjà souriante ses remarques ingénieuses sur les choses familières de la vie ; il jugeait avec une énergie narquoise les événements de la politique et les hommes au pouvoir ; il s'intéressait en poète conscient aux traditions et aux mystères religieux, à la légende fabuleuse des dieux, des héros et des saints. Peut-être confusément se formaient en son esprit les strophes fières de *la Fille aux mains coupées*, et, à coup sûr, de toute sa ferveur il exaltait par-dessus tout ce qui l'émerveillait du monde, la gloire rayonnante et dominatrice du Verbe.

Un autre, d'une main dispensatrice de gemmes et de minéraux, préludait par des gammes d'une subtilité chatoyante à allumer l'éclat égal et fastueux de ses thyrses, de ses sceptres et de ses torches.

Tous trois étaient unis par d'affectueux sentiments. Ils formaient, par la prééminence de leur savoir et de leur talent, sans que leur simplicité de bons et loyaux camarades s'en doutât, l'âme insigne, la raison d'être essentielle de ce cercle d'amis.

A la recherche d'insolubles problèmes du rythme et de l'expression tel déjà s'égarait ; tel autre s'engageait sur la voie glissante de la familiarité et de la vulgarisation, le publiciste étouffait sous le masque de l'artiste. Les plus éloquents n'étaient pas les meilleurs, les plus entreprenants n'étaient pas les plus forts.

Helmius avait discerné où de vraies valeurs existaient, encore un peu cachées, sans éclat comme sans prétention. La bonté fine, l'intelligence lucide des trois amis l'avaient captivé ;

ce fut eux dont il rechercha l'exemple, et il ne fit plus accueil en lui-même qu'à ce qu'il portait de vaillant et de pur ; sa vie se voua à l'étude, à l'art, à la poésie.

Ah! les chaleureuses amitiés! qui, mieux que Joris, en aurait éprouvé le bienfait ? Loin du foyer familial, désormais un peu défiant de son père même, il ne connaissait d'aise et de bien-être qu'au milieu de ses amis. Comme, à chaque voyage, il les retrouvait tous, à Paris, avec plaisir; tout de suite il semblait qu'il ne les eût jamais quittés. Auprès de Stéphane Bersange se passait la majeure partie de ses congés. L'un à l'autre racontait l'emploi de ses journées depuis leur rencontre dernière; ils n'omettaient aucune pensée, aucune démarche, aucune sensation; ils ne se cachaient rien de leurs aspirations, si vagues qu'elles fussent.

Bersange manquait bien à Helmius, là-bas ; il ne lui était pas un soutien ; c'était lui-même dédoublé. Néanmoins des relations nouvelles s'étaient offertes; il ne les avait pas cherchées, elles étaient venues à lui. Sa nature indolente était souvent trop rêveuse pour qu'il se déterminât avant longtemps à accomplir une action décisive. De graves catastrophes avaient ébranlé et emporté sa confiance sentimentale ; il appréhendait dans toute entreprise une issue mauvaise; il laissait venir à lui, jamais il ne se livra le premier. Par l'effet de quelle attirance mystérieuse plusieurs s'étaient-ils donc rapprochés, malgré leur naturelle insouciance, de cet enfant timide, qui devait leur paraître maussade ?

Lui-même attachait à l'amitié des hommes un prix inestimable. Il avait, empressé, retrouvé à Bruxelles des compagnons de son enfance, qui poursuivaient, à l'Université, des études semblables aux siennes. Les deux frères Félix et Robert Thoré, dont le père occupait une situation politique très en vue, et qui, eux aussi, s'intéressaient avec chaleur aux choses de la politique, firent à Helmius un simple et complet accueil dans leur intimité la plus profonde. Fréquemment à ses côtés ils déjeunaient dans son restaurant ordinaire ; ils l'emmenaient dîner chez eux et passer, à causer, à rire, à fumer, des soirées longues et délicieuses. D'autres étudiants les rejoignaient, presque tous éloignés de leurs familles et heureux de se retremper aussi dans la tiédeur apaisante d'un intérieur

calme et uni. Marc Gueldron, vif en dépit d'un embonpoint précoce, mêlait à des soucis littéraires un singulier enthousiasme sportif, ou vantait le charme de la campagne tournaisienne, dont il était originaire. Pierre Darneau, qu'alentissait le poids d'une paresse constante, s'animait cependant si l'on parlait de musique: c'était sa passion, et, à deux ou trois reprises, il emmena ses amis à Mons chez ses parents, où, après un repas magnifique et joyeux, ils savourèrent le délice d'un concert improvisé : chant, piano et violon, le père, la mère, les sœurs de Darneau, comme lui-même, se prodiguaient sans lassitude, artistes véritables.

Le plus assidu chez les Thoré vécut bientôt avec Helmius, chaque jour, ainsi qu'un frère : René Van Impe, d'une bonté intelligente et perspicace, que tout intéressait, fut toujours pour chacun l'exemple de droiture et le conseil propice. Il était rare, à n'importe quelle heure du jour, que les deux amis ne se trouvassent point l'un chez l'autre. Beaucoup de leurs lectures étaient communes, et leurs pensées sans exception. Van Impe adorait le lucide Stendhal, et Baudelaire et Paul Verlaine, mais surtout les problèmes de sociologie occupaient son esprit généreux ; que de fois il avait analysé pour Helmius attentif Lassalle, Karl Marx, Proudhon et Bakounine. A Gand, sa ville natale, lorsqu'il y était élève de rhétorique ou de seconde, il avait contribué à organiser la célèbre coopérative ouvrière *Vooruit*, et, chaque fois qu'il retournait dans le village où son père vivait retiré, aux environs, il ne manquait pas au passage d'en revoir les chefs et d'en parcourir l'établissement.

Plus régulier dans ses habitudes, plus matinal que Joris, René Van Impe se plaisait à le surprendre au saut du lit. Il raillait alors, avec une douceur souriante, ses petits-levers, et, tout en l'excitant à faire hâte, il l'attendait sans impatience, causait de mille choses, discutait, journal en main, les nouvelles de la matinée, ou se plongeait parmi les pages d'un livre, saisi au hasard dans la bibliothèque. Mais Helmius ne se pressait guère, entrecoupait les soins de sa toilette par des caprices de flâneur, suivait des yeux les lents nuages qui montaient au-dessus des toits de tuiles rouges vers les tours abruptes de Sainte-Gudule, revenait à Van Impe, dont il interrompait de boutades endiablées les chères réflexions, ou bien,

attardé devant la fenêtre de sa chambre, contemplait, de l'autre côté d'une cour exiguë, les gestes savants d'un ouvrier appliquant aux dos et aux plats de livres reliés le fer des filets dorés, des fleurons et des titres.

Ils descendaient par les rues affairées, couraient les quartiers populeux des boutiques achalandées, des marchés, de la batellerie, revenaient le long du canal, au milieu des entassements de bois et de briques roses, gagnaient, passé la halle aux poissons et l'édifice balourd de la Bourse, la vieille rue au Beurre entre des boulangeries odorantes de pains d'épices, de pains à la Grecque, de pains d'amandes, jusqu'à la Grand-Place tout étincelante de fleurs au milieu de ses façades sculptées, avec d'un côté la maison du Roi, et de l'autre l'Hôtel-de-Ville.

Un cortège de noces pénétrait dans la cour; les jeunes gens dévisageaient, à sa descente de voiture, la mariée rougissant sous ses voiles blancs et sa couronne de fleurs d'oranger, appréciaient à leur façon ses qualités de fraîcheur, de beauté, pénétraient dans la vaste salle des mariages pour connaître le nom des nouveaux époux, et imaginaient, au gré de leur fantaisie, des romans d'amour singuliers.

Sur la place, devant l'escalier léger que décorent deux lions, un spectacle ridicule, un matin, les réjouit. Entourés d'une foule narquoise, deux hauts gendarmes en bonnets à poils, impassibles pour des heures, gardaient, sabre au clair, une feuille de papier manuscrit fixée sur un pilori de bois blanc : ainsi exécute-t-on en effigie les sentences qui condamnent les contumaces.

Au brouhaha amusé des Galeries Saint-Hubert la promenade venait se fondre. Des groupes d'étudiants erraient, animés de discussions graves ou d'alertes plaisanteries. On déjeunait ensuite dans quelque taverne proche, on se dispersait pour travailler, pour lire, pour sommeiller un peu, avant de se rejoindre de nouveau, le soir.

Et les douces journées se succédaient, insoucieuses, gaies et confiantes ; chacune apportait son plaisir, et nulle ne laissait de regret.

VIII

Joris Helmius jouissait de cette vie, sans en avoir conscience. Les tourmentes de son jeune âge s'apaisaient dans son souvenir; à peine lui en demeurait-il, durant les heures graves, un reste de stupeur et un instinct craintif. Il s'adonnait au travail, parce que le travail l'amusait, comme il s'adonnait à des plaisirs différents. Une assidue présence d'amis lui dérobait l'aspect lugubre ou menaçant des choses; il se sentait chaud de se tenir auprès d'eux, de partager leur insouciance, leurs joies faciles, leurs ambitions, leurs espoirs.

Ne subir aucune contrainte ! Le bonheur actuel l'avait libéré de sa modération et de ses répugnances. Parmi des camarades qui causaient et qui plaisantaient, il causait et il plaisantait à l'unisson; devant ceux que préoccupaient les arcanes de l'intelligence et du savoir, il exaltait la puissance merveilleuse du rythme, et il magnifiait, dans un constant enthousiasme, le génie et la gloire des poètes.

Volontiers il se mêlait aux buveurs des estaminets populaires. Il y humait une odeur réconfortante et salubre. Derrière le comptoir de bois verni, le patron, coiffé de sa casquette de soie noire, préside à la répartition des liquides, tire lui-même à la pompe, d'un grand jet fréquemment répété, la belle bière mousseuse dont s'emplissent les verres. Entre les tables alignées, les serveuses vont et viennent d'un client à l'autre, emportent les commandes, s'empressent, les bras chargés de vastes plateaux qui jamais ne chavirent. La conversation, dans la fumée des gros cigares et des lourdes pipes, hésite, s'alentit, comme en suspens. Mais on y savoure largement les breuvages aigres et sucrés, le faro amer et velouteux, l'onctueux et profond lambic, riche de goût et d'arôme.

Joris ne détestait pas la compagnie d'étudiants noceurs, braillards et grossiers. Leur dévergondage bruyant, leur obstinée gourmandise de corruption l'étourdissaient, l'étreignaient, le dépossédaient voluptueusement de réfléchir et de vouloir. Tous ses scrupules s'anéantissaient.

Il suivait leurs bandes tumultueuses au fond de cafés-concerts mornes, où ils semaient l'effroi parmi les servantes et les chanteuses. Les habitués paisibles avaient beau manifester leur mécontentement, la tolérance vis-à-vis d'eux atteignait

les suprêmes limites. Ils menaient un odieux boucan; ils molestaient d'équivoques quolibets les lamentables artistes exhibées sur l'estrade; des querelles s'envenimaient, des injures traversaient la salle, des coups de cannes s'abattaient. Les ribauds déchaînés se faisaient de plus en plus exigeants; il fallait enfin qu'on fît appel à la police pour les expulser.

Joris hantait par curiosité ces bagarres stupides, il s'en rendait le témoin insatiable. Rarement il s'y était à vrai dire immiscé par des actes. Sa pitié la plus sincère enveloppait les pauvresses vouées à la violence frénétique de ses compagnons; il la marquait quand, une bouquetière étant survenue, il lui achetait des fleurs pour les distribuer, galant et empressé, à ces femmes malheureuses. Touchées d'une attention si surprenante, les soirs où elles le voyaient apparaître avec les autres, elles ne manquaient jamais de lui adresser, à travers le masque enfariné de leurs visages souffreteux, une œillade de bon accueil et de gratitude. C'était d'avoir apporté en des lieux si misérables cette petite joie que Joris tirait principalement le délice d'y retourner.

Au lendemain de ces expéditions, Van Impe, qui n'aimait pas y prendre part, le réveillait d'un sommeil plus pesant, mais, lui trouvant une apparence d'aise et de satisfaction, il se gardait de le gronder, comme il l'eût désiré, et de lui faire la moindre remontrance. Cependant il redoutait avec raison les conséquences possibles de fréquentations triviales. Helmius s'y plongeait étourdiment, et s'en échappait avec une égale facilité. A d'autres moments, il était ravi de joies purement intellectuelles; le péril n'était donc pas immédiat; il suffisait de surveiller, il serait temps, plus tard, de le conjurer.

Van Impe avait pénétré à fond le caractère de son ami. Il observait à merveille dans cette dissipation, dans ce laisser-aller quotidien, le poids douloureux des désirs qui lui tourmentaient le corps et l'esprit; à tant d'étudiants d'ailleurs ce malaise était commun. Certains l'avaient maîtrisé, qui trouvaient dans l'intimité d'une femme par hasard rencontrée de quoi satisfaire ou pallier l'incessant et vague besoin de tendresse, qui, à tout âge, dévore le cœur des hommes.

N'avaient-ils pas eux-mêmes, René et Joris, l'un et l'autre, par les circonstances de leur vie isolée de la source éternelle

de bienfaisante exultation, de force et de courage, tenté d'être enivrés par un regard et repus par un sourire ? La fièvre s'était vite éteinte : ils n'avaient rencontré qu'une indifférente, éprise tout au plus de jeux précieux, mais l'esprit dépourvu de générosité et de douceur, souvent vide, sinon hostile. Et chaque fois ils avaient supporté une période lente de désenchantement ; l'étude suffisait à l'un pour la traverser avec sérénité ; l'autre l'endurait avec impatience, et se débauchait pour oublier.

Ah ! leurs chers livres, alors, comme ils leur étaient utiles ! Que d'heures, à disserter, côte à côte, au sujet de leurs lectures ! Ou bien ils s'en allaient visiter les musées et les expositions de tableaux.

C'est ainsi qu'ils assistèrent un jour au vernissage du Salon qu'un groupe d'artistes nouveaux, les XX, avait organisé.

Parmi une foule étonnante d'hommes à l'aspect grave, en redingote noire, et décorés, de dames étalant le luxe de leurs toilettes d'apparat, on se montrait les types cocasses d'amateurs sérieux et d'artistes en renom, qui se grommelaient à l'oreille, en ricanant :

— C'est ridicule, tout cela ; c'est idiot, ce n'est pas de la peinture !

Mais la rigueur de leurs appréciations s'atténuait jusqu'à complimenter, emplis d'une décence obséquieuse, les exposants et le secrétaire de leur naissante société, lequel, à force de clairvoyance subtile et entêtée, était parvenu à réunir les tendances les plus divergentes d'un art renouvelé :

— Je suis heureux d'avoir vu cela. Comme c'est intéressant, mon cher ami. Voilà qui nous change un peu de l'art officiel ! — opinaient les plus hypocrites et les mieux élevés.

Mais qu'importaient leurs sentiments ? Il s'agissait de conquérir l'approbation de quelques raffinés. Ils circulaient en silence, d'une œuvre à la suivante, l'examinaient avec une minutieuse attention, gênés par l'insupportable et arrogant caquet de la cohue. Ils parvenaient à s'isoler, à se concentrer assez en eux-mêmes pour laisser affleurer des impressions fraîches et réfléchies. Tout d'abord ils parlaient peu, achevaient consciencieusement le tour des salles, revenaient aux ouvrages dont l'étrangeté ou la beauté les avait séduits, se

communiquaient à demi voix leur avis, puis se mettaient délibérément à en discuter avec feu le mérite.

A côté de Fantin-Latour délicieux et discret, du paysagiste Mesdag, du précis et songeur Mellery, Raffaëlli, de qui le nom se faisait célèbre en France, surprenait par ses petits tableaux mélancoliques, voilés d'un peu de sentimentalité brutale; un pastelliste anglais, John Swan, captivait par la grande allure de ses fauves en chasse ; Constantin Meunier s'élevait de sa peinture un peu timide au large style de ses bronzes puissants : *le Puddleur*, *le Débardeur*, figures de travailleurs énergiques et vraies.

D'autres troublaient encore la routine des jugements formés à l'avance par l'audace de leurs procédés et l'inattendu de leurs compositions. Joris et René appréciaient les fines atmosphères, la franchise d'une exécution parfois bousculée et hâtive, dans les paysages de Guillaume Vogels ; ils devinaient poindre une force de pensée inconnue, balbutiante, à travers les harmonies sensibles du Javanais Jan Toorop, aussi bien qu'aux natures mortes fantastiques, presque tragiques, de James Ensor.

De toutes parts des connaisseurs avisés échangeaient leurs impressions. Les deux amis écoutaient, s'efforçaient de comparer, en présence des tableaux, les arguments des uns et les critiques des autres. Ils en pesaient la valeur, ils tâchaient de voir clair dans leurs sensations personnelles : ils vivaient dans la fièvre, ne percevaient plus rien au dehors.

Soudain, Joris, en prenant du recul pour mieux voir dans son ensemble une vaste peinture chaudement colorée, rapportée d'un voyage d'études au Maroc, se sentit inopinément transpercer d'une lumière différente. Le Maroc, l'art s'en trouvèrent éclipsés, il était enchaîné par une extase supérieure.

Devant lui, un groupe de trois personnes s'étaient arrêtées. Un journaliste fameux, qu'il connaissait de vue, discourait d'un ton enjoué et vif ; une dame âgée, de visage aimable et banal, hochait tranquillement la tête, une jeune fille parfois se risquait à répondre.

Les paroles, il ne les entendait pas, mais il avait compris que, à des affirmations mordantes de son interlocuteur, elle, amusée de sa propre hardiesse et à demi vaincue cependant,

opposait avec ardeur des convictions sincères. Le timbre riche de sa voix abondait en inflexions souples et délicates. Joris, émerveillé, la regardait; son apparition créait autour d'elle du soleil; elle était, là, debout, en robe claire, blonde et rose sous un chapeau de fleurs. Riante, eût dit Brantôme, du bout du nez et des lèvres, — bien mieux : de sa personne entière, — ses yeux pétillaient d'étincelles tendres, ses dents étaient une candeur ardente, ses joues fermes s'enflammaient, l'or printanier de ses cheveux voltigeait, boucles légères, sur l'arc pur de son front. Il admirait une taille délicieusement proportionnée, ni trop grande ni trop courte, un buste gracieux et élancé de déesse antique, ni altière comme Héra, ni froide et hautaine comme Artémis, mais, jeune, amoureuse et humaine, un parfum, une sveltesse, Aphrodite surgissant des mers!

Pour qu'Helmius revînt à lui, Van Impe, qui s'était aperçu des motifs de sa contemplation prolongée, se mit à lui parler. A quoi se fût-il, désormais, attaché ? La jeune fille était partie ; où elle avait passé, ne resplendissait plus rien ; la fête des couleurs s'était éteinte; les cadres ternis ne renfermaient que la triste apparence d'un rêve mort.

Ils sortirent à pas lents du musée, tous deux seuls, se dirigèrent vers le Parc, où la musique des pompiers, comme chaque jour, se faisait entendre. Ils longèrent sous les ormes inclinés et touffus les pelouses de l'allée principale ; elle s'emplissait du va-et-vient des jeunes gens élégants, bagues aux doigts, la boutonnière fleurie, qui bavardaient allègrement ou assiégeaient d'œillades infatuées les jeunes femmes assises à l'ombre entre leurs mères et leurs amies.

Au bord du grand bassin dont les eaux sombres reflètent la cime profonde des hautes frondaisons, ils s'arrêtèrent pensifs et prirent place sur un banc.

— Vois-tu ? disait Joris. Vois-tu, ce jardin s'enchante aujourd'hui de clartés heureuses et de beauté. De toutes parts s'allument des frissons de lumière, un ruissellement de pierreries. Qu'importe qu'on trouve à ce vieux Parc un air de mélancolie majestueuse et calme ? Ne te semble-t-il pas, comme à moi, que tout rayonne, que tout s'éprenne, que tout attende un renouveau de sérénité virginale et de lucide espoir ? A coup sûr, regarde : une divinité apparaîtra à nos prunelles

éblouies. Te souviens-tu de la frémissante chair de marbre souriant en qui palpite, offerte aux baisers des yeux, la Vénus de Milo radieuse au fond de son Louvre morose? — Nous irons demain nous retremper au Musée ancien auprès des peintres primitifs de la Flandre. Il y a cette adoration des Rois Mages digne d'avoir été, quoique à tort, attribuée à Jan van Eijck, et que tu admires toujours avec passion. Mieux que ce paysage bleu, orfévré, si réel, si lumineux dans le songe, par-dessus le toit d'humble chaume qui abrite l'âne et le bœuf, mieux que l'attitude pieuse, exultante d'enthousiasme et de foi, qui tient prosternée la procession des adorateurs royaux, mieux même que le geste enfantin du petit Jésus éveillé dont la main les accueille et les bénit, nous reverrons, hallucinés, la douceur simple de cette Vierge sensible, pudique, de grâce et de candeur, pâle et lumineusement blonde, les paupières plus qu'à demi close, avec ce mouvement de gêne et de surprise dans le long flottement de sa robe bleue sans pli ! Nous la regarderons vivre, René! — Elle vit, tu verras. Je ne sais où la voir quand elle reprend forme et marche parmi les vivants. Je la retrouverai, nous la verrons, cher ami, et nous saurons qui elle est !

René s'amusait de voir à Joris cette exaltation un peu incohérente, dont il devinait la cause. Etait-ce donc sérieux? Assistait-il à l'éclosion délirante d'un véritable amour?

Ils dînèrent avec d'autres amis, Darneau, Gueldron, chez les Thoré. Chacun raillait ou complimentait, tour à tour Joris qui, feignant de ne comprendre pas, rit et plaisanta de son côté. Ils étaient donc au courant, déjà ? Qui les y avait mis? Certes pas René; sa discrétion était absolue, et il ne l'avait pas quitté de la journée. A plusieurs reprises, avec des regards malicieux qu'elle lui adressait, Mme Thoré prononça un nom : Marie Rilmerhausen, en l'accompagnant, chaque fois, de très vifs éloges. Joris avait compris; pourtant, dans le but d'obtenir, sans paraître les rechercher, des renseignements plus précis, il se mit à répéter ce nom, en l'estropiant avec intention, en se moquant de sa consonnance germanique.

Il recueillit ainsi l'essentiel de ce qu'il voulait savoir. Marie Rilmerhausen ! Tous ceux dont elle était connue vantaient son charme juvénile et joli. Son père occupait une situation peut-

être médiocre, mais on l'estimait unanimement. Au berceau, elle avait perdu sa mère. Elle avait été élevée surtout par ses deux tantes, Mme Kersten, celle-là même qui l'avait aujourd'hui accompagnée aux XX, et la coquette et séduisante Mme Désarmiles. Elle avait aisément pris ce qu'il y avait en elles de meilleur : le sérieux et la bonté de la première, la grâce fine et aimable de la seconde. Sa vie était active et sévère. Elle dirigeait le ménage paternel ; la femme que son père avait épousée en secondes noces était absorbée par les exigences de son commerce.

Helmius se demandait si lui aussi avait été remarqué par la jeune fille. Il n'y croyait guères ; il n'y découvrait pas d'apparence. Comme avec sa belle-mère elle prenait soin, disait-on, du magasin, il ne fut pas long à présumer qu'il l'apercevrait parfois en flânant dans sa rue. Dès le lendemain matin, il y fut. Quelle surprise l'attendait ! Marie Rilmerhausen agenouillée disposait dans la devanture d'innombrables tissus frais, légers, multicolores. Elle le vit soudain ; sans y songer elle sourit, puis, se rendant compte, elle rougit, toute confuse, et se retira de la vitrine.

De ce double et involontaire mouvement, Joris n'avait rien perdu ; il sentit en lui se faire le grand jour. Mais il doutait encore ; il n'osait s'avouer ce qu'il savait vrai maintenant. Il l'aimait ; de cela il était certain ; d'elle quels pouvaient être envers lui les sentiments ?

La rue où elle habitait lui devint à toute heure familière. Pas un jour sans qu'il y passât à plusieurs reprises. Elle le voyait souvent, et ne pouvait s'empêcher de sourire à la dérobée ; si prompte alors que se fît sa retraite, il était impossible qu'il ne s'en fût pas avisé.

IX

Régulièrement chaque mardi vers onze heures, Marie Rilmerhausen, pour aller déjeuner chez sa tante, Mme Kersten, traversait la place Royale et montait la rue de Namur. Régulièrement chaque mardi, Joris Helmius l'y rencontrait et la saluait. Ils échangeaient un long regard, ils se souriaient, mais ils n'osaient pas s'arrêter, les parents de Marie le lui avaient

défendu. Non qu'ils prétendissent contrecarrer les desseins et l'inclination réciproque des jeunes gens, mais comme, avant de se marier, Joris devait achever ses études de droit, à leur avis il était nécessaire de patienter et de ne pas s'engager de trop près. Tous deux avaient confiance dans l'avenir et étaient assez sûrs de leur mutuelle affection pour qu'un retard si prolongé ne soulevât en eux ni dépit ni révolte.

De Mme Kersten la bienveillance naturelle s'attendrissait à encourager tous les projets de félicité. Elle avait reçu Joris; elle l'avait ravi en célébrant les vertus de sa jolie nièce; elle eût désiré que se fît le plus proche possible le moment où elle l'appellerait son neveu aimé, presque son fils.

Sous le feuillage où filtre au terrain sableux des vieux boulevards les taches tremblantes de la lumière, il multipliait de son mieux les occasions de causer avec Marie, quand Mme Kersten l'accompagnait. La banalité des paroles échangées alors à l'improviste n'empêchait pas de se comprendre au delà des mots, de se dire de ces choses pénétrantes qu'aucun mot n'exprime. Au gré de Mme Kersten, les convenances commandaient bientôt de se séparer, et ils se séparaient, heureux déjà de leur bonheur futur. Joris emportait, exalté, la vision du fin visage souriant aux yeux d'or vivant et doux et de la caresse adorable qu'y balançaient, selon la brise tiède, les gouttes éparpillées du soleil, parmi les clairs frisons de la chevelure, sur le front, sur les joues, à la pointe rose du nez, au feu chantant des lèvres, dans la chair blonde du cou.

Rares s'offraient les possibilités de se rapprocher. Si peu qu'il fréquentât le monde, il ne manquait pas un bal ou une soirée, quand il présumait qu'elle s'y rendrait. Ainsi goûtèrent-ils, à plusieurs reprises, la volupté de causer, libres et seuls, de tout ce qu'ils voulurent, d'eux-mêmes, de leurs rêves et de leurs désirs, au milieu de ces solitudes effarées que crée le va-et-vient enveloppant d'une foule de fête. Pendant des semaines, il participa à un cours de danse où elle était parfois autorisée à rejoindre des amies. Mais sa belle-mère mit de plus en plus de mauvaise grâce à lui accorder cette faveur : elle se résigna, et ces rencontres finirent.

Auprès de son autre tante, Mme Désarmiles, elle pas-

sait à Ostende les vacances d'été. Joris naturellement y alla ; il se découvrit un camarade qui put, un soir, le présenter, au Kursaal. Elle était en robe bleue légèrement ouverte, avec des fleurs, sur la naissance de la poitrine, les bras moulés jusqu'au-dessus des coudes par des gants blancs, un éventail aux doigts, la tête nue. Qu'elle était belle ainsi, et simple et radieuse dans sa toilette de parade, mais combien plus belle, mille fois plus radieuse et plus simple quand elle s'asseyait, à l'heure des bains, sur le sable de la plage, ou quand, sous le vent marin, environnée des plis d'un châle flottant, le visage un peu frissonnant au fond de sa voilette, elle s'en venait, d'un pas vif, sur la longue estacade de planches, humer la saveur des flots qui déferlent aux pilotis.

Joris était de son amour tout pénétré. Il ne vivait qu'en lui. Son rêve l'introduisait dans un monde resplendissant où tout chante. Il respirait son propre bonheur. Rien ne lui paraissait plus haut et plus beau que les cimes scintillantes où l'amour l'avait transporté. D'aucun doute, d'aucun pressentiment son bonheur n'était entamé. Sa certitude était naturelle, constante et absolue. Il en oubliait jusqu'à son passé.

Comment Marie, qui l'ignorait, aurait-elle soupçonné à quel point il en était sorti angoissé et meurtri? Elle apercevait dans ses yeux une foi ardente, une tendre sérénité. On lui avait parlé des infortunes anciennes de la famille Helmius ; elle en concevait à l'égard des Joris une sympathie plus affectueuse, plus pensive. Mais lui n'avait jamais parlé de ces misères ; elle en éprouvait malgré elle de l'embarras, et préférait, par crainte de réveiller ses chagrins endormis, entraîner leur conversation sur des sujets plus aimables.

Certes, s'il eût été possible qu'il se souvînt, il lui aurait tout dit. Dans sa pensée comme dans son cœur, rien n'avait d'existence qui ne fût pas Elle, en Elle, autour d'Elle. Mais une timidité persistante dévorait ses moindres résolutions. Que de desseins dans la solitude bien établis ne parvenaient à se réaliser, sitôt qu'Elle était présente. A peine, un soir, lui avait-il balbutié l'aveu de ses sentiments, et sa voix était devenue si hésitante qu'elle ne l'aurait pas entendue, si l'excès de trouble où il se confondit ne l'avait pas, elle aussi, toute bouleversée de sa contagion.

D'un seul regard ils s'étaient l'un à l'autre liés, ils se tenaient. Et pourtant Joris craignait toujours d'offusquer, en insistant, l'ingénuité de son amie ; elle ressentait de tant de retenue, de cette outrance réservée, un dépit léger, involontaire, quoiqu'elle fût sûre de lui, et qu'elle l'aimât.

Que d'occasions négligées ! que d'heures sans profit ! Des amis communs s'étaient complu à ménager à leur intention une partie de campagne qui devait être décisive : sûrement, ils se déclareraient, ils en reviendraient fiancés. Autour d'une vaste maison, un jardin se confondait parmi les hêtres splendides de la forêt de Soignes. Les Thoré, Van Impe avaient accompagné Helmius, et, à la gare où on les attendait, Marie Rilmerhausen descendit du train avec eux. On plaça, à la table du déjeuner, les deux jeunes gens côte à côte ; ils furent du même parti au tennis; ils se retrouvèrent de groupe en groupe par les allées où se faisait le soir. Mais leur causerie était rare, et, autant que celle des autres, futile. Seuls leurs yeux peut-être avaient su se parler. Et Joris, au long du chemin, s'en revenant à pied, sous la lune, par les bois, furieux de soi et d'avoir par sa sottise gâché la journée, ne se distrayait pas de sa mauvaise humeur aux chants et aux folâtres plaisanteries de ses trois bons compagnons.

Que se passa-t-il, alors ? Sans doute les parents profitèrent de l'indécision inavouée où le silence prolongé de Joris amenait la confiance de Marie ; ils soulignèrent la singularité de sa conduite. Bien qu'elle opposât aux insinuations la fermeté de ses penchants, une inquiétude se glissait. Ne lui avait-on pas rapporté qu'on voyait, dans des milieux d'étudiants, Joris environné de femmes ? ne l'avait-on pas rencontré seul avec l'une ou l'autre? Enfin, on l'éloigna de Bruxelles ; une cousine mariée en Allemagne l'emmena sur les Bords du Rhin et dans la Forêt-Noire ; sa sœur avait été mise en pension à Hastings, elle y alla passer plusieurs mois.

Et de la sorte se préparait, à son insu, la catastrophe lamentable et banale dont Joris Helmius eut bientôt à subir l'aventure, que rien au monde ne lui avait présagée.

Son père par un télégramme l'avait soudain prévenu de son arrivée ; il le trouverait dans un restaurant, auprès des Halles.

Mais, au risque de se mettre en retard, il suivit par la place Royale un long détour, car il comptait y rencontrer Marie. Elle y parvenait en même temps que lui, accompagnée d'un jeune enfant, par le trottoir de gauche, qui n'était pas celui que d'ordinaire elle prenait. Un instant, quand elle l'aperçut, on eût pu croire que son pas s'entravait, mais elle le raffermit comme par un effort de sa volonté, et ayant rendu à Joris son salut, poursuivit son chemin précipitamment. Ses regards s'étaient abaissés, son visage était plus blanc qu'un pétale de narcisse.

Qu'est-ce donc qu'elle avait? Etait-elle malade ? Lui avait-il causé, inconsciemment, quelque peine ? Comme elle lui avait paru grave ! Ni ses yeux ni ses lèvres ne lui avaient souri. Jamais telle il ne l'avait vue. Il se sentait, au fond de lui-même, affreusement atteint : que se passait-il ?

Il n'attendit pas longtemps de le savoir.

Son père, installé à une table, l'accueillit avec une particulière chaleur :

— Ah enfin, te voici, mon brave Joris ! Je te guettais avec impatience. Allons, assieds- toi. J'ai commandé un bon repas. On apporte les huîtres. Nous pourrons causer en paix ; j'ai des choses sérieuses à te révéler.

Joris, la cervelle agitée d'inquiétude, regardait, un peu ahuri, son père, sans lui répondre.

— Eh bien, qu'as-tu à me regarder de la sorte? Te doutes-tu de quelque chose ?

— Non. Je ne soupçonne pas de quoi vous voulez m'entretenir : de quoi est-il question ?

Et il se disait, à part lui, que cela lui était égal ; il n'était préoccupé, pensait-il, que d'objets bien différents.

— Tu as, Joris, d'excellents amis. Un d'eux m'a prévenu. Il a bien fait, et je me suis tout de suite décidé à partir.

— De quoi vous a-t-on prévenu ? Je ne comprends rien de ce que vous me dites.

— Je vais te mettre au courant. Tu vas éprouver, mon pauvre Joris, une profonde peine. Arme-toi de courage. Sois un homme. Sois vaillant.

Et sur le regard de plus en plus étonné que levait vers lui Joris, Louis Helmius continua :

— René Van Impe, hier, m'a télégraphié pour me prier de

recevoir au téléphone une communication urgente. Et voici, mon cher Joris, ce qu'il m'apprit: la jeune fille que tu aimes...

Joris fit un brusque sursaut ; son attention devint aiguë.

— La jeune fille que tu aimes, Joris ; la jeune fille de qui je t'ai cru aimé, dont il était convenu que je demanderais la main à ses parents le lendemain de ton dernier examen de droit, eh bien, voilà : elle se marie!

— Ce n'est pas vrai.

— Tu l'aimes. Tu crois en elle. Je te plains sincèrement, mon fils. Sois patient dans la douleur. Ecoute-moi, je t'en prie. Je souffre de t'apporter une souffrance. Mais il importe que tu sois mis au courant. Crois-tu, si je n'étais pas sûr, que je me serais chargé de cette tâche cruelle? Crois-tu que ton ami Van Impe m'aurait appelé, s'il ne l'avait pas estimé indispensable ?

Joris ne disait mot. Le monde en fête s'était endeuillé. Il avait les tempes serrées. Son cœur battait. Les ténèbres le submergeaient.

Et lentement, avec des phrases de pitié caresseuses et menues, Louis Helmius apprit à son enfant tressaillant tout ce que lui-même savait. Les parents de Marie Rilmerhausen avaient redouté que le mariage rêvé par elle ne pût, pour des raisons imprécises, se conclure ; depuis longtemps ils la harcelaient de taquineries, de reproches, de prédictions sinistres ; ils étaient résolus à briser sa résistance. Elle eut à repousser différents partis qui s'offrirent. Enfin, pendant la durée de son séjour en Angleterre, on lui présenta un jeune homme riche, distingué, plein d'avenir. Il s'était épris d'elle. Elle l'avait refusé. Il la suivit en Belgique. Encouragé par les parents, il la voyait chaque jour. Rien ne l'avait rebuté. Elle avait beau protester même qu'elle aimait quelqu'un dont elle était aimée, pas un moment il ne désespéra. Elle était lasse, elle était recrue de cette lutte obstinée ; dans un moment d'oubli, de fatigue, d'énervement, elle céda, elle consentit, et tout de suite, il y avait de cela quatre jours à peine, leurs fiançailles officielles avaient été annoncées.

— Van Impe l'a appris hier, du frère de la jeune fille. Il a couru aux renseignements, qu'il a réunis nombreux et précis. Alors il a accompli son devoir : il m'a prévenu et appelé.

X

Après le dîner, son père reconduit à la gare, Joris demeura seul avec René Van Impe. Il n'avait de la journée proféré une parole ni formé une idée. De son hébétude et de son silence, Louis Helmius inférait qu'il supporterait dans une résignation raisonnable le désastre de son espoir. Les affaires le rappelaient à Paris; il confiait sans inquiétude son fils à la garde de son ami.

Par quels chemins errèrent-ils? Combien d'heures dura leur taciturne promenade? Joris se souvenait d'avoir marché par des rues interminables, à travers des terrains que couvrait une neige dure, aux reflets pâles des lueurs de réverbères. René se refusait à le quitter ; parfois il l'étreignait au coude, et le dirigeait de façon à éviter une fondrière boueuse ou un ruisseau de glace, le considérait bien doucement, et, hochant la tête, sans chercher à le consoler, ne dérangeait la torpeur de son cerveau vide qu'en jetant par intervalles d'une voix émue de vagues exclamations : — Allons, mon vieux ! ou : — Mon bon, mon bon Joris ! ou : — Un peu de courage, voyons !

Avaient-ils gravi — il se l'imagina — des chemins en pente, raboteux et glissants, aux confins déserts d'Uccle et de Saint-Gilles? N'avaient-ils pas traversé dans le centre de la ville, sous la lumière des beuglants mal famés, la petite-rue des Bouchers et la rue des Dominicains ? Dans quels décors improbables Joris plus tard ne se retrouva-t-il pas?

Ils avaient abouti, comme la nuit s'achevait, vers les régions préférées de son enfance. Alors il se reprit à voir, à se souvenir, à parler. Il décrivait à René les terrasses et les pelouses de la maison de campagne disparue ; il le guidait par des sentes désormais à demi-urbaines, du chemin de Ganshoren au Val-des-Roses, de la rustique chapelle miraculeuse de Sainte-Anne à la berge des Etangs-Noirs.

— Ici j'ai connu, René, une destinée heureuse, autrefois. J'en jouissais à peine, tant le bonheur paraît facile aux enfants. Il a cessé avec une promptitude dont mon âme reste encore stupéfaite. Jamais elle ne se remettra de ce choc. J'ai, depuis, cru entrevoir la félicité dans de souriantes entreprises,

mais, à chaque fois, elle m'a échappé, et me voici meurtri pour toujours de ces tentatives vaines ! — Les Etangs-Noirs de jadis ! Eux-mêmes, malgré la sombre transparence de leurs eaux, ils se paraient de quelque fraîcheur et d'un peu de gaîté. Le remous qu'y produisaient les roues des moulins animait d'une lucidité diamantée la surface légèrement ; des touffes de roseaux garnissaient les rives herbeuses ; des cygnes placides et majestueux étincelaient d'une blancheur sacrée. Maintenant l'eau est trouble, opaque, empuantie. Elle croupit entre des bords où s'amoncelle sans répit la neige jaune et fangeuse. Les oiseaux splendides l'ont délaissée. Comme elle est lamentable et perdue ; comme elle est, René, semblable à moi-même, sur qui s'entassent les ruines et la désolation ; nul reflet d'espoir ne m'illumine plus ! — Et j'avais cru aimer, et j'aimais : j'aime encore. Seulement, qu'étais-je, moi ? Comment aurais-je mérité qu'on m'aimât ? Elle était la splendeur héroïque du jour. Que suis-je ? un être maussade, un être manqué. Elle s'est distraite à laisser tomber sur moi un peu de sa commisération ; je le conçois, et, au fond de mon cœur, j'en éprouve de l'orgueil. Mais cet enchantement ne pouvait pas durer. Je me suis leurré d'un mensonger mirage. Je n'apportais en échange à sa jeunesse claire, à sa beauté, ni honneurs véritables, ni richesses. Je suis un homme comme les autres, banal et lâche ; je n'avais pas même le courage de tenter de la persuader, de me la conquérir ! Plus hardi, plus entreprenant, plus résolu, un autre s'est présenté, et son assiduité a vaincu, c'est naturel ! bien que jamais je ne doive guérir de cette défaite causée par ma sottise. Je l'aime, René ! je l'aimerai toujours.

Van Impe ne songeait pas à alléger de sa détresse l'infortuné Joris. Les mots hésitants, confus, câlins, qu'il tentait à son tour de prononcer, se formaient mal et n'étaient guère écoutés. A larges pas ils parcouraient maintenant des rues désolées que rendait plus noires dans le matin naissant la chute tourbillonnante des flocons serrés. Les Etangs, quand ils y revinrent, se mouraient d'ennui dolent sous l'atmosphère terne. Pas un bruit ne s'élevait ; personne ne passait ; les tristes maisons enfouies au fond de la tourmente grelottaient de sommeil, de froid et de peur.

Joris s'était arrêté. Il dit :

— Pourquoi ne me lâches-tu pas, René ? Crains-tu que je me précipite dans cette eau immonde? Je ne pense pas que je porte en moi la hardiesse d'en finir de la sorte avec ma misère. Je n'éprouve aucun effroi de la mort, je ne la cherche pas non plus, mais, si elle survenait ici, elle serait à présent consolatrice et favorable. O mon ami, qui dois souffrir de ma souffrance, m'estimerais-tu à plaindre, quand je serais libéré ?

René, sans répondre le regardait, secoué d'émotion et de compassion. Mais Joris reprit sa marche en murmurant par intervalles :

— Aimer, quelle folie, n'est-ce pas? Et d'abord, est-il sûr qu'on aime ? Elle, la Lumineuse, ne pouvait pas m'aimer ; elle a cru, sincère, qu'elle m'aimait. Mais, moi-même, était-ce l'aimer ? J'ai supporté de la voir à peine, de ne lui parler presque jamais ; je ne l'ai pas prise et gardée. Non, pourtant il est bien certain que son amour me tient tout entier; je ne puis pas ne pas l'aimer. — Oh, sans doute, si on l'exige, je l'avoue : j'avais aimé auparavant. Je ne te parle pas de rencontres inévitables et vénales. Elles ne m'ont pas entamé ; de toute la vigueur convaincue de mes rêves, je reste pur et confiant : oui, confiant dans l'éternité, dans la pureté éternelle de l'amour. Incompréhensibles contradictions : qui m'eût averti naguère que je dusse encore aimer m'aurait fait rire ; et j'aime, et c'est d'aujourd'hui seulement que je sais à quel point !

Les derniers propos d'Helmius laissèrent entrevoir à Van Impe la possibilité d'ouvrir à ses chagrins une diversion. Il l'interrogea sur ses premières amours, qu'il ignorait. Amours enfantines, pleines de tendresse délicate et de naïveté ! Joris en gardait la mémoire, comme de la caresse d'heures tièdes, joliment fleuries et embaumées.

Dans un jardin sombre, non loin d'ici, d'arbres et d'arbustes odorants, bien souvent il avait joué, tout petit, avec de petites amies. Sous la surveillance complaisante de M. et de Mme Dex, une multitude d'enfants s'éparpillaient par les allées. Et soudain Joris avait élu sa préférée : Emmeline était du même âge que lui, blonde avec des boucles et des yeux bleus étonnés, toute menue, câline et frêle. Dans les parties de cache-cache, ils se tenaient à l'écart, se dissimulaient seuls derrière

un massif, et gagnaient ensemble le but. A Pâques, par les soins des parents, de beaux œufs en sucre rose ou blanc, pleins de bonbons, de jouets, de surprises, étaient dispersés sous les hautes herbes et cachés dans les buissons ; les heures s'écoulaient joyeuses à les chercher, et Joris s'empressait, aussitôt qu'il le pouvait, de replacer bien en vue ceux qu'il avait découverts, sur le chemin que suivait Emmeline. C'était pour lui le suprême ravissement que son amie recueillît les plus gros et les plus nombreux. — Puis, brusquement, un matin, à Paris, on lui avait annoncé que, à la suite d'une fièvre typhoïde, Emmeline Dex venait de mourir ; il conserva, des années, de cette nouvelle effarante la stupeur indignée, presque incrédule.

Plus tard, un été, avec sa mère et ses sœurs, il séjournait au Crotoy, dans la baie de Somme ; une illumination nouvelle l'enchanta de sa joie brûlante. Ils s'étaient promenés, tout le jour, à Saint-Valery, sur la rive opposée ; vers l'heure où le soleil déclinant empourpre l'air et la mer d'une chatoyante griserie, à marée basse, l'eau par minces filets leur montant à peine jusqu'aux chevilles, ils avaient traversé le large estuaire et, assis sur la plage humide, s'essuyaient les pieds à l'aide d'une serviette que Mme Helmius avait pris la précaution d'emporter ; ils se rechaussaient déjà, quand une dame âgée s'approchant, demanda à Mme Helmius, d'une voix un peu gênée, la faveur de lui emprunter la serviette, si elle n'en avait plus besoin, pour elle-même, sa fille et sa petite-fille installées tout auprès. Et aussitôt Joris avait été émerveillé par l'aspect ferme, potelé, de deux pieds adorablement candides et nus sur le sable, par la fraîcheur de délice d'un clair visage rougissant. Les deux groupes échangèrent des paroles courtoises ; on se mit à causer ; on se leva ; elles habitaient le même hôtel ; une intimité s'établit.

A quinze ans, l'esprit encore très enfantin, Marguerite Soudet, grande, ardente, élancée, avait les manières et l'attitude d'une jeune fille accomplie de dix-huit ans. Ses cheveux capricieux et souples encadraient, torrent lumineux d'ambre fluide, des joues douces, délicatement duvetées, un beau front calme, sans nuages. Ses narines frémissantes, ses prunelles claires ouvertes, ses lèvres un peu charnues, mais d'un dessin net et charmant, buvaient la santé et la joie. Elle s'amusait de vivre,

et son rire pour un rien fusait mélodieux. Envers sa mère, envers son aïeule, elle abondait en soins attentifs, en tendres effusions. Comme sa famille n'était point riche, comme Mme Soudet, veuve, pour satisfaire aux nécessités de son ménage, occupait un emploi important dans une maison de couture, elle envisageait avec résolution son avenir, n'acceptant pas de s'imposer longtemps en charge à celles qu'elle chérissait. Elle goûtait d'instinct ce qui est rythmé et sonore, la musique, les vers. Elle s'essayait à l'étude de la déclamation pour être admise dans les classes du Conservatoire, et déjà se prévoyait sociétaire de la Comédie-Française, tragédienne célèbre. Plusieurs soirs de suite, à la demande de Joris enthousiasmé par le son pur, velouteux et fervent de sa voix, elle récita en sa présence, sans se faire prier, les imprécations de Camille, les exhortations furieuses d'Hermione, le songe de Pauline.

Elle lui avait ébloui la pensée et le cœur; il palpitait devant elle dans l'ombre de sa clarté. Il ne se demandait pas même s'il l'aimait, il lui aurait été impossible de ne pas l'aimer, tant il la trouvait, sans défaillance, d'âme et de corps absolument adorable.

Promenades prolongées au bord de la mer, le soir; excursions vers les villages de Rue ou de Noyelles à travers les hameaux de haies vives et les verdoyantes prairies; soleils obstinés de la saison heureuse, vous épanouissiez d'aise, d'ingénue et voluptueuse frénésie l'éclosion des désirs adolescents; vous embrasiez de vos magiques rayons le foyer des aspirations inconscientes. Ah, entre les autres souvenirs, un souvenir inoubliable : les deux familles, à présent amies, par un couchant d'extase s'en revenaient à pied d'un bois voisin; seule, sans savoir pour quelle cause, pour satisfaire à quelque puérile fantaisie, derrière Mme Soudet et sa vieille mère qui marchaient vaillantes en causant avec Mme Helmius et ses filles, la jolie Marguerite, montée sur un âne, riait de ses propres efforts pour le faire partir et trottiner. Joris se rapprocha, saisit la bride, parvint à rompre cet entêtement. Alors, par manière de plaisanterie, gémissant à voix haute de la voir s'éloigner et le laisser :

— Ingrate ! lui criait-il; je vous rends service, et vous m'abandonnez !

— Montez en croupe, si vous voulez; je ne puis retenir la bête, à présent qu'elle daigne courir.

Et Joris prit son élan, bondit, appuyé des deux mains, et derrière elle s'installa. L'âne sous le choc accélérait son allure, si bien, comme on se trouvait au tournant d'une hêtraie auprès d'une ferme, que par derrière, entendant les éclats de la voix et du rire de Marguerite, nul ne soupçonna par bonheur ce que sans aucun doute on eût blâmé : un ruban de velours noir, dont ses cheveux étaient noués, se détacha, tomba entre les mains du jeune garçon qui, preste, le serra dans une poche; les longues boucles soleilleuses se déroulèrent amplement, et Joris, les saisissant par folles poignées, en pressa les gerbes magnifiques sur ses lèvres et s'enivra de leur parfum.

L'âne s'était arrêté. On se rapprochait, on les hélait, il fallut bien attendre. Le désordre de la chevelure par la sollicitude maternelle se trouva vite réparé, mais en vain cherchait-on aux alentours le fameux ruban, personne ne le retrouvait : Joris de satisfaction souriait sans mot dire : Marguerite même ne soupçonnait pas son larcin.

Le lendemain, par sotte fanfaronnade, il eut la faiblesse de lui en faire l'aveu. Elle se fâcha ; elle y tenait beaucoup, aucun autre ne pouvait le remplacer, elle exigea qu'il lui fût rendu. Joris ne cédait pas ; il garderait, en dépit de son mécontentement, le cher trésor dérobé : il se sentait en lui-même la certitude que son refus devait lui plaire. Aussi sa déconvenue fut elle rude lorsque la vieille dame, le prenant à part, lui donna à entendre en termes sévères combien il serait inconvenant de conserver plus longtemps un objet précieux, tant regretté par sa petite-fille, et dont le hasard seul l'avait mis en possession.

Il s'exécuta à contre-cœur ; des larmes lui montaient aux yeux. Enfermé, le reste de la journée, dans sa chambre, il s'étonnait qu'on ne prît pas souci de le rappeler, de le consoler, et, sérieusement, profondément, il éprouvait pour la première fois la peine cruelle d'un amour déçu.

Marguerite, il ne la revit à Paris qu'à deux ou trois reprises. Avant que vînt l'hiver, une occasion de s'établir s'était offerte à Mme Soudet, elle s'en alla, avec sa mère et sa fille en Egypte, et jamais plus Joris n'en entendit parler.

De telles puériles déceptions qu'étaient-elles au prix de sa douleur présente? Il s'en fût à peine souvenu, sans ce nouvel abandon, cruel bien autrement! Il était un homme désormais, ouvert de toutes ses ascendantes énergies aux frissons prometteurs de l'existence; il se rendait compte de ce qu'il avait fait, de ce qui lui était advenu, des malheureuses conséquences de son actuelle peine. La défiance entrerait dans son âme; il ne connaîtrait plus l'espoir que mêlé de crainte et d'amertume. A quel sursaut dédier ses années à venir ? Quelque chose qu'il entreprendrait,ses moments de détente et de loisir lui représenteraient une pareille image : cette jeune vierge, exactement conforme à l'idée en lui étincelante de la féminine beauté, se détournait de lui, brisait les élans de son extase fervente, et, insensible, le repoussait au fond d'un abîme de poix, de ténèbres et de hideur. Non qu'il supposât qu'elle se fît de sa cruauté un jeu délicieux et inflexible ; il l'avait appréciée et connue bonne, généreuse, aimante ; il ne la méconnaîtrait pas en raison des souffrances qu'ignorante elle lui avait infligées. Ne lui avait-elle pas souri? N'avait-elle pas métamorphosé du prodige de sa clarté rayonnante la nuit d'indécisions épaisses où les tristesses de son enfance l'avaient plongé si longuement ? Ah, qu'elle vînt à lui, rayonnement visible de l'astre printanier, ou que lasse elle le délaissât et déchaînât contre son cœur les tourments du désaveu,sa suavité n'en saurait être atteinte, elle demeurait ce qu'elle fut, ce que toujours elle serait : cette femme-là, cette jeune fille, la première, l'unique pour qui, sous les masques d'antan ou sous les futures effigies, son cœur battrait ou aurait battu d'amour : Marie Rilmerhausen, Marie Rilmerhausen !

XI

Quand l'impitoyable fatalité accable de désastres le cœur de l'homme au début de la vie, avant que lui soit ouverte la route où mener jusqu'au bout, selon leur gré ou asservis, les exigences de ses instincts, les caprices de sa volonté, de ses désirs, de sa sensualité, ce qui ne formait encore que des élans indéfinis, des bondissements sans but, une suite de mouvements constants et inconscients qui tâtonnent et qui cherchent, soudain se résout en une sorte de délaissement obscur, de défection envers soi-même, de décrépitude, selon les caractè-

res, définitive ou momentanée : les circonstances décident et l'emportent comme un fétu entraîné par les rafales, de ci de là, livré au hasard, en dérive sous les vents du large.

Se ressaisir alors est malaisé ; il y faut déployer une énergie dont peu de courages se dressent investis ; la plupart croupissent dans le limon gluant d'une tiède et apathique indifférence ; ils s'y enlisent obstinément, à moins qu'une péripétie violente, brusque et imprévue, survienne et les délivre de cette mort insensible et languissante.

Joris, de toute la ferveur ignorante de son âme, avait tendu à s'unir par les liens d'une affection désintéressée et totale avec ceux dont il vivait environné, avec d'autres vers qui le dirigeait la force d'une sympathie soudaine et vivace, d'une admiration décisive, et de l'amour. Aucune de ces tentatives ne répondait à son espoir. Il avait assisté, impuissant, à la désagrégation de sa famille : son grand-père, qui, à ses yeux d'enfant choyé, avait représenté le faîte de la paisible sagesse et de l'auguste clairvoyance, disparu dans une crise honteuse et pitoyable ; son père et sa mère désunis, hostiles l'un à l'autre et de jour en jour à lui-même plus étrangers, — celui-là se créant à l'écart une famille nouvelle, celle-ci s'enfonçant dans une dévotion entêtée ; ses sœurs aveuglées que leurs préjugés retiennent au loin captives ; et maintenant, et maintenant ! que, d'un essor passionné et orgueilleux, il s'était livré, corps et esprit, au délire d'un amour qu'il crut réciproque, absolu, illimité, il ne subsistait plus rien ; son grand rêve, son espoir fécond s'étaient fracassés de si haut dans l'ordure ; il se trouvait, au fond de son exil, déchu, meurtri et sanglotant.

Il était las de vivre solitaire, et les heures fleuries que ses amis lui consacraient lui rendaient plus douloureux et plus ternes par contraste le désappointement de son cœur, la dévastation de son cerveau. Ce n'était plus de ravages extérieurs que s'approfondissait le désert de ses sentiments ; il avait en vain quitté la ville odieuse de son martyre et de ses dégoûts ; il s'imaginait qu'au refuge du foyer familial il recevrait les caresses qui apaisent et qui consolent. Mais rien de tel ne lui était apporté ; on respectait sa tristesse ; nul n'aurait pu en dissiper les brumes stagnantes. Peut-être, s'il avait su, aurait-

il par lui-même réagi; muet, maussade, hébété, il ne luttait pas, il se résignait à son sort.

A peine si l'image exaltée de celle qu'il avait adorée et que, dans le secret de son cœur, il adorait toujours occupait le désespoir de son rêve engourdi. Il redisait le nom de Marie Rilmerhausen; il évoquait ses yeux, son visage, sa taille, son allure; mais il semblait qu'il dût écarter, pour l'entendre et pour la voir, un amas fétide de brouillards angoissants : une minute de répit, et l'outrageux rideau de ténèbres se refermait à chaque fois sur lui, plus isolé, plus dépouillé, plus vide et plus hagard.

Elle passait, tremblante comme le dernier jour, au long des murs de la Place Royale ; elle baissait les paupières et ne lui souriait pas, grave, les joues blanches comme un pétale de narcisse. S'il avait pu se douter, alors... Stupide, il ne s'était pas élancé au-devant d'elle, il ne lui avait pas arraché son secret : ah, comme elle aurait compris sa douleur, comme elle se fût attendrie, comme elle se fût reprise à un amour qu'elle ne pouvait pas partager, comme elle se fût rendue, dans la plénitude de ses sentiments réels, à l'affection solide et profonde de Joris!

Mais de tout cela, à cause de sa timidité ridicule, de son éternel et piteux manque de virile résolution, rien n'avait été; il avait laissé insensiblement s'amasser les présages mauvais; dans sa tranquillité puérile et machinale, il n'avait rien aperçu; brusquement, la catastrophe l'avait anéanti, quelle résistance y opposer? Il était trop tard, la chose horrible était accomplie ; elle s'était promise, elle s'était donnée, et lui n'était plus — et pour jamais sans doute — que cette espèce de décombre humain dégradé et misérable, qu'il revoyait par un crépuscule de neige et de fange s'appesantir aux bords sinistres des Étangs-Noirs.

Aucun charme de la vie à Paris ne le séduisait. Il ne convoitait aucun divertissement, toute étude lui répugnait. Autour de lui ses amis d'autrefois menaient une existence de fièvre ou de patience; il n'y prenait aucune part. Souvent il hésitait à les rejoindre, à se mêler à leurs promenades, à leurs causeries. Les uns paraissaient uniquement avides de lettres, de

sciences ou d'art; s'ils portaient en leur cœur le poids de quelque intime souci, ils n'en faisaient pas montre, on n'en pouvait rien soupçonner, leur gaîté n'était point feinte, mais Joris la redoutait. Les autres s'amusaient dans les plaisirs faciles et épuisants des cafés de nuit et des petits théâtres; Joris en leur compagnie était de glace et son chagrin redoublait.

Stéphane Bersange, si fidèle, si attentif et cordial qu'il lui fût sans défaillance, était retenu par les obligations de son emploi, par la liesse, récente encore, de son jeune et heureux mariage : dix-huit mois auparavant il avait à sa fiancée présenté Joris; de l'un à l'autre un courant limpide de sympathie ardente s'était étendu, et désormais c'étaient trois amis. Joris avait assisté à leur noce, puis, quelques semaines plus tard, avait reçu à Bruxelles la visite du couple.

Il avait alors pénétré le bonheur de Stéphane, il l'en louait, le jalousait presque, bien que lui-même ne fût pas encore en ce temps-là malheureux. Et elle si délicieuse tout de suite l'avait émerveillé : grande, svelte, souple, les cheveux brûlants de cuivre et d'or, les larges yeux fauves et joyeux où éclataient les signes d'une bonté tour à tour compatissante et spirituelle ; les traits adoucis d'un visage un peu pâle, aux joues fraîchement rosées, avec des dents d'une lucidité étincelante, avec des lèvres fines, et, toujours découvert, la pleine splendeur blonde d'un cou ferme et charnu. Elle était venue à Joris en camarade éprouvé, et Joris lui avait voué une chaude admiration. Son intelligence primesautière et avertie, sa bienveillance enthousiaste l'avaient captivé aussi sûrement que les grâces de son corps : elles formaient de ses perfections morales l'expression la plus visible.

Ensemble ils avaient visité — comme étaient loin ces journées d'activité radieuse! — les quartiers intéressants, populaires ou bourgeois, les jardins, le bois de la Cambre, les églises, les musées. Même Joris avait pu à son amie nouvelle désigner, dans une rue, Marie Rilmerhausen qui passait. Elle la regarda, sourit, et s'exclama affectueuse :

— Je la trouve charmante. Je souhaite que bientôt elle devienne, au même titre que vous, mon amie.

Hélas!... et de cette simple parole reconnaissant il ne perdit jamais le souvenir; il se sentit approuvé dans son choix, qui dès lors lui apparut d'autant plus excellent.

A présent l'aspect de cette félicité ouverte, quand il y assistait, étreignait Joris au cœur. Tout le monde était heureux; lui seul ne pouvait l'être! En vérité, comment agir? Tout effort est superflu. Est-ce le remède, attendre, laisser couler le temps? Mais le bonheur, où il se présente, si ceux qu'il favorise réfléchissaient, n'est à la vie qu'une base ferme, ce n'est pas la vie même. Sur quoi édifier ses espérances, sur quel sol donner l'élan à ses aspirations, sinon sur le bonheur, unique point d'appui? C'est pourquoi il l'accepterait tel qu'il s'offrirait un jour, sans examen, comme une sérénité paisible, puisque à jamais l'excès exaltant du bonheur véritable lui était refusé.

Louis Helmius, cependant, avait fait entendre à son fils que, sans plus tarder, il lui fallait choisir une carrière, se mettre en état de gagner son pain.

Joris n'hésita pas. Songeant à certaines relations de son père, il estimait que, s'il obtenait une fonction administrative aux Colonies, il visiterait du moins de fastueuses contrées, il se baignerait avec délices au milieu de végétations grandioses, il enrichirait sa mémoire d'inoubliables et saisissants spectacles de la nature, assisterait à des mœurs étranges dont peu à peu il adopterait l'habitude, que, dans la diversité, l'éclat, la séduction des races humaines neuves, subtiles et pures, dans la fantasmagorie des paysages étourdissants, les regrets malsains et moroses de son âme s'atténueraient avec le temps, que, peut-être ainsi, il surgirait, quelque jour éloigné, retrempé, le cœur vierge, assoiffé derechef d'art et d'amour.

Son départ fut bientôt résolu: il serait, un peu plus tard, attaché en qualité de secrétaire au Gouvernement général de l'Indo-Chine.— D'ailleurs, ne dût-il éprouver aucune des visions et des émotions qu'il se promettait là-bas, il aurait accepté tout aussi bien l'un ou l'autre des deux résultats qu'il envisageait encore comme possibles: souvent de l'apparence risible d'une domination trop facile ne s'enivre-t-on pas à tel point qu'on laisse glisser dans le bourbier les plus simples scrupules d'honneur et de loyauté ? Ne revient-on pas, ignominieusement enrichi, jouir chez soi d'un gain inépuisable acquis dans la rapine et dans la concussion? Il semblait à Joris que, après un peu d'entraînement et d'accoutumance, il serait capable,

autant que quiconque, de tirer de cette manière de vivre des satisfactions profondes, égoïstes et méprisantes.

Et puis n'est-il pas fréquent aussi que l'Européen, abordant sous des climats excessifs, soit dès son arrivée dévoré par les fièvres ou miné lentement? Qu'il y succombe, on l'oublie.

ANDRÉ FONTAINAS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

POÈMES

Henry Dérieux : *Le Regard derrière l'épaule;* Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Valentine de Saint-Point : *La Soif et les Mirages;* Eugène Figuière, 3 fr. 50. — Gauthier Ferrières : *Les Ombres heureuses:* Alphonse Lemerre, 3 fr. — André Mursol : *L'Escalier des Soirs;* Charpentier et Segaud, 2 fr. 50. — Vice- amiral Eugène de Jonquières : *Poésies d'un Marin;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50.— Memento.

L'été n'apporte pas le calme qu'on serait en droit d'espérer et la fureur lyrique continue de se donner libre cours. On m'avait cependant bien promis... Mais qu'importe ! Et je remets à plus tard le soin d'avouer, en quelques pages de généralité, les mobiles d'une critique qui, comme le cœur, a des raisons que la raison ne connaît pas.

M. Henry Dérieux fait paraître un recueil de vers sous ce titre au moins curieux : **Le Regard derrière l'Epaule**. Je me souviens très précisément d'une plaquette, *le Sable d'or*, publiée voici deux ans, et dans laquelle M. Dérieux se plaçait délibérément sous la bannière de quelques maîtres authentiques et bien choisis. Il n'en faut pas plus pour attirer l'attention. C'est un livre complet, abondant, et significatif au gré de son auteur, que nous offre aujourd'hui M. Dérieux. A dire vrai, comme j'ai beaucoup de sympathie pour ce poète, je dois reconnaître que ce recueil me donne autant de satisfaction que d'inquiétude.

J'espérais, j'espère encore, voir M. Dérieux faire un usage plus franc, plus profond, moins uniquement gracieux des dons qu'il possède et surtout de cette sensibilité qui est à mes yeux sa plus aimable vertu. Oh ! je sais bien le danger que comporte un tel désir critique et je n'ignore pas l'objection qu'il peut naturellement soulever : Les poètes sont ce qu'ils sont... doit-on me dire; il faut prendre ce qu'ils donnent et ne pas regretter ce qu'ils ne sauraient donner...

Loin de moi la pensée d'une exigence oiseuse. Mais je veux cependant dire à M. Dérieux, dont les qualités charmantes me retiennent, qu'il y a quelque danger à demeurer, de si bon gré, en proie aux *émotions jolies*. Il faut savoir se méfier des parfums des mots menus et des musiques qui font, en définitive, de la poésie un art de boudoir ou une tendre matière épistolaire. Les maîtres qui ont su manœuvrer à ravir au milieu des dentelles et des tasses à thé ont souvent cueilli leurs lauriers en d'autres lieux. M. Dérieux ne l'ignore pas.

Je vais racheter la rigueur bénévole de ces lignes en citant tout au long un petit poème qui donne, du talent de M. Dérieux, une assez juste idée et dont le titre seul m'incommode (*Petites chansons pour serrer le cœur*) à cause de quelque indiscrétion...

Il n'entrera pas par vos portes,
Et, malgré qu'il soit invité,
Il manquera lorsqu'on apporte
Les gâteaux fins avec le thé.

Mais juste, à ce moment peut-être,
Soudain, vous entendrez sa voix
A plein accent sous la fenêtre
Gémir comme un cerf aux abois.

Et sa voix sera si poignante
Si belle et si triste — à pleurer ! —
Que la fenêtre ainsi béante
Vous n'oserez pas la fermer.

Si bien que plus haut que vous-même
Sa voix, parmi vous, parlera
Et que la femme qui vous aime
Plus que vous-même l'aimera

Et bientôt même votre bouche
Reprendra la note et le chant :
Il faut bien que le chant vous touche
Puisque son cœur chante dedans.

Il y a de bonnes strophes dans ce livre, en particulier dans cette partie qui est si ingénuement dédiée à Stuart Merrill... Je donne pour un jour prochain rendez-vous ferme à M. Henry Dérieux qui me trouvera certainement attentif et fidèle.

§

Mme Valentine de Saint-Point n'a rien négligé pour éveiller la curiosité de la critique. Son œuvre copieuse et outrée comporte des ouvrages de poésie, des romans, du théâtre, etc.., etc... On devrait sans doute de la considération à l'exaltation laborieuse d'un écrivain qui a voulu que rien ne lui demeurât étranger de ce qu'on nomme les belles-lettres... Cependant je veux être sincère et dire la glaciale déception que m'a procurée la lecture du dernier volume de Mme de Saint-Point : **La Soif et les Mirages**.

Mme Valentine de Saint-Point ignore les désirs médiocres. Elle méprise, avec raison, la raison même, qui n'est que béquille d'infirme. Elle sait que, pour conquérir le monde, il faut de l'acier et du sang ; elle recherche l'héroïsme sous toutes ses formes et ne s'avoue dans cette poursuite ni lasse, ni satisfaite. Voilà qui va bien...

Or comme j'aime l'effort de ceux qui se lancent très haut, j'honore

volontiers leur chute. Je ne crains pas d'avouer une sorte de sollicitude attendrie pour les esprits hardis qui demeurent au-dessous de leur sujet parce qu'ils l'ont voulu trop haut. Mais on ne peut proposer cette sorte de consolation à un auteur comme Mme de Saint-Point qui se garderait, d'ailleurs, de l'accepter. Et puis, Mme V. de Saint-Point n'est pas absolument demeurée au large de son sujet. Elle a fait le nécessaire pour s'en emparer de vive force, et le poème témoigne partout d'une violence. Les rythmes sont heurtés, brisés, désarticulés ; les mots sont assemblés avec une sorte de colère qui les dénature, qui les congestionne et contre laquelle ils se rebellent en vain ; on a constamment l'impression que l'auteur ne recule devant aucune entreprise et que le péril n'existe pas...

Voici un fragment du poème intitulé *le Train :*

Dans le calme des heures chaudes,
Où le rêve, seul, échafaude,
Passe un bruit épais. Ecoutez !
C'est un monstre aux gros yeux ! Voyez !
Sa respiration énorme,
Entendez-la. Quel poids difforme !

Voici encore les premières lignes de *la Folie de l'Amour :*

La soif ronge la femme et tout son être bée
Par ses bouches, que son désir à l'apogée
Tend, ouvre éperdument ; et son giron brûlant
N'est plus qu'un nœud de feu, qui le creuse en vibrant,
Pour briser sa flamme et la libérer, l'étreindre.
Et les bouches ont soif, rien ne peut les contraindre :
Citernes vides, yeux qui guettent, sable sec,
Ames des méconnus révoltés à l'échec...

Ces citations facilitent la besogne du critique. Elles montrent que Mme Valentine de Saint-Point, comme tous les écrivains qui n'aspirent qu'au seul génie, a horreur des mérites plus modestes. C'est regrettable. Mais je suis persuadé que Mme de Saint-Point obtient les effets qu'elle a très précisément supputés. Certes elle n'a pas souhaité faire sourire le lecteur, mais elle a voulu le surprendre, le frapper d'étonnement; elle a certainement dépassé tous ses désirs.

§

L'exaspération même d'un ouvrage prête à la sérénité du livre qu'on lit immédiatement ensuite une saveur d'autant plus appréciable. Je dénonce là un des vices inévitables de la critique, sans prétendre à le corriger. Et puis la diversité des impressions, outre qu'elle comporte un notable bénéfice d'agrément, permet d'édifiantes comparaisons, favorise l'injustice utile et fatigue l'exclusivisme ; elle donne des armes à la sévérité et des excuses à l'indulgence.

Tout cela ne veut pas dire qu'il soit nécessaire de lire préalablement un livre furieux pour trouver du charme à ces **Ombres heureuses** que M. Gauthier-Ferrières laisse errer à loisir dans un décor aimable et ordonné.

Les poèmes de M. Gauthier-Ferrières semblent les notes crayonnées à la hâte sur le carnet d'un homme qui a su être heureux. Rien d'extérieur, nul prétexte à l'éloquence qui ne soit d'ordre intime et prochain, Le bonheur est une chose intimidante et qui s'accommode du silence. Faisons de la main un signe affectueux avant de nous éloigner.

§

Je ne me suis heureusement pas laissé dissuader par le titre que M. André Mursol a mis en tête de son livre. En vérité ce recueil de vers qui s'appelle **l'Escalier des soirs** mérite une meilleure enseigne, ou tout au moins quelque chose qui ne rappelle pas aussi vivement les étiquettes que l'on épinglait voici quinze ans aux plaquettes de versification ésotérique.

J'aime assez l'accent âpre, à la fois rogue et négligent qui signale les poèmes de M. André Mursol. Certes ce petit ouvrage est hétérogène, hétéroclite même ; les pages de poésie y alternent avec des suites de pensées, maximes et autres apophtegmes qui vont de l'esthétique à la satire politique, en passant par la critique littéraire. Mais il y a fréquemment, dans ces poèmes, des vers qui s'élèvent d'un bond beaucoup plus haut que les autres. Je ne sais ce qui leur manque pour qu'ils soient, à mon sens, de bons et de rares vers. Peut-être y a-t-il encore par-ci, par-là, quelque tache de littérature... Je n'ose me prononcer, mais je crois que M. André Mursol, avec sa hardiesse et son souffle, est appelé à faire prochainement quelque chose de neuf et de bien. Nous nous retrouverons alors.

§

Il faut lire la dédicace dans laquelle M. le vice-amiral Eugène de Jonquière offre à M. le capitaine de vaisseau Julien Viaud son recueil de vers : **Les Poésies d'un marin**. Il faut également lire l'ingénieuse préface par laquelle Pierre Loti répond à cette dédicace. « Vous me pardonnerez, écrit... l'éminent académicien, de commencer par une critique : je trouve cela très bien, plutôt trop bien, trop uniformément bien. Parfois vous me rappelez Boileau, — et cette comparaison est le moindre des compliments que je vous réserve, mon cher amiral, car je confesse que Boileau n'est pas mon écrivain de chevet... » Je ne peux, à mon grand regret, citer tout au long la fine glose de M. Pierre Loti. C'est fâcheux. Ensuite il y a les vers ! En lisant le poème qu'un marin de race consacre à *la Mer*, j'ai tout à coup pensé à cet extraordinaire *Bateau ivre* écrit par un

enfant qui, je crois, n'avait jamais respiré le vent du large ; et j'ai médité pendant des heures sur l'inanité du document.

§

Memento. — Je suis fâché de n'avoir pas la place nécessaire pour dire quelque bien du petit livre, *Butin fragile*, de M. Robert E. Mélot.— *Le Monoplan du pape*, de M. F.-T. Marinetti, est un « roman en vers libres », mais un roman, toutefois ; cela sort de ma rubrique et de ma compétence. — M. le Vicomte du Noday a écrit, *Au hasard des Rêves*, des poèmes honnêtes, modestes et sans prétention. — Le premier fascicule des *Poètes* est consacré à M. Nicolas Beauduin : beaucoup de fanfares, évidemment, mais l'auteur est, paraît-il, tout jeune ; attendons ! — *Au Jardin des Roses*, tel est le titre du livre de Mme Jeanne Bernard-Arnoux, un livre charmant comme, seules, savent en écrire les femmes. — Le livre de Mme Alice Lobert, *les Eglantines*, est également charmant... et d'une simplicité déconcertante. — Du *Chapelet de Buis*, de M. Han Sunlor, je dirai, avec la permission de Mallarmé : « C'est toujours très bien. »

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

René Boylesve : *Madeleine, jeune femme*, Calmann-Lévy, 3.5o.— Anatole France : *Les Dieux ont soif*. Calmann-Lévy, 3.5o.— Charles Henry-Hirsch : *Dame Fortune*, Fasquelle, 3.5o. — Michel Epuy : *Le Nouvel homme*, Fontemoing, 3.5o. — Léona Faber : *Lettres d'une divorcée*, Ollendorff, 3.5o. — Myriam Deroxe : *L'Amour nomade*, Eug. Figuière, 3.5o.— Maxime Dubroca : *La Bague*, Eug. Figuière, 3.5o. — Louis Letang : *Poudre d'or*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Louis-Frédéric Sauvage : *Fantômes d'Irlande*, Alex. Lemerre, 3.5o.— Léon Frapié : *La Mère Croquemitaine*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Paul Lacour : *Amours rurales*, Perrin, 3.5o.

Madeleine, jeune femme, par René Boylesve. C'est à Chinon, petite ville de grand renom, qu'est née *la jeune fille bien élevée* qui est devenue *Madeleine jeune femme*. L'auteur a voulu nous offrir l'étude sincère, en deux volumes, d'une honnête conscience ou mieux d'une créature consciente, se retenant devant le précipice, capable d'avoir de la réserve, de la tenue, justement parce qu'elle connaît tous les dangers du vertige. Je suis allée à Chinon et j'ai suivi les petites rues grimpantes jusqu'aux ruines merveilleuses de son château féodal, les mêmes rues dans lesquelles la jeune fille bien élevée promenait ses rêveries, son appétit des grands horizons de l'art, son goût imprécis de la tendresse amoureuse et ses croyances en une religion à la fois douce et sévère, berceau de son cœur ardent, tombeau, plus tard, de sa passion si noblement inutile. J'ai compris, en m'appuyant sur les remparts du château de Chinon, pourquoi la province recèle dans la paix de ses murailles inaccessibles, malgré les brèches ouvertes sur le vide, une âme si forte, si fière et si haute. Les trous ne sont qu'apparents en elle, son usure est seulement les marques de sa durée, de son éternité, elle est la dignité de la vieillesse qui ne sacrifie rien au factice, à l'erreur. Au-

dessous de ses donjons parfaitement conservés malgré leurs siècles, tellement solides qu'ils en sont devenus une œuvre de la nature, pierres travaillées par les mains des hommes s'unissant, se cimentant aux rochers et ne formant plus qu'une masse indestructible, un produit de la montagne, les petites maisons de la ville, anciennes ou modernes, se serrent les unes contre les autres, toutes coiffées de gris. Elles sont une même famille protégée par l'aïeule jadis redoutable, mais aujourd'hui si belle dans la pétrification de sa mort qu'elle leur est un enseignement suprême contre les surprises du mauvais progrès. Chinon doit, en effet, voir naître des vierges dont l'âme est une tour d'ivoire infranchissable. Et tous les environs, baignés de pure lumière et d'une eau calme, sont comme les jardins du paradis : un ange en garde sans doute les portes ! Madeleine, jeune femme, emporte de sa cité natale des leçons de maintien. On lui a donné le corselet de fer qui cercle des créneaux, là-haut, à la mode des guerriers prêts à recevoir la douche de poix fondue ou d'huile bouillante. Elle n'aime pas son mari, mais elle fait mieux que l'aimer, elle le respecte et se respecte en lui. Jetée toute vive dans le feu des grossières joies de l'*Exposition universelle* et ne parvenant pas à respirer normalement dans l'atmosphère des Voulasne, ces trop enragés noceurs, elle cherche un peu d'air frais, quelques bouffées d'idéal permis. Hélas ! il y a tout près d'elle l'ordinaire tentation de l'adultère, seule combinaison possible de l'inspiration normale au bonheur avec le commun vertige des sens non satisfaits. Ici, se place une scène fort étrange, peut-être absolument en dehors de la compréhension d'un cerveau de parisienne. Madeleine, dont le consentement à la faute semble acquis, se révolte charnellement. Ce n'est pas son cœur qui se refuse puisqu'il est sincèrement épris de ce M. Juillet, c'est son corps qui se cabre devant la faute, et la face de cette jeune femme énamourée se fige dans l'antique expression hautaine des grand'mères outragées. C'est le donjon de Chinon dominant le vide, mais se refusant à le combler... J'aime assez qu'un auteur (bien moderne) ait eu le courage de démontrer aux femmes de notre époque, aux femmes émancipées ou non, que l'éducation première peut ne pas être un vain mot. Tout se résume pour l'espèce humaine à la façon dont ses petits sont élevés. Et il ne s'agit pas de religion ou de préjugés de caste, il s'agit de tenue. J'irai plus loin que l'héroïne : la religion même n'est pas le plus sûr garant de la vertu : c'est par-dessus tout l'amour de la propreté de l'acte, c'est-à-dire l'orgueil, le chaste orgueil. Il y a les filles folles de leur corps et les femmes respectueuses de leur corps. L'amour, la religion ! Vains mots, formules peut-être surannées devant l'éternel devoir d'être pure. Manque de tempérament, direz-vous ! Oh ! non ! La vraie force ne réside pas dans les faiblesses de la chair. *Madeleine jeune femme* est un beau livre, une œuvre

de haute moralité, d'autant plus beau, d'autant plus moral que ce n'est pas une leçon, c'est un roman.

Les Dieux ont soif ! par Anatole France. L'ironie qui se dégage de cette restitution, par le menu, de la grande Révolution française est d'autant plus sensible que l'auteur tient à en paraître le plus philosophiquement dénué. Il parle de ces gens comme s'ils étaient du seul domaine de l'étude psychologique. Ce n'est pas de l'histoire, c'est une histoire : les amours du grave Evariste Gamelin, élève du peintre David, et de la citoyenne Elodie, personne très brune, assez encline aux concessions charnelles. Ces amours-là sont peut-être aussi une des formes de ce qu'on appelait à cette époque : la vertu civique. De rigides phrases, des lignes grecques ou romaines, le profil de la hache, servant d'armature à une liberté farouche... quoique dépoitraillée. Peu à peu, ces gens doux, sobres, toujours plongés dans la méditation de l'antique, proscrivant les grâces puériles des Boucher et des Fragonard, honorant leurs parents, partageant leur pain avec l'affamé, pratiquant la charité, la fraternité (... ou la mort !) se sentent pousser fatalement sur la pente d'un absolu qui mène, en effet, au goût du sang dont les dieux seuls ont le droit d'avoir l'appétit. Où les grands inventeurs de l'humanité, les mythes ont seuls le devoir de tuer, les hommes ont, eux, l'unique compensation de pouvoir s'effrayer, de blâmer leur puissance. Pourtant si les dieux viennent à sombrer dans l'incohérence du hasard, les hommes, échappant aux terribles lois d'un destin plus haut que leurs bras, ne sauraient tarder à se substituer aux dites lois... et ils tuent par le raisonnement d'abord, ensuite pour le plaisir de la destruction, comme on chasserait. Cette folie n'est pas nouvelle. Des empereurs romains ou des généraux grecs ont donné de ces exemples de sadismes, de désordres dans un ordre de choses qu'ils avaient d'abord institué pour le plus grand repos de leur empire ou de leurs armées. Les dieux étant formés par le cerveau de l'homme, il n'est pas extraordinaire de constater que les hommes leur sont en beaucoup de points ressemblants. Les sacrifices humains ont toujours été la meilleure offrande de l'humanité... à l'humanité. Robespierre et Gamelin sont de ces dieux tellement incorruptibles qu'ils peuvent frapper sans cesser d'être beaux ; mais des lions qui se lèchent après la bataille sont aussi beaux et ils ont naturellement encore soif. Je rends grâce à l'auteur de ce bel ouvrage minutieux, fait sur le vif d'une époque néfaste, de ce qu'il m'a donné, une fois de plus et probablement malgré sa propre admiration pour ces temps héroïques, l'horreur des immortels principes.

Dame Fortune, par Charles-Henry Hirsch. Il y a, de la part d'un conteur aussi averti en art littéraire que l'est l'auteur de ce livre, un courage très intéressant à traiter le roman policier. Il ne faut pas se faire illusion, plus que jamais les études de criminalités sont à

l'ordre du jour et rien ne peut être plus parfaitement réel que l'existence de ce dandy-apache qui tue et organise une bande à la seule fin d'épouser une fille riche. Tous les jours, le fait-divers nous offre une page de vie moderne du même style, mais ce n'est jamais le vulgaire feuilletonniste qui nous donnera l'illusion de la chose vécue. La tragédie, se passant dans le monde des joueurs, permet à l'écrivain subtil de nous donner des détails amusants sur les mœurs de ces fous dont la manie consiste, en réalité, à toucher de l'or soit pour le gagner soit pour le perdre. Dans la lutte de la sûreté contre la magistrature, nous rencontrons d'autres fous probablement plus dangereux, car ils ont des systèmes bien autrement naïfs que ceux des martingales connues ou inconnues. La jolie figure du petit animal de luxe répondant au nom de Boulotte traverse toute l'intrigue en rayon de soleil capiteux et attire à elle quelques menues bribes de morale, des atômes dansants, mais qui suffisent pour satisfaire nos goûts de... vertu récompensée, sacrifiée à d'autre goût pour la composition de l'œuvre élégante à solution idem. En lisant ce roman... réaliste, je pensais à ce qu'il serait devenu sous la plume d'un professionnel de l'école dite judiciaire. Que faut-il pour transformer la matière grise de ces sortes d'ouvrage ? Presque rien ! du génie !

Le Nouvel homme, par Michel Epuy. De tous les temps les illuminés eurent un grand ascendant sur les simples d'esprit. Ce nouvel homme en est une nouvelle preuve. Un fils de pasteur devient à son tour conducteur de foule et les enthousiasme, par ses prédications tout enfiévrées de l'amour de son prochain. Il parle d'ailleurs si raisonnablement, malgré son ascétisme, que le premier miracle est, pour lui, de se faire écouter. Toutes les montagnes de son pays retentissent de sa gloire, son père et sa mère deviennent ses disciples et sa fiancée s'abandonne joyeusement à lui. On devine que ce n'est pas ce qu'il dit qui les excite le plus. Il a le don divin, les yeux qui fascinent. Il rendrait la vie aux morts que l'on ne devrait pas s'en étonner davantage. Mais le mauvais esprit veille sous la forme d'une ancienne amoureuse évincée et, un jour, après avoir pacifié les foules, il tombe victime de leur aveugle fanatisme. Le plus curieux de cette histoire est que le héros a vraiment existé dans les Cévennes en moins lettré, quoique tout aussi puissant parmi ses compatriotes.

Lettres d'une divorcée, par Léona Faber. Ces confidences de femme à femme, chose étrange, ne sont pas faites pour envenimer leurs plaies morales : au contraire. On ne divorce plus, et on recommence la vie conjugale avec autant de sagesse qu'on avait mis de fougue à s'en plaindre.

L'Amour nomade, par Myriam Deroxe. Il y a dans ce missel de... prières amoureuses une petite histoire de chèvres qui est assez bizarre. Ça suffirait du reste à vous dégoûter des femmes de lettres...

qui sacrifient si volontiers au bouc émissaire toute leur encre de la petite vertu.

La Bague, par Maxime Dubroca. Un prêtre plein de bonnes intentions s'efforce de dépaver un enfer à la fois politique et amoureux. Il a un frère, un fieffé coquin, qui tend un piège abominable à une femme. La maîtresse de ce frère vole une bague et autour de cet anneau de perdition s'enroule une foule de circonstances extraordinaires ou ordinaires amenant enfin tout ce beau monde en cour d'assises. Après... ça devient une société presque parfaite et le voleur et la voleuse fraternisent avec leur victime, douce image de la vie... sous la III^e^ république.

Poudre d'or, par Louis Létang. Grand roman d'aventures où se découvre une caverne remplie de poudre d'or. La suite au prochain volume.

Fantômes d'Irlande, par Louis-Frédéric Sauvage. De fort jolies nouvelles dans la manière... des peintres hollandais. Des intérieurs très soignés et de joyeux buveurs qui tout à coup deviennent macabres en dansant la danse des morts. L'auteur, modestement, nous déclare avoir trouvé cette littérature ailleurs que chez lui. Pourquoi ?

La Mère Croquemitaine, par Léon Frapié. Philosophie et psychologie d'un gamin de cinq ans, du peuple, bien entendu, qui sait que la pure calamité n'est pas de mourir, mais de naître. La mère Croquemitaine ne croque pas le marmot, elle en apporte un autre, et c'est cela qui punit les enfants méchants. Il comprend ça, le petit Paul de cinq ans... et il est certainement plus fort que M. Piot.

Amours rurales, par Paul Lacour. A citer la nouvelle intitulée *Pouju*, où l'on voit le braconnier plein de ruse que les gendarmes surveillent de près... sans l'arrêter jamais.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Octave Uzanne : *Le Célibat et l'Amour. Traité de vie passionnelle et de dilection féminine. Préface de Remy de Gourmont*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — *Les Femmes illustres : Ninon de Lanclos*, par Emile Magne, 1 vol. in-18, 3 fr., Nilsson. — Paterne Berrichon : *Jean-Arthur Rimbaud. Le Poète, 1854-1873*, 1 vol. in-18, 3.50. « Mercure de France ». — Paul Bourget : *Pages de critique et de doctrine*, 2 vol. in-18 à 3.50. Plon. — F.-J. Lardeur : *La Vérité psychologique et morale dans les romans de M. Paul Bourget*, 1 vol. in-12, Fontemoing. — S. E. le Cardinal Mathieu : *Œuvres diverses*, 1 vol. in-8, 6 fr. Champion. — Memento.

Le Célibat et l'Amour, traité de vie passionnelle et de dilection féminine, par Octave Uzanne. Ce livre, avertit l'auteur, ne peut séduire que les hommes libres « inasservis au joug matrimonial », remettant ainsi l'amour à sa place, c'est-à-dire, hors du mariage. Et, à ce propos, Remy de Gourmont écrit dans la préface : « On s'est

efforcé, depuis une centaine d'années, d'identifier deux états qui n'ont pourtant que peu de rapports ensemble, l'état d'amour et l'état de mariage. C'est tout à fait nouveau dans l'histoire des mœurs. Les anciens n'y avaient jamais songé ; les modernes non plus. Il a fallu, pour permettre une telle association d'idées, la renaissance chrétienne qui a caractérisé ce siècle fameux par ses incohérences. »

Ce livre de M. Uzanne, cet Evangile du célibataire, est donc écrit pour les dévots et les mystiques de l'amour, et il plaira surtout aux femmes, la femme possédant « plus intimement que l'homme le sens artistique et poétique de la vie à deux ». Les vrais amants sont rares en proportion des femmes amoureuses, et il ne s'agit pas ici de ces « fringants Priapistes à la douzaine, idolâtres de leur seule sensualité ». Les hommes créés pour les affinités profondes de l'amour se rencontrent difficilement, et c'est souvent en vain que la femme, à travers de décevantes aventures, cherche cette incarnation masculine de l'amour.

La plupart des hommes, écrivait Mme de Lambert, n'aiment que d'une manière vulgaire ; ils n'ont qu'un objet ; ils se proposent un terme dans l'amour où ils espèrent d'arriver : après bien des mystères ils ne se reposent que dans les plaisirs. Pourquoi ne pas raffiner sur le plus délicieux sentiment que nous ayons? ce qui s'appelle le *terme de l'amour* est peu de chose. Pour un cœur tendre, il y a une ambition plus élevée à avoir, c'est de porter nos sentiments et ceux de la personne aimée au dernier degré de délicatesse, et de les rendre toujours plus tendres, plus vifs et plus occupants. De la manière dont on se conduit, l'Amour meurt avec les désirs et disparaît quand il n'y a plus d'espérance. Ce qu'il y a de plus touchant est ignoré. La tendresse ordinaire s'affaiblit et s'éteint : il n'y a de borné dans l'amour que les âmes bornées, mais peu d'hommes ont l'idée de ces engagements et peu de femmes en sont dignes.

J'ai cité cette intuitive page qui résume, selon M. Uzanne lui-même, l'esprit de son ouvrage. Si l'idée d'amour doit être dissociée de l'idée de mariage, elle peut aussi être séparée de l'idée de possession : « il y a une ambition plus élevée... » et lorsque les corps se sont dépris, il reste l'emprise des âmes vraiment fraternelles.

M. Uzanne se fait une haute idée du célibat et des célibataires par prédestination. Ce sont surtout, dit il, des curieux d'un esprit très étendu « sur les nobles perspectives d'une vie fièrement conçue et qui se sentent incapables de cuisiner, dans la monotonie de liaisons légitimement scellées et soldées, toutes les turpitudes et vilenies des associations reconnues d'utilité publique ». Leur seule occupation est l'amour « qui est la création morale la plus immense et la plus attachante de l'humanité ». Et il ajoute, ce qui explique que l'amour même le plus pur, le plus fait pour durer, est à la merci de toutes surprises : « Ces bonheurs suprêmes de l'intimité sont fragiles et

périssables, fugaces comme des feux follets; ils naissent d'adorables riens et meurent de tout ce qui vient du dehors, du jour aveuglant de la rue, des regards indiscrets, de leur publicité même, des refroidissements récoltés dans les relations du monde, et surtout de cette basse envie d'autrui qui envoûte et contamine toutes les passions légères, imprévoyantes et assez peu recueillies pour s'être laissé surprendre. » C'est dans le secret que se développe l'amour, et les vrais amoureux « savent que la sociabilité est incompatible avec des sentiments faits pour planer au-dessus du monde ». Aussi l'auteur aboutit-il à une conception de l'union libre qui est une véritable retraite sentimentale : c'est, loin des petites vanités du monde, de ses indiscrétions et de ses tiraillements, l'union absolue de deux êtres, qui ont sagement refermé la porte sur leur bonheur. Vivre en soi vaut mieux que de s'éparpiller dans les autres, et l'égoïsme ne peut être vraiment senti qu'à deux. C'est cela l'amour. On comprend qu'il ne peut être l'apanage que des êtres très forts et qui ne craignent pas la solitude, parce qu'ils trouvent en eux un perpétuel aliment de curiosité et d'analyse Cette union d'ailleurs est moins matérielle que morale : l'absence ne la diminue pas, et même pas, de la part de l'amie, d'autres curiosités physiques, qui n'ont pas l'importance que les instituteurs du mariage religieux leur ont donnée. Il faudrait enfin accorder à la femme la même liberté sexuelle qu'à l'homme et comprendre qu'ainsi que l'homme la femme se prête toujours et ne se donne jamais.

En un autre chapitre, M. Uzanne étudie et classe en trois catégories les professionnels amoureux du célibat : l'homme à femmes, le féministe et l'amoureux d'exception. L'homme à femmes est généralement un être sans passion ni idées. C'est plus un vaniteux qu'un amoureux, mais les femmes se laissent facilement prendre à son verbiage, il plaît davantage que celui qui se livre peu et ne recherche que les conquêtes intimes et le tête à tête. Le féministe est plus délicat, plus habile aussi : il sait troubler le cœur des femmes, les maintenir dans un état d'inquiétude perpétuelle et faire durer ainsi leur amour. Enfin l'amoureux d'exception qui a toutes les intuitions, toutes les délicatesses; chez lui, « douleurs, tristesses, plaisirs, tout vient de l'Amour et se rapporte à l'Amour ». Cet amoureux prédestiné « existe à quelques rares unités aujourd'hui, mais il s'est enfermé dans cette solitude morale qui devient, selon Renan, le but obligé de tout être dépassant les autres par le génie ou par le cœur ». Je n'ai plus la place de continuer minutieusement l'analyse de cet ouvrage, où l'auteur, dans les chapitres qui restent, traite avec la même subtilité, de la correspondance amoureuse, des rendez-vous, des décors de l'amour. Que l'on lise encore et surtout le traité des voluptueux bonheurs.

§

Jusqu'à ce jour, rien n'avait été dit de juste et de vrai sur **Ninon de Lanclos**. C'est M. Emile Magne qui le constate lui-même au seuil de cette première véritable biographie de cette femme éminente. On lira donc avec intérêt cette œuvre de critique historique, où, en dissipant les légendes, l'érudit écrivain nous a enfin donné la vraie physionomie de cette femme philosophe et l'a située dans son milieu social : « On se trompe, écrit-il, à ne la considérer que comme une simple courtisane. Si, au début de sa carrière, elle dut accepter la protection de quelques personnages opulents, elle sut conduire ses affaires de telle sorte que, jeune encore, elle « put à jamais chasser de son entourage les gens qui la supposaient vénale ». Dès lors, elle devint un être unique « par la grâce du corps, la beauté de l'esprit et la générosité du cœur ». On ne sait, en effet, si on doit le plus admirer la beauté de la femme, la ferveur de l'amoureuse ou la sagesse du philosophe, de l'honnête homme : « Nulle courtisane, écrit M. Magne, et pas même Aspasie, ne reçut, après sa disparition, tant d'hommages et de tant de plumes illustres. » Et l'auteur voit dans cet aveu même de Ninon le secret de sa séduction : « La philosophie sied bien avec les agréments de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage, il faut plaire. » M. Magne publie en outre les seuls authentiques portraits de Ninon, et, pièces curieuses, son testament, et l'inventaire après décès, qui nous permet, avec un peu d'imagination, de reconstituer le décor de son intimité divine.

§

On trouvera dans cet ouvrage de M. Paterne Berrichon sur **Jean-Arthur Rimbaud** des poèmes et des lettres inédites qui achèveront de nous préciser la physionomie si éblouissante du jeune dieu qui révolutionna naguère la poésie française. Son biographe respectueux a tenté d'expliquer certaines phases mystérieuses de la vie de Rimbaud par les propres révélations de ses œuvres, par l'étude de cette *Saison en Enfer* où il a mis tant de lui-même, sous de symboliques images. M. Paterne Berrichon a recherché aussi quelle fut son influence littéraire sur Verlaine. De génie très féminin, Verlaine acceptait les influences et s'en enrichissait. Mais quelle fut la réalité de leurs relations qui devaient aboutir à cette sorte de crise et de crime passionnels ? M. Berrichon, comme il convient à son rôle, défend la vertu de Rimbaud, nous le montrant en état de perpétuelle défense contre les attaques et les désirs du satyre son compagnon. Que l'on relise *Parallèlement*. Mais M. P. Berrichon voit encore, dans une *Saison en Enfer*, plus qu'un fait littéraire : une sorte de miracle. C'est dans cette Bible d'images que nos poètes chrétiens de

l'heure présente, Claudel, Jammes, Le Cardonnel, etc., auraient puisé les intuitions et les raisons de leur jeune foi catholique.

§

Voici, en deux volumes, des **Pages de Critique et de Doctrine** de M. Paul Bourget, où, en guise de préface et pour unir par un fil logique ces études diverses, l'auteur a écrit une critique de la société moderne telle que la Révolution nous l'a faite : dissolution de la famille, diminution de l'autorité paternelle, destruction de la discipline dans l'enseignement et dans l'organisation du travail, émiettement de la vie locale, déracinement. Si pourtant, se demande-t-il, l'idéologie révolutionnaire s'était trompée? Si « elle avait méconnu les conditions de la santé nationale? Si la Déclaration des Droits de l'Homme n'était qu'un code de contre-vérités? » Le traditionalisme « est l'aboutissement inévitable d'une étude de cette sorte » et M. Bourget, au cours de ces deux volumes, recherchera les indices de ce « fouillis pathologique » dans les œuvres littéraires du XIX^e^ siècle et trouvera souvent l'occasion de préciser sa doctrine. Doctrine que l'on connaît d'ailleurs et que M. Bourget a développée et exposée dans ses romans et son théâtre : elle s'insinue ici dans ces études sur Taine, Gautier, Barbey d'Aurevilly, Balzac, Dumas, Sully-Prud'homme, etc.

M. F.J. Lardeur nous emmène à sa suite à la recherche de **la vérité psychologique et morale dans les romans de M. Paul Bourget** qui a incarné ses idées en des personnages fictifs. Ces héros d'une idée méprisent les nuances et les contradictions : ils ont l'impassibilité des masques antiques figés dans l'expression d'un sentiment unique. « Professant, d'un air presque tragique, écrit M. Lardeur, la mission sacrée de diriger les âmes, d'éclairer à la lumière morale les drames de la vie, il a rempli ses romans de tirades sur la finalité providentielle, les leçons d'expiation secrète. » Son pessimisme rêve à des paradis terrestres et même à des paradis célestes.

§

Il y a, dans ces **Œuvres diverses** du Cardinal Mathieu, études littéraires, sermons et discours, des pages d'une belle sincérité religieuse et d'une clarté de langue dont on aimera la précision. Orateur, il ne se laisse pas emporter par le torrent des faciles métaphores, à quoi se réduit d'ordinaire l'éloquence sacrée. Son oraison funèbre du Maréchal de Mac-Mahon s'inspire timidement de la manière de Bossuet, mais à cause même de ces réminiscences, les images y paraîtront peut-être un peu vieillies. A ces discours laborieusement composés, je préfère peut-être cette simple déposition de l'évêque devant la commission parlementaire d'enquête sur l'ensei-

gnement secondaire, que l'on nous donne en appendice. Ceux qui s'intéressent à ces questions d'enseignement liront avec intérêt ces pages dépouillées de tout sectarisme.

Memento.— *Carnet d'Art*, par Adolphe Boschot (1 vol. in-18, 3.50, Bloud), où l'on trouvera un cahier inédit de Stendhal : Mémoires de ma vie, 21 septembre 1825. Il épilogue sur le meurtre de P.-L. Courier. Cette page sera à ajouter au *journal de Stendhal*. — *Léon Riotor*, par Fernand Clerget. (1 vol. in-18, 3.50, Bibliothèque de l'Association). De nombreux documents sur les années héroïques du symbolisme : des lettres de littérateurs et d'artistes, et la reproduction de quelques portraits et dessins de Puvis de Chavannes, Rodin, Willette, etc. — *La Pensée d'Edouard Rod*. Ces morceaux choisis par J. de Mestral-Combremont mettent en lumière le spiritualisme mystique de cet écrivain, remonté vers la nébuleuse qui nous l'avait jeté. — Vicomte Joseph de Bonne : *la Lumière de Sicile* (1 vol. in-18. 3.50, Perrin). Livre plein de clarté, où l'auteur nous restitue, en effet, la lumière de Salerne, d'Agrigente et de Syracuse. M. de Bonne a su mêler à la compréhension de l'art grec l'émotion de notre sensibilité actuelle, sans les séparer. — Louis Thomas : *Vingt Portraits* (1 vol. in-18, 3.50. Messein). Petits médaillons critiques de quelques maîtres et de quelques jeunes écrivains. Une analyse réussie de l'œuvre si curieuse de Rouveyre. — Pierre Chanterel : *Ciel de Russie. Impressions et Visions* (1 plaq. H. Falgue). « Ecrites sur le moment même, ces impressions fugitives ont l'imprécis de contours que laissent un tableau ou une scène qu'on a enveloppés d'un seul regard d'ensemble. » Et c'est bien la caractéristique de ces croquis d'être la fixation instantanée de paysages, de gestes et de contours que le souvenir n'aurait pas gardés. — Fernand Gavarry : *Pièces et Morceaux* (1 vol. in-18, 3.50, Fasquelle). Paradoxes où l'ironie légère s'associe à la satire mordante. Il y a dans ce livre, a écrit M. Francis Chevassu dans la préface, dont le titre seul évoque des idées de carnage, une gaîté féroce... Cette promenade à travers les égoïsmes ou les sottises laisse en effet l'impression d'une meurtrière et joyeuse partie de chasse, d'une partie de chasse au pays du Mufle. » Deux comédies, *Pacha*, satire des mœurs mondaines, et *l'Accord parfait*, satire des mœurs parlementaires. Qu'on se rassure : l'auteur sourit de cet immoralisme. — Ernest Jovy : *Six lettres originales de Bossuet*, dont deux inédites, conservées aux archives royales d'Etat de Massa (1 plaq. Emile Paul). Ces lettres ont trait à l'ouvrage *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, pour lequel Bossuet, par l'entremise du Cardinal Cibo, désirait obtenir du Pape un bref favorable. Ce bref obtenu d'Innocent XI, Bossuet s'empresse de donner une nouvelle édition de son livre qu'il adresse au pape, avec une « assez longue lettre latine ». Second bref approbatif ou cependant le pape loue moins le théologien que le précepteur du Dauphin. D'autres lettres ont rapport à l'affaire du *gratis* des bulles de Meaux. Il s'agissait de ne pas payer *l'annate*, impôt correspondant au revenu d'une année, prélevé par le pape sur les bénéfices d'un évêché, impôt odieux pour un gallican comme Bossuet. Après de longs pourparlers, Bossuet n'obtint remise que de la moitié des droits. Dans toute cette affaire, et dans toute sa vie, en somme, Bossuet se montra bon courtisan et bon diplomate. —

M. E. Jovy publie encore *Une Exhortation à Jacqueline Pascal* (1 plaq. Librairie Henri Leclerc), singulière prière janséniste d'une inspiration assez pénible, où l'énumération des fonctions corporelles accroche des idées de piété. Exemple : « Vous ferez la fonction de l'odorat en priant bien qu'il nous fasse la grâce d'être touchés de la bonne odeur des vertus... etc. » Bien médiocre littérature de couvent, mais intéressante, comme dit M. Jovy, par le personnage auquel elle est destinée. — *Voyage de quatre visitandines en 1701 de Paris à Strasbourg*, manuscrit trouvé par M. Jovy dans un recueil factice de la Bibliothèque Nationale. C'est la relation du voyage de quatre religieuses, du monastère de la visitation de la rue Saint-Antoine, jusqu'à Strasbourg. C'est amusant comme un petit roman ; on y trouve une minutie de détails sur les aventures et les mésaventures du voyage, mais aussi on peut y admirer la belle sérénité de ces âmes pures et bien nées. Elles allaient, dans leur pauvreté et leur dénuement, écrit M. Jovy, « collaborer à développer l'influence française catholique dans cette Alsace encore s-germanique et profondément luthérienne et contribuer, pour leur part, à faire de ce pays ce qu'il était devenu : une partie intégrante de notre nationalité » (1 plaq. Librairie Henri Leclerc). — Une autre plaquette (H. Leclerc), consacrée par M. E. Jovy à *Domat, poète latin malheureux*, et ridicule, ce qui est plus grave. Ce magistrat avait composé douze vers latins à la gloire de Louis XIV, et avait l'espoir qu'ils agréeraient au roi et qu'on les inscrirait sur le grand portail du Louvre. Il en attendait la fortune, mais ses vers furent jugés médiocres. Correspondance amusante à ce sujet. — Ce pamphlet où M. Gaston Picard esquisse une critique de l'œuvre de *Maurice Maeterlinck* ou *le mystère de la porte close*, peut se résumer dans cette phrase : « Tous les personnages de M. Maeterlinck tremblent devant la porte. Il y a là un symbole facile, cette porte c'est la destinée, c'est la vie impénétrable. » Notons que M. G. Picard médite et prépare un volume critique sur M. Maeterlinck (1 plaq. Edition de « l'Œil de Veau ».) — Dans ce volume : *les Visages de l'Egypte* (1 vol. in-18, Figuière) pour lequel Paul Adam a écrit une préface où il salue un « bel effort noblement accompli », M. Joseph Billiet nous a dessiné les paysages de l'Egypte et plus abstraitement les expressions de son visage et de son âme qui renaît à la vie. Ce livre, dit Paul Adam, est parmi les cinq ou six qui nous donnent l'Egypte et son cœur endormi, aux parfums très puissants. — *Abbés galants et libertins*, par Jean Gravigny (1 vol. in-8°, 5 fr. Mérical). Etude anecdotique sur les trois abbés de Chaulieu, de Voisenon et de Bernis, ornée de portraits et d'aimables gravures de l'époque. On reconnaîtra que les œuvres libertines de ces auteurs étaient bien le reflet de leur vie galante, exposée ici sans pudibonderie. — M. Paul Marion a fait un *Choix de chansons galantes d'autrefois* (1 vol. in-8°, 12 fr., Daragon) où l'on trouvera les plus belles et les plus curieuses sinon les plus connues. Quelques-unes sont signées de noms célèbres. Le livre s'ouvre par une étude sur les déformations et variantes que subirent certaines chansons en passant de bouche en bouche, de pays à pays. On a noté, dit M. Marion, « des versions tout à fait dissemblables d'une même complainte ». Et tantôt c'est le fond de l'histoire qui varie, et tantôt la forme. L'auteur nous en donne des exemples, entre autres, la chanson de Marion dont on a recueilli des versions dans toutes

les provinces de France et même ailleurs. — Pierre Normand : *L'Annonciation* (1 vol. in-18, 3. 5o, Sansot. L'auteur, nouveau Zarathoustra, nous annonce le règne de la sérénité; il faut nier la douleur, et le désir. En somme, c'est le règne de la terre que prêche M. Normand, disciple de Nietzsche. — Jeanne de Vietinghoff : *La liberte intérieure* (1 vol. in-18, 3.5o, Fischbacher). Ceci, c'est tout à fait l'à rebours des idées nietzschéennes; de belles pages d'un sens intuitif sur la vie intérieure, sur l'amour, sur la femme, sur le bonheur « qui, comme une femme coquette, s'éloigne quand on le désire, se rapproche dès qu'on s'en détourne ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Pierre de Vaissière : *De quelques Assassins,* Emile-Paul, 7 fr.5o. illust. — Jacques Pannier : *L'Eglise Réformée de Paris sous Henri IV,* Champion, 12 fr. 5o. illust. — Charles Bost : *Les Prédicants Protestants des Cevennes et du Bas Languedoc,* 1684-1700, Champion, 2 vol. illust. 20 fr. les deux. — Fernand Caussy : *Voltaire, seigneur de village,* Hachette, 3 fr. 5o, illust.

Sans qu'on puisse dire, par bonheur, quelque sanglante qu'elle soit, que l'histoire des guerres de religion se résume dans celle **De quelques assassins**. de quelques meurtres, M. Pierre de Vaissière a toutefois cru pouvoir chercher dans ces drames « une intelligence plus claire » des temps où ils se sont joués. Ces crimes, pour lui, ont été les « jalons rouges » marquant les directions principales d'une discorde civile de trente années. A la pointe de ces dagues il a fixé les grands plis tourmentés du sanglant tissu de cette histoire. « L'assasinat de François de Guise, dit-il, interrompt brusquement la première réaction catholique, et, par l'émotion qu'il soulève, nous permet d'apprécier l'enthousiasme et les espoirs qu'à ce moment avait inspirés au pays le vainqueur de Dreux. L'attentat de Maurevert sur Coligny a pour suite la Saint-Barthélemy, dont le premier acte a Besme pour premier acteur. La seconde réaction catholique est frappée, à Blois, en la personne d'Henri de Guise, que venge, quelques mois après, Jacques Clément, le premier régicide. »

Pour M. de Vaissière, voici comment l'attentat de Maurevert comporte une explication « décisive » de la Saint-Barthélemy. D'après une lettre de l'Ambassadeur espagnol Francès de Alava à Philippe II (7 avril 1569), Catherine de Médicis avait depuis longtemps l'idée de faire tuer Coligny. Cette idée première fut le point de départ de tout un plan dans lequel catholiques et protestants devaient s'exterminer mutuellement, le roi se réservant d'intervenir à la fin sur leurs ruines, en arbitre et en justicier. L'on détournerait par divers moyens la responsabilité du meurtre de Coligny sur les Guises, ennemis naturels de celui-ci. Nul doute alors que les Protestants ne se jetassent, pour venger l'Amiral, sur les Catholiques, et que la mutuelle extermination désirée et prévue ne s'accomplît. C'est en vertu

de ces calculs que Maurevert aurait tiré son coup d'arquebuse. Mais ces calculs échouèrent. Maurevert manqua son coup, et d'ailleurs les desseins de la Cour étaient percés à jour. L'échec de l'assassinat allait donner plus de hardiesse aux colères. C'est alors que, se sentant débordée par le parti protestant, Catherine aurait décidé le massacre, et, pour avoir en ceci l'appui des catholiques, aurait proposé aux Guises de les associer effectivement à ce plan d'assassinat de l'Amiral qu'elle leur avait prêté gratuitement jusqu'ici. Acceptation de ceux-ci, et on sait le reste.

Nous ne pouvons spécifier de même les éclaircissements qu'une enquête sur les autres assassinats célèbres du « temps des troubles » peut apporter à l'histoire. Le lecteur saura les discerner. D'une façon générale, M. Pierre de Vaissière assure que ces assassinats montrent la « politique exécrable » des derniers Valois. Si cette politique n'eût été qu'une politique de défense contre les huguenots, elle eût pu être légitime; mais elle ne ménagea pas davantage les catholiques, et par là apparaît bien son égoïsme cynique. Ceci est l'opinion de M. de Vaissière qui, par exemple, voudrait bien établir la complicité de Catherine de Médicis avec Poltrot de Méré (assassinat de François de Guise). Mais pourquoi donc, plus tard, Henri III ne parvint-il pas à gouverner avec les catholiques? Il y eut là beaucoup de sa faute, c'est entendu : mais tout fut-il de sa faute ? L'ambition d'Henri de Guise porte aussi la marque d'un temps qui ne ménageait rien ; la victime qui tomba au château de Blois n'était pas si innocente, et c'est ce que le récit de ce dernier assassinat ne parvient pas à faire oublier.

Ce que l'on goûtera sans réserve dans ce livre, c'est la minutie avec laquelle ces scènes tragiques ont été reconstituées. Personnages, lieux, circonstances sont évoqués avec un vif souci d'exactitude, avec une curiosité jamais lasse, une conscience difficilement satisfaite. De là le grand intérêt de ces pages d'histoire.

De 1598 à 1661, de la promulgation de l'Edit de Nantes aux premières mesures restrictives qui précédèrent sa Révocation, s'étend la période où le rôle du protestantisme parisien a été le plus appréciable. C'est cette période que M. Jacques Pannier a choisie pour en raconter l'histoire. Le présent volume, **l'Eglise réformée de Paris sous Henri IV**, contient l'étude, pour Paris, de la première phase du « régime de l'Edit », laquelle va des préliminaires de la promulgation à la mort d'Henri IV. L'on y trouvera des renseignements sur le célèbre Edit, sur les conditions de son application à Paris. Après cela, l'auteur étudie longuement le rôle de Catherine de Bourbon, sœur du roi, restée protestante et la protectrice des Réformés; puis il parle, avec de longs détails, de l'installation d'Ablon, première conséquence « parisienne » du régime de l'Edit; viennent

ensuite des recherches sur les premiers pasteurs, sur l'organisation et les ressources de l'Eglise, sur la propagande et la controverse, celle-ci devenue, après l'Edit, une affaire toute pratique, un moyen de conversion. Ce dernier trait peut paraître significatif. Un important chapitre sur Sully nous montre celui-ci dans ses rapports avec ses coreligionnaires. L'auteur, enfin, s'étend spécialement sur la période de 1606 à la fin du règne, alors que l'exercice du culte est transféré à Charenton, dans le célèbre temple détruit en 1685.

Cet ouvrage s'impose à l'attention des historiens par la solidité de sa documentation. On sent de plus que l'auteur descend au fond de toutes les questions se rattachant à l'existence de l'église réformée de Paris, immédiatement avant et après l'Edit de Nantes. Il nous donne une idée complète de ce que put être, à cette époque, cette église. On consultera utilement maint chapitre en ce qui concerne l'attitude d'Henri IV envers ses anciens coreligionnaires. On voit que si le Bearnais s'efforça de n'être pas *plus* bienveillant que ne le lui permettait l'Edit, il eut toujours le privilège d'inspirer aux Reformés de Paris des sentiments de confiance au delà de ce que semblait autoriser son attitude.

Notons, en finissant, un aspect de l'ouvrage, qui, dans les idées de l'auteur, doit avoir une importance spéciale. A côté du tableau des faits et des choses, il a tenu, en effet, à donner une histoire *sociale* de l'ancien protestantisme parisien. Il s'est efforcé de dégager la part des protestants dans l'histoire de la capitale. « C'est, dit-il, dans la première moitié du XVII^e^ siècle que se place la période où le développement de l'Eglise (protestante) et l'expansion de la cité se sont accomplis l'un à côté de l'autre, ou l'un dans l'autre, avec le plus de liberté relative. » Et il ajoute : « Il y a là un épisode plus intéressant encore au point de vue de notre histoire nationale qu'au point de vue de l'histoire ecclésiastique. » Ceci indique la méthode de l'ouvrage, où le Protestantisme antérieur à la Révocation est étudié comme un des éléments de l'unité nationale. Un trait suffira à indiquer l'optimisme retrospectif de l'auteur en ce sens : quelque part, il croit pouvoir noter que la société de l'hôtel de Rambouillet était « à demi protestante ».

Voici maintenant l'histoire du protestantisme français après la révocation, dans ces deux gros tomes de M. Charles Bost sur **Les Prédicants Protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc**. Ils forment une œuvre considérable, de premier ordre. Il faudrait beaucoup mieux que cette brève note pour en parler dignement, et nous ne pouvons prétendre, ici, que la signaler à notre public. Elle a pour objet la prédication (1689-1700) qui se poursuivit à côté de l'action terrible des Vivent, puis de Jean Cavalier et des Roland, et que marqua l'apostolat de Brousson. Mais nous devons,

disons-nous, nous contenter d'annoncer la valeur hors ligne de ce travail, définitif à bien peu près (il ne resterait à utiliser, dit, dans sa Préface, M. P. Fonbrune-Berbinau, — possesseur lui-même de riches documents qui ont rendu possible l'œuvre de M. Ch. Bost, — que l'appoint des archives de la Guerre et des Archives nationales), sur la célèbre révolte religieuse des Cévennes et du Bas-Languedoc. Qu'il nous suffise d'indiquer les conclusions générales de l'ouvrage. Si les prédicants des Cévennes n'ont pas été les traîtres à la nation que les fureurs catholiques ont dénoncés, si leur objet était la « consolation » de leurs frères persécutés, il n'en est pas moins certain que « leur retour est étroitement lié à la coalition qui, pour tenir tête à Louis XIV, groupait toutes les forces protestantes autour de Guillaume d'Orange. » Le catholicisme représentait-il le mal ? le protestantisme, la justice et la liberté, au contraire ? Ce sont des points de vue. Ce qui reste, désormais, c'est que, obéissant, c'est possible, à des préoccupations supérieures à « tous les intérêts humains », les Prédicants « rentrèrent pour soulever les populations des Cévennes, les entraîner vers le Dauphiné à la rencontre des Vaudois du Piémont, et placer Louis XIV en face d'une insurrection formidable,... dont l'enjeu devait être le rétablissement de l'édit Nantes. »

Ces faits, on le conçoit, donnent un intérêt considérable à l'histoire si laborieusement et fortement fixée par M. Charles Bost.

§

L'idée de ce livre, **Voltaire seigneur de village**, est une de ces idées simples, qu'il n'y avait qu'à... avoir, mais qu'on n'avait pas eue parmi tant d'investigations sur l'Ancien Régime, et qu'a eue, tout simplement, M. Fernand Caussy : étant donné l'Ancien Régime, quoi de mieux, pour l'étudier dans ses institutions, que d'écrire la biographie de Voltaire seigneur de village ? Cet être remuant, cet esprit dominant, ce Voltaire en un mot, placé, par une situation de grand propriétaire campagnard, dans la partie la plus serrée peut-être de ce réseau d'institutions, parmi celles se rapportant à la condition des terres, et agissant sur elles de toute l'énergie de son industriosité pour en tirer le plus de parti possible, — voilà qui est excellent pour nous les faire connaître, ces institutions. Et quand on dit « connaître », il ne s'agit pas d'un exposé théorique, mais d'une chose vue en action ; comme qui dirait le drame, ou la comédie, de la grande propriété foncière, à la fin de l'Ancien Régime. On juge si Voltaire était bien le diable qu'il fallait, — le bon diable, — pour mettre du mouvement là-dedans ! En cet ouvrage d'histoire économique, tout est action. Dans les vieux cadres sociaux, avec leur aide et aussi à leur encontre, toujours en les soulignant dans un sens ou dans l'autre, Voltaire crée, en se remuant beaucoup, un personnage

nouveau, — celui « que jouerait de nos jours un riche propriétaire, illustre à Paris, écouté du personnel gouvernant, et qui serait maire de sa commune, conseiller général de son canton, associé en commandite aux principales entreprises de la région. Maître de plusieurs domaines, il n'en use point à la façon d'un grand seigneur, qui transformerait les environs en garenne, et les villageois en gens de livrée : il fume, il défriche, il plante, il est laboureur et fermier. Seigneur du village, il travaille à sa prospérité, à son embellissement ; il y introduit l'industrie et attire les ouvriers d'alentour. Notable du pays, il s'intéresse à la répartition des impôts, réclame du pouvoir central la construction des routes, l'amélioration des postes, et s'efforce sourdement à libérer de ce même pouvoir l'administration locale... Il est de part à toutes les brigues, à tous les emprunts, à toutes les fournitures. En un mot, c'est le premier modèle des bourgeois philosophes qui, de 1820 à 1840, ont couvert notre pays de manufactures et dont la maxime fut : Enrichissez-vous. »

C'est tout cela que signifie Ferney, et on l'ignorait un peu, ou bien on l'avait oublié, car, sauf quelques spécialistes, on n'y regardait pas de très près, et on se contentait, ici comme ailleurs, de ce qui est de style quand il s'agit de Voltaire, c'est-à-dire de la renommée philosophique. « Patriarche » pouvait avoir ce sens philosophique. Mais il y faut ajouter un sens plus précis, et plus positif, un sens social. L'entreprise de Voltaire à Ferney montra aux contemporains l'exemple d'un grand effort social, d'une création sociale aussi réussie et belle qu'il se pouvait. Il apparaît qu'ils ne s'y trompèrent pas. « Cela explique, dit Sainte-Beuve, qu'on ait fini par rattacher à son nom une renommée plus sérieuse et plus grandiose que ne semblaient l'autoriser tant d'incartades de conduite et d'inconséquences. »

Le seigneur de Ferney dut, pour rendre un peu plus vert le coin de terre qu'il habitait, soutenir bien des luttes, et ce sont ces luttes, précisément, qui font le plus pour nous rendre très présentes et pour ainsi dire familières, — ce livre lu, — les institutions de l'ancien régime : luttes pour obtenir l'aide ou le bon vouloir des bureaux de Versailles, lutte contre l'Intendant de la province, lutte contre le clergé. Ajoutons-y les rivalités terriennes, celle par exemple avec le rude président de Brosses, chapitre d'histoire économique qui est en même temps un chapitre d'histoire littéraire. Ajoutons-y encore les contestations à subir ou à élever au sujet de droits multiples. A travers tout cela, Voltaire semble bien un peu intrigant. Il le fallait. L'exercice des droits seigneuriaux n'était pas toujours très aisé. On ne peut s'empêcher de penser qu'avec la coutume féodale, dont la législation, à la fin de l'ancien régime, était encore toute pénétrée, la vie d'un grand propriétaire, pour peu qu'il ne voulût pas se laisser faire, était assez compliquée. De nos jours, d'ailleurs, le droit communal ne la

rend pas toujours non plus facile. Mainte lettre de Voltaire pourrait être écrite par tel de nos grands propriétaires. Mais la différence se retrouverait dans diverses catégories de faits à peu près abolis. Par exemple, le pays de Gex, où était comprise la seigneurie de Ferney, connaissait, en sa qualité de récent pays frontière, des procédures d'un embrouillamini unique. Les affaires de Genève se trouvaient souvent mêlées à celles du pays, et par conséquent à celles de Voltaire. Celui-ci, du reste, prit la complication à la moderne, et, dans de grandes occasions publiques, ce lui fut, en matière de douanes par exemple, l'occasion d'idées où s'annonce comme un pressentiment de notre civilisation.

M. Caussy se gouverne dans ce dédale avec une aisance qui dénote de longues études. On reste confondu notamment de l'érudition spéciale qu'il a acquise en ce qui concerne le droit foncier (un *puzzle* à faire rêver !) sous l'ancien régime. Son livre, documenté aux Archives nationales, aux Archives de la Côte-d'Or et de l'Ain et aux Archives des affaires étrangères, donne une information de tout premier ordre. Il reproduit toutes les pièces et toutes les lettres. Rien qui n'y soit d'une solidité achevée, et le style présente une vigoureuse et belle précision.

Un ou deux traits amusants, pour finir. Il y avait, chez le terrible railleur, un bourgeois prudent et conformiste, voire même mômier. Le dimanche, en grand costume, « il allait à l'église à pas comptés, écoutait à son banc sans sourire... Le jour de Pâques, il commandait à Lyon six gros cierges, et rendait le pain bénit » avec majesté. Mieux encore : il y avait dans le pays « de bons capucins dont Voltaire en 1769 fut nommé par le pape Père temporel, en récompense de menus présents qu'il leur avait faits : six mois durant il ne signa plus que *Frère François, Capucin indigne* ». Drôleries qui font beaucoup d'effet, retrouvées comme cela, mais qui furent peut-être nécessaires, et ne demeurent pas plus indignes que tels autres opportunismes, il est vrai moins simiesques, dans tel autre coin campagnard et littéraire, à Weimar. Je ne crois pas qu'elles agacent beaucoup M. Caussy. Cette présence de Voltaire à Ferney est plutôt sympathique. Le châtelain eut le sens de ses intérêts, mais aussi d'incontestables sentiments de générosité. Son œuvre, dans l'ensemble, fut bienfaisante. L'on ne peut se défendre de quelque tendresse pour ce vieillard chétif, d'une activité si vaillante.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les Cristaux liquides. — K. Pearson : *La Grammaire de la Science*, la Physique, traduit de la 3e édition anglaise par L. March, Bibliothèque scientifique internationale, F. Alcan, 9 fr. — E. Solvay : *Sur l'Etablissement des principes fonda-*

mentaux de la gravito-matérialitique, Bruxelles, Bothy, 1911. — E. Pozzi-Escot: *Explosions et explosifs*, phénomènes d'explosion, les Actualités chimiques et biologiques, J. Rousset, 1 fr. 50. — **Memento.**

On se représente en général la matière comme formée de molécules, c'est-à-dire de masses infiniment petites déplaçables les unes par rapport aux autres ; de leur mobilité plus ou moins grande dépendraient les 3 états : gazeux, liquide et solide ; les molécules auraient des formes déterminées caractéristiques des divers corps ; le plus souvent, elles seraient disposées dans toutes les directions de l'espace, mais, dans le cas des cristaux, elles seraient toutes orientées suivant la même direction ; on sait, en effet, que les cristaux présentent des propriétés différentes suivant leurs divers axes. Au moyen d'un champ électrique ou de diverses autres forces, on peut arriver à orienter, au moins partiellement, suivant une direction, les molécules d'un corps solide, une lame de verre, par exemple, qui se comporte alors comme un cristal à axe unique parallèle au champ électrique.

Dans certaines circonstances particulières, les molécules des liquides ont tendance à s'orienter mutuellement, et alors on a des masses liquides douées d'une certaine symétrie, on les désigne sous le nom de **cristaux liquides**. La question des cristaux liquides a donné lieu à un grand nombre de publications en Allemagne ; les principales sont : *Flüssige Kristalle* par O. Lehmann (1904), *Kristallinische Flüssigkeiten und flüssige Kristalle* par R. Schenck (1905), *Kristallinisch-flüssige Substanzen* par D. Norlander (1908) ; en France ont paru plusieurs articles sur la question, et en particulier une étude du professeur Maurin, dans son excellent livre : *les Etats physiques de la matière*, dont j'ai déjà parlé ici, et à laquelle je ferai quelques emprunts.

Voici une expérience qu'on peut reproduire assez facilement. On place sur une lame de verre quelques très petites parcelles solides de para azoxyphénésol ; on chauffe pour les faire fondre ; on recouvre d'une lamelle mince et on laisse refroidir. On a ainsi, serrées entre les deux lamelles, de petites plages d'un solide biréfringent. On chauffe : à 134°, ces petites plages deviennent liquides, mais restent fortement biréfringentes et gardent la forme et les directions d'axes optiques des plages solides d'où elles proviennent.

On observe des phénomènes analogues avec un certain nombre de substances pures, fondues et fortement pressées entre le porte-objet et la lamelle. Lehmann, qui le premier a signalé les liquides à propriétés de cristaux, admet que « les molécules de la substance sont soumises de la part des lamelles de verre à une action orientante tendant à placer une de leurs directions bien déterminée, la plus grande longueur, par exemple, perpendiculairement à la surface du verre ; si la couche liquide comprise entre les lamelles est très mince,

cette action orientante du verre s'exerçant des deux côtés à une certaine distance, toutes les molécules de la couche peuvent être orientées ainsi, d'où le genre de symétrie optique de ces plages ; dans d'autres plages intermédiaires, les molécules seraient orientées autrement, en majorité perpendiculairement aux précédentes, ce qui entraînerait des propriétés optiques à axe perpendiculaire à celui des plages précédentes.

Les forces cristallines qui tendent à orienter les molécules et à les maintenir ainsi sont sans doute très faibles, et on conçoit facilement que les groupements se fassent de façon différente, suivant les influences extérieures.

Il y a lieu de tenir compte, dans ces phénomènes, de la température. En général, sous l'influence de la chaleur, on assiste, pour les corps étudiés par Lehmann, à deux transformations successives : à une certaine température fixe, 134° pour le paraazoxyphénésol, les cristaux solides se transforment brusquement, sans transition, en des « cristaux liquides » ; à une température plus élevée, fixe également, ceux-ci se transforment brusquement en un liquide clair, ne différant en rien des liquides ordinaires. Certaines substances ont plusieurs variétés liquides cristallines. Par exemple l'éther éthylique de l'acide anisalparaaminocinnamique présente un point de fusion de l'état solide à la première variété cristalline à 108°, un deuxième point de transformation de la première variété liquide cristalline à une deuxième à 117°, un troisième de cette variété à l'état liquide ordinaire à 136°.

On voit, par ces quelques exemples, que la découverte et l'étude des cristaux liquides ont augmenté d'une manière importante nos connaissances sur les états physiques des corps. La forme des cristaux solides résulte certainement de la forme des molécules et des forces attractives qui s'exercent entre elles. Il est bien évident que ces mêmes facteurs peuvent intervenir au sein des liquides et au sein de la matière vivante, et ceci expliquerait certaines ressemblances entre minéraux et tissus végétaux ou animaux. En France, on s'est pendant longtemps méfié de la découverte de Lehmann, parce qu'elle se trouvait associée à des considérations ténébreuses sur la vie et l'âme.

§

Maintenant on est arrivé à parler de molécules et d'atomes comme si on était absolument certain de leur existence.

A ce sujet, on lira avec intérêt un livre déjà vieux d'une vingtaine d'années, qui a eu beaucoup de succès en Angleterre, et que l'on vient de traduire, **la Grammaire de la Science**, de Karl Pear-

son. Les grands principes de *la Physique* y sont exposés, mais les considérations psychologiques sont au premier plan.

Aucun physicien n'a jamais vu ni touché un atome isolé. L'atome et la molécule sont des conceptions intellectuelles à l'aide desquelles les physiciens classent les phénomènes et formulent les relations réciproques de séries de ces phénomènes. D'un certain point de vue, ces conceptions du physicien sont suprasensibles, c'est-à-dire qu'à présent elles ne représentent pas des impressions directes des sens ; mais le lecteur aura soin de ne pas confondre ce genre de supra-sensible avec celui du métaphysicien. Le physicien considère l'atome de l'une ou l'autre des deux façons suivantes: ou bien l'atome est réel, c'est-à-dire capable d'être une impression réelle des sens, ou bien il est idéal, c'est-à-dire une conception purement mentale, à l'aide de laquelle nous pouvons formuler les lois naturelles. C'est un produit soit de la faculté de perception, soit de la faculté de réflexion, ou de la faculté de raisonnement, chez l'homme. L'atome peut passer de cette dernière classe à la première, de l'état idéal à l'état réel ; mais jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, l'atome demeure simplement un élément conceptuel servant de base au classement des impressions des sens ; ce n'est pas un être actuel. D'autre part, le physicien affirme que l'existence du supra-sensible est inconditionnée par les facultés de perception ou de réflexion de l'homme. Son supra-sensible ne peut être une impression sensible et pourtant il possède une existence réelle en dehors de l'imagination des hommes. Il n'est pas besoin de dire qu'une telle existence implique un dogme non démontré et indémontrable. Néanmoins, on néglige fréquemment la grandeur de l'abîme qui sépare le supra-sensible du physicien et celui du métaphysicien, et l'on dit qu'il est aussi logique de discuter de la « chose en soi » que de s'occuper des molécules et des atomes !

Les chapitres sur *la loi scientifique*, sur *cause et effet*, sur *contingence et corrélation*, sur *l'espace et le temps* renferment bien des considérations intéressantes. L'auteur adopte la thèse de Hume suivant laquelle il n'est, entre la cause et l'effet, aucune nécessité interne, donc aucun absolu. « Les successions ne se reproduisent jamais identiques à elles-mêmes, dit l'excellent traducteur du livre, M. L. March ; la notion de causalité est encore une notion-limite qui dépasse l'expérience sensible. Entre les changements de la cause et ceux de l'effet, il y a simplement accord *statistique* plus ou moins étroit : le professeur Pearson a consacré d'importants travaux aux moyens de mesurer les degrés de cet accord. »

L'étude de M. E. Solvay relativement aux **Principes fondamentaux de la gravito-matérialitique** est également une étude plutôt de philosophie physique que de physique courante. L'auteur croit que, « pour la reconstitution mentale *essentielle* de l'univers actif le dernier mot de suprême éclairement devra être dit par le philosophe plutôt que par l'expérimentateur ». Dorénavant le calcul devra provoquer l'expérience. De raisonnements mathémati-

ques très importants, mais difficiles à exposer ici, l'auteur déduit que « toute molécule est un polyèdre dont la symétrie géométrique peut être révélée par la symétrie des propriétés physiques et chimiques ; les forces de cohésion comme les forces d'affinité se réalisent par des accolements de faces planes entre molécules ».

§

« La poudre sans fumée, le fusil de petit calibre, l'emploi dans les projectiles creux des explosifs de grande puissance sont les trois grandes découvertes récentes qui ont révolutionné les conditions de la guerre moderne. » Or, dans un petit volume, **Explosions et explosifs**, M. Emm. Pozzi-Escot se propose de donner une idée générale, mais exacte, des explosifs modernes ; il en fait la théorie. En effet ces explosifs ne sont pas, comme la poudre noire, des enfants du hasard : ils ont été déduits par le raisonnement avant d'être produits dans les laboratoires. C'est là un point de l'histoire de la science et de l'industrie fort intéressant.

Memento. — Le 55e volume (1911) de *l'Année scientifique et industrielle* vient de paraître chez Hachette (3 fr. 50). — M. L. Fournier a écrit sur *la Télégraphie sans fil* un ouvrage de bonne vulgarisation. Il rappelle les travaux de Hertz, de Branly et de Marconi, expose la question des ondes électriques, décrit les principaux appareils et installations, etc. (chez Garnier, 2 fr.).

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Constantine : Trois quartiers. — A Constantine, un dimanche soir de juin, étouffant. Le sirocco, disent les gens du pays. Une buée grise, très sèche, flotte sur la ville. Je vais chercher de l'air respirable au-dessus des gorges du Rummel, sur le pont suspendu. Au loin, des montagnes nues se découpent noires sur une mince bande rouge, liseré d'une immense toile vert pâle.

Je reviens par le quartier juif aux ruelles torses. Les façades sont noires. Par endroits, un bec de gaz brûle avec peine, alourdi. Et partout grouillent et vocifèrent les Juifs du mellah.

Ils sont, en groupes, par terre. De gros pères de famille à larges pantalons brun sombre, à vastes turbans, s'appuient, à demi assoupis, aux coins des portes, sur la marche du haut, où parfois des vieux trônent, discutant d'affaires. Au-dessous échelonnées, les vieilles et les jeunes crient d'un ton aigre un arabe aux accents de yiddish ; les voyelles grimacent, les consonnes craquent, claquent, se déchirent. Les Juives maigres semblent désossées, les grasses vautrées. Dans la rue même des bandes d'enfants aux gestes incomplets se poursuivent, se tiraillent, dégringolent, piaillent, cependant que

les tout petits, ventre et sexe à l'air, dorment détendus dans les immenses jupes des matrones accroupies.

Une chemisette en guipures vulgaires, chiffonnée de sueur, découvre les cous et les nuques et le haut des poitrines molles, bouffant aux épaules et cerclant haut les bras, des bras qui semblent les cuisses. Sur la dentelle avachie colle le corsage violet sombre ou brun rouge des vieilles, bleu clair ou vert clair des jeunes femmes. Rares ici, les filles nubiles se reconnaissent à leur petit hennin découvert que cette année la mode veut incliné vers la droite, le petit hennin de velours grenat, vert ou violet, et qu'on doit recouvrir du fichu à franges après le mariage. Dans le dos le corsage remonte en pointe, menaçant la nuque, et, devant, il s'échancre carré, donnant aux seins la forme d'un unique rebord boudiné.

Des gestes de tête et d'innombrables gestes de bras. De tous côtés scintillent par intermittences des boucles d'oreille, des colliers, des bracelets d'or vert et d'or jaune et l'or rouge. Quatre, cinq, six, sept bracelets à chaque bras, simples anneaux ronds, ou torsades à boules en filigrane, ou larges anneaux plats découpés à jour et ciselés.

Des odeurs d'aisselles se mêlent au relent des oignons grillés. Les voix aigres font vibrer les murs des maisons. Les bras nus, ces horribles bras nus, par centaines, par milliers, gros, informes, se contournent, caressent, frappent, comme libres, comme détachés des corps sombres, comme autant de serpents blanchâtres. Clairs, pardessus les bruits rauques et les paroles et les cris, sonnent les bracelets d'or.

Des rues qui s'enchevêtrent, des impasses, de petits carrefours. Je tourne perdu, sans autre idée que de fuir cette fournaise odorante et bruyante. Les bras nus me poursuivent, la sonnerie des bracelets m'hypnotise, je bute dans les genoux, dans les vastes robes à plis, je bouscule des marmailles affolées, je m'affole moi aussi, je commence à courir, et tout à coup : surprise ineffable, plus rien. J'entends derrière moi les rumeurs abhorrées, je sens encore autour de moi les relents d'aisselles et d'oignons, mais devant moi, toujours des ruelles torses, des impasses, des murs blanchâtres et morts, mais pas un bruit, pas un son, le silence, l'orgueilleux silence du quartier arabe.

§

Je m'arrête suffoqué. Si brutal, le changement d'abord était incompréhensible : un vrai sortilège, le coup de baguette du magicien maughrébin réveillant le prince des contes d'un cauchemar nocturne.

Puis, calmé, à pas lents et graves, les mains au dos comme un sheikh vénérable, j'avance par les ruelles arabes. Sous une longue voûte, des étalages de fruits, et des hommes en blanc burnous qui

causent à demi voix. Il y a là, éclairés violemment par le bec à acétylène d'un café maure tout proche, des piments sanglants, des figues et des aubergines violettes, des abricots énormes et toutes sortes de choses colorées qui sont gaies et qui invitent aux délicates gourmandises. Je mange des abricots et des figues et de jolis raisins tout nouveaux à peine cueillis, assis à côté des Arabes silencieux qui me regardent sans étonnement ni curiosité et qui ensuite reparlent de leurs petits comptes : *zoudj douro, tlàta frank ou nous;* deux écus, trois francs et demi. Il paraît que c'est trop cher. Quoi ? Leur discussion me repose : je m'en vais au café maure en écouter d'autres.

Là aussi des hommes, rien que des hommes, sans marmaille ni femmes braillardes pour troubler la quiétude masculine, ses divertissements certes, mais aussi ses réflexions pratiques, et ses rêves obscurs que suscite une maigre *nouba*, flûte aux décors rouges et accordéon italien à touches innombrables. Chaque musicien joue son air sans s'occuper du camarade, et cet enchevêtrement de notes qui se méprisent coupe le fil des pensées et entraîne dans un monde un peu fou, où les contradictoires et les discordances logiques cessent de s'opposer, mais s'harmonisent.

Des lanternes de couleur rappellent les gonfarons des processions savoyardes ; des anneaux en papiers roses, vert pomme et jaunes s'enguirlandent de coins en coins. Aux murs s'aplatissent en fresque des cyprès impossiblement verts et pointus, séparés par des traits de sang frais ; un trait noir énorme délimite une colline et dans ce paysage simple circule un bateau où des ronds indiquent les canons et qu'un étendard immense déclare turc.

Mais voilà que ce silence de tout un quartier me pèse et me blesse. Je me sens trop seul peut-être, trop loin de tous ces Musulmans ? Ou bien la réaction de mon énervement de tout à l'heure ? Ou tout simplement le sirocco ? De seconde en seconde mes nerfs me font plus mal. Décidément, il faut marcher.

§

Et me voilà errant de nouveau dans les ruelles vides. De temps en temps je m'accote contre un mur, regardé en plein visage par les quelques Arabes qui passent. Non, ça ne va pas. Allons, du courage, rentrons dans la civilisation, dans ma civilisation. Et grimpant la première rue montante que je rencontre, je débouche dans la rue de France, puis je monte un escalier et me voici sur la place du Palais, en plein quartier français.

Un kiosque, la musique des zouaves, une foule endimanchée, des terrasses de cafés : voilà mon affaire. Au premier café, défense de s'asseoir ; il est réservé à ces messieurs les fonctionnaires. Je traverse la place en diagonale, je m'asseois au deuxième café ; défense de s'asseoir ; il est réservé à ces messieurs les officiers. Va bien : il

reste encore un café pour les pédezouilles. Je m'y installe; on m'octroie une boisson glacée. Sauvé !

Autour du kiosque piétinent lentement, tournent, tournent, tournent, raides et propres, pères et mères de famille dignement tirant garçons et filles accrochés et tout petits enfants, perdus dans les jupes et les pantalons, qui ne voient rien et n'entendent rien, mais se préparent à leur fonction sociale.

Bocks, glaces et limonade. Les épouses se jugent et se méprisent ; les époux se redressent et saluent. Les cuivres secouent les entrailles, le solo de fifre chatouille les nez.

Kiosque, musique, manège, regards, idées, bocks, glaces et limonade : importation métropolitaine, marque de fabrique garantie, patriotique.

Laquelle de ces trois civilisations vaut mieux? — Non : valait mieux à Constantine ce dimanche de juin, où le sirocco desséchait les cerveaux !

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue des Français : M. Pierre Baudin sur « l'Evolution de l'Esprit français » : les royalistes. — *La Revue :* M. Gomez Carrillo et les « Pelerins de La Mecque ». — *Le Feu :* Mlle Henriette Charasson fait un portrait littéraire de Laurent Evrard. — *La Petite Revue du Midi* renait et expose son programme : un des poèmes qu'elle publie. — Memento.

La *Revue des Français* publie (25 Juin) un fort bel article de M. Pierre Baudin, en conclusion à une enquête qu'elle ouvrit sous le contrôle M. de Henri Mazel. Cet article a pour titre : *l'Evolution de l'Esprit français*. Il contient une énergique et lucide reponse aux sophismes des néo-royalistes actuels. Si négligeable que soit l'effort politique de ce turbulent parti, la réplique de M. Baudin vaut d'être citée :

Que nos jeunes lecteurs se reportent aux magnifiques pages par lesquelles s'ouvrent les confessions de Musset. Elles exhalent la détresse et la douleur. Nos fils devraient les apprendre par cœur et celle-ci surtout, qui exprime si bien la sombre mélancolie où le règne des Bourbons a plongé la jeunesse de France : « Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins; ceux d'une fortune médiocre prirent un état et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but ; comme la faiblesse humaine cherche l'association et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes du corps sur les

marches de la Chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais, des membres de deux partis opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains. »

Tel fut le sort de cette jeunesse qui, préparée pour des rêves héroïques, ne vit « flotter dans le ciel que la pâleur des lys ».

La royauté pourrait-elle donc, à défaut de l'aristocratie, compter sur l'élite de la bourgeoisie ? C'était le fond de l'idée orléaniste. L'essai en fut déplorable et mena directement la France à la Révolution, puis à l'Empire, puis à la catastrophe. Quels que soient les défauts de la République, elle est aujourd'hui inséparable du sol de la France. Elle tient à sa nature, à son équilibre, à sa philosophie, à son criticisme. Seul un régime qui permet à ce pays le débridé d'imagination, le bouillonnement de passions dont il a besoin, convient à son caractère. Il lui faut l'illusion des changements. Sous les mêmes étiquettes, il aime à voir défiler une série d'hommes et de gouvernements différents. Toutes les fois, depuis cinq quarts de siècle, qu'il a cru reconnaître la fixité dans le gouvernement d'un homme, il ne l'a plus supporté. Sous la République, ce caprice n'est qu'un travers, sous tout autre régime, c'est une révolution.

Voici donc un fait évident que les jeunes gens doivent tenir pour l'un des premiers points de repère de leur chemin ; qu'ils le regardent non comme une vérité contestable et sur laquelle on reviendra tôt ou tard, mais comme un postulat qu'il serait vain et dangereux de mettre en question. La croyance royaliste ou impérialiste, où tant de loyaux hommes sont tombés, où tant de talents, de généreux cœurs, de nobles patriotes se sont perdus sans que leur passage ait laissé aucune trace durable, le souvenir d'aucun bienfait pour la nation. La plupart se sont retranchés de la vie nationale ; ils ont privé leur patrie de leur apport d'intelligence, de travail et de services.

Je suis de ceux qui s'affligent de leur destinée pour la place qu'ils n'ont pas remplie parmi nous et qui n'a pas été tout entière remplie par d'autres. Et j'adjure les jeunes gens de ne plus tourner leurs regards en arrière, de ne pas gaspiller en pure perte leur enthousiasme, leur foi et leurs précieuses années. Des tâches magnifiques s'offrent à eux, à la condition qu'ils gardent le contact avec la masse du peuple, qu'ils évoluent avec leur groupe social et qu'ils ne songent jamais à fausser compagnie aux idées de leur temps, à mettre entre eux et la masse une frontière morale, et, en un mot, à renouveler la faute des « émigrés à l'intérieur ».

§

La Revue (1er juillet). — De colorées et vivantes notes de voyage que M. Gomez Carrillo réunit sous ce titre : *Les Pèlerins de La Mecque.*

Le voyageur s'étant émerveillé du sacrifice que font à des habitudes de vie confortable les riches mahométans, afin de visiter la ville sainte, on lui explique quelle devient leur condition au delà de Damas :

Malgré les différences de race, de langue et de condition sociale, ces cen-

taines de pèlerins se mêlent jusqu'à ne plus former qu'une seule famille. Personne parmi les pauvres ne semble envier les manteaux des riches et l'on dirait que les jeunes ne sentent pas l'haleine cadavérique des vieillards malades qui dorment à côté d'eux. Je viens de voir, avec autant de pitié que de dégoût, un Arabe à la fière allure, au noble aspect de Nazaréen, mettre ses doigts couverts de plaies dans l'assiette de riz où mangent deux Tartares sains et pimpants. Ni la lèpre, ni la peste, ni les maux mystérieux et horribles qui défigurent les Asiatiques, ni les maladies invraisemblables qui changent les yeux des Arabes en cavernes sanguinolentes, ni les infirmités maudites qui tordent les membres des Tartares, rien, en un mot, ne provoque dans les foules orientales le mouvement de répulsion que nous autres, Occidentaux, nous ne pouvons retenir à la vue de la moindre purulence. Ici, naturellement, il n'y a pas de voyageurs atteints de maladies contagieuses. Les services sanitaires de Beyrouth refusent sur le quai tous ceux qui paraissent pouvoir contaminer les autres. Mais dans des pays comme la Turquie où, ces mois derniers encore, les journaux racontaient qu'en divers endroits s'amoncelaient les cadavres des cholériques, il ne faut pas exiger un contrôle médical très scrupuleux. Les figures pustuleuses, les membres tordus et les yeux en décomposition ne sont pas des motifs suffisants pour que l'on refuse aux fidèles la permission de débarquer. Et c'est ainsi que, depuis trois jours, nous qui avons la déplorable curiosité d'aller jusqu'au campement des pèlerins, nous voyons un vieillard à la longue barbe blanche, qui, assis dans un petit coin, arrache de ses doigts décharnés les croûtes sanglantes qui couvrent sa poitrine de Job sordide. Autour de lui, les fidèles mangent, fument, bavardent, prient, sans paraître remarquer la puanteur qu'exhale le pauvre malade.

— Quelle admirable fraternité que celle de l'Islam ! dis-je au savant de Damas qui me sert de guide dans cet enfer.

— Ce n'est pas seulement la fraternité de l'Islam que vous voyez ici, me répond-il, c'est surtout l'union des élus, des rares élus, qui vont à La Mecque. Les Européens s'imaginent que c'est à peine s'il y a un musulman qui n'ait pas fait une fois dans sa vie le saint pèlerinage ; mais la vérité est que l'on peut compter ceux qui voient la pierre sacrée et qui s'agenouillent devant le temple divin.

L'interlocuteur de M. Gomez Carrillo lui affirme que, « de toutes les religions actuelles, celle qui fait le plus de prosélytes est la nôtre, bien que nous n'ayons ni missionnaires, ni apôtres, ni évangélistes ». Par « la nôtre » entendez l'islamisme. C'est le seul exemple de la prière qui convertit les infidèles à la religion de Mahomet :

... Dans aucune ville chrétienne enfin, quelle qu'elle soit, je n'ai vu une masse de fidèles montrer autant de constance ni autant de ferveur dans ses prières que ces mahométans en route vers La Mecque.

L'intervention traditionnelle de Moïse et de Mahomet, le jour de l'Ascension Nocturne, pour obtenir qu'Allah diminuât le nombre des prières ordonnées par les rites, et les réduisît à cinq, ne leur importe pas le moins du monde. Ils ne prient pas cinquante fois par jour, comme Allah le prescrivait au début, ni cent fois comme les pieux imans des saintes mosquées,

mais plus souvent, bien plus souvent encore. Leurs jours et leurs nuits sont une prière continuelle. Pendant leur sommeil, durant les courtes heures où la fatigue triomphe de leur énergie, ils serrent encore passionnément leurs chapelets entre leurs mains jointes et murmurent, par un suprême effort de volonté inconsciente, le saint nom de Dieu. Quand ils ne dorment pas, leurs doigts ne laissent pas un moment de repos aux quatre-vingt-dix-neuf grains dont le nombre a été fixé par le Prophète, et en touchant chacun d'eux ils prononcent, les lèvres brûlantes d'amour, les formules de la grande litanie qui sont aussi au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, et qui rappellent toutes les vertus célestes. Mais ces prières ne sont que les intermèdes qui séparent les grands moments d'extase liturgique. Quand la hauteur du soleil dans le ciel indique une des cinq heures canoniques marquées par les rites, il faut voir l'enthousiasme mystique de ces foules, qui, le visage tourné vers La Mecque, se prosternent pendant le saint colloque prescrit par le Coran. Au lever de l'aurore, on dit la prière *jedjer*, qui est la première salutation au tout-puissant Allah. Puis, à des intervalles fixes, on récite les prières du « *dohor* », de l' « *asr* », et du « *maghreb* », hymnes sublimes de la ferveur orientale. Mais c'est la prière du soir, l'angélus musulman, l'ave mystérieux du crépuscule, qu'il faut observer pour bien comprendre la beauté de cette liturgie. Ici le spectacle est émouvant. Chaque fidèle, cherchant à s'isoler, choisit sa place, étend son tapis ou sa natte, fait le geste qui symbolise les ablutions, et se prosterne. En ce moment même, à travers les fenêtres, je vois trois Tartares à la fière allure, aux amples manteaux noirs et aux longs gestes onctueux, qui se détachent dans la pénombre comme trois fantômes sacrés. S'inclinant d'abord vers le sol jusqu'à le toucher de leur front, ils restent tranquilles, les bras en croix, pendant quelques minutes. Puis ils s'agenouillent en dressant leur torse, et passent leurs mains sur leurs joues, leurs yeux, et leur front, avec des pauses majestueuses. Ils se prosternent ensuite de nouveau pour baiser la terre, et demeurent immobiles longtemps, très longtemps. Enfin, ils se redressent tout à fait, et debout, les bras ouverts, dans une attitude de ravissement suprême, invoquant Allah, ils prononcent à haute voix, sur un ton d'enthousiasme délirant, les quatre-vingt-dix-neuf phrases connues de la grande oraison Oh! s'ils savaient la centième phrase, celle qu'aucun autre homme que le Prophète n'a prononcée, s'ils savaient les paroles magiques qui complètent la litanie, avec quel amour ils la crieraient dans ces minutes d'exaltation et d'extase!..

Le « savant de Damas » qui renseignait ainsi M. Gomez Carrillo ne l'a pas abusé. Celui-ci a vu et témoigne :

Il y a une semaine que je les vois. Je les ai vus prier en plein soleil, dans la gloire des matins éclatants, et aussi durant les soirs où le ciel s'emplit de mélancolie. Je les ai vus s'abstraire pendant des heures et des heures dans la contemplation silencieuse de l'horizon. Je les ai vus compter sans trêve quatre-vingt-dix-neuf fois chaque jour, les quatre-vingt-dix-neuf grains d'ambre de leurs chapelets. Je les ai vus vivre côte à côte ou s'isoler, selon l'humeur du moment ou les circonstances du voyage. Et en vérité, j'avoue qu'à tous les instants, dans toutes les occasions, dès qu'est

arrivée l'heure de la prière prescrite par les rites, leurs visages se sont transfigurés, et leurs lèvres ont été agitées par le divin tremblement de la fièvre divine.

§

Mlle Henriette Charasson publie dans **Le Feu** (juillet) ce fin portrait de la grande dame qui a signé Laurent Evrard des livres d'une inspiration et d'une forme si heureuses :

Une femme grande, mince, presque maigre, avec de fines mains aux gestes contrôlés, un visage allongé et pâle, de profonds yeux bleus, doux et pleins parfois d'une ardeur contenue ; mais souvent aigus — des yeux d'observateur et d'analyste. De neutres tailleurs anglais, l'habillant de façon incertaine. Une voix douce et musicale, jamais violente, jamais vulgaire. Le mot doux revient sans cesse sous ma plume : elle était douce... infiniment. Et la distinction même.

. . . . . .

Elle était bonne, infiniment...

Elle était d'une invraisemblable modestie. Jour après jour, je m'émerveillais de son intelligence, de sa finesse et de son érudition ; mais ce ne fut point par elle que j'appris que la comtesse de la Baume écrivait ; prompte à faire valoir les autres, elle s'effaçait par modestie, et par fierté aussi, je pense, se sentant supérieure à ses œuvres et aux louanges qu'on lui aurait pu prodiguer. J'appris par hasard qu'elle avait déjà signé trois volumes, mais d'un neutre pseudonyme que le public ne devait point percer. En littérature, elle ne voulait être que Laurent Evrard.

Je me souviens du dernier jour où je l'ai vue. C'était un dimanche de janvier 1911. Ses cheveux gris, presque blancs, séparés en bandeaux, encadraient très doucement son visage pâle, et ses yeux paraissaient plus bleus et plus doux. Avec un de ses fidèles, nous avions parlé religion, selon notre habitude à tous trois. Une fois encore, j'avais compris quelle âme mystique et ardente avait été la sienne jadis. Je vois encore, dans le grand salon, le cercle des derniers intimes...

Et brusquement on apprenait ensuite sa maladie, et trois semaines après, elle mourut.

§

La Petite Revue du Midi (juin) reparaît après une interruption. Son directeur fait appel aux « jeunes talents ». Il écrit :

... Nous traiterons des joies que nous procure la Bibliophilie et oserons parler ouvertement des Arts Gourmands de la Table. Et, par là, nous nous distinguerons déjà de la *Revue des Deux Mondes*.

Enfin, notre indépendance absolue, jointe à la curiosité des sujets traités — sujets réservés jusqu'ici à de rares publications spécialistes connues des seuls initiés — nous vaudra, espérons-le, l'encouragement d'être lus par ceux qui ne prirent jamais pour guide la houlette des snobs et qui,— tant au propre qu'au figuré, — aux sots moutons de Panurge, préfèrent encore ceux de Pré-Salé.

Il est des programmes plus ambitieux, mais plus vains peut-être !

En tout cas, la personnification de « Pré-Salé » vaut qu'on la note.

Ce poème de M. Clément Privé mérite de n'être point perdu. Il est d'un rimeur candide, évidemment débonnaire, que l'on ne souhaiterait pas tout à fait sérieux lorsqu'il composa ces vers bizarres :

L'OIE

Palmipède splendide, honneur des basses-cours,
Qui parles lentement, marches et te dandines
Comme un moine ventru qui va chanter matines ;
Utile de tous temps, calomnié toujours ;

L'homme prend ton duvet plus doux que le velours ;
Il met ta chair en daube et ta graisse en tartines ;
Le gourmand met ton foie en pâtés, en terrines ;
L'écrivain à ta plume a sans cesse recours.

Patronne des chauvins, jadis tu sauvas Rome !
Toi qu'aujourd'hui chacun devrait vénérer, comme
Les Hébreux vénéraient les tables de la loi,

Pourquoi faut-il te voir méprisée et honnie
Par ceux dont tu devrais être à jamais bénie ?
Celui qui te dit bête est plus bête que toi.

Memento. — *La Revue critique des Idées et des Livres* (25 juin) qualifie nettement son sommaire : « Contre la glorification de Rousseau. » MM. Paul Bourget, Charles Maurras, Pierre Gilbert, Henri Clouard, André du Fresnois, Pierre Lalo ont collaboré, pour le principal, à cette manifestation. Aucun de leurs articles n'est indifférent. Ce sont de petites taches d'encre invisibles, si grand est l'éternel monument élevé par Rousseau. On combattra longtemps encore ce grand maître, parce qu'il irritera toujours pour avoir trop chéri la vérité.

La Nouvelle Revue (1er juillet). — « Les Ressources cynégétiques des Colonies », par M. Rondet-Saint. — « Pégase », par M. P. de Bouchaud. — M. Louis Carpeaux : la suite de « Pékin qui s'en va ».

Le Correspondant (25 juin). — La Psychologie de J.-J. Rousseau : les armes et la bile », par M. Louis Proal. — « Une amie d'Eugénie de Guérin : Coraly de Gaïn », par M. Armand Praviel.

La Revue du mois (10 juin). — M. A. Schinz : « Rousseau romantique et Rousseau calviniste. » — M. E. Le Roy : « A propos de l'Intuition bergsonienne. »

Comme il vous plaira (juin-juillet). — « Hymne à la Paix », par M. Jacques Madeleine. — « 3e Symphonie héroïque », par M. Manoel Darius. — « Mémoires de Bob », par M. Maurice Bertrand. — Poèmes de MM. A. Romane, Jean Normand, Maurice Valette.

Revue bleue (29 juin). — M. E. Lémonon : « Le baron Marshall. » — Mme Fr. Macdonald : « La Légende des Enfants de Rousseau. »

La Revue hebdomadaire (22 juin). — M. Georges Fonsegrive : « J.-J. Rousseau. » — M. Louis de Goys de Mézeyrac : « L'Aviation. » — M. R. du Roure : « La Langue française au Canada. »

Revue Catholique et Royaliste (20 juin). — M. Louis Colin : « J.-J. Rousseau : du Panthéon à la grotte de Lourdes. » — « Le Journal de la mission Moll », publié par M. C. d'Eschevannes.

Græcia (juin).— M. T. de Visan : « Le Comte de Gobineau philhellène. » — Une enquête : « La Tragédie est-elle morte ? »

Le Feu (juillet). — « Chants corses traduits par M. Ch. Giovani. — M. Louis Thomas : « Louis Mandin. » — Poèmes de M. J.-M. Bernard : *Sub Tegmine Fagi*.

La Revue du Foyer (juillet). — Des plaines de la Vistule au plateau de Sophia », par MM. de Reverseaux et G. Lacour-Gayet.

La Vie (13 juillet) publie « les Chants des nations ». — Une biographie de « Gémier », par M. René Wisner.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

Le « Petit horizon ». — Nouveau Théâtre d'art : *Un Sans-Patrie*, pièce en 3 actes, de MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut (24 avril). — Une question.

Vous rappelez-vous ce que je vous disais tout récemment des scrupules qu'on éprouve parfois à critiquer un peu trop vivement certaines œuvres, à cause des plaisirs que nous ont donnés d'autres fois leurs auteurs? On sait qu'ils ont fait mieux, qu'ils feront mieux, on se dit qu'ils ont peut-être dû se plier à certaines circonstances, et le blâme s'arrête. Je me rappelais cela moi-même en lisant la chronique de M. Henri Lavedan dans la dernière *Illustration* (numéro du 20 juillet). C'est une page charmante, toute d'observation et d'émotion légères. Sans doute, à parler franc, le style comme le vocabulaire ne m'en enchantent pas complètement. J'aime les traits plus nets et plus directs, et appeler une fenêtre *l'œil de la maison*, si cela peut sembler joli à quelques-uns, c'est pour moi un peu trop de la littérature au sens le plus mauvais du mot. C'est peut-être un peu long, aussi? M. Lavedan est comme M. Jules Claretie, qui aurait pu être un chroniqueur, un mémorialiste si remarquable, s'il n'avait à un tel point le goût de l'éloge, du compliment, et le travers de la bêtise patriotique : il répète, il tire un peu à la ligne. Mais quand même, je vous le dis, cette chronique est une page charmante, en ce sens qu'elle part d'une observation vraie. M. Lavedan y célèbre ce qu'il appelle *le petit horizon*, c'est-à-dire « celui de la ville, de la demeure, celui qui nous est dévolu par l'œil de la maison, par l'ouverture de la fenêtre, cet ensemble quotidien, familier, monotone et toujours divers dont jamais on ne se lasse... Avant de rabattre la croisée et de tirer les rideaux sur le ciel assombri, nous dit M. Lavedan, la dernière image de plein air que cueillent nos yeux mi-clos est celle du petit horizon ». N'est-ce pas que c'est juste, et qu'en effet, ce petit paysage que nous voyons de notre fenêtre, finit vrai-

ment par faire partie de notre domicile, et même de notre vie? Nous le voyons le matin en nous levant. Nous le voyons le soir avant de tout fermer pour la nuit. C'est comme un tableau accroché là sans cesse devant nos yeux. Qui n'a pas son petit horizon, qu'il soit pauvre ou riche, qu'il habite la rue Mouffetard, une avenue du Parc Monceau, ou quelque paisible campagne? Moi qui ne suis plus jeune, et qui ai déménagé souvent, j'en ai eu dans ma vie un certain nombre, dont je n'ai pas oublié un détail, un trait, une couleur. Ce furent pendant longtemps de simples toits de maisons avec leurs cheminées, quand j'étais jeune et fort pauvre. « Beaux jours de ma misère et de ma solitude », comme disait Chateaubriand. Ce furent ensuite le calme jardin de l'hôpital des Frères Saint-Jean-de-Dieu, quand j'habitais rue Rousselet, puis les monotones fenêtres des appartements des maisons vis-à-vis de la mienne, quand j'allai habiter dans d'autres rues. Aujourd'hui, le petit horizon qui m'est dévolu, pour parler comme M. Lavedan, m'offre plus d'espace. C'est d'abord le feuillage d'un haut marronnier qui pénètre presque dans ma chambre, puis un jardin, que continuent pour les yeux, au delà des légères clôtures, d'autres jardins, comme un grand parc sans maisons. Là-bas, au loin, un train qui passe, et plus loin encore, sur un coteau, Robinson, dans un peu de lumière et le bruit léger des musiques. Et si j'abaisse mes regards, je vois mes chiens couchés çà et là, dormant ou guettant, la mobile tache blanche de l'oie qui se promène, et là, au pied d'un autre marronnier, l'autre tache blanche de la chèvre qui somnole au bout de sa corde. De temps en temps, un de mes chats passe, rentrant à la maison ou la quittant pour aller flâner. Par-dessus tout cela, la nuit, le silence, à peine troublés de l'heure qui sonne quelque part, ou du lointain aboiement d'un chien. Qu'il ferait bon, et comme on pourrait essayer de se laisser aller à l'illusion d'un peu de bonheur, si la vie, plus on vieillit, ne se faisait si cruelle, ne devenait si décevante! Hélas! depuis trois jours il manque quelque chose à ce petit horizon. Le chat Pipe est mort, un être si gai, si vif, si aimant, si heureux aussi dans le grand jardin! Je n'entends plus dans la nuit le bruit familier de son grelot qui permettait de tout deviner de sa promenade. Les chiens ne le verront plus venir se coucher auprès d'eux, ni les arbres ses joyeuses grimpades, et il manque à ma table, aux heures des repas, parmi tant de bons yeux de bêtes, deux beaux yeux confiants. Je vois de ma fenêtre la place où je l'ai enterré, couverte d'une large tuile blanche, toute lavée par la pluie. Je pense à cela. Je regarde. Je me rappelle. Petit horizon, jardin, maison, où j'avais rêvé de voir mes bêtes si heureuses! Comme en peu de temps plusieurs manquent déjà à l'appel : le chien Ami, la petite chatte Pomponette, le petit chat Cadet, Pipe le dernier, et demain, sans doute, ce malheureux petit Pompon, une petite mer-

veille de deux mois, soudain tombé si malade. Oui, Chateaubriand avait raison : « Beaux jours de ma misère... » Les jeunes gens rient, dans leur solidité et leur entrain, d'entendre quelquefois des hommes de cinquante ans regretter leur jeunesse et leur pauvreté. Je haussais aussi les épaules, à leur âge. Plus tard, j'ai compris. Ce n'est pas la pauvreté qu'on regrette. Ce serait trop bête. Ce n'est pas même la jeunesse. Les choses qu'on a vécues, il est bien rare qu'on désire les revivre. Ce qu'on regrette, c'est le bon temps de l'insensibilité, de l'insouciance, de l'irréflexion, le temps où l'on passe, rapide, sans s'attacher, le temps où la mort n'a pas de signification bien précise. Vieillir, c'est devenir de plus en plus sensible, et voir, chaque jour davantage, nous quitter une à une les choses que l'on aime. — le temps où l'on n'a plus à attendre que des gnons, comme dit, dans une autre formule, le directeur du *Mercure*.

Mais si nous faisions un peu notre métier. On a joué dernièrement au Nouveau Théâtre d'Art une pièce dont on a beaucoup parlé : **Un Sans-Patrie**, de MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut. C'est une pièce, si vous voulez, sur l'antipatriotisme, l'antimilitarisme, le pacifisme. Du moins, je crois que c'est ainsi que l'ont entendu les auteurs. A la vérité, c'est bien plutôt une pièce sur le patriotisme, le militarisme et le sentiment guerrier, puisque, en définitive, ce sont ces choses qui l'emportent dans l'œuvre de MM. Séché et Bertaut. Ils nous montrent Julien Rousseau, qui est un socialiste, même plus, un humanitaire convaincu, et qui, très honnête homme — nous verrons cette honnêteté tout à l'heure, — entend mettre ses actions en conformité avec ses opinions. La guerre est déclarée entre la France et l'Allemagne. Tout d'abord, Rousseau, fidèle à ses convictions, obéissant à son horreur des tueries, quitte la France et gagne la Suisse, déserte, comme on dit. Il vit là quelques semaines tranquillement, chez les parents de sa femme, sans rien abandonner de ses façons de penser, s'intéressant seulement aux nouvelles des batailles. Il reçoit là la visite de son père, un vieux chauvin, venu tout exprès de Paris pour lui reprocher sa désertion et l'engager à retourner en France pour faire son devoir. Puis les armées ennemies envahissent la Suisse. Rousseau se trouve en contact avec des officiers allemands. Il commence à souffrir de sa situation, à souffrir aussi dans son sentiment de Français aux nouvelles de la guerre, nouvelles pas toujours heureuse pour ses compatriotes. Pour tout dire, l'antipatriote décline peu à peu. Finalement, un général allemand lui demandant de le guider en automobile vers la frontière française pour une reconnaissance, il accepte. Je vous en supplie : ne criez pas ici à l'action abominable. Rassurez-vous. Rousseau est redevenu un vrai bon Français, un vrai bon citoyen, un vrai bon patriote. Ce général, qui se confie à lui, auquel il était libre de refuser son concours, il le conduit tout bon-

nement, par une route bien choisie, à un précipice où ils trouvent tous les deux la mort. Et voilà, ou je ne m'y connais pas, un héros du patriotisme. On se demande néanmoins pourquoi MM. Séché et Bertaut, présentant, ou prétendant présenter dans leur pièce les deux thèses : le patriotisme et l'antipatriotisme, ont si bien fourni d'arguments, — quand je dis : arguments?... — la première, et si mal la seconde? La représentation d'*Un Sans-Patrie* est déjà un peu loin et je n'ai plus absolument présents à la mémoire les exemples qu'il faudrait. Mais ce que je dis est exact : il n'y a vraiment pas équilibre, dans leur œuvre, entre les deux opinions exposées. Ainsi, dans la scène entre Rousseau et son père, quand celui-ci vient lui faire honte de son départ et le supplier de rejoindre au plus tôt son poste de soldat, il lui énumère tout ce qui fait la grandeur de la France, lui parle de la somme d'efforts dans le passé de tous ses enfants, de ses qualités de nation, de son rang et de son rôle dans le monde, un vrai petit discours d'instruction civique à l'usage des élèves des écoles communales. Je vous dis le vrai, ce n'est même pas bien élevé comme idées. On aurait pu s'attendre à un débat plus philosophique. Il y a des choses, dans le patriotisme, des choses différentes de toutes les niaiseries courantes. Eh bien! ce malheureux Rousseau trouve à peine à répondre. Il lui échappe totalement que toutes les autres nations ont aussi des choses qui font leur grandeur, une somme d'efforts dans le passé de leurs enfants, des qualités nationales, un rang et un rôle dans le monde, et que tout cela n'appartient nullement uniquement à la France, pas plus qu'à un autre pays, et que c'est un patriotisme assez peu attrayant celui qui entend faire de ces rôles divers des rôles rivaux. Il en est ainsi tout le long de la pièce. Poser le débat de cette façon, c'était, de la part des auteurs, nettement avantager, et injustement, une des thèses au détriment de l'autre. Il est vrai que cette thèse qu'ils ont si bien avantagée, celle du patriotisme, elle se montre dans leur pièce, — l'ont-ils voulu?— assez empreinte de comique. Quand le père de Rousseau accourt le trouver en Suisse, lui parle de la patrie en armes, du devoir sacré à remplir, de l'honneur qui commande, etc., on se demande comment il se fait alors que ce brave homme qui parle si bien se trouve là, en chapeau melon et en jaquette, au lieu d'être où il conseille si vivement d'être aux autres. Que diable, le vrai patriotisme, celui-là même de cet excellent père, il semble bien que cela consiste à courir soi-même à la frontière, sans s'occuper absolument si un tel y va ou n'y va pas! Un sentiment si fort, on n'y résiste pas! Julien Rousseau pourrait présenter cette observation, s'il n'était en réalité si niais, et, au fond, d'une si médiocre conscience. Notez que je le juge tel qu'il nous est présenté par les auteurs. Peut-être, tel qu'il nous est montré au début de la pièce, ne serait-il pas de même dans la réalité,

aurait-il plus de caractère, à défaut de plus de conviction ? Peut-être, changeant, comme nous le voyons, de sentiments, et redevenant patriote, tout au moins en idées, se contenterait-il de refuser de guider le général allemand, au lieu d'accepter pour le conduire traîtreusement dans un traquenard ? Car c'est là une belle action, vous ne trouvez pas? Elle m'assure, en tout cas, moi, dans mon opinion que MM. Séché et Bertaut ont bien voulu écrire une pièce en faveur du patriotisme. Tout le patriotisme n'est-il pas là, en effet, du moins au sens où on l'entend couramment ? Quelle bravoure, quelle honnêteté, quelle grandeur morale ! C'est cela, être un patriote ! On a presque envie d'applaudir. Je dois dire d'ailleurs qu'on a fortement applaudi, à la représentation, aux verbeuses tirades des personnages patriotes. Un peu plus, même, on assistait à une vraie manifestation. Cela s'est tenu heureusement dans les limites de la discussion. Vous dirai-je que j'y ai pris un peu part ? Je n'ai pas de raisons pour vous le cacher, d'autant moins que le malin journal qu'est *Paris-Midi*, qui l'a appris je ne sais où, l'a raconté le surlendemain. Au moment d'une de ces tirades tant applaudies, je me mis à siffler, oh ! d'une façon modeste, très modeste, tout au plus perceptible pour mes voisins. L'un d'eux, un vieux monsieur, — je lui dois cette justice qu'il ressemblait étonnamment au père de la pièce, — se tournant alors vers moi : « Il paraît qu'il y a un merle, ici ? » dit-il. « Mon Dieu ! Monsieur, lui répondis-je, il y a bien des serins ! »

Je serais obligé à la personne qui pourrait m'indiquer où trouver un portrait, photographie ou dessin, du mime Paul Legrand, dans ses dernières années.

MAURICE BOISSARD.

ART

L'Art de notre temps : *Carpeaux*, avec préface de Paul Vitry : Librairie centrale des Beaux-Arts, 3.50. — Maurice Barrès : *Greco ou le secret de Tolède*, Emile-Paul, 3.50. — Edmond Pilon : *Watteau et son école*, Van Oest et Cie, 10 fr. — Charles Saunier : *Anthologie de l'art français : la Peinture au XIXe siècle*, Librairie Larousse, 3.50. — Exposition Cariot.

Par ces beaux soleils de juillet, les peintres s'égaillent dans les campagnes pour travailler et les organisateurs d'expositions commencent à jouir d'un repos bien gagné, car ils ont beaucoup organisé ; c'est le temps de s'occuper du labeur des critiques d'art, qui a été, comme tous les ans, volumineux et rétrospectif.

La collection de l'*Art de notre Temps*, celle qu'inaugura l'excellent *Chassériau* de M. Henry Marcel, a donné tout récemment un **Carpeaux**. Le principe de cette collection est de donner au document une place prépondérante ; donc quarante-huit reproductions très soignées y présentent les facettes principales de l'œuvre de Carpeaux

et quarante-huit notices substantielles de MM. Laran et Le Bas y précisent l'histoire de chacune des œuvres reproduites. Ces notices tiennent grand compte des opinions exprimées sur ces œuvres par la critique qui fut leur contemporaine, ce qui permet aux commentateurs de rappeler sur les bustes de Carpeaux, cette phrase d'Edmond de Goncourt : « Non, sauf chez les Grecs, je ne connais pas de bustes pareils ; oui, des bustes supérieurs à ceux de Houdon... des bustes où aucun sculpteur n'a comme lui mis dans le marbre, le bronze, la terre cuite, la vie grasse de la chair. Et ces bustes de femmes, où dans la force et la puissance de l'exécution, ce qui n'arrive jamais chez les sculpteurs qui font joli, il y a la délicatesse de construction, la finesse des arêtes, la mignonnesse des traits et, pour ainsi dire, la spiritualité matérielle de la créature féminine ».

Aussi l'occasion se présente de ramener au jour des phrases moins bien faites comme cette proposition de Paul Mantz : « Le goût qu'il n'avait pas toujours dans le nu, Carpeaux le retrouve dans le buste » ou celle-ci, signée Chaumelin, à propos de ce buste de négresse de Carpeaux, qui est en marbre : « On a peine à se faire à la blancheur éblouissante de cette négresse... Le bronze eût mieux convenu que le marbre pour exprimer un pareil type. »

Une notice générale de M. Paul Vitry constate « que Carpeaux a poussé jusqu'au paroxysme le goût du mouvement et de la passion dans la composition », note la grosse influence de Carpeaux sur les bons sculpteurs de la période qui suivit son efflorescence et notamment sur Rodin ; ce sont là choses connues, mais pourquoi écrire « en tant qu'expression morale, évidemment cela est assez médiocre et de ce débordement de formes en mouvement (le préfacier a parlé tout à l'heure d'un prodigieux sentiment de la vie), il ne ressort guère qu'un profond et vivace sentiment de la joie de vivre » ; la sculpture n'est point art de moraliste, mais d'évocateur. Carpeaux ne moralisait pas ; c'est là un trait qui le classe tout d'abord parmi les bons artistes.

L'essai de Maurice Barrès, **Greco ou le Secret de Tolède**, est très captivant. En ses détours il arrive qu'on perde de vue le Greco pour se plaire à des descriptions brèves et fortes de la lumière de Castille, des rues de Tolède, des aspects clos et muets de cette ville arabe où les mosquées sont devenues des églises ; on sent à merveille comment, sous l'aspect catholique militant, survit tout un monde oriental, que la voix est islamique qui dit la prière chrétienne, qu'il y a du ton des muezzins dans l'intonation des *malaguenas* des muletiers ; il est évident toutefois que les nombreux irrespects vis-à-vis des œuvres d'art, des tableaux accrochés dans les églises, que note impartialement et spirituellement Maurice Barrès, se retrouvent dans d'autres pays de catholicisme non imprégné d'islamisme ou de

judaïsme, comme par exemple en Flandre, ou, du moins, s'y retrouvaient il y a bien peu de temps. L'auteur, par sa forte couleur, esthétise cette vie tolédane; il la serre, il lui donne une couleur plus forte peut-être que sa réalité, la recrée en lui et de la tristesse un peu sombre et sèche de ce tempérament il extrait un caractère méditatif, de même que des volontés et des goûts de Philippe II il modèle une sorte d'esthétique de Philippe II que, par quelques détails bien placés, il rend plausible.

En explique-t-il complètement le caractère pictural de ce Greco qui fut, de son vivant, un artiste considérable, mais que les gens d'église de l'actuelle Tolède semblent considérer comme un fou, et que les Tolédans actuels ne cherchent à mettre en bonne lumière que sur l'avis des critiques d'art, des peintres, et, selon Barrès, des acheteurs américains, avec une tendance toute nouvelle à multiplier les Greco plutôt qu'à vérifier les origines des toiles qu'ils attribuent au Greco.

Il y aura toujours devant les œuvres du Greco une certaine surprise à concilier le beau portraitiste exact qu'il fut à certaines pages, et le visionnaire qu'il est à certaines autres. Très discrètement Barrès indique que le fils du Greco fut un artiste, lui aussi.

Il y a quelquefois, pour certains peintres, dans ce fait que leur fils peignit aussi, la clef de certaines bizarreries, de conflits d'esthétiques et de faire entre certaines toiles, dont l'air de famille est pourtant indéniable. Il arrive que les unes sont du père, les autres du fils et qu'on n'a que des raisons sentimentales pour se guider dans l'attribution de ces œuvres à l'un ou à l'autre.

Greco, même s'il est l'auteur unique des œuvres qui lui sont attribuées, n'en est pas moins double. Il est peintre de grand métier et très vériste dans le portrait; dans ses compositions religieuses, il recherche un art expressif; il a du parti-pris et des simplifications. Il tend à la recherche du caractère et n'hésitera pas à modifier la lettre de la nature, pour en donner l'esprit, c'est-à-dire imprégner du reflet de son esprit cette nature. Ainsi le paysage même chez lui obéit à des idées littéraires; à plus forte raison des poèmes religieux, où sans doute, en ses partis-pris de colorations, il tient compte de la mise en place de l'œuvre. Il semble bien qu'un Carrière, par exemple, a pu avoir, à des minutes décisives de son art, des préoccupations du même genre que celles du Greco, dans ses volontés de relief plastique asservi à la psychologie du modèle. Il est d'ailleurs des Italiens qui, comme Greco, ont grandi les effigies de personnages dans les tableaux religieux et ont recherché, dans certains déséquilibres des proportions, dans des sveltesses exagérées des Christs, des Saints et des Bienheureux, un effet esthétique, plastique et d'impression intellectuelle.

Il est certain, néanmoins, que l'âme espagnole et le goût général

de la peinture espagnole firent devier l'art du Greco hors des sentiers vénitiens, et qu'il émacia ses personnages pour son public dévot, tandis que, resté en Italie, il se fût soucié davantage de charme et de mise en scène. Sans qu'elle épuise le sujet, l'étude de Maurice Barrès n'en est pas moins persuasive ; elle est très intuitive, on n'en peut guère demander davantage à la critique d'art, à la critique d'art des poètes ou des écrivains d'imagination; leurs intuitions ouvrent généralement la voie à l'histoire de l'art qui reprend leurs dires avec l'appareil d'érudition et la méthode de contrôle dont elle dispose.

§

Si l'âme espagnole a conquis le Greco et si l'austérité toledane a fait évanouir de l'esprit de ce peintre le ciel de Grèce, l'esprit français, ou plutôt la vie française, avait exorcisé chez Watteau les lourdeurs flamandes; on a beaucoup noté et avec raison quelles ressources techniques, inconnues à Le Brun, Watteau avait fait dériver vers l'art français de l'art de Rubens; mais la vie de Paris, le décor de quelques endroits de lumière et de plaisir parisien ont eu leur influence et considérable dans l'art de Watteau ; on dirait que chez Watteau seuls les arbres se souviennent de la patrie du peintre : leurs panaches évoquent les parcs du nord ; le reste (avec du sourire italien) vient de Paris, du théâtre, de la fête et du bal de Paris.

Watteau est entré comme sujet dans la littérature française. Il a été privilégié. Après un long oubli, la gloire a sacré son œuvre et les hommages ont été de qualité. Il dépasse l'histoire de l'art et littérairement il a créé un genre. Il a eu les Goncourt comme historiens, il a eu Banville et Verlaine comme commentateurs, son art a fourni d'exquises transpositions lyriques. Il est assez complexe pour qu'après ces beaux et considérables travaux initiaux il y ait eu à y revenir et que d'autres aient pu à leur tour graver des profils de Watteau que les premiers défricheurs avaient moins détaillé. Il s'est créé une littérature sur Watteau et selon Watteau, très écrite, très variée, très intéressante. Edmond Pilon y avait déjà apporté une contribution très importante, c'est-à-dire ce bref et poignant récit de la mort de Watteau qu'il a appelée *le Dernier jour de Watteau*. Aujourd'hui il publie un travail d'ensemble bien au courant et très poussé sur Watteau et son école, c'est-à-dire Gillot, dont Watteau procède quelque peu, et Pater et Lancret, qui procédèrent de lui. Très complet, très écrit montrant souvent une jolie émotion à parler du peintre qu'il étudie, ne négligeant point l'explication parallèle, le cur ieux hors-d'œuvre qui fait voir et qui précise, très fourni de citations qui donnent en même temps que la vie de l'œuvre la notion de l'enthousiasme qu'elle excita ou des objections qu'on lui fit, ce livre est un excellent travail et les reproductions en sont choisies de façon à donner de l'œuvre de Watteau une claire vue d'ensemble.

§

M. Charles Saunier continue son anthologie de l'Art français par un volume sur **la Peinture au XX^e siècle**, dont la méthode est de présenter les peintres par l'image et dont le principe est un éclectisme intrépide dans le choix des artistes. Ils existent, donc ils sont représentés. Charles Saunier d'ailleurs ne les groupe point par écoles, mais les prend où ils se présentent le plus communément au public. Il les divise et série en peintres du Salon des Artistes français, en peintres du salon de la Société Nationale, et des Indépendants et du Salon d'Automne. Cette façon de faire, à propos de toiles aussi récentes, empêche les injustices et s'oppose au parti-pris.

Faut-il croire que lorsqu'un artiste, au lieu d'une seule reproduction, en a deux ou trois dans ce volume, c'est là un signe que M. Saunier le préfère? En ce cas, Cottet, Maurice Denis, Ernest Laurent seraient les préférés de M. Charles Saunier. L'auteur évite les longs développements et les pages rhétoriques; sa concision est extrême et son souci de rigueur documentaire considérable. Il a pu faire tenir en seize pages une vue d'ensemble sur la peinture actuelle d'une belle ligne et d'un aspect très spécieux. Tout le monde ne serait pas de son avis sur tous les points d'opinion, mais son historique des courants intellectuels de la peinture est juste ; il explique bien comment les courants académiques furent heureusement bousculés et noyés par l'art libre, il y a quelques années. Voit-il aussi justement sous quels masques l'esprit académique revient et met en péril les belles trouvailles vivaces des peintres de la vie et de la lumière au nom de la tradition (la tarte à la crème célèbre), au nom de la synthèse qui n'est pas synthétique, et comment à la vie variée de la lumière et de la ligne on veut substituer l'ankylose et la dureté d'une excessive simplification? Je crois que non ; mais c'est plus tard qu'on verra qui a raison parmi les peintres d'aujourd'hui et parmi les critiques.

§

Parmi les dernières expositions, celle de **M. Cariot** a mérité l'attention de ses visiteurs ; de nombreuses toiles disent la beauté des champs et des arbres sous les ensoleillements les plus résolus. C'est de la solide technique impressionniste revisée par quelqu'un qui a bien vu les néo-impressionnistes ; les visions de nature sont fortes, sincères et bien traduites.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Paul Holzhausen : *Die Deutschen in Russland 1812. Leben und Leiden auf der Moskauer Heerfahrt*; Berlin, Morawe u. Scheffelt, broché M. 7, relié en demi-parchemin M. 8. 50 — G. A. E. Bogeng : *Jahrbuch für Bücher-Kunde und Liebha-*

berei, vierter Jahrgang; Nikolassee-Berlin, Max Harrwitz, M. 10. — Memento. — Correspondance.

Die Deutschen in Russland 1812. — Le centième anniversaire de la campagne de Russie suscite de nombreuses publications où sont évoquées les marches victorieuses de la Grande Armée et les terribles jours de la Retraite succédant brusquement à l'entrée triomphale dans Moscou. M. A. Chuquet a déjà consacré trois copieux volumes, nourris de faits et de documents, à relater tous les détails de la gigantesque entreprise. D'autres exhumations suivront où les redites inévitables se mêleront aux souvenirs inédits. L'Allemagne qui, plus que nous, a le goût des anniversaires ne devait pas rester indifférente à cette commémoration. Deux cent mille combattants originaires des pays allemands s'étaient joints, au début de la campagne, au contingent napoléonien pour passer le Niémen. Un quart à peine devait rentrer dans ses foyers après la débâcle. Le deuil de la France fut alors le deuil de la moitié de l'Europe.

Nul n'était mieux qualifié que M. Paul Holzhausen, à qui nous devons tant de contributions à l'épopée du premier empire, pour retracer d'une plume experte et colorée les hauts faits de ses compatriotes qui eurent leur part d'héroïsme et de souffrance dans cette extraordinaire campagne dont on peut dire qu'elle ne ressemble en rien à ce que l'histoire a enregistré au cours des siècles. Le savant historien de Bonn connaît à fond la chronique de la période napoléonienne, dont il a scruté tous les recoins. Il est peut-être le seul à disposer d'une égale érudition sur tous les domaines, qu'il s'agisse des documents français, allemands ou anglais qui ont paru depuis plus d'un siècle. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire attentivement les soigneuses bibliographies qu'il a mises en appendice à chacun de ses volumes. Cette fois-ci, il a eu à sa disposition aussi bien les Archives des différents Etats qui envoyèrent des troupes à la Grande Armée qu'une série de mémoires inédits dus à d'anciens combattants. Ajoutez à cela les documents officiels déjà publiés, les nombreux ouvrages sur la Retraite de Russie parus en différentes langues et vous vous rendrez compte de l'intérêt que peut avoir ce travail sur les *Allemands en Russie*.

M. Holzhausen insiste sur le caractère particulièrement tragique de la campagne. Des millions de soldats sont morts au service de l'étranger, dans un pays étranger. Pour presque tous on ignore comment ils ont péri et, au cours des années qui suivirent l'expédition, il y en eut qui revinrent dans leurs foyers, haves, décharnés, véritables spectres d'eux-mêmes, n'ayant échappé que par hasard à la cruauté des Cosaques, aux méfaits des moujiks, des paysans lithuaniens, ou des juifs de Wilna. Henri Heine, dans ses *Deux Grenadiers*, a donné une forme poétique aux angoisses, aux illusions, aux rêves de ces

extraordinaires revenants. Leurs familles ont attendu le retour des fils, parfois pendant dix ans, pendant vingt ans, pendant un demi-siècle. L'imagination populaire a créé des légendes et de ces légendes plusieurs générations ont vécu.

L'auteur évoque l'image qui s'impose à la plupart de ses compatriotes :

L'ombre du grand capitaine se lève, qui conduit les multitudes et autour duquel aujourd'hui encore l'ombre et la lumière sont en lutte : que les uns tiennent pour un démon et les autres pour l'incarnation la plus parfaite de la volonté et de la puissance humaine. Cette dernière conception était celle de l'opinion en 1812 et ce n'est que par les guerres qui suivirent que la foi en lui fut ébranlée. Les hommes qui accompagnèrent Napoléon en 1812 l'ont accompagné avec une pleine confiance en son invincibilité — du moins le plus grand nombre. Mais, lorsque les événements tournèrent autrement qu'ils ne l'attendaient, leur fidélité de soldats a tenu bon et cela pour une cause étrangère, avec une fermeté sans exemple qui provoqua même l'admiration de ceux qui se trouvaient dans l'autre camp. Cela aussi est un des côtés de l'expédition de Moscou, un côté que les événements des guerres d'Indépendance ont obscurci momentanément, mais que la distance d'un siècle nous montre aujourd'hui clairement.

Opposer à la légende la réalité des faits, telle est la tâche que s'est imposée M. Holzhausen. Presque toujours, au cours des pages attachantes qu'il a composées, il laisse la parole aux témoins et il prétend ainsi détruire « les exagérations françaises et les mensonges russes ». Les différents corps allemands — les 4 régiments suisses sous Oudinot ; les Wurtembergois sous Ney ; les Bavarois sous Eugène de Beauharnais et sous Gouvion-Saint-Cyr ; les Saxons sous Reynier ; les Westphaliens sous Junot ; les Badois et les hommes du grand-duché de Berg sous Victor ; les Prussiens sous Macdonald, sans parler de la cavalerie formée en brigades étrangères — toutes ces agglomérations de troupes hétéroclites, groupées, disciplinées, enrégimentées et encadrées sous les Aigles françaises, sont dépeintes à nos yeux en grandes fresques où, après avoir brossé l'ensemble, l'auteur n'oublie pas les plus minutieux détails. Dans ces séries de tableaux tout est à sa place, le fait historique, le milieu, le climat (le terrible climat !), l'anecdote. Ces anecdotes, il faudrait les redire toutes pour montrer l'atmosphère.

Mais c'est surtout un monument qu'a voulu dresser M. Holzhausen. Il rappelle dans sa préface que Louis Ier de Bavière, le romantique qui devait sa couronne royale aux aveugles munificences du grand usurpateur, fit élever à Munich un monument funèbre à ceux qui restèrent en Russie. C'est pareillement une œuvre de respect, de souvenir et de fidélité que nous a offerte l'écrivain allemand. Il insiste pour nous faire admettre que ses compatriotes défendirent, il y a

cent ans, une cause étrangère. N'était-ce pas plutôt la cause de l'Europe telle qu'elle était née des dix-septième et dix-huitième siècles, ce fol et suprême effort en faveur d'une politique européenne, qu'ils allaient faire échouer, Français et Allemands mêlés, aux portes de Moscou?

§

Jahrbuch für Bücher-Kunde und Liebhaberei. — L'Allemagne est actuellement l'eldorado de la bibliophilie. Nulle part ailleurs on n'achète plus de livre, de beau livre, de livre de luxe. On en publie avec un très louable effort vers la perfection et on en fait venir du dehors. Ce peuple jeune tient à jouir de sa richesse récente. La classe sociale des « amateurs » s'y est développée, mais elle a besoin de guides avertis qui orientent ses manies et épurent son goût. Ceci explique la singulière fortune des recueils du genre de celui que M. A. E. Bogeng, aidé de l'expérience livresque de M. Max Harrwitz, présente cette année pour la quatrième fois au public d'outre-Rhin. Le *Jahrbuch*, d'un simple agenda qu'il était au début, est devenu un copieux in-quarto somptueusement édité et accompagné de gravures. La partie didactique n'est cependant pas oubliée. Comment organise-t-on sa bibliothèque ? Que faut-il acheter ? A quoi reconnaît-on les bonnes éditions ? Quelle est la meilleure façon de manier des livres sans les détériorer ? Voilà des questions auxquelles répond M. Bogeng. Mais ce sont là surtout des instructions pour les débutants qui, fidèles à leur hérédité barbare, risqueraient de se fourvoyer s'ils n'étaient dirigés par une main experte et sûre.

Pour les raffinés, les éditeurs ont tenu à donner d'autres « contributions ». Le volume s'ouvre par la reproduction (en français) de la charmante fantaisie de Charles Nodier, *le Bibliomane*, pour laquelle le notaire Boudard a, paraît-il, servi de prototype. La célèbre mystification du bibliophile belge Renier Chalon, avocat à Mons, qui créa de toutes pièces le catalogue de la Vente Fortras et qui, en 1858, écrivit l'histoire de sa supercherie, est ensuite l'objet d'un article détaillé. Puis vient une étude de M. A. de Morgan, publiée en anglais, *On the difficulty of correct description of books*. Le professeur Wolters, de Saint-Pétersbourg, nous présente un bibliophile russe, *Nicolai Michailovitsch Linowski*, avec sa photographie et celle de sa bibliothèque. On voit que le plus large cosmopolitisme est observé dans ce recueil. Une collection d'*ex-libris* et de frontispices curieux, dont les plus anciens remontent au XVI^e^ siècle, complète le volume, où les lecteurs français trouveront, à côté d'autres renseignements intéressants, des détails sur les sociétés de bibliophilie parisiennes.

§

Memento. — Dans la *Revue germanique* (juillet-août), M. F. Baldensperger détache de l'ombre, où elle était demeurée jusqu'à présent, la curieuse

figure d'un des premiers correspondants français de Gœthe, le lieutenant Odon-Nicolas Lœillot Demars. En garnison au régiment de Nassau-Sarrebrück, il appartint passagèrement à ce cercle de joyeux compagnons qui prenaient leurs repas en commun et dont l'actuaire Salzmann était le président. C'est là qu'il fit connaissance du jeune étudiant de Francfort qui conserva de l'officier français un souvenir assez vivace pour lui adresser, quelques années plus tard, un exemplaire de la première version de son *Goetz*. M. Baldensperger a retrouvé dans les Archives administratives du ministère de la Guerre les états de service de Demars, qui naquit à Paris en 1751 et fit une partie de son éducation à Strasbourg, où il suivit pendant quatre ans les cours préparatoires de l'Ecole militaire d'artillerie et du génie. Son régiment le fit tenir garnison à Schlestadt et à Neuf-Brisach, de 1771 à 1773, puis en Corse. Il fut ensuite aux Indes jusqu'en 1783 et à Lorient. Revenu en Alsace en 1788 il y épousa l'une des filles du Baron de Wimpffen, qui eut douze enfants. A 37 ans il se retire à Obernai, mais la Révolution lui fait reprendre du service. En 1792 il est général de brigade et meurt à Gènes en 1808. Demars était déjà parti pour la Corse lorsque, dans l'été de 1773, Gœthe lui adressa une lettre qui figure dans les œuvres du poète, ainsi qu'un paquet contenant le premier *Berlichingen*. Le double envoi ne lui parvint jamais et fut probablement remis à Salzmann. Cette circonstance explique comment sa lettre, demeurée à Strasbourg, a pu être livrée à la publicité. L'original en a été détruit, lors de l'incendie de la Bibliothèque de la ville, anéantie par les boulets badois dans la nuit du 24 au 25 août 1870. C'est le mérite de M. Baldensperger d'avoir fixé la véritable personnalité du sous-lieutenant Demars, que les savants allemands ont toujours inexactement identifié, et d'avoir situé la lettre de Gœthe à sa date véritable.

Dans la même revue, M. Jean Edouard Spenlé juge assez sévèrement l'ouvrage de M. André Tibal, « Hebbel, sa vie et ses œuvres de 1813 à 1845 », dont nous avons dit quelques mots il y a un mois. Après avoir parlé de la « patience angélique de M. Tibal », M. Spenlé écrit : « Quelle est la formule nouvelle et individuelle du théâtre Hebbel? Comment s'est élaborée sa « casuistique » dramatique et sa « technique » théâtrale? M. Tibal a consacré à ces questions tout à fait essentielles quelques fines analyses dans l'étude des trois drames; mais tout de même il ne les a pas abordées avec toute l'ampleur qu'elles comportaient. Son livre reste aussi comme frappé d'un défaut de conformation, qui apparaît non seulement dans des répétitions un peu fatigantes auxquelles l'ordre trop rigoureusement chronologique oblige l'auteur; ce défaut se manifeste aussi dans l'absence de conclusions, et surtout dans un manque de proportions entre les différentes parties. Les parties essentielles et centrales sont comme noyées parmi les développements qui paraissent beaucoup moins nécessaires, qui parfois même ne sont rattachés à l'ensemble que par un lien très lâche; je songe à toute une série de véritables petites « leçons » sur l'esthétique de Jean-Paul, la philosophie de Schelling et de Solger, la conception du lyrisme chez Gœthe, la thèse morale dans les « Affinités électives », etc., etc. Même la recherche des « influences », à quoi il est fait une place tout à fait disproportionnée, masque souvent les vrais problèmes plutôt qu'elle ne les

élucide. Autrefois on visait à l'éloquence. Aujourd'hui on fait grand étalage d'érudition... »

Dans *Deutsche Rundschau* (juillet), M. R. Holzer consacre un article nécrologique à Auguste Strindberg où sont exaltés certains traits de caractère du poète suédois. Il appelle son œuvre « un massif de montagne plein d'abîmes ». On ne saurait en concevoir une vue d'ensemble. « Pour passer sur les abîmes de Strindberg, toutes les classifications de ses œuvres ne serviraient de rien ». Ce n'était pas un poète au sens classique. Et M. Holzer de conclure : « Avec Strindberg mourut un incurable, un secret idéaliste, un optimiste dupé. Avec lui mourut un agitateur entraînant, un puissant polémiste de la vie intellectuelle contemporaine. Il était le flambeau incendiaire d'une époque de transition. En lui reposait ce que l'âme de notre époque a de tragique, mais aussi sa plénitude. Son évolution du christianisme héréditaire, à travers des stades de panthéisme et d'esthétisme jusqu'à la liberté de conscience, révèle après tout la conception typique du monde, telle qu'elle est celle de notre temps. Quand nos existences seront écoulées depuis longtemps, Auguste Strindberg représentera pour les gens de l'avenir le type et le génie du XIXe siècle finissant. » — M. Kurt Pinthus poursuit la publication des lettres d'Annette de Droste-Hülshoff à Elise Rüdiger.

Das literarische Echo (1er juillet) contient une foule d'articles littéraires intéressants. M. Martin Brusot parle des poètes épiques du Brésil ; M. J. Bab juge Strindberg en tant qu'auteur dramatique. — De curieux aphorismes sur la « Science littéraire » de M. Morice Necker se trouvent en tête du fascicule suivant (15 juillet). M. Kurt Martens analyse un ouvrage récemment paru, « Poèmes et Poètes de ce temps », et qui donne, avec 345 gravures, un aperçu du mouvement littéraire allemand des dix dernières années. L'auteur, dont M. Martens loue l'habileté, est M. Albert Soergel. En analysant le *Stendhal et ses commentateurs* de M. Jean Mélia, M. Arthur Schurig, un des plus érudis stendhaliens allemands, regrette que cet ouvrage, dont il reconnaît les mérites, soit une simple compilation au lieu d'un travail « scientifique ». Il constate que l'auteur a suivi les traces de Stendhal en Angleterre, en Italie, en Russie et que, pour l'Allemagne, il s'est arrêté aux noms de Gœthe et de Nietzsche, alors qu'il y a outre-Rhin toute une littérature stendhalienne dont M. Schurig donne une brève énumération.

Süddeutsche Monatshefte (juillet) a réuni en un fascicule une série d'articles consacrés à l'Extrême-Orient, alors que le mois prochain cette revue se propose de consacrer son sommaire exclusivement à la Suisse.

Un article de M. Hermann Platz, qui s'intitule « l'âme des hommes des grandes villes », se trouve en tête de *Hochland* (juillet). Le professeur A. Müller se demande si le drame antique peut s'animer d'une vie nouvelle et il arrive à la conclusion que les efforts sont vains d'essayer de monter des tragédies dans les décors où elles ont été jouées devant les anciens, mais que l'on peut faire revivre l'esprit classique sous une forme rajeunie. De beaux paysages de Franz Hecker illustrent le fascicule.

Dans *Die Güldenkammer* (juillet), M. Alexandre Ular consacre une étude à « la dépopulation et la culture » et il blâme violemment ceux qui voient dans la diminution de la natalité une cause de dégénérescence pour la

nation française. « La culture française n'a rien à craindre. Elle se conserve et s'intensifie par l'élévation de la qualité au détriment de la quantité. Et celle-ci se complète par l'absorbtion de l'élément étranger, jusqu'au moment où de nouveaux principes d'ordre social seront devenus vivants. La décadence française, cependant, n'est qu'une surélévation de la culture française qui pénètre toujours davantage dans des couches sociales plus larges et plus profondes. »

Il faudrait tout citer, si l'on voulait mettre en lumière l'intérêt qu'offre la dernière livraison de la *Zeitschrift für Bücherfreunde* (juillet) qui débute par un article de M. Octave Uzanne sur « la Bibliothèque de l'avenir », où l'agréable paradoxe de la destruction probable de tous nos livres d'aujourd'hui est repris avec infiniment d'esprit. M. Karl Loeffler donne des renseignements concernant une famille de bibliophiles souabes du XVIIe siècle, les Ochsenbach, qui réunit une jolie collection d'ouvrages rares aujourd'hui presque tous incorporés à la Bibliothèque royale de Stuttgart. M. Albert Leitzmann fait connaître des lettres inédites de Lichtenberg, tandis que M. F. A. Hünich communique des jugements des contemporains sur les œuvres de Gœthe.

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet) consacre la majeure partie de son texte et de ses illustrations à l'Exposition d'Art contemporain de Dresde dont le comte Hardenberg fait le compte rendu. Des Manet, des Renoir, des Besnard, des Maurice Denis y voisinent avec des peintres de l'Allemagne actuelle. Un article de M. Walter Georgi s'intitule « l'œuvre d'art et la personnalité ». M. W. Bredt se demande si en art « la stagnation » constitue un idéal.

Correspondance. — Nous avons signalé, dans le *Mercure* du 1er juin, un article du *Literarisches Echo* intitulé « Auditions colorées » et qui a pour auteur M. Hans Tummerer. A ce propos, M. C. Charrot, professeur au lycée de Besançon, nous écrit pour nous dire qu'il faut remonter jusqu'à Voltaire et, par delà Voltaire, jusqu'à Newton et au jésuite Athanase Kirchner, en son *Ars magna lucis et umbræ*, pour retrouver l'idée des correspondances entre les sons et les couleurs. « Voltaire en personne a donné une *Table des couleurs et des sons de la musique* que vous trouverez au XIVe chapitre (supprimé par Voltaire après 1741) des *Éléments de la Philosophie de Newton*, 2e partie (édition Moland, t. XXII, p. 506). Tout le chapitre est curieux et j'ai souligné son rapport avec les sonnets de Baudelaire et Rimbaud dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1912, p. 190 : « Quelques notes sur la correspondance de Voltaire. » Dans Voltaire, ce ne sont pas simplement les voyelles qui sont noires, blanches, rouges, vertes ou bleues, ce sont les sept couleurs primitives qui répondent aux sept tons de la musique. Un physicien, conclut M. Charrot, nous rendrait service, à nous profanes, s'il voulait bien commenter ce chapitre dans notre langage. »

HENRI ALBERT.

LETTRES POLONAISES

La mort de Boleslaw Prus (Alexandre Glowacki). — Stefan Zeromski : *Uroda*

Zycia (*la Beauté de la vie*), société d'édition « Ksiazka » (« le Livre »). — Memento.

La Mort de Boleslaw Prus (Alexandre Glowacki, décédé récemment), est considérée en Pologne comme un deuil national. Une foule immense, profondément émue, suivit à travers les rues de Varsovie le cercueil du grand écrivain. A de rares exceptions près — et nous verrons plus bas que ces exceptions, hélas ! ont leur justification) — la nation tout entière se découvrit pieusement devant la tombe, où alla se coucher pour son dernier sommeil celui qui avait consacré à son pays de longues années d'un labeur désintéressé, tout son talent et tout son cœur.

Boleslaw Prus appartenait à cette pléïade de « jeunes » qui, vers 1870, ont levé le drapeau du « positivisme varsovien ». J'ai eu maintes fois occasion de caractériser ici ce mouvement intellectuel. Né le lendemain de la tragédie sanglante de 1863, il s'efforça de secouer la nation de la torpeur dans laquelle l'avait plongée le désastre politique. Au nom de la raison, du « travail organique » et de la science, les positivistes ont engagé une lutte sans merci contre le sentimentalisme infécond, contre l'esprit clérical, contre le conservatisme intransigeant des classes nobiliaires. Ce fut la naissance de la bourgeoisie polonaise moderne, et les jeunes enthousiastes du positivisme, Alexandre Swietochowski en tête, sans le savoir, furent les idéologues de cette classe nouvelle qui entrait en lice armée d'un esprit critique et froid et d'un appétit féroce. Ce fut le triomphe de la raison sur le sentiment, de la prose sur la poésie.

Compagnon d'armes des Chmielowski, des Ochorowicz, des Swietochowski, de Sienkiewicz, avant que ce dernier n'eût jeté par-dessus les moulins positivistes son bonnet phrygien pour passer résolument au camp du conservatisme le plus franc, Boleslaw Prus apporta dans son bagage des dons particuliers : une indépendance d'esprit qui ne lui permit jamais de se lier par un programme défini, l'humour exquis qui le fit souvent comparer à Dickens, et une sensibilité presque féminine qui défiait souvent sa raison, nourrie à la source froide des sciences exactes. Le sentiment, honni par les positivistes, se glissa ainsi furtivement dans le camp ennemi par la porte que lui avait ouverte clandestinement le cœur de Prus. Il y prit largement sa revanche. Ma foi, je crois que personne ne s'en est jamais plaint en Pologne, — pas même les positivistes. Leur chef, Alexandre Swietochowski, rendit honneur, dans une étude magistrale, à leur frère d'armes qui les avait si noblement trahis.

Pour Prus, cette victoire du cœur sur l'esprit avait des conséquences énormes. Tout son art s'en est ressenti. L'écrivain qui, dans ses articles, dans ses études, célébrait les triomphes de la raison, chantait en même temps dans ses contes et ses romans la puissance

créatrice de la bonté. Ses héros, pour la plupart des commerçants, des ingénieurs, des penseurs, des paysans farouches et têtus, hommes d'action et de calcul froid, ont presque toujours un côté faible — le cœur. Dans son roman *Lalka* (*la Poupée*), qui est certainement le tableau le plus vaste de notre société qui fut jamais brossé par un écrivain polonais, il fait en vain l'étalage de toute sa foi positiviste : la victoire y reste au cœur, au sentiment, à la simple bonté humaine. Dans *les Emancipées*, il oppose victorieusement aux femmes qui luttent pour leur affranchissement à coups de principes et de raison, la douce « émancipée » Madeleine, dont l'idéal est de semer autour d'elle le plus possible de grains de bonté évangélique. Les héros préférés de Prus, les héros qu'il fait vivre devant nous avec la plus grande intensité, ce sont des petits enfants, des misèreux, des gens pauvres, doux, silencieux, avec lesquels le lie la suprême communion, celle des cœurs. La foi de Prus dans la victoire finale du bien sur le mal n'était pas exempte d'une certaine philosophie fataliste. Lorsque *le Pharaon* — (entre parenthèses soit dit, ce livre est l'œuvre la plus belle et la plus pure de Prus artiste) — lorsque le pharaon Ramzès, dis-je, meurt dans la lutte pour le bonheur de son peuple, en s'efforçant vainement de combattre la puissance funeste de la théocratie égyptienne, son successeur et vainqueur, le grand archiprêtre, est obligé, par la force même des choses, de faire toutes les réformes qu'avait rêvées le grand vaincu. Sur *le Poste* perdu, où se décide la bataille entre un pauvre paysan et les Allemands, accapareurs du sol polonais, c'est encore au misérable laboureur, armé du seul amour de la terre natale, que reste la victoire.

Le positivisme de Prus n'est pas raisonné ; il est sentimental ; il n'est pas non plus exempt d'une certaine naïveté. Aux blessures béantes il applique des emplâtres bénins. Il résout les questions sociales les plus complexes à coups d'arguments tirés des vieux manuels d'économie libérale et surannée. Il croyait fermement que ses Wokulski (*la Poupée*), en remplissant leurs coffres-forts, grâce au commerce avec la Russie ou aux fournitures (douteuses) à l'armée, enrichissaient en même temps leur patrie. Ses projets de philanthrope doux et aimant, la bourgeoisie les fit siens avec empressement. On peut dire que différentes caisses de secours aux artisans, sociétés d'hygiène populaire, avaient Prus pour père spirituel. Il s'en réjouissait. Il ne comprenait pas que l'argent qui fondait ces œuvres était, pour ainsi dire, tiré directement des poches de ceux-là mêmes à qui ces caisses, ces biens publics devaient servir. Désintéressé lui-même, il croyait au désintéressement des autres. Il était trop bon pour croire à la méchanceté d'autrui. Son sourire d'humoriste doux et indulgent ne se changeait jamais en rictus de sarcasme.

Il épiloguait volontiers sur l'*Idéal supérieur de l'humanité* (série de conférences). Il voulait que le bonheur humain se fasse par la bonté et par l'amour. Il pensait fermement que « la souffrance était le plus grand honneur et (que) le plus grand bonheur c'étaient des bonnes actions ».

Le talent de Prus était composé d'une sensibilité exquise et d'humour fin et bienveillant. Il riait souvent et de bon cœur ; il ne raillait jamais. Il était pour cela trop bon.

Et pourtant une partie du peuple polonais refusa de rendre les suprêmes honneurs à sa dépouille mortelle. Pourquoi ?

Les derniers événements qui ont remué jusqu'au fond la vie nationale n'ont pas trouvé d'échos sympathiques dans l'âme de Prus. Il traita « d'enfantillages » les actes révolutionnaires. Il y vit un danger public. Les luttes intestines qui déchirent l'unité apparente de son peuple l'attristèrent. Mais, dans le dédale d'événements et de questions douloureuses, il n'a pas su trouver l'endroit secret où s'étaient cachées la justice et la vérité. Il n'était au fond qu'un bourgeois libéral. Il représentait, certes très noblement, très honnêtement, l'idéal bourgeois. L'idéal prolétarien l'effraya. Tout dernièrement encore, il prit nettement position contre certaines revendications des classes laborieuses, sans — peut-être — se rendre bien compte de ce qu'il faisait. Et les ouvriers socialistes ne l'ont pas reconduit vers la couche de son repos éternel. Je m'imagine que Prus, s'il avait pu le savoir, en aurait conçu un vif chagrin. D'autant plus que de cette abstention il n'aurait pas compris la cause.

§

Il y a quelques années, Stefan Żeromski publia une nouvelle intitulée : *les Echos de la forêt*. Il y racontait la mort tragique d'un insurgé de 1863, pris les armes à la main et fusillé sur l'ordre de son propre père, général au service du tsar russe. Le martyr de la cause de la liberté avait laissé un fils. C'est l'histoire de cet enfant, devenu homme, qui fait le sujet du nouveau roman du maître-écrivain : **la Beauté de la vie**. Le petit orphelin Pierre Rozlucki est élevé par les soins de son grand-père, le vieux général. Les Rozlucki présentent le cas typique de ce chaos sentimental que le sort du pays et surtout celui des provinces limitrophes à la Russie, avait si souvent fait naître au sein des familles polonaises le mieux unies. Le vieux général, malgré son catholicisme, est resté fidèle au drapeau russe, du moins en apparence. Ses fils, ses petits-enfants sont retournés sans effort au sein de la Mère dont avait tenté de les séparer le loyalisme rigoureux de l'aïeul. Pierre Rozlucki, élevé dans la religion orthodoxe, reçoit son éducation à l'école d'artillerie à Saint-Pétersbourg. Nous faisons sa connaissance au moment où,

jeune officier de l'armée russe, il passe brillamment son examen de sortie en présence d'un grand-duc. Il touche vivement l'auditoire, en racontant à son examen d'histoire « nationale » les exploits de Souvaroff et la prise de Varsovie rebelle au tsar.

Peu à peu, le sang commence à parler. La voix du père, sortie du tombeau oublié à la lisière des vieilles forêts, se laisse entendre. Et nous assistons, peu à peu, au réveil d'une âme qui brise l'écorce artificielle dans laquelle on l'a enfermée. La force secrète qui gît au fond du cœur prend son élan. Rien ne l'arrête. Ni l'éclat d'une carrière magnifique qui sourit déjà au jeune officier, ni l'amour passionné de la belle-fille d'un général russe.

La voix du sang est plus forte ; le crâne du père, troué de balles et retrouvé au fond du tombeau solitaire, a une éloquence trop terrible. Il faut arracher de ses propres mains un lambeau de cœur qui saigne. Il faut que la beauté soit immolée sur l'autel de la patrie qui exige impérieusement le retour de son enfant au bercail. Pierre redevient Polonais, comme son père. Mais il ne rêve plus de libérer son pays avec un fusil d'insurgé. La puissance qu'il faut vaincre est trop grande. Où chercher le salut?...

Katerla, dans *la Rose*, imaginait un instrument miraculeux qui pût détruire à distance la force ennemie, en faisant sauter les poudrières. Zeromski met son espoir... dans les aéroplanes qui tueront les armées. Naïveté sublime d'un esprit qui veut apaiser les tourments douloureux de son cœur par le baume d'un rêve...

Et c'est peut-être ce rêve qui dans la tristesse des jours fait la seule *beauté de la vie!...*

Memento. — Volumes reçus : Stefan Zeromski : *Uroda Zycia*, 2 vol., Société d'édition « Ksiazka » (« le Livre »). — Andrzej Strug : *Ojcowie nasi, ibid.* — Juljusz Kaden : *Zawody, ibid.* — Piotr Choynowski : *Zdarzenie, ibid.* — Antoni Potocki : *Polska Literatura Wspolczesna*, 2 vol., Gebethner i Wolff. — Jozef Weyssenhoff : *Znaj Pana, ibid.* — Boguslaw Adamowicz : *Niesmiertelne Glupstwo, ibid.*

MICHEL MUTERMILCH.

LA VIE ANECDOTIQUE

Pièces relatives à l'élection du Prince des Poètes. — Le banquet de Luna-Park.

L'élection du second Prince des Poètes a donné lieu à un grand nombre d'articles qui, disséminés dans les journaux et les revues, appartiennent aujourd'hui à l'histoire de la littérature française. Quelques pièces : prospectus, circulaires, bulletins de vote, tirées à part, risquent de devenir introuvables. J'ai pensé qu'il serait intéressant de publier celles qu'il m'a été possible de recueillir.

La première circulaire relative à l'élection du Prince des Poètes a été envoyée par *la Phalange:*

LA PHALANGE
REVUE MENSUELLE
84, rue Lauriston

Paris, le 13 juin 1912.

Directeur : Jean ROYÈRE

Monsieur,

La **Phalange** salue Léon Dierx qui vient de mourir et prend l'initiative du **referendum** d'où sortira l'élection du nouveau **Prince des Poètes.**

Nous y convions tous les poètes sans distinction d'Ecole, désireux d'affirmer, par cette manifestation nouvelle, notre culte de la poésie.

Nous espérons que vous voudrez bien vous y associer en nous adressant, sans retard, votre vote motivé.

Veuillez agréer l'hommage de notre dévouement confraternel.

LA DIRECTION.

Je n'ai pu me procurer la circulaire de *Gil Blas*, ni celles de *Comœdia* et des *Nouvelles* qui, de concert avec *la Phalange*, centralisèrent les votes, mais voici l'appel des *Loups* (la date du 18 juin est manuscrite) :

LES LOUPS
JOURNAL D'ACTION D'ART
(4e Année)
14, rue de la Tour-d'Auvergne, 14, Paris (9e).
A. BELVAL-DELAHAYE, directeur.

Paris, le 18 juin 1912.

Mon cher Confrère,

Le prince des poètes Léon Dierx est mort ; notre souvenir ému monte vers lui, qui est assis maintenant dans l'Olympe à la droite du Dieu des poètes.

C'était un noble artiste et un grand cœur.

Quant à nous, pour signifier aux foules notre grand éclectisme en art, considérant qu'une couronne de prince messiérait aux fronts puissants de Jean Richepin, de Verhaeren, d'Albert Girault et de quelques autres que nous aimons, et qui sont empereurs et rois de la Poésie, nous proposons à la Jeunesse de France comme **Prince des Poètes** la candidature de **Paul Fort**, un vrai poète français selon la tradition, **Paul Fort**, le gentil trouvère de l'Ile-de-France, le doux ménestrel au grand cœur tendre, **Paul Fort**, une belle âme du Moyen-Age, un poète qui chante depuis toujours pour la châtelaine blonde, la gloire.

« Les Loups » acclameront donc avec moi **Paul Fort, prince des Poètes.**

Vous avez bien voulu depuis longtemps nous affirmer votre amitié et

nous serions très heureux de recueillir votre vote MOTIVÉ ou NON. Les votes seront remis par nos soins au « GIL BLAS » qui a pris l'initiative de ce referendum et seront publiés, d'autre part, dans « LES LOUPS ».

Confraternellement votre,

Le Directeur,
A. BELVAL-DELAHAYE.

Cette circulaire était accompagnée du bulletin de vote suivant :

LES LOUPS
JOURNAL D'ACTION D'ART

NOMINATION D'UN PRINCE DES POÈTES

Votes recueillis par
« LES LOUPS »

et devant être remis aux journaux qui ont pris l'initiative de ce referendum.

(Nom et Prénoms)
Je soussigné.....
(Adresse)
.....

Vote pour **Paul FORT**

—

Date et Signature :

Retournez ce bulletin avant le 25 juin à A. BELVAL-DELAHAYE, Directeur des « **Loups** », 14, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (IXe). Observations et votes motivés au dos.

Nous vous convions à la Conférence que fera **Olivier Hourcade** *sur* **Paul Fort**, *à la Maison de Balzac, 47, rue Raynouard, le 29 juin, à 8 heures 3/4 du soir.*

Le succès de Paul Fort semblait déjà assuré lorsque M. André Billy tenta de s'y opposer et, pour aider à l'élection de Raoul Ponchon, il fit distribuer par la poste à un certain nombre d'électeurs le bulletin de vote que voici :

Je vote pour **Raoul PONCHON**
que je considère comme le plus digne
d'être élu Prince des Poètes.
(*Signature et adresse*).

Prière de signer ce bulletin, et de le renvoyer d'urgence à M. André Billy, à « Paris-Midi », 9, rue de Beaujolais, Paris.

Et c'est sans doute ce bulletin que vise la circulaire que voici,

polycopiée à l'encre violette et portant la signature manuscrite de M. Georges Batault, au crayon ordinaire. Les mots imprimés ici en italique sont soulignés au crayon rouge dans l'original.

Paris, le 27 juin 1912.

Mon cher Confrère,

N'estimez-vous pas que, devant les manœuvres d'une certaine presse touchant la nomination d'un Prince des Poètes, il est bon que les Ecrivains dignes de ce nom, poètes et prosateurs, « serrent leurs rangs » aussi ; et ne croyez-vous pas qu'il serait nécessaire de rassembler le plus grand nombre possible de suffrages sur un seul nom qui, pour nous hors de toute question personnelle, représenterait l'art noble et la vraie poésie?

Or, l'état actuel du suffrage désigne nettement *Paul FORT*. C'est donc sur cette candidature que devraient se reporter les votes définitifs.

Si vous êtes de notre avis nous vous serions obligés de nous envoyer un vote que nous ferions tenir aux journaux s'occupant du referendum.

Il est bien évident que si vous avez exprimé votre préférence dans un premier vote, certainement cette préférence sera imprimée telle que vous l'avez formulée, votre dernier vote effectif ne s'y ajoutant qu'à titre complémentaire ; mais il y a là une question de tactique dont vous reconnaîtrez, pour l'honneur des Lettres, toute l'importance.

En attendant votre réponse, nous vous prions d'agréer, Monsieur et cher Confrère, l'expression de nos sentiments les plus sympathiques.

Saint-Pol-Roux, Ernest Raynaud, Albert Saint-Paul, Léon Deubel, Charles Henry-Hirsch, Léon Frapié, R. Scheffer, Louis Pergaud, Guy-Charles-Cros, G. Batault, Han Ryner, Mercereau, Florian Parmentier, G. Clouzet, Aeschimann, O. Hourcade, Carlos Larronde, Poinsot, Jean Clary, Marcel Rieu, A. Thévenin, Gaston Sauvebois, Nayral, F. Vanderpijl, Ami Chantre, Dorsennus, Albert-Jean.

Par Délégation :
G. BATAULT.

Etant donnée la clôture très prochaine du referendum, il est de toute nécessité que vous nous envoyiez votre réponse *avant le 30 juin au soir*. Répondre à M. *Georges BATAULT*, 80, avenue du Bois de Boulogne, Paris.

L'élection terminée, nous reçûmes encore le billet suivant :

Un Banquet en l'honneur

DE

PAUL FORT

PRINCE DES POÈTES

Aura lieu le 12 juillet 1912, dans les Salons de Luna-Park, à 8 heures du soir.

Sous la Présidence de

JEAN RICHEPIN

Les Amis et les Admirateurs de PAUL FORT vous prient, M....., de vouloir bien assister à cette Fête.

Prix du banquet : six francs..

Renvoyer les adhésions avant le 10 juillet à M. Jean Billaud, rédacteur à **Comœdia**, 27, boulevard Poissonnière, Paris.

§

Le Banquet de Luna-Park, en l'honneur du nouveau Prince des poètes, avait été précédé d'un certain nombre de banquets préparatoires. Il y eut d'abord le banquet Camoëns offert par le gouvernement portugais. Parmi les convives, ceux qui n'avaient point lu les *Lusiades* connaissaient du moins *l'Africaine;* mon voisin de droite, à table, grand voyageur, avait visité la célèbre grotte de Macao, où le poète composa en partie son épopée. Avant et après les discours, on parla surtout de l'*élection*. Il en fut de même au banquet que l'on offrit à Jean Royère. Le premier banquet que présida le nouveau Prince des poètes fut celui du Mont de Passy. Il eut lieu sur le coteau, dans la maison de Balzac, et les tables avaient été dressées dans le petit salon, où, au lieu des Raphaëls et des Vincis qu'espérait l'auteur de *la Peau de chagrin*, M. de Royaumont a fixé au mur des fragments de journaux illustrés.

Mais que dire du banquet de Luna Park ! Les convives étaient innombrables. On dîna sur un pont jeté au-dessus d'une mer en tôle ondulée où naviguaient des fauteuils. Et ce détail unique justifiait la mention des salons sur la carte d'invitation.

La foule des convives, celle qui grouillait en bas, *les attractions*, les nains, les géants, la musique, les feux de bengale, un petit éléphant qui portait galamment une casquette rouge sur l'oreille, les chameaux dont les mâchoires remuaient sans cesse horizontalement, le tintement des clochettes, les cris des femmes, tout cela formait un ensemble barbare dans le sens où ce terme peut se confondre aujourd'hui avec celui de moderne. Mais cet ensemble plein de couleurs était aussi plein d'une poésie allègre, imprévue et charmante que devait ressentir vivement le poète de *Paris sentimental*.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie.

Louis Gentil : *Le Maroc physique*. Avec cartes dans le texte; Alcan. 3 50

Henry Rusillon : *Un culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalaves de Madagascar. Le « Tromba »*. Introd. par Raoul Allier; Picard. » »

Histoire

Henry de Bruchard : *1896-1901. Petits mémoires du temps de la Ligue;* Nouv. lib. nationale. 3 50

Duchesse d'Escars : *Mémoires de la Marquise de Nadaillac, duchesse d'Escars*, suivis des mémoires inédits du duc d'Escars, publiés par son arrière-petit-fils le colonel marquis de Nadaillac; Emile-Paul. 5 »

Auguste Longnon : *Origines et formation de la nationalité française;* libr. nationale. 2 »

Procès-verbaux de la Commission temporaire des Arts, publiés et annotés par M. Louis Tuetey. Tome I : 1er septembre 1792-30 frimaire an III; Imprimerie nationale. » »

Littérature

Bachaumont : *Mémoires secrets, 1762-1771.* Publiés avec une préface et des notes et accompagnés de Documents inédits par Ad. Van Bever. Tome I, avec 34 illust. d'après les dessins de Carmontelle et les gravures du temps. Tome II, avec 31 illust. d'après les dessins de Carmontelle et les gravures du temps ; Michaud. 7 »

Léo Claretie : *La Roumanie intellectuelle contemporaine ;* Sansot. 3 50

Maurice Dreyfous : *Ce que je tiens à dire.* Un demi-siècle de choses vues et entendues. I : 1862-1872 ; Ollendorff. 3 50

M. Esch : *L'Œuvre de Maurice Maeterlinck*, avec un portrait et un autographe (Collection. « Les Hommes et les Idées) ». Mercure de France. 0 75

Lucie Félix-Faure Goyau : *L'Ame des enfants, des pays et des saints ;* Perrin. 3 50

Maurice Guyot et X : *Comme dirait... ;* Oudin. » »

La Fontaine : *Textes choisis et commentés* par Edmond Pilon ; Plon. 1 50

Fernand Vandérem : *Gens d'à présent ;* Ollendorff. 3 50

V.L : *J.-J. Rousseau infirme n'a jamais eu d'enfants ;* Imp. Robaudi, Nice. » »

René de Weck : *La Vie littéraire dans la Suisse française ;* Fontemoing » »

Le Salon bleu d'Arthénice, par son ombre ; Plon. 3 50

Philosophie

Arthur Bauer : *La Conscience collective et la morale ;* Alcan. 2 50

Julien Benda : *Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité ;* Mercure de France. 2 »

Poésie

Louis Alotte : *Les Dévorateurs ;* Ficker. » »

Georges Audigier : *La Ville au bois dormant ;* Dorbon aîné. 3 50

Henri des Baumettes : *Thyms et Lavandes ;* Jouve. 3 »

C. Francis Caillard : *Les Rosiers sur la tombe ;* Ed. du Temps présent, 3 50

Jules Castier : *Parisianités ;* Grasset. 3 50

Anatole Collin : *Notre patrie, la France !* Préface de M. Henri Galli ; Jouve. 1 »

Adrien Gaignon : *Ballades en prose ;* Figuière. 2 »

Gaston Gaillard : *Nostalgie ;* Figuière. 0 50

René Ghil : *Œuvre. II : Dire des sangs, III : Les Images du Monde.* Tome Ier ; Figuière. 3 50

Fernand Lame : *Toiles et Bronzes ;* Jouve. 3 50

Paul Morin : *Le Paon d'émail :* Lemerre. 3 50

Paul Myrriam : *Quatre poèmes ;* Ed. l'Heure qui sonne. » »

Wladimir d'Ormesson : *Les Jets d'eau ;* Grasset. 3 50

Marcel Ormoy (Marcel Prouille) : *Le jour et l'ombre ;* Basset. » »

Eugène Poitevin : *Chants d'amour et chants de révolte.* Préface de Hugues Lapaire ; Pages Modernes. 2 »

Psychologie

G. Saint-Paul. *L'Art de parler en public.* Préface de Maurice Ajam ; Doin. 5 »

Roman

Henri Bachelin : *Juliette la jolie ;* Rivière. 3 50

Colonel Baratier : *Epopées africaines.* Illust. d'après les dessins de L. Pouzargues ; Fayard. » 95

M. C. Belgrand d'Arbaumont : *L'Appel ;* Plon. 3 50

Berthem de Rigny : *Ames de femmes ;* Jouve. 3 50

Capitaine Danrit : *Robinsons de l'air.* Illust. de G. Dutriac ; Flammarion. 0 95

Henri Duvernois : *Fifinoiseau ;* Fayard. 3 50

Max et Alex. Fischer : *Le Duel de Lolotte ;* Flammarion. 3 50

Guy du Fresnay : *La Passion de Fred ;* Bauche. 3 50

Judith Gautier : *Le Roman d'un grand chanteur* (Mario de Candia), d'après les *Souvenirs* de Madame C. Pearse, trad. par Mlle Ethel Duncan ; Fasquelle. 3 50

Gyp : *Fraîcheur ;* Calmann-Lévy. 3 50

Pierre Hamp : *Vieille histoire ;* Rivière. 3 50

Maurice de La Fuye : *Les Feuilles sur la route ;* Jouve. 3 50

Louis Létang : *L'Or dispose;* Calmann-Lévy. 3 50
Louis Planté : *Sur le déclin;* Plon. 3 50
Emile Poiteau : *La Meilleure part;* Grasset. 3 50
Didier de Roulx : *Le Chemin de la vie;* Edit. de la jeune Ecole. 3 50
Jérôme et Jean Tharaud : *La Fête arabe;* Emile Paul. 3 50
Pierre Valdagne : *Les leçons de Lisbeth Lottin;* Michaud. 3 50
Pierre Xardel : *Un chêne,* Histoire naturelle : Edit. Lorraine. 2 »

Sciences

Havelock Ellis : *Le Monde des Rêves,* trad. de l'anglais par Gabriel de Lautrec ; Mercure de France. 3 50

Sociologie

Jean Amade : *L'Idée régionaliste ;* Bib'. catalane, Perpignan. 2 50
A. Aupetit, L. Brocard, J. Armagnac, G. Delamotte, G Aubert : *Les grands marchés financiers ;* Alcan. 3 50
J. Paul-Boncour : *Les Retraites, la Mutualité, la Politique sociale ;* Libr. de la Mutualité et des œuvres sociales, Bordeaux. 1 50
Eugène Dupréel : *Le Rapport social.* Essai sur l'objet et la méthode de la sociologie; Alcan. 5 »
Léon de Montesquiou : *L'Œuvre de Frédéric Le Play,* suivi de *Pensées choisies de nos maîtres :* Libr. nationale. 3 50
André Poëy : *La Paix mondiale, sa psychologie physiologique à travers les siècles ;* Garnier. 3 50

Théâtre

Paul Bourget : *Le Tribun,* chronique de 1911; Plon. 3 50
T. Lascaris et P. Barlatier : *Iphigénie en Tauride,* trag. ant. en 2 actes et en vers; Barlatier, Marseille. » »

Voyages

Jacques Bacot : *Le Tibet révolté.* Ouv. illust. de 60 grav. h. t. et de 7 c. en coul. suivi des *Impressions d'un Tibétain en France :* Hachette. 15 »
Henri Deherain : *Dans l'Atlantique.* Avec cinq cartes : Hachette. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Paterne Berrichon. — Une lettre de M. Henry de Bruchard. — En l'honneur de Lamartine. — Le Musée Schnitzler. — Le Théâtre du Peuple de Bussang. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Roche, le 19 juillet 1912.

Mon cher Vallette,

L'an passé, j'ai dit et motivé mon dédain des propos de M. Izambard à mon endroit. Ce n'est pas pour qu'aujourd'hui je vienne obéir à ses injonctions. Du reste, il connaît si bien les lettres dont il s'agit dans mon récit très serré et mesuré que son souvenir, involontairement, précise celle de Rimbaud d'une façon que je ne pouvais, moi, employer. En effet, pour des gens de piètre mentalité cette lettre semblerait — comme la décrit M. Izambard — « grossière infiniment, et démente et bondée d'injures ».

Je vous serre la main, mon cher Vallette, en vous demandant de ne plus laisser imprimer dans le *Mercure* des outrages gratuits envers des membres décédés de la famille Rimbaud.

PATERNE BERRICHON.

§

Une lettre de M. Henry de Bruchard.

Toulouse, le 10 juin 1912.

Mon cher Vallette,

M. Camille Pitollet cite par deux fois *le Midi Royaliste* dans l'étude qu'il publie au *Mercure de France* du 1er juillet, et qui, si j'ai bien compris, doit servir d'introduction à la correspondance de Jean Reboul et Théodore Aubanel. Je relève, page 51, la note suivante :

Nous signalerons ici, en passant, un bien curieux témoignage de l'état d'esprit de ce même Mistral, dans la lettre par lui adressée à A. Praviel le *Midi Royaliste*, samedi 20 avril 1912, n° 21, article : *l'Enseignement méridional*).

L'abondance de notes, la multiplicité des références ne préservent pas de l'erreur; elles permettent mille confusions, intéressées ou non, volontaires ou inconscientes. Au surplus, cette méthode est assez vivement critiquée pour que je me dispense d'insister, même à l'heure où pour la première fois on en fait l'essai au sujet de questions méridionales.

Je relis mon article. La lettre de Mistral est adressée non à Praviel, mais à l'excellent félibre cévenol Albert Amavielle, Majoral du félibrige et dont l'œuvre et le nom sont si justement populaires, en Languedoc et en Provence, à celui que Mistral appela « le saint du félibrige ». Cette lettre, où un article de Sarcey, nettement hostile était cité, a sa date. J'indiquais qu'elle était ancienne. Elle a en réalité vingt ans d'existence.

La question de l'enseignement méridional se pose aujourd'hui différemment. Mistral — et je le disais — avait le droit d'en examiner le succès, avec plus d'optimisme. Il est donc nécessaire de situer sa lettre, à l'époque où elle fut écrite, afin d'éviter toute équivoque.

Au *Midi Royaliste*, nous sommes trop soucieux de tout ce qui touche à la pensée et à la gloire du maître de Maillane, pour tolérer à ce sujet la moindre possibilité d'erreur. Vous comprendrez donc ma demande d'insertion de cette lettre.

Je vous prie d'agréer, mon cher directeur et ami, l'assurance de mes cordiaux sentiments.

HENRY DE BRUCHARD
Directeur-Rédacteur en chef du *Midi Royaliste*.

§

En l'honneur de Lamartine. — On a inauguré, le 18 juillet, devant un grand concours de gens de lettres et d'artistes, une plaque commémorant la date de la mort de Lamartine. Cette plaque, apposée sur la façade du n° 109 de l'avenue Henri-Martin, porte l'inscription suivante :

LAMARTINE
EST MORT LE 28 FÉVRIER 1869
DANS UNE VILLA
SITUÉE SUR CET EMPLACEMENT.

Au moment où le voile fut arraché, la musique du 103e de ligne exécuta la *Marseillaise*. M. Emile Faguet, au nom de l'Académie française, M. Evain, au nom du Conseil municipal, M. Chéramy, d'autres encore, prirent ensuite la parole, après quoi, M. Paul Mounet, Mlle Ducos et Mlle Lifrand récitèrent des vers.

A l'issue de la cérémonie, les assistants — au nombre desquels se trouvait M. Carra de Vaux, petit-neveu de Lamartine — se rendirent en cortège devant la statue du poète, érigée non loin de la maison où il est mort.

§

Le Musée Schiller, de Souabe, ne cesse de s'enrichir à chaque assemblée de la Société Schiller. A la dernière séance du 20 avril, qui eut lieu à Stuttgart, le roi de Wurtemberg remit pour le Musée un portrait de jeunesse du poète par sa sœur Christophine, le plus délicat et le plus curieux qu'elle ait exécuté; puis un important manuscrit, une lettre de huit grandes pages douloureuses du jeune homme à son intime ami de l'école, Charles Schorffenstein, dont les doutes sur la sincérité de ses sentiments l'avaient profondément blessé. La Société a réuni aux collections une série de nouvelles acquisitions, pour la plupart des autographes de contemporains; entre autres un *Stammbuch* (un de ces albums très en usage autrefois et très précieux aujourd'hui, où l'on inscrivait ses pensées et impressions, et surtout où l'on demandait aux personnages illustres, au hasard des rencontres, de bien vouloir écrire quelques lignes); celui-ci vient du fils du pasteur Hoser, le premier maître de latin de Schiller et que le poète a fait passer à la postérité dans ses *Brigands;* un arrière-petit-fils du pasteur, émigré aux Etats-Unis en 1861, l'avait emporté avec lui, et c'est de Philadelphie qu'il a regagné la Souabe; il contient des autographes de Schiller et de son père, et de toute une série de personnes qui ont un nom dans l'histoire politique ou littéraire du pays.

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang, que dirige M. Maurice Pottecher, donnera trois spectacles pendant la saison d'été. Les dimanches 4 et 25 août, on jouera : *le Mystère de Judas Iscariote*, drame en 4 actes et un prologue; le dimanche 18 août : *C'est le vent*, comédie en 3 actes.

§

Le Sottisier universel.

... elles étaient blondes toutes les trois : elles se ressemblaient comme des sœurs.. On annonça : Diane, Daphnis et Chloe et aussitôt elles furent introduites auprès de la magicienne... — *Le Figaro*, 6 juillet.

A l'instar du Minotaure de la légende, elle [l'Académie de médecine] ne se nourrit que de lectures vierges. — JACQUES DHUR, *le Journal*, 8 avril.

Lebel, sans regarder le Roi ni personne, montra d'un geste qu'il ne fit pas le dressoir sur lequel était étalée la vaisselle. — JULES JANIN : *Paris et Versailles il y a cent ans*, p. 17.

Coquilles, cocasseries.

M. Etienne Lamy, de retour d'Amérique [Canada], a rendu compte de la mission que lui avait confiée l'Académie française. M. Lamy a montré qu'au lieu de sept millions de comediens parlant anglais, il y a encore deux millions de comédiens qui restent fidèles à la langue de leurs aïeux. — *Comœdia*, 12 juillet.

Elle était née à Grenade, dans un jardin, au milieu d'un tremblement de terre. — *Le Temps*, 16 mars.

Mme Réjane organisera à son théâtre, au mois de mai, une représentation de gala au profit de la Ristori, la grande actrice italienne morte il y a six ans. — *Comœdia*, 15 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

Albert MESSEIN, Libraire-Éditeur, 19, Quai Saint-Michel, PARIS
Successeur de Léon Vanier

Vient de paraître :

TRISTAN CORBIÈRE

LES AMOURS JAUNES

Préface de CHARLES LE GOFFIC

ÉDITION DÉFINITIVE

Un vol. in-12 broché avec deux portraits dont un à l'eau-forte par CORBIÈRE. **3 50**

Pages choisies de

CHARLES MORICE

Vers et Prose, 1888-1891. — Un volume in-12 broché..... **3 50**

Pages choisies de

LAURENT TAILHADE

Vers et Prose. — Un volume in-12 broché..... **3 50**

Jésus a-t-il vécu?

Controverse religieuse sur le mythe du Christ

Ayant eu lieu à Berlin, par les soins de l'union Moniste allemande

Discours prononcés par MM. le Dr ARTHUR DREWS, professeur à l'Université de Berlin; le pasteur Von Soden, professeur à l'Université, etc.

Traduit de l'allemand par ARMAND LIPMANN. — Un vol. in-12 broché.. **1 50**

LOUIS THOMAS

La Vie et la Mort de Maupassant

Nouvelle édition revue et augmentée. — Un volume in-12..... **2 »**

CHARLES RÉGISMANSET

LA VAINE CHANSON

Poèmes. — Un volume in-12 broché..... **3 »**

FERNAND HAUSER

LE MYSTÈRE DES MOIS

Poèmes. — Un volume in-12 broché..... **3 50**

Société des XXX

MAURICE BARRÈS

POUR NOS ÉGLISES

Dans la même Collection, déjà parus :

ÉMILE BERNARD — SOUVENIRS SUR PAUL CÉZANNE

HENRI MARTINEAU — L'ITINÉRAIRE DE STENDHAL

Volumes in-16 écu tiré à 530 exemplaires, dont 10 sur Chine à **20** fr. ; 20 sur Japon à **15** fr. et 500 exemplaires sur vélin d'Arches à **5** fr.

XIV. JAHRGANG

Unentbehrlich für jeden sich mit deutscher Literatur beschäftigenden Ausländer

ist die jetzt im 14. Jahrgang erscheinende Zeitschrift

„DAS LITERARISCHE ECHO"

Halbmonatsschrift für Literaturfreunde

Begründet von **Dr. Josef Ettlinger**
Herausgegeben von **Dr. Ernst Heilborn**

dank ihrer glücklichen Verbindung eines subjektiv-kritischen und objektiv-informatorischen Teiles. — Jedes Heft gliedert sich in eine Anzahl leicht übersehbarer Rubriken : in einen **Hauptteil** mit grösseren Aufsätzen über literarische Zeit- und Streitfragen, Charakteristiken moderner Autoren, Besprechungen einzelner neuerschienener Hauptwerke, Gruppenübersichten von stofflich verwandten Büchern ; ferner in die vier Spezial-Abteilungen der Zeitschrift, das **Echo der Zeitungen, Echo der Zeitschriften, Echo des Auslandes, Echo der Bühnen,** weiter die belletristische Rubrik : **Proben und Stücke,** die **Kurzen Anzeigen** (kurze Einzelbesprechungen), die **Nachrichten** über alle wesentlichen sachlichen Vorgänge, Personalien usw., die **Notizen,** den **Meinungsaustausch** aus dem Leserkreise und endlich den **Büchermarkt,** der eine systematische Bibliographie aller literarischen Neuerscheinungen fortlaufend verzeichnet.

Vorzugsweise stellt sich „Das literarische Echo" mit seiner gesamten Arbeitstätigkeit in den Dienst der **modernen** Literatur, d. h. der zeitgenössischen Produktion auf belletristischem und literaturwissenschaftlichem Gebiete : alle Literaturen Europas sowie die Americas finden Berücksichtigung.

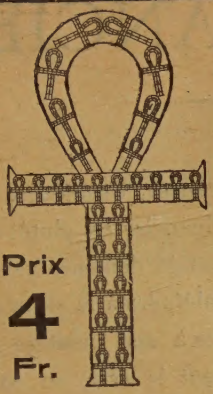
Jeder Jahrgang -- rund 1800 Druckspalten -- enthält zahlreiche Porträts und ein sehr umfangreiches Sachregister, das dem Bande den bleibenden Wert eines Nachschlagewerkes gibt.

Probenummern kostenfrei durch

Egon Fleischel & Co., Berlin W. 9

Verlag des „Literarischen Echos"

Vierteljahrspreis 4 mark



A. L. CAILLET

Traite MenT MenTal

&

Culture Spirituelle

Prix 4 Fr.

VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

Analysé dans le MERCVRE du 1er Avril, page 613

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces
sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

VENTE aux enchères, à **Pougues-les-Eaux** (Nièvre), le dimanche 11 août 1912, à 3 h., en l'étude de Me DURIN, notaire, de **MEUBLES, PORCELAINES** et **OBJETS** de la **CHINE** et du **JAPON**

Envoi du Catalogue sur demande.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

AIX-LES-BAINS

La seule Maison moderne
D'AIX-LES-BAINS
Clientèle aristocratique
de la Station Auto-Garage

SAISON
du 5 avril à fin Septembre

BULLETIN FINANCIER

Bien que nous entrions dans la période des vacances, c'est-à-dire dans une période de calme et de repos, la situation du marché financier est plutôt meilleure que les semaines précédentes. La politique internationale demeure paisible. La Turquie, toutefois, avait donné lieu à de graves inquiétudes à la suite de la démission du ministre Said pacha. Heureusement, grâce à son prestige et à son énergie, Mouktar pacha a pu dénoncer promptement la crise en constituant une sorte de ministère national. En France, le Parlement est parti en vacances et M. Klotz, qui est un ministre des finances éloquent et habile, a fait de nouvelles déclarations rassurantes au sujet de la rente.

Ces déclarations successives ne parviennent pas cependant à relever notre 3 o/o qui fait 92,20, subissant une nouvelle perte de 0 fr. 25 sur la quinzaine précédente. L'Espagne Extérieure à 93,80 reste dans le *statu quo*, comme d'ailleurs les négociations franco-espagnoles! L'Italien marque un léger progrès à 97, et le Turc unifié gagne plus d'un point à 90,60. Pas de changement bien sensible sur les fonds russes; nous trouvons le Consolidé 4 o/o à 93,90, cours de la quinzaine précédente, le 4 1/2 o/o 1909 à 99,50, en perte de plus d'un point, le 5 o/o 1906 à 105, en gain de 0 fr. 40 c.

Nos actions de chemins de fer bénéficient d'un léger progrès. L'Est s'inscrit à 904, le Lyon à 1230, le Nord à 1626, l'Orléans à 1330, le Midi à 1118.

Les établissements financiers sont généralement bien tenus : le Crédit Foncier à 835, le Crédit Lyonnais à 1516, le Comptoir d'Escompte à 977, la Société Générale, dont l'émission d'augmentation de capital a rencontré un grand succès, à 824, le Crédit Mobilier à 651. La Banque de Paris, à 1705, fléchit un peu parce que l'émission de ses nouvelles actions a provoqué un tassement inévitable.

Cette dernière banque, selon son heureuse habitude, montre, en ce moment, une grande activité en affaires. Elle est à la tête du consortium des grands établissements qui place 304.000 obligations 4 1/2 o/o de 500 fr. de la Compagnie du Chemin de fer de l'Altai. Ces obligations, garanties par le gouvernement russe, sont offertes au public à 491 fr. 25, dont 241 fr. 25 à verser le jour de la demande de souscription et 250 fr. au 31 octobre prochain.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

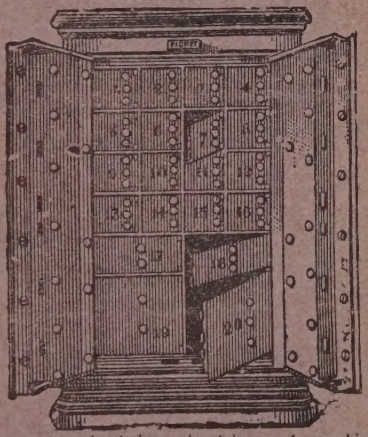
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0

Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.